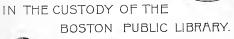




ustody of the

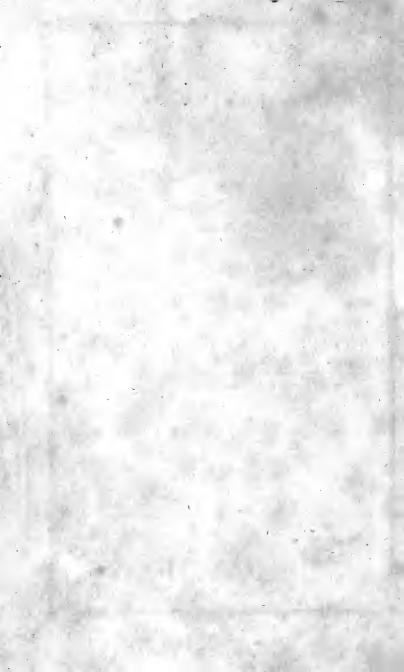






Digitized by the Internet Archive in 2010





ŒUVRES

D E

MR. DE VOLTAIRE.

TOME QUATORZIÈME.



ESSAI

SUR

LES MŒURS, ET L'ESPRIT

DES NATIONS;

ET SUR

LES PRINCIPAUX FAITS DE L'HISTOIRE,

DEPUIS

CHARLEMAGNE, JUSQU'A LOUIS XIII.

TOME PREMIER.



M. DCC. LXXV.

A TRÈS-HAUTE

ET TRÈS-AUGUSTE PRINCESSE

CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE TOUTES

LES RUSSIES,

PROTECTRICE DES ARTS ET DES SCIENCES,

DIGNE PAR SON ESPRIT DE JUGER DES ANCIENNES NATIONS,

COMME ELLE EST DIGNE DE GOUVERNER

OFFERT TRÈS-HUMBLEMENT
PAR LE NEVEU DE L'AUTEUR.

÷ (1) ₹

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce premier Volume.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Introduction, pag. j
Des différentes races d'hommes iv
De l'antiquité des nations vij
De la connaissance de l'ame ix
De la religion des premiers hommes xj
Des usages & des sentimens communs à presque toutes les
nations anciennes xvij
Des Sauvages xxj
De l'Amérique xxviij
De la Théocratie xxx
Des Caldéens xxxij
Des Babyloniens devenus Persans xxxviij
De la Syrie xlij
Des Phéniciens, & de SANCHONIATON xlv
Des Scythes & des Gomérites xlix
De l'Arabie lij
De BRAM, ABRAM, ABRAHAM 1v
Essai sur les mœurs. Tom, I. a

De l'Inde lvii
De la Chine
De l'Egypte lxx
De la langue des Egyptiens, & de leurs symboles lxxiv
De leurs monumens lxxvij
De leurs rites Egyptiens, & de la circoncisson. lxxxi
De leurs mystères lxxxiv
Des Grecs, de leurs anciens déluges, de leurs alphabets,
& de leur génie lxxxvj
Des législateurs Grecs, de MINOS, d'ORPHÉE, de
l'immortalité de l'ame xcj
Des sectes des Grecs xciv
De ZALEUCUS, & de quelques autres législateurs. cxvj
De BACCHUS cxix
Des métamorphoses chez les Grecs, recueillies par
OVIDE cij
De l'idolâtrie civ
Des oracles
Des sibylles chez les Grecs, & de leurs influences sur les
autres nations
Des miracles cxvij
Des temples cxxij
De la magie
Des victimes humaines
Des mystères de CÉRÈS ELEUSINE cxxxiv
Des Juifs, au tems où ils commencèrent à être connus. CXXXIX
Des Juifs en Egypte
De MOYSE considéré simplement comme chef d'une
nation cxliij

Des Juifs après MOYSE, jusqu'à SAUL clavi
Des Juifs depuis SAUL cli
Des prophètes Juifs clxi
Des prières des Juifs clxii
De JOSEPH, historien des Juiss clxvj
D'unmensonge de cet historien, concernant ALEXAN-
DRE & les Juifs clxix
Des préjugés populaires auxquels les écrivains sacrés
ont daigné se conformer par condescendance clxx
Des anges, des génies, des diables chez les anciennes
nations, & chez les Juifs , . clxxvj
Si les Juifs ont enseigné les autres nations, ou s'ils
ont été enseignés par elles clxxxiij
Des Romains. Commencement de leur empire & de leur
religion : leur tolérance
Questions sur leurs conquêtes, & leur décadence. clxxxix
Des premiers peuples qui écrivirent l'histoire, & des
fables des premiers historiens cxciij
Des législateurs qui ont parlé au nom des dieux. cxcix
,

AVANT-PROPOS. pag. 1
CHAPITRE I. De la Chine, de son antiquité, de ses
forces, de ses loix, de ses usages & de ses sciences. . , . . 9

a ij

1V	TABLE	
	e la religion de la Chine. Que le gou- vernement n'est point athée; que le christianisme n'y a point été prêché au septième siècle. De quelques sestes éta-	٠.
	blies dans le pays	23
CHAP. III. D	es Indes	30
Снар. IV. De	s brachmanes ; du védam & de l'ézourvédam	40
	r la Perse , au tems de Mahomet le prophète , & de l'ancienne rel i gion	
	de Zoroaftre	48
CHAP. VI. D	e l'Arabie 5° de Mahomet	57
CHAP. VII. De	l'alcoran & de la loi musulmane.	
	Examen si la religion musulmane était nouvelle, & si elle a été persé-	
	cutante,	73
	l'Italie & de l'églife , avant CHAR- LEMAGNE. Comment le christianisme	
	s'était établi. Examen s'il a souffert autant de persécutions qu'on le dit.	82
	ue les fausses légendes des premiers chrétiens n'ont point nui à l'établisse- ment de la religion chrétienne.	92

CHAP. X. Suite de l'établissement du christianisme.	
Comment Constantin en fit la re-	
ligion dominante. Décadence de l'an-	
cienne Rome.	98
CHAP. XI. Causes de la châte de l'empire Romain.	104
CHAP. XII. Suite de la décedence de l'ancienne	
	108
CHAP. XIII. Origine de la puissance des papes. Digres-	
sion sur le sacre des rois. Lettre de St.	
Pierre à Pepin , maire de France ,	
devenu roi. Prétendues donations du	
St. Siége	112
CHAP. XIV. Etat de l'église en Orient avant CHAR-	
LEMAGNE. Querelle pour les images.	
Révolution de Rome commencée.	120
CHAP. XV. De CHARLEMAGNE. Son ambition, sa	
politique. Il dépouille ses neveux de	
leurs états. Oppression & conversion	
des Saxons, &c	125
CHAP. XVI. CHARLEMAGNE, empereur d'Occident.	130
CHAP. XVII. Mœurs, gouvernement & usages vers le	
tems de Charlemagne.,	138

TABLE

CHAP. XVIII. Suite des usages du tems de CHARLE- MAGNE, & avant lui. S'il était des-	
potique & le royaume héréditaire.	143
CHAP. XIX. Suite des usages du tems de CHARLE- MAGNE. Commerce, finances, sciences.	145
CHAP. XX. De la religion du tems de CHARLE-	7.52
CHAP. XXI. Suite des rites religieux du tems de	152
CHARLEMAGNE	162
CHAP. XXII. Suite des usages du tems de CHARLE- MAGNE. De la justice, des loix. Cou-	
tumes singulières. Epreuves	167
CHAP. XXIII. LOUIS le Faible ou le Débonnaire, déposé par ses enfans & par des prélats.	172
CHAP. XXIV. Etat de l'Europe après la mort de Louis le Débonnaire ou le Faible. L'Alle- magne pour toujours séparée de l'em-	
pire Franc on Français.	179
CHAP. XXV. Des Normans vers le neuvième siècle.	186
CHAP. XXVI. De l'Angleterre vers le neuvième siècle.	
Alfred le Grand	192
CHAP. XXVII. De l'Espagne & des musulmans Mau- res , aux huitième & neuvième siè-	
cles	195
·	C

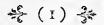
CHAP. XXVIII. Puissance des musulmans en Asie & en
Europe aux huitième & neuvième
siècles. L'Italie attaquée par eux.Con-
duite magnanime du pape LEON IV. 202
CHAP. XXIX. De l'empire de Constantinople, aux
huit ième & neuvième siècles 205
CHAP. XXX. De l'Italie, des papes, du divorce de
LOTHAIRE roi de Lorraine, & des
autres affaires de l'églife aux hui-
tième & neuvième siècles 211
, , , , , , , , , , , , , , , , , , , ,
CHAP. XXXI. De Photius, & du schisme entre l'O-
rient & l'Occident 215
CHAP. XXXII. Etat de l'empire d'Occident, à la fin
-
du neuvième siècle 222
CHAP. XXXIII. Des siefs & de l'empire 224
CHAP. XXXIV. D'OTHON le Grand an dixième sè-
•
cle 227
CHAP. XXXV. De la papauté au dixième siècle, avant
qu'Othon le Grand se rendît maître
de Rome 229
CHAP, XXXVI. Suite de l'empire d'OTHON, & de l'état
d'Italie 233
CH. XXXVII. Des empereurs Othon II. & III &
de Rome

2. F	Jen	-	
3	viij		Тав

Cu YYYVIII	De la France vers le tems de Hugues	-
On. 2222 (111.	CAPET	242
CH. XXXIX.	Etat de la France aux dixième & on- zième sècles. Excommunication du roi Robert.	2 47
Снар. Х L.	Conquête de Naples & Sicile par des gentilshommes Normans.	251
CHAP. XLI.	De la Sicile en particulier , & du droit de légation dans cette isle	260
CHAP. XLII.	Conquête de l'Angleterre par Guil- LAUME duc de Normandie	26 †

Fin de la Table des Chapitres.

DISCOURS



DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

INTRODUCTION.

Ous voudriez que des philosophes eussent écrit l'histoire ancienne, parce que vous voulez la lire en philosophe. Vous ne cherchez que des vérités utiles, & vous n'avez guère trouvé, dites-vous, que d'inutiles erreurs. Tâchons de nous éclairer ensemble; essayons de déterrer quelques monumens précieux sous les ruines des siècles.

Commençons par examiner fi le globe que nous habitons était autrefois tel qu'il est aujourd'hui.

Il se pout que notre monde ait subi autant de changemens que les états ont éprouvé de révolutions. Il paraît prouvé que la mer a couvert des terrains immenses chargés aujourd'hui de grandes villes & de riches moissons. Vous savez que ces lits prosends de coquillages qu'on trouve en Touraine & ailleurs, ne peuvent y avoir été déposés que très-lentement par le siux de la mer dans une longue suite de siècles.

Les sables mouvans de l'Afrique septentrionale & des bords de la Syrie voisins de l'Egypte, peuvent-ils être autre chose que les sables de la mer qui sont demeurés amoncelés quand la mer s'est peu-à-peu retirée? Eérodote qui ne ment pas toujours, nous dit sans-doute une trèsgrande vérité, quand il raconte que suivant le récit des prêtres de l'Egypte, le Delta n'avait pas été toujours terre. Ne pouvous-nous pas en dire autant des contrées

Essai sur les mœurs. Tom. I.

toutes sablonneuses qui sont vers la mer Baltique? Les Ciclades n'attessent - elles pas aux yeux même, par tous les bas-sonds qui les entourent, par les végérations qu'on découvre aisément sous l'eau qui les baigne,

qu'elles ont fait partie du continent.

Le détroit de la Sicile, cet ancien gouffre de Caribde & de Scilla, dangereux encor aujourd'hui pour les petites barques, ne femble-t-il pas nous apprendre que la Sicile était autrefois jointe à l'Appulie, comme l'antiquité l'a toujours cru? Le mont Vésuve & le mont Etna ont les mêmes fondemens sous la mer qui les sépare. Le Vésuve ne commença d'être un volcan dangereux que quand l'Etna cessa de l'être; l'un des deux soupiraux jette encor des slammes quand l'autre est tranquille. Une secousse violente abyma la partie de cette montagne qui joignait Naples à la Sicile.

Toute l'Europe sait que la mer a englouti la moirié de la Frise. J'ai vu, il y a quarante ans, les clochers de dix-huit villages près du Mordik, qui s'élevaient encor au dessus de ses inondations, & qui ont cédé depuis à l'effort des vagues. Il est sensible que la mer abandonne en peu de tems fes anciens rivages. Voyez Aiguemorte, Fréjus, Ravenne, qui ont été des ports & qui ne le sont plus. Voyez Damiette où nous abordâmes du tems des croisades, & qui est actuellement à dix milles au milieu des terres; la mer se retire tous les jours de Rozette. La nature rend par-tout témoignage de ces révolutions; & s'il s'est perdu des étoiles dans l'immensité de l'espace, si la septième des Pleyades est disparue depuis long-tems, si plusieurs autres se sont évanouses aux yeux dans la voie lactée, devons - nous être surpris que notre petit globe fubiffe des changemens continuels?

Je n'oserais pourtant assurer que la mer ait formé ou même côtoyé toutes les montagnes de la terre. Les coquilles trouvées près de ces montagnes peuvent avoir été le logement des petits testacées qui habitaient des lacs; & ces lacs qui ont disparu par des tremblemens de terre se seront jerés dans d'autres lacs inférieurs. Les cornes d'Ammon, les pierres étoilées, les lenticulaires, les judaïques, les glossopètres m'ont paru des fossiles terrestres. Je n'ai jámais osé penser que ces glossopètres pussent être des langues de chien marin, & je suis de l'avis de celui qui a dit qu'il vaudrait autant croire que des milliers de femmes sont venues déposer leur concas veneris sur un rivage, que de croire que des milliers de chiens marins y sont venus apporter leurs langues.

Gardons-nous de mêler le douteux au certain, & le faux avec le vrai; nous avons affez de preuves des grandes révolutions du globe, sans en aller chercher de

nouvelles.

La plus grande de toutes ces révolutions seroit la perte de la Terre Atlantique, s'il était vrai que cette partie du Monde eût existé. Il est vraisemblable que cette terre n'était autre chose que l'isse de Madère découverre peutêtre par les Phéniciens les plus hardis navigateurs de l'antiquité; oubliée ensuite, & ensin retrouvée au commencement du quinzième siècle de notre ère vulgaire.

Enfin il paraît évident, par les échancrures de toutes les terres que l'Océan baigne, par ces golphes que les irruptions de la mer a formés, par ces archipels semés au milieu des eaux, que les deux hémisphères ont perdu plus de deux mille lieues de terrain d'un côté, & qu'ils l'ont regagné de l'autre.



RACES D'HOMMES.

E qui est plus intéressant pour nous, c'est la dissérence sensible des espèces d'hommes qui peuplent les quatre parties connues de notre monde.

Il n'est permis qu'à un aveugle de douter que les Blancs, les Nègres, les Albinos, les Hottentots, les Lapons, les Chinois, les Américains, soient des races

entiérement différentes.

Il n'y a point de voyageur instruit qui en passant par Leide n'ait vu la partie du reticulum mucosum d'un nègre disséqué par le célèbre Ruish. Tout le reste de cette membrane est dans le cabinet des raretés à Pétersbourg. Cette membrane est noire, & c'est elle qui communique aux nègres cette noirceur inhérente qu'ils ne perdent que dans les maladies qui peuvent déchirer ce tissu, & permettre à la graisse échappée de ses cellules de faire des taches blanches sous la peau.

Leurs yeux ronds, leur nez épaté, leurs lèvres toujours groffes, leurs oreilles différemment figurées, la laine de leur tête, la mesure même de leur intelligence, mettent entr'eux & les autres espèces d'hommes des différences prodigieuses; & ce qui démontre qu'ils ne doivent point cette différence à leur climat, c'est que des nègres & des négresses transportés dans les pays les plus froids, y produisent toujours des animaux de leur espèce, & que les mulâtres ne sont qu'une race bâtarde d'un noir & d'une blanche, ou d'un blanc & d'une noire, comme les ânes spécifiquement dissérens des chevaux produisent des mulets par l'accouplement avec des cavales.

Les Albinos font à la vérité une nation très - petite &

très-rare; ils habitent au milieu de l'Afrique. Leur faiblesse ne leur permet guère de s'écarter des cavernes où ils demeurent; cependant les nègres en attrapent quelquefois, & nous les achetons d'eux par curiofité. J'en ai vu deux, & mille Européens en ont vu. Prétendre que ce sont des nègres nains, dont une espèce de lèpre a blanchi la peau, c'est comme si on disait que les noirs euxmêmes font des blancs que la lèpre a noircis. Un Albino ne ressemble pas plus à un nègre de Guinée qu'à un Anglais ou à un Espagnol. Leur blancheur n'est pas la nôtre; rien d'incarnat, nul mélange de blanc & de brun, c'est une couleur de linge, ou plutôt de cire blanchie; leurs cheveux, leurs fourcils font de la plus belle & de la plus douce foie; leurs yeux ne ressemblent en rien à ceux des autres hommes, mais ils approchent beaucoup des yeux de perdrix. Ils ressemblent aux Lapons par la taille, à aucune nation par la tête, puisqu'ils ont une autre chevelure, d'autres yeux, d'autres oreilles, & ils n'ont d'homme que la stature du corps, avec la faculté de la parole & de la pensée dans un degré très-éloigné du nôtre.

Le tablier que la nature a donné aux Caffres, & dont la peau lâche & molle tombe du nombril à la moitié des cuisses; le mammelon noir des femmes Samoyèdes, la barbe des hommes de notre Continent, & le menton toujours imberbe des Américains, sont des dissérencés si marquées, qu'il n'est guère possible d'imaginer que les uns & les autres ne soient pas des races dissérentes.

Au reste, si l'on demande d'où sont venus les Américains? il faut aussi demander d'où sont venus les habitans des Terres Australes? & on a déjà répondu que la Providence qui a mis des hommes dans la Norwége, en a planté aussi en Amérique & sous le cercle polàire méridional, comme elle y a planté des arbres, & fait croître de l'herbe.

Plusieurs savans ont soupçonné que quelques races

DISCOURS

d'hommes, ou d'animaux approchans de l'homme, ont péri. Les Albinus sont en si petit nombre, si faibles, & si maitraités par les nègres, qu'il est à craindre que cette espèce ne subsiste pas encor long-tems.

Il est parlé des Satyres dans presque tous les auteurs anciens. Je ne vois pas que leur existence soit impossible; on étouffe encor en Calabre quelques monfires mis au monde par des femmes. Il n'est pas improbable que dans les pays chauds, des singes aient subjugué des filles. Herodote au livre II. dit, que dans son voyage en Egypte, il y eut une femme qui s'accoupla publiquement avec un bouc dans la province de Mendès; & il. appelle toute l'Egypte en témoignage. Il est défendu dans le lévitique au chap. 17 de commettre des abominations avec les boucs & avec les chèvres. Il faut donc que ces accouplemens aient été communs; & jusqu'à ce qu'on foit mieux éclairci, il est à présumer que des espèces monstrueuses ont pu naître de ces amours abominables; mais si elles ont existé, elles n'ont pu influer sur le genre humain; & femblables aux mulets qui n'engendrent point, elles n'ont pu dénaturer les autres races.

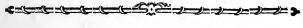
Al'égard de la durée de la vie des hommes, (si vous faites abstraction de cette ligne de descendans d'Adam consacrée par les livres juiss,) il est vraisemblable que toutes les races humaines ont joui d'une vie à-peu-près aussi courte que la nôtre, comme les animaux, les arbres, & toutes les productions de la nature ont toujours eu la

même duréc.

Mais il faut observer que le commerce n'ayant pas toujours apporté au genre humain les productions & les maladies des autres climats, & les hommes ayant été plus robustes & plus laborieux dans la simplicité d'un état champêtre pour lequel ils sont nés, ils ont dû jouir d'une santé plus égale, & d'une vie un peu plus longue que dans la mollesse, ou dans les travaux mal-sains des grandes villes; c'est-à-dire, que si dans Constantinople,

Paris & Londres, un homme sur vingt mille arrive à cent années, il est probable que vingt hommes sur vingt mille atteignaient autresois cet âge. C'est ce qu'on vit dans plusieurs endroits de l'Amérique où le genre humain s'était conservé dans l'état de pure nature.

La peste, la petite vérole que les caravanes Arabes communiquèrent avec le tems aux peuples de l'Asse & de l'Europe, furent long-tems inconnues. Ainsi le genre humain en Asse, & dans le beau climat de l'Europe, se multipliait plus aisément qu'ailleurs. Les maladies d'accident, & plusieurs blessures ne se guérissaient pas à la vérité comme avjourd'hui, mais l'avantage de n'être jamais attaqué de la petite vérole & de la pesse, compensait tous les dangers attachés à notre nature; de sorte qu'à tout prendre, il est à croire que le genre humain dans les climats favorables, jouissait autresois d'une vie beaucoup plus saine & plus heureuse que depuis l'établissement des grands empires.



DE L'ANTIQUITÉ

DESNATIONS.

RESQUE tous les peuples, mais fur-tout ceux de l'Asse, comptent une suite de siècles qui nous effraie. Cette conformité entr'eux doit au moins nous faire examiner si leurs idées sur cette antiquité étaient destituées de toute vraisemblance.

Pour qu'une nation soit rassemblée en corps de peuple, qu'elle soit puissante, aguerrie, savante, il est certain qu'il saut un tems prodigieux. Voyez l'Amérique, il n'y avait que deux royaumes quand elle sut découverte, & encor dans ces deux royaumes on n'avait pas inventé l'art d'écrire. Tout le reste de ce vaste continent était partegé, & l'est encor, en petites sociétés à qui les arts sont inconnus. Teutes ces peuplades vivent sous des huttes; elles se vêtissent de peaux de bêtes dans les climats froids, & vont presque nues dans les tempérés. Les unes se nourrissent de la chasse, les autres des racines qu'elles pêtrissent. Elles n'ont point recherché un autre genre de vie, parce qu'on ne desire point ce qu'on ne connaît pas. Leur industrie n'a pu aller au-dela de leurs besoins pressans. Les Samoyèdes, les Lapons, les habitans du nord de la Sibérie, çeux du Kamshatka, sont encor moins avancés que les peuples de l'Amérique. La plupart des nègres, tous les Cassres sont plongés dans la même stupidité.

Il fout un concours de circonstances favorables pendant des siècles pour qu'il se forme une grande société d'hommés rassemblés sous les mêmes loix. Il en faut même pour former un langage. Les hommes n'articuleraient pas si on ne leur apprenait à prononcer des paroles; ils ne jetteraient que des cris consus, ils ne se feraient entendre que par signes. Un ensant ne parle au bout de quelque tems que par imitation: & il ne s'énoncerait qu'avec une extrême dissiculté, si on laissait passer ses

premières années sans dénouer sa langue.

Il a fallu peut-êrre plus de tems pour que des hommes doués d'un talent fingulier aient enseigné aux autres les premiers rudimens d'un langage imparfait & barbare, qu'il n'en a fallu pour parvenir ensuite à l'établissement de queique société. Il y a même des nations entières qui n'ont jamais pu parvenir à former un langage régulier & à prononcer distinctement; tels ont été les Troglodites, au rapport de Pline; tels sont été les Troglodites, au rapport de Pline; tels sont encor ceux qui habitent vers le cap de Bonne-Espérance. Mais qu'il y a loin encor de ce jargon barbare à l'art de peindre ses pensées! la distance est immense.

Cet é at de brutes où le genre humain a éré longtems, dut rendre l'espèce infiniment rare dans tous les

- July July

climats. Les hommes ne pouvaient guère suffire à leurs besoins, & ne s'entendant pas ils ne pouvaient se secourir. Les bêtes carnassières ayant plus d'instinct qu'eux, devaient couvrir la terre, & dévorer une partie de l'espèce humaine.

Les hommes ne pouvaient se désendre contre les animaux féroces, qu'en lançant des pierres, & en s'armant de grosses branches d'arbres; & de là, peut-être, vint cette notion confuse de l'antiquité, que les premiers héros combattaient contre les lions & contre les sangliers avec des massues.

Les pays les plus peuplés furent sans doute les climats chauds, où l'homme trouve une nourriture facile & abondante dans les cocos, les dattes, les ananas, & dans le riz qui croît de lui-même. Il est bien vraisemblable que l'Inde, la Chine, les bords de l'Euphrate & du Tigre, étaient très-peuplés, quand les autres régions étaient presque désertes. Dans nos climats septentrionaux au con raire, il était beaucoup plus aisé de rencontrer une compagnie de loups qu'une société d'hommes.



DE LA CONNOISSANCE DE L'AME.

UELLE notion tous les premiers peuples auront-ils eue de l'ame? Celle qu'ont tous nos gens de campagne avant qu'ils aient entendu le catéchisme, ou même après qu'ils l'ont entendu. Ils n'acquièrent qu'une idée confuse, sur laquelle même ils ne résiéchissent jamais. La nature a eu trop de bonté pour eux pour en faire des métaphysiciens; cette nature est toujours & par-tout la même. Elle sit sentir aux premières sociétés qu'il y avait quelqu'être supérieur à l'homme, quand elles éprouvaient des sléaux extraordinaires. Elle leur sit sentir de même qu'il est dans

l'homme quelque chose qui agit & qui pense. Elles ne distinguaient point cette faculté de celle de la vie.

Par quels degrés peut-on parvenir à imaginer dans notre être physique un autre être métaphysique? Certainement des hommes uniquement occupés de leurs be-

foins n'étaient pas philosophes.

Il se forma dans la suite des tems des sociétés un peu policées, dans lesquelles un petit nombre d'hommes put avoir le loifir de réfléchir. Il doit être arrivé qu'un homme sensiblement frappé da la mort de son père, ou de son frère, ou de sa femme, air vu dans un songe la personne qu'il regrettait. Deux ou trois songes de cette nature auront inquiété toute une peuplade. Voilà un mort qui apparaît à des vivans, & cependant ce mort rongé des vers est toujours en la même place. C'est son ame, son ombre, ses manes; c'est une figure légère de lui-même. Tel est le raisonnement naturel de l'ignorance qui commence à raisonner. Cette opinion est celle de tous les premiers tems connus, & doit avoir été par conséquent celle des tems ignorés. L'idée d'un être purement immatériel n'a pu se présenter à des esprits qui ne connaissaient que la matière. Il a fallu des forgerons, des charpentiers, des maçons, des laboureurs, avant qu'il se trouvât un homme qui eût assez de loifir pour méditer. Tous les arts de la main ont sans doute précédé la métaphyfique de plufieurs fiècles.

Remarquons en paffant que dans l'âge moyen de la Grèce, du tems d'Homère, l'ame n'était autre chose qu'un image aërienne du corps. Ulysse voit dans les enfers des ombres, des manes; pouvair-il voir des esprits purs?

Nous examinerons dans la fuite comment les Grecs empruntèrent des Egyptiens l'idée des enfers & de l'apothéose des morts; comment ils crurent, ainsi que d'autres peuples, une seconde vie, sans soupconner la spiritualité de l'ame; au contraire ils ne pouvaient imaginer qu'un être sans corps pût éprouver du bien & du

mal. Et je ne sais si Platon n'est pas le premier qui ait parlé d'un être purement spirituel. C'est-là peut-être un des plus grands essorts de l'intelligence humaine. Mais nous n'en sommes pas à ces tems si nouveaux, & nous ne considérons le monde que comme encor informe & à peine dégrossi.

O E LA RELIGION

DES PREMIERS HOMMES.

ORSQU'APRÈS un grand nombre de siècles quelques sociétés se furent établies; il est à croire qu'il y eut quelque religion, quelque espèce de culte grossier. Les hommes alors uniquement occupés du soin de soutenir leur vie, ne pouvaient remonter à l'auteur de la vie; ils ne pouvaient connaître ces rapports de toutes les parties de l'univers, ces moyens, & ces sins innombrables qui annoncent aux sages un éternel architecte.

La connaissance d'un Dieu créateur, rémunérateur & vengeur, est le fruit de la raison cultivée, ou de la révélation.

Tous les peuples furent donc, pendant des siècles, ce que sont aujourd'hui les habitans de plusieurs côtes méridionales de l'Afrique, ceux de plusieurs isles, & la moitié des Américains. Ces peuples n'ont nulle idée d'un Dieu unique, ayant tout fait, présent en tous lieux, existant par lui-même dans l'éternité. On ne doit pas pourtant les nommer athées dans le sens ordinaire; car ils ne nient point l'être suprême; ils ne le connaissent pas; ils n'en ont nulle idée. Les Cassres prennent pour protecteur un insecte, les nègres un serpent. Chez les Américains, les uns adorent la lune, les autres un arbre. Plusieurs n'ont absolument aucun culte.

Les Péruviens étant policés adoraient le foleil. Ou Manco Capac leur avait fait accroire qu'il était le fils de cet aftre, ou leur raison commencée leur avait dit qu'ils devaient quelque reconnaissance à l'astre qui anime la nature.

Pour favoir comment tous ces cultes ou ces superstitions s'établirent, il me semble qu'il faut suivre la marche de l'esprit humain abandonné à lui-même. Une bourgade d'hommes presque sauvages, voit périr les fruits qui la nouriffent: une inondation détruit quelques cabanes; le tonnerre en brûle quelques autres. Qui leur a fait ce mal? Ce ne peut-être un de leurs concitoyens, car tous ont également souffert. Can donc quelque puissance secrete; elle les a maltraités, il faut donc l'appaiser. Comment en venir à bout? en la servant comme on sert ceux à qui on veut plaire, en lui faisant de petits présens. Il y a un serpent dans le voisinage, ce pourrait bien être le serpent; on lui offrira du lait près de la caverne où il se revire, il devient sacré dès-lors; on l'invoque quand on a la guerre contre la bourgade voisine, qui de son côté a choisi un autre protecteur.

D'autres petites peuplades se trouvent dans le même cas. Mais n'ayant chez elles aucun objet qui fixe leur crainte & leur adoration, elles appelleront en général l'être qu'elles soupconnent leur avoir fait du mal, le

maître, le seigneur, le chef, le dominant.

Cette idée étant plus conforme que les autres à la raison commencée qui s'accroît & se fortisse avec le tems, demeure dans toutes les têtes quand la nation est devenue plus nombreuse. Ainsi nous voyons que beaucoup de nations n'ont eu d'autre Dieu que le maître; le seigneur. C'était Adonai chez les Phéniciens; Baal, Melkom, Adad chez les peuples de Syrie. Tous ces noms ne signifient que le seigneur, le puissant.

Chaque état eut donc avec le tems sa divinité tutelaire, sans savoir seulement ce que c'est qu'un Dieu, & sans

pouvoir imaginer que l'état voisin n'eût pas comme lui un protecteur véritable. Car comment penser, lorsqu'on avait un seigneur, que les autres n'en eussent pas aussi. Il s'agissait seulement de savoir lequel de tant de maîtres, de seigneurs, de dieux, l'emporterait quand les nations combattraient les unes contre les autres.

Ce fur-là, sans doute, l'origine de cette opinion si généralement, & si long-tems répandue, que chaque peuple était réellement protégé par la divinité qu'il avait choisie. Cette idée sut tellement enracinée chez les hommes, que dans des tems très-postérieurs, on la voit adoptée par les Juiss eux-mêmes. Jephté dit aux Ammonites, Ne possédez-vous pas de droit ce que votre seigneur Chamos vous a donné? Souffrez-donc que nous possédions la terre que notre seigneur Adon i nous a promise.

Il y a deux autres passages non moins forts, ce sont ceux de Jérémie & d'Isaie, où il est dit, Quelle raison a eu le seigneur Melkom pour s'emparer du pays de Gad? Il est clair par ces expressions, que les Juiss, quoique serviteurs d'Adonai, reconnaissaient pourtant

le seigneur Melkom & le seigneur Chamos.

Il y a bien plus. Rien ne fut plus commun que d'adopter les dieux étrangers. Les Grecs reconnurent ceux des Egyptiens, je ne dis pas le bœuf apis & le chien anubis, mais Ammon & les douze grands dieux. Les Romains adorèrent tous les dieux des Grecs. Jérémie, Amos & St. Etienne, nous affurent que dans le défert pendant quarante années, les Juifs ne reconnurent que Moloc, Rempham & Kium, qu'ils ne firent aucun facrifice, ne préfentèrent aucune offrande au feigneur Adonai qu'ils adorèrent depuis. Il est vrai que le pentateuque ne parle que du veau d'or, dont aucun prophète ne fait mention; mais ce n'est pas ici le lieu d'éclaircir cette grande difficulté: il sussit de révérer également Moyse, sérémie, Amos, & St. Etienne, qui semblent se contredire, & que l'on concilie.

Ce que j'observe seulement, c'est qu'excepté ces tems de guerre & de fanatisme sanguinaire qui éteignent toute humanité & qui rendent les mœurs, les loix, la religion d'un peuple l'objet de l'horreur d'un autre peuple, toutes les nations trouvèrent très-bon que leurs voisins eussent leurs dieux particuliers, & qu'elles imitèrent souvent le culte & les cérémonies des étrangers.

Les Juiss même, malgré leur horreur pour le reste des hommes, qui s'accrut avec le tems, imitèrent la circoncision des Arabes & des Egyptiens, s'attachèrent comme ces derniers à la distinction des viandes, prirent d'eux les ablutions, les processions, les danses sacrées, le bouc Hazazel, la vache rousse. Ils adorèrent souvent le Baal, le Belphegor de leurs autres voisins; tant la nature & la coutume l'emportent presque toujours sur la loi; sur-tout quand cette loi n'est pas généralement connue du peuple. Ainsi Jacob petit-fils d'Abraham ne sit nulle difficulté d'épouser deux sœurs, qui étaient ce que nous appellons idolâtres & silles d'un père idolâtre. Moyse même épousa la fille d'unprêtre Madianite idolâtre.

Ces mêmes Juifs qui criaient tant contre les cultes étrangers, appellèrent dans leurs livres facrés l'idolâtre Nabucodonosor, l'oint du seigneur, l'idolâtre Cyrus aussi l'oint du seigneur. Un de leurs prophètes sur envoyé à l'idolâtre Ninive. Elisée permit à l'idolâtre Naaman d'aller dans le temple de Memnon. Mais n'anticipons rien; nous savons assez que les hommes se contredisent toujours dans leurs mœurs & dans leurs loix. Ne sortons point ici du sujet que nous traitons; continuons à voir comment les religions diverses s'établirent.

Les peuples les plus policés de l'Asse en deçà de l'Euphrate adorèrent les astres. Les Caldéens avant le premier Zoroastre, rendaient hommage au soleil, comme sirent depuis les Péruviens dans un autre hémisphère. Il faut que cette erreur soit bien naturelle à l'homme, puisqu'elle a eu tant de sectateurs dans l'Asse & dans

l'Amérique: Une nation petite & à demi sauvage n'a qu'un protecteur. Devient-elle plus nombreuse? elle augmente le nombre de ses dieux. Les Egyptiens commencent par adorer Isheth ou Isis, & ils sinissent par adorer des chats. Les premiers hommages des Romains agresses sont pour Mars, ceux des Romains maîtres de l'Europe sont pour la déesse de l'acte du mariage, pour le dieu des latrines. Et cependant Ciceron & tous les philosophes & tous les initiés reconnaissaient un Dieu suprême & tout-puissant. Ils étaient tous revenus par la raison au point dont les hommes sauvages étaient partis par instinct.

Les apothéoses ne peuvent avoir été imaginées que très-long tems après les premiers culres. Il n'est pas naturel de faire d'abord un dieu d'un homme que nous avons vu naître comme nous, soussirir comme nous les maladies, les chagrins, les misères de l'humanité, subir les mêmes besoins humilians, mourir & devenir la pâture des vers. Mais voici ce qui arriva chez presque toutes les nations après les révolutions de plusieurs

siècles.

Un homme qui avait fait de grandes choses, qui avait rendu des services au genre humain, ne pouvait être à la vérité regardé comme un dieu par ceux qui l'avaient vu trembler de la sièvre, & aller à la garderobe; mais les enthousiastes se persuadèrent qu'ayant des qualités éminentes, il les tenait d'un dieu, qu'il était fils' d'un dieu: ainsi les dieux firent des ensans dans tout le monde; car sans compter les rêveries de tant de peuples qui précédèrent les Grecs, Bacchus, Persée, Hercule, Castor, & Pollux surent fils de dieu, Romulus fils de dieu; Alexandre sut déclaré fils de dieu en Egypte; un certain Odin chez nos nations du Nord fils de dieu, Manco Capac fils du soleil au Pérou. L'historien des Mogols Abulgazi rapporte qu'une des aïeules de Gengis-kan nommée Alanku étant fille sut grosse d'un

rayon céleste. Gengis-kan lui-même passa pour le fils de dieu. Et lorsque le pape Innocent envoya frère Ascelin à Batoukan petit-fils de Gengis, ce moine ne pouvant être présenté qu'à l'un des visirs, lui dit qu'il venait de la part du vicaire de Dieu; le ministre répondit, ce vicaire ignore-t-il qu'il doit des hommages & des tributs au fils de dieu le grand Batoukan son maître?

D'un fils de dieu à un Dieu il n'y a pas loin chez les hommes amoureux du merveilleux. Il ne faut que deux ou trois générations pour faire partager au fils le domaine de fon père; ainsi des temples furent élevés avec le tems à tous ceux qu'on avoir supposé être nés du commerce surnaturel de la diviniré avec nos semmes &

avec nos filles.

On pourrait faire des volumes fur ce sujet; mais tous ces volumes se réduisent à deux mots, c'est que le gros du genre humain a été très-long-tems insensé & imbécille, & que peut-être les plus insensés de tous ont été ceux qui ont voulu trouver un sens à ces sables absurdes, & mettre de la raison dans la folie.



DES USAGES

ET DES SENTIMENS COMMUNS

Α

PRESQUE TOUTES LES NATIONS

ANCIENNES.

A nature étant par-tout la même, les hommes ont dû nécessairement adopter les mêmes vérités & les mêmes erreurs dans les choses qui tombent le plus sous les sens, & qui frappent le plus l'imagination. Ils ont dû tous attribuer le fracas & les essets du tonnerre au pouvoir d'un être supérieur habitant dans les airs. Les peuples voisins de l'Océan voyant les grandes marées inonder leurs rivages à la pleine lune, ont dû croire que la lune était cause de tout ce qui arrivait dans le tems de ses différentes phases.

Dans leurs cérémonies religieuses, presque tous se tournèrent vers l'orient, ne songeant pas qu'il n'y a ni orient ni occident, & rendant tous une espèce d'hommage au soleil qui se levait à leurs yeux.

Parmi les animaux le ferpent dut leur paraître doué d'une intelligence supérieure, parce que voyant muer quelquesois sa peau, ils dûrent croire qu'il rajeunissait. Il pouvait donc en changeant de peau se maintenir toujours dans sa jeunesse; il était donc immortel. Aussi fut-il en Egypte, en Grèce, le symbole de l'immortalité. Les gros serpens qui se trouvaient auprès des sontaines empêchaient les hommes timides d'en approcher. On pensa bientôt qu'ils gardaient des trésors. Ainsi un serpent gardait les pommes d'or d'Hespérides; un autre

Essai sur les mœurs. Tom, I.

veillait autour de la toison d'or; & dans les mystères de Bacchus on portait l'image d'un serpent qui semblait

garder une grappe d'or.

Le serpent passait donc pour le plus habile des animaux; & de là cette ancienne fable indienne, que Dieu ayant créé l'homme lui donna une drogue qui lui assurait une vie saine & longue; que l'homme chargea son âne de ce présent divin, mais qu'en chemin l'âne ayant eu soif, le serpent lui enseigna une sontaine, & prit la drogue pour lui, tandis que l'âne buvait, de sorte que l'homme perdit l'immortalité par sa négligence, & le serpent l'acquit par son adresse. De là ensin tant de contes de serpens & d'ânes.

Ces ferpens faisaient du mal; mais comme ils avaient quelque chose de divin, il n'y avait qu'un dieu qui este pu enseigner à les détruire. Ainsi le serpent Fython sut tué par Apollon. Ainsi Ophionée le grand serpent, sit la guerre aux dieux long-tems, avant que les Grecs eussent sorgé leur Apollon. Un fragment de Phérécide rapporte que cette sable du grand serpent ennemi des dieux était une des plus anciennes de la Phénicie.

Nous avons déjà vu que les fonges, les rêves dûrent introduire la même fupersition dans toute la terre. Je suis inquiet pendant la veille de la fanté de ma femme, de mon fils, je les vois mourans pendant mon sommeil, ils meurent quelques jours après : il n'est pas douteux que les dieux ne m'aient envoyé ce songe véritable. Mon rêve n'a-t-il pas été accompli? c'est un rêve trompeur que les dieux m'ont député. Ainsi dans Homère, Jupiter envoie un songe trompeur au chef des Grecs Agamemnon. Tous les songes vrais ou saux viennent du ciel. Les oracles s'établissent de même par toute la terre.

Une femme vient demander à des mages si son mari mourra dans l'année. L'un lui répond oui, l'autre non. Il est bien certain que l'un d'eux aura raison; si le mari vit, la femme garde le filence; s'il meurt, elle crie par toute la ville que la mage qui a prédit cette mort est un prophète divin. Il se trouve bientôt dans tous les pays des hommes qui prédisent l'avenir, & qui découvrent les choses les plus cachées. Ces hommes s'appellent les voyans chez les Egyptiens, comme dit Manethon, au rapport même de Josephe dans son discours contre

Appion.

Il y avait des voyans en Caldée, en Syrie. Chaque temple eut ses oracles. Ceux d'Apollon obtinrent un si grand crédit, que Rollin dans son histoire ancienne répète les oracles rendus par Apollon à Crésus. Le dieu devine que le roi fait cuire une tortue dans une tourtière de cuivre, & lui répond que son règne sinira quand un mulet sera sur le trône des Perses. Rollin n'examine point si ces prédictions dignes de Nostradamus ont été saites après coup. Il ne doute pas de la science des prêtres d'Apollon, & il croit que Dieu permettait qu'Apollon dît vrai. C'était apparemment pour consirmer les payens dans leur religion.

Une question plus philosophique, dans laquelle toutes les grandes nations policées se sont accordées depuis l'Inde jusqu'à la Grèce, c'est l'origine du bien &

du mal.

Les premiers théologiens de toutes les nations dûrent fe faire la question que nous faisons tous dès l'âge de quinze ans, pourquoi y a-t-il du mal sur la terre?

On enseigna dans l'Inde qu'Adimo fils de Brama produisit les hommes justes par le nombril du côté droit, & les injustes du côté gauche, & que c'est de ce côté gauche que vint le mal moral & le mal physique. Les Egyptiens eurent leur Typhon, qui fut l'ennemi d'O-firis. Les Persans imaginerent qu'Ariman perça l'œus qu'avait pondu Oromage, & y sit entrer le péché. On connaît la Pandore des Grecs: c'est la plus belle de toutes les alégories que l'antiquité nous ait transmises.

MOMERY

L'alégorie de Job fut certainement écrite en árabe, puisque les traductions hébraïques & grecques ont confervé plufieurs termes arabes. Ce livre d'une trèshaute antiquité, représente le Sathan, qui est l'Ariman des Perses, & le Typhon des Egyptiens, se promenant dans toute la terre, & demandant permission au feigneur d'affliger Job. Sathan paraît subordonné au feigneur; mais il résulte que Sathan est un être trèspuissant, capable d'envoyer sur la terre des maladies, & de tuer les animaux.

Il fe trouva au fond que tant de peuples sans le savoir étaient d'accord fur la croyance de deux principes, que l'univers alors connu était en quelque forte manichéen.

Tous les peuples dûrent admettre les expiations; car où était l'homme qui n'eût pas commis de grandes fautes contre la société ? & où était l'homme à qui l'instinct de sa raison ne fît pas sentir des remords? L'eau lavait les fouillures du corps & des vêtemens, le feu purifiait les métaux ; il fallait bien que l'eau & le feu purifiassent les ames. Aussi n'y eut-il aucun temple sans eaux & fans feux falutaires.

Les hommes se plongèrent dans le Gange, dans l'Indus, dans l'Euphrate, au renouvellement de la lune, & dans les éclipses. Cette immersion expiait les péchés. Si on ne se purifiait pas dans le Nil, c'est que les crocodiles auraient dévoré les pénitens. Mais les prêtres qui se purifiaient pour le peuple se plongeaient dans de larges cuves, & y baignaient les criminels qui venaient demander pardon aux dieux.

Les Grecs dans tous leurs temples eurent des bains facrés, comme des feux facrés, fymboles univerfels chez tous les hommes de la pureté des ames. Enfin les superstitions paraissent établies chez toutes les nations,

excepté chez les lettrés de la Chine.

XXI

なる。多なのなる。

DES SAUVAGES.

I NTENDEZ-vous par sauvages des rustres vivans dans des cabanes avec leurs fémelles & quelques animaux, exposés sans cesse à toute l'intempérie des saisons, ne connaissant que la terre qui les nourrit, le marché où ils vont quelquefois vendre leurs denrées, pour y acheter quelques habillemens groffiers, parlant un jargon qu'on n'entend pas dans les villes, ayant peu d'idées, & par conséquent peu d'expressions; soumis, sans qu'ils fachent pourquoi, à un homme de plume, auquel ils portent tous les ans la moitié de ce qu'ils ent gagné à la sueur de leur front : se rassemblant certains jours dans une espèce de grange pour célébrer des cérémonies où ils ne comprennent rien; écoutant un homme vêtu autrement qu'eux, & qu'ils n'entendent point; quittant quelquefois leur chaumière lorsqu'on bat le tambour, & s'engageant à s'aller faire tuer dans une terre étrangère; & à tuer leurs femblables pour le quart de ce qu'ils peuvent gagner chez eux en travaillant? Il y a de ces sauvages-là dans toute l'Europe. Il faut convenir, fur-tout, que les peuples du Canada, & les Cafres, qu'il nous à à plus d'appeller sauvages, sont infiniment supérieurs aux nôtres. Le Huron, l'Algonquin, l'Illinois, le Cafre, le Hottentot, ont l'art de fabriquer eux-mêmes tout ce dont ils ont besoin, & cet art manque à nos rustres. Les peuples d'Amérique & d'Afrique sont libres, & nos sauvages n'ont pas même d'idée de la liberté.

Les prétendus fauvages d'Amérique font des fouverains qui reçoivent des ambaffadeurs de nos colonies, que l'avarice & la légéreté ont transplantées auprès de leur territoire. Ils connaissent l'honneur, dont jamais nos sauvages d'Europe n'ont entendu parler. Ils ont une patrie, ils l'aiment, ils la défendent; ils font des traités; ils se battent avec courage, & parlent souvent avec une énergie héroïque. Y a-t-il une plus belle réponse dans les plus grands hommes de Plutarque, que celle de ce chef des Canadiens, à qui une nation Européane proposait de lui céder son patrimoine: Nous sommes nés sur cette terre, nos pères y sont ensévelis, dironsnous aux ossemes de nos pères, levez-vous, & venez avec nous dans une terre étrangère? Ces Canadiens étaient des Spartiates en comparaison de nos rustres qui végètent dans nos villages, & des sibarites qui s'énervent dans nos villes.

Entendez - vous par sauvages des animaux à deux pieds, marchans sur les mains dans le besoin, isolés, errans dans les sorêts, salvatici, selvagi, s'accouplant à l'aventure, oubliant les fémclies auxquelles il se sont joints, ne connaissant ni leurs fils ni leurs pères; vivans en brutes, sans avoir ni l'instinct ni les ressources des brutes? On a écrit que cet état est le véritable état de l'homme, & que nous n'avons fait que dégénérer mi-sérablement depuis que nous l'avons quitté. Je ne crois pas que cette vie solitaire attribuée à nos premiers pères soit dans la nature humaine.

Nous fommes, fi je ne me trompe, au premier rang (s'il est permis de dire) des animaux qui vivent en troupe, comme les abeilles, les fourmis, les castors, les oies, les poules, les moutons, &c. Si en rencontre une abeille errante, devra-t-on conclure que cette abeille est dans l'état de pure nature, & que celles qui travaillent dans la ruche ont dégénéré.?

Tout animal n'a-t-il pas son instinct irrésissible auquel il obéit nécessairement? Qu'est-ce que cet instinct? l'arrangement des organes dont le jeu se déploie par le tems. Cet instinct ne peut se développer d'abord, parce que les organes n'ont pas acquis leur plénitude.

Leur pouvoir est constant, leur principe est divin; Il faut que l'enfant croisse avant qu'il les exerce; Il ne les connaît pas fous la main qui le berce. Le moineau dans l'inftant qu'il a reçu le jour, Sans plumes dans fon nid peut-il fentir l'amour? Le renard en naissant va-t-il chercher sa proie? Les insectes changeans qui nous filent la soie. Les essaims bourdonnans de ces filles du ciel, Qui pêtrissent la cire, & composent le miel, Sitôt qu'ils sont éclos sorment-ils leur ouvrage? Tout s'accroît par le tems, tout mûrit avec l'âge. Chaque être a son objet, & dans l'instant marqué Marche & touche à son but par le ciel indiqué.

Ne voyons - nous pas en effet que tous les animaux, ainsi que tous les autres êtres, exécutent invariablement la loi que la nature donne à leur espèce? L'oiseau fait son nid, comme les astres sournissent leur course, par un principe qui ne change jamais. Comment l'homme seul aurait-il changé? S'il eut été destiné à vivre solitaire comme les autres animaux carnassiers, aurait-il pu contredire la loi de la nature jusqu'à vivre en société? & s'il était sait pour vivre en troupe comme les animaux de basse-cour & tant d'autres, eût-il pu d'abord pervertir sa dessinée jusqu'à vivre pendant des siècles en solitaire? Il est persectible; & de là on a conclu qu'il s'est perverti. Mais pourquoi n'en pas conclure qu'il s'est persectionné jusqu'au point où la nature a marqué les limites de sa persection?

Tous les hommes vivent en fociété: peut-on en inférer qu'ils n'y ont pas vécu autrefois? n'est-ce pas comme si on conclusit que si les taureaux ont aujourd'hui des cornes, c'est parce qu'ils n'en ont pas toujours eu?

L'homme en général a toujours été ce qu'il est : cela ne veut pas dire qu'il ait toujours eu de belles villes, du canon de vingt-quatre livres de balle, des opéras comiques & des couvens de religieuses; mais il a toujours eu le même instinct qui le porte à s'aimer dans

DISCOURS

foi - même, dans la compagne de fon plaisir, dans fes ensans, dans fes petits-fils; dans les œuvres de fes mains.

Voilà ce qui jamais ne change d'un bout de l'univers à l'autre. Le fondement de la fociété existant toujours, il y a donc toujours eu quelque société; nous n'étions donc point saits pour vivre à la manière des ours.

On a trouvé quelquefois des enfans égarés dans les bois, & vivans comme des brutes, mais on y a trouvé aussi des moutons & des oies; cela n'empêche pas que les oies & les moutons ne soient destinés à vivre en troupeaux.

Il y a des saquirs dans les Indes qui vivent seuls, chargés de chaînes. Oui; & ils ne vivent ainsi qu'asin que les passans qui les admirent, viennent leur donner des aumônes. Ils sont par un fanatisme rempli de vanité, ce que sont nos mendians des grands chemins, qui s'estropient pour attirer la compassion. Ces excrémens de la société humaine sont seulement des preuves de l'abus qu'on peut saire de cette société.

Il est très-vraisemblable que l'homme a été agreste pendant des milliers de siècles, comme sont encor aujourd'hui une infinité de paysans. Mais l'homme n'a

pu vivre comme les bléreaux & les lièvres.

Par quelle loi, par quels liens secrets, par quel infinct l'homme aura-t-il toujours vécu en famille sans le secours des arts, & sans avoir encor formé un langage? c'est par sa propre nature, par le goût qui le porte à s'unir avec une semme; c'est par l'attachement qu'un Morlaque, un Islandois, un Lapon, un Hottentot sent pour sa compagne, lorsque son ventre grossisfant, lui donne l'espérance de voir naître de son sang un être semblable à lui; c'est par le besoin que cet homme & cette semme ont l'un de l'autre, par l'amour que la nature leur inspire pour leur petit dès qu'il est né, par l'autorité que la nature leur donne sur ce petit, par l'habitude de l'aimer, par l'habitude que le

petit prend nécessairement d'obéir au père & à la mère, par les secours qu'ils en reçoivent dès qu'il a cinq ou six ans, par les nouveaux enfans que sont cet homme & cette semme; c'est ensin parce que dans un âge avancé ils voient avec plaisir leurs sils & leur silles faire ensemble d'autres ensans qui ont le même instinct que leurs pères & leurs mères.

Tout cela est un assemblage d'hommes bien grossiers, je l'avoue; mais croit-on que les charbonniers des sorêts d'Allemagne, les habitans du Nord, & cent peuples de l'Afrique, vivent aujourd'hui d'une manière

bien différente?

Quelle langue parleront ces familles sauvages & bar-bares? elles seront sans doute très-long-tems sans en parler aucune; elles s'entendront très-bien par des cris & par des gestes. Toutes les nations ont été ainsi des sauvages, à prendre ce mot dans ce sens; c'est-à-dire, il y aura eu long-tems des familles errantes dans les forêts, disputant leur nourriture aux autres animaux, s'armant contr'eux de pierres & de grosses branches d'arbres, se nourrissant de légumes sauvages, de fruits de toute espèce, & ensin d'animaux même.

Il y a dans l'homme un instinct de mécanique que nous voyons produire tous les jours de très-grands effets dans des hommes forts grossiers. On voit des machines inventées par des habitans des montagnes du Tirol & des Vosges, qui étonnent les savans. Le paysan le plus ignorant sait par-tout remuer les plus gros fardeaux par le secours du levier, sans se douter que la puissance faisant équilibre, est au poids, comme la distance du point d'appui à ce poids est à la distance de ce même point d'appui à la puissance. S'il avait fallu que cette connaissance précédat l'usage des leviers, que de siècles se feraient écoulés avant qu'on eût pu déranger une grosse pierre de sa place!

Proposez à des enfans de sauter un fossé; tous pren-

dront machinalement leur fecousse en se retirant un peu en arrière, & en courant ensuite. Ils ne savent pas afsurément que leur force en ce cas est le produit de leur

masse multipliée par leur vîtesse.

Il est donc prouvé que la nature seule nous inspire des idées utiles qui précèdent toutes nos réslexions. Il en est de même dans la morale. Nous avons tous deux sentimens qui sont le sondement de la société, la commisération & la justice. Qu'un enfant voie déchirer son semblable, il éprouvera des angoisses subites il les témoignera par ses cris & par ses larmes, il secourra, s'il peut, celui qui sousser.

Demandez à un enfant sans éducation, qui commencera à raisonner & à parler, si le grain qu'un homme a semé dans son champ lui appartient, & si le voleur qui en a tué le propriétaire, a un droit légitime sur ce grain; vous verrez si l'ensant ne répondra pas

comme tous les législateurs de la terre.

Dieu nous a donné un principe de raison universelle, comme il a donné des plumes aux oiseaux, & la four-rure aux ours; & ce principe est si constant qu'il sub-fisse malgré toutes les passions qui le combattent, malgré les tyrans qui veulent le noyer dans le sang, malgré les imposteurs qui veulent l'anéantir dans la superstition. C'est ce qui fait pue le peuple le plus grossier juge toujours très-bien à la longue des loix qui le gouvernent, parce qu'il sent si ces loix sont consormes ou opposées aux principes de commisération & de justice qui sont dans son cœur.

Mais avant d'en venir à former une société nombreuse, un peuple, une nation, il faut un langage, & c'est le plus dissicile. Sans le don de l'imitation on n'y serait jamais parvenu. On aura sans doute commencé par des cris qui auront exprimé les premiers besoins; ensuite les hommes le plus ingénieux, nés avec les organes les plus flexibles, auront sormé quelques articulations que

leurs enfans auront répétées; les mères fur-tout auront dénoué leurs langues les premières. Tout idiome commençant aura été composé de monosyllabes, comme plus aisé à former & à retenir.

Nous voyons en effet que les nations les plus anciennes, qui ont confervé quelque chose de leur premier langage, expriment encor par des monosyllabes les choses le plus familières, & qui tombent le plus sous nos sens: presque tout le chinois est fondé encor aujourd'hui sur des monosyllabes.

Consultez l'ancien tudesque, & tous les idiomes du Nord, vous verrez à peine une chose nécessaire & commune, exprimée par plus d'une articulation. Tout est monosyllabe; zon, le soleil: moun, la lune; ze, la mer; slus, sleuve; man, l'homme; kof, la tête; boum, un arbre: drinck, boire; march, marcher; shlaf, dor-

mir; &c.

C'est avec cette briéveté qu'on s'exprimait dans les forêts des Gaules & de la Germanie, & de tout le Septentrion. Les Grecs & les Romains n'eurent des mots plus composés que long-tems après s'être réunis en corps

de peuple.

Mais par quelle fagacité avons-nous pu marquer les différences des tems? Comment auront-nous pu exprimer les nuances, je voudrais, j'aurais voulu, les choses conditionnelles? Ce ne peut être que chez les nations déjà les plus policées, qu'on soit parvenu avec le tems à rendre sensibles par des mots composés ces opérations secretes de l'esprit humain. Aussi voit-on que chez les barbares il n'y a que deux ou trois tems. Les Hébreux n'exprimaient que le présent & le futur. Et ensin malgré tous les efforts des hommes, il n'est aucun langage qui approche de la persection.



DE L'AMERIQUE.

DE peut-il qu'on demande encor d'où font venus les hommes qui ont peuplé l'Amérique? on doit affurément faire la même question sur les nations des terres australes. Elles sont beaucoup plus éloignées du port dont partit Christophe Colomb que ne le sont les isses Antilles. On a trouvé des hommes & des animaux par-tout où la terre est habitable; qui les y a mis? On l'a déjà dit, c'est celui qui fait croître l'herbe des champs; & on ne devrait pas être plus surpris de trover en Amérique des hommes que des mouches.

Il est affez plaisant que le jésuite Lasiteau prétende dans sa présace de l'histoire des sauvages Américains, qu'il n'y a que des athées qui puissent dire que Dieu a créé les Américains.

On grave encor aujourd'hui des cartes de l'ancienmonde, où l'Amérique paraît fous le nom d'ifle Atlantique. Les ifles du Cap-Verd y font fous le nom des Gorgades, les Caraïbes fous celui des Hespérides. Tout cela n'est pourtant fondé que sur l'ancienne découverte des isles Canaries, & probablement de celle de Madère, où les Phéniciens & les Carthaginois voyagèrent; elles touchent presque à l'Afrique, & peut-être en étaient-elles mois éloignées dans les anciens tems qu'aujourd'hui.

Laissons le père Lasiteau faire venir les Caraïbes des peuples de Carie, à cause de la conformité du nom, & sur-tout, parce que les semmes Caraïbes faisaient la cuisine de leurs maris, ainsi que les semmes Cariennes; laissons-le supposer que les Caraïbes ne naissent rouges, & les négresses noires, qu'à cause de l'habitude de leurs premiers pères de se peindre en noir ou en rouge.

Il arriva dit-il, que le négresses voyant leur maris teints en noir en eurent l'imagination si frappée que leur race s'en ressentit pour jamais. La même chose arriva aux semmes Caraïbes, qui par la même force d'imagination accouchèrent d'enfans rouges. Il rapporte l'exemple des brebis de Jacob, qui naquirent bigarrées, par l'adresse qu'avait eu ce patriarche de mettre devant leurs yeux de branches dont la moitié était écorcée; ces branches paraissant à-peu-près de deux couleurs, donnèrent aussi deux couleurs aux agneaux du patriarche. Mais le jésuite devait savoir que tout ce qui arrivait du tems de Jacob, n'arrive plus aujourd'hui.

Si on avait demandé au gendre de *Laban*, pourquoi fe brebis voyant toujours de l'herbe ne faisaient pas des agneaux verds; il aurait été bien embarrassé.

Enfin Lafiteau fait venir les Américains des anciens Grecs, & voici fes raifons. Les Grecs avaient des fables, quelques Américains en ont aussi. Les premiers Grecs allaient à la chasse, les Américains y vont. Les premiers Grecs avaient des oracles, les Américains ont des sorciers. On dansoit dans les sêtes de la Grèce, on danse en Amérique. Il faut avouer que ces raisons sont convaincantes.

On peut faire sur les nations du nouveau-monde une réslexion que le père Lafiteau n'a point faite, c'est que les peuples éloignés des tropiques ont toujours été invincibles, & que les peuples plus rapprochés des tropiques ont presque tous été soumis à des monarques. Il en sur long-tems de même dans notre continent. Mais on ne voit point que les peuples du Canada soient jamais allés subjuguer le Mexique, comme les Tartares se sont répandus dans l'Asse & dans l'Europe. Il paraît que les Canadiens ne surent jamais en assez grand nombre pour envoyer ailleurs des colonies.

En général, l'Amérique n'a jamais pu être aussi peuplée que l'Europe & l'Asie; elle est couverte de marécages immenses qui rendent l'air très-mal-sain; la terre y produit un nombre prodigieux de poisons: les slèches trempées dans les sucs de ces herbes vénimeuses, font des plaies toujours mortelles. La nature enfin avait donné aux Américains beaucoup moins d'industrie qu'aux hommes de l'ancien-monde. Toutes ces caufes ensemble ont pu nuire beaucoup à la population.

Parmi toutes les observations physiques qu'on peut faire sur cette quatrième partie de notre univers si longtems inconnue, la plus singulière peut-être, c'est qu'on n'y trouve qu'un seul peuple qui ait de la barbe; ce sont les Esquimaux; ils habitent au Nord vers le cinquante-deuxième degré, où le froid est plus vis qu'au soixante-sixième de notre continent. Leurs voisins sont imberbes. Voilà donc deux races d'hommes absolument différentes, à côté l'une de l'autre.

Vers l'isseme de Panama est la race des Dariens, presque semblables aux Albinos, qui suit la lumière & qui végète dans des cavernes; race faible, & par

conséquent en très-petit nombre.

Les lions en Amérique sont chétifs & poltrons; les moutons y sont grands & si vigoureux qu'ils servent à porter les sardeaux. Tous les sleuves y sont dix sois au moins plus larges que les nôtres. Enfin les productions naturelles de la terre ne sont pas celles de notre hémisphère. Ainsi tout est varié, & la même providence qui a produit l'éléphant, le rinoceros & les nègres, a fait naître dans un autre monde des orignans, des contours, des porcs qui ont le nombril sur le dos, & des hommes, d'un caractère qui n'est pas le nôtre.

DE LA THÉOCRATIE.

L femble que la plupart des anciennes nations aient été gouvernées par une espèce de théocratie. Commencez par l'Inde, vous y voyez les brames long-tems souverains; en Perse les mages ont la plus grande autorité. L'histoire des oreilles de Smerdis peut bien être une fable; mais il en résulte toujours que c'était un mage qui était sur le trône de Cyrus. Plusieurs prêtres d'Egypte prescrivaient aux rois jusqu'à la mesure de leur boire & de leur manger, élevaient leur enfance, & les jugeaient après leur mort, & souvent se faisaient rois eux-mêmes.

Si nous descendons aux Grecs, leur histoire, toute fabuleuse qu'elle est, ne nous apprend-elle pas que le prophète *Calcas* avait assez de pouvoir dans l'armée pour facrisser la fille du roi des rois.

Descendez encor plus bas chez des nations sauvages, postérieures aux Grecs; les druides gouvernaient la nation Gaulcise.

Il ne paraît pas même possible que dans les premières peuplades on ait eu d'autre gouvernement que la théocratie; car dès qu'une nation a choisi un dieu tutélaire, ce dieu a des prêtres. Ces prêtres dominent sur l'esprit de la nation; ils ne peuvent dominer qu'au nom de leur dieu, ils le sont donc toujours parler; ils débitent ses oracles; & c'est par un ordre exprès de dieu que tout s'exécute

C'est de cette source que sont venus les sacrifices de sang humain qui ont souillé presque toute la terre. Quel père, quelle mère aurait jamais pu abjurer la nature au point de présenter son fils ou sa fille à un prêtre pour être égorgés sur un autel, si on n'avait pas été certain que le dieu du pays ordonnait ce sacrifice?

Non-seulement la théocratie a long-tems régné; mais elle a poussé la tyrannie au plus horrible excès où la démence humaine puisse parvenir; & plus ce gouvernement se disait divin, plus il était abominable.

Presque tous les peuples ont sacrifié des enfans à leurs dieux; donc ils croyaient recevoir cet ordre dénaturé de la bouche des dieux qu'ils adoraient.

Parmi le peuples qu'on appelle si improprement civilisés, je ne vois guère que les Chinois qui n'aient pas pratiqué ces horreurs absurdes. La Chine est le seul des anciens états connus qui n'ait pas été soumis au sacerdoce; car les Japonnois étaient sous les loix d'un prêtre six cents ans avant notre ère. Presque par-tout ailleurs la théocratie est si établie, si enracinée, que les premières histoires sont celles de dieux même qui se sont incarnés pour venir gouverner les hommes. Les dieux, disaient les peuples de Thèbes & de Memphis, ont régné douze mille ans en Egypte. Brama s'incarna pour régner dans l'Inde; Sammonocodom à Siam; le dieu Adad gouverna la Syrie, la déesse Cybèle avait été souveraine de Phrygie, Jupiter de Crète, Saturne de Grèce & d'Italie. Le même esprit préside à toutes ces sables; c'est par-tout une consuse idée-chez les hommes, que les dieux sont autresois descendus sur la terre.

DE CALDÉENC

DES CALDÉENS.

Es Caldéens, les Indiens, le Chinois, me paraifsent les nations les plus anciennement policées. Nous avons une époque certaine de la science des Caldéens, elle se trouve dans les dix-neuf cent trois ans d'observations célestes, envoyées de Babylone par Callisthène au précepteur d'Alexandre. Ces tables astronomiques remontent précisément à l'année 2234 avant notre ère vulgaire. Il est vrai que cette époque touche au tems où la vulgate place le déluge. Mais n'entrons point ici dans les profondeurs des différentes chronologies de la vulgate, des Samaritains & des Septantes, que nous révérons également. Le déluge universel est un grand miracle, qui n'a rien de commun avec nos recherches. Nous ne raisonnons ici que d'après les notions naturelles, en foumettant toujours les faibles tâtonnemens de notre esprit borné aux lumières d'un ordre supérieur.

D'anciens

D'anciens auteurs cités dans Géorge le Sincelle, disent que du tems d'un roi Caldéen nommé Xixoutrou, il y eut une terrible inondation. Le Tigre & l'Euphrate se débordèrent apparemment plus qu'à l'ordinaire. Mais les Caldéens n'auraient pu savoir que par la révélation qu'un pareil sléau eût submergé toute la terre habitable. Encor une sois je n'examine ici que le cours ordinaire de la nature.

Il est clair que si les Caldéens n'avaient existé sur la terre que depuis dix-neuf cents années avant notre ère, ce court espace ne leur eût pas sussi pour trouver le véritable système de notre univers; notion étonnante, à laquelle les Caldéens étaient ensin parvenus. Aristarque de Samos nous apprend que les sages de Caldée avaient connu combien il est impossible que la terre occupe le centre du monde planétaire, qu'ils avaient assigné au soleil cette place qui lui appartient; qu'ils fai-saient rouler la terre & les autres planètes autour de lui chacune dans un orbe différent.

Les progrès de l'esprit sont si lents, l'illusion des yeux est si puissante, l'asservissement aux idées reçues si tyrannique, qu'il n'est pas possible qu'un peuple qui n'aurait eu que dix-neus cents ans eut pu parvenir à ce haut degré de philosophie qui contredit les yeux, & qui demande la théorie la plus approsondie. Aussi les Caldéens comptaient quatre cent soixante-dix mille ans. Encor cette connaissance du vrai système du monde ne su en Caldée que le partage du petit nombre des philosophes : c'est le sort de toutes les grandes vérités; & les Grecs qui vinrent ensuite, n'adoptèrent que le système commun, qui est le sistème des ensans.

(1) Quatre cent soixante-dix mille ans, c'est beau-

Essai sur les mœurs. Tom. I.

⁽¹⁾ Notre fainte religion si supérieure en tout à nos lumières, nous apprend que le monde n'est fait que depuis environ six mille années selon la vulgate, ou environ sept mille suivant les septante. Les interprètes de cette religion inessable nous enseignent qu' Adam

coup pour nous autres qui fommes d'hier; mais c'est bien peu de chose pour l'univers entier. Je sais bien que nous ne pouvons adopter ce calcul, que Ciceron s'en est moqué, qu'il est exerbitant, & que sur-tout nous devens creire au pentateuque plutôt qu'à Sanchoniaton & à Bèrose; mais encor une fois, il est impossible (humainement parlant) que les hommes scient parvenus en dix-neuf cents ans à deviner de si étonnantes vérités. Le premier art est celui de pourvoir à sa subsistance; ce qui était autrefois beaucoup plus difficile aux hommes qu'aux brutes : le fecond, de former un langage; ce qui certainement demande un espace de tems très-confidérable : le troisième, de se bâtir quelques huttes; le quatrième de se vêtir. Ensuite pour forger le fer ou pour y suppléer, il faut tant de hasards heureux, tant d'industrie, tant de siècles, qu'on n'imagine pas même comment les hommes en font venus à bout. Quel saut de cet état à l'astronomie!

Long-tems les Caldéens gravèrent leurs observations & leurs loix sur la brique, en hiéroglyphes, qui étaient des caractères parlans, usage que les Egyptiens connurent après plusieurs siècles. L'art de transmettre ses pensées par des caractères alphabétiques, ne dut être inventé que très-tard dans cette partie de l'Asie.

eut la science insuse, & que tous les arts se perpétuèrent d'Adam à Noé. Si c'est-là en effet le sentiment de l'église, nous l'adoptons d'une foi ferme & constante, soumettant d'ailleurs tout ce que nous écrivons au jugement de cette sainte église qui est infaillible. C'est vainement que l'empereur Julien, d'ailleurs si respechable par sa vertu, sa valeur, & sa science, dit dans son discours censuré par le grand & modéré St. Cyrille, que soit qu'Adam eût la science insuse ou non, Dieu ne pouvait lui ordonner de ne point toucher à l'arbre de la science du bien & du mal, que Dieu devait au contraire lui commander de manger beaucoup de fruit de cet arbre, asin de se persectionner dans la science insuse s'il l'avait, & de l'acquérir s'il ne l'avait pas. On sait avec quelle sagesse St. Cyrille a résuré cet argument. En un mot nous prévenons toujours le lecteur que nous ne touchons en aucune manière aux choses sacrées. Nous protestons contre toutes les fausses interprétations, contre toutes les inductions malignes que l'on voudrait tirer de nos paroles.

Il est à croire qu'au tems où les Caldéens bâ irent des villes, ils commenterent à se servir de l'alphabet. Comment faisait-on auparavant? dirà-t-on; comme on fait dans mon village, & dans cent mille villages du monde, où personne ne sait ni lire, ni écrire, & cependant où l'on s'entend fort bien, où les arts nécessaires sont cultivés, & même quelquesois avec génie.

Babylone était probablement une très-ancienne bourgade avant qu'on en eût fait une ville immense & superbe. Mais qui a bâti cette ville? je n'en sais rien. Estree Sémiramis? est-ce Bélus? est-ce Nabonassar? Il n'y a jamais eu dans l'Asie ni de semme appellée Sémiramis, ni d'homme appellé Bélus. C'est comme si nous donnions à des villes Grecques les noms d'armagnac & d'Abbeville. Les Grecs qui changèrent tous es terminaisons barbares en mots grecs, dénaturèrent tous les noms assaitiques. De plus, l'histoire de Sémiramis res-

femble en tout aux contes orientaux.

Nabonassar, ou plutôt Nabon-assor, est probablement celui qui embellit & fortisia Babylone, & en sit à la sin une ville si superbe. Celui-là est un véritable monarque, connu dans l'Asie par l'ère qui porte son nom. Cette ère incontestable ne commence que 747 ans avant la nôtre: ainsi elle est très-moderne par rapport au nombre des siècles nécessaire pour arriver jusqu'a l'établissement des grandes dominations. Il paraît par le nom même de Babylone, qu'elle existait long-tems avant Nabonassar. C'est la ville du père Bel. Bab signisse père en Caldéen, comme l'avoue d'Herbelot. Bel est le nom du seigneur. Les Grientaux ne la connurent jamais que sous le nom de Babel, la ville du Seigneur, la ville de Dieu, ou selon d'autres, la porte de Dieu.

Il n'y a pas eu plus de Ninus fondateur de Ninvah, nommée par nous Ninive, que de Eélus fondateur de Babylone. Nul prince Assatique ne porta un nom en us.

Il se peut que la circonférence de Babylone ait été

XXXV

de 24 de nos lieues moyennes; mais qu'un Ninus ait bâti fur le Tigre, à quarante lieues seulement de Babylone, une ville appellée Ninive, d'une étendue aussi grande, c'est ce qui ne paraît pas croyable. On nous parle de trois puissans empires qui subsistaient à la fois, celui de Babylone, celui d'Assyrie, ou de Ninive, & celui de Syrie ou de Damas. La chose est peu vraisemblable; c'est comme si on disait qu'il y avait à la fois dans une partie de la Gaule trois puissans empires, dont les capitales, Paris, Soissons & Orléans, avaient chacune vingt-quatre lieues de tour. D'ailleurs Ninive n'était pas bâtie, ou du moins était fort peu de chose au tems où il est dit que le prophète Jonas lui sut député pour l'exhorter à la pénitence, & sut englouti en chemin par un poisson qui le garda trois jours & trois nuits.

Le prétendu empire d'Assyrie n'existait pas même encor dans le tems où l'on place Jonas; car il prophétisait, dit-on, sous è melk ou roitelet Juif Joas; & Phul, qui est regardé dans les livres hébreux comme le premier roi d'Assyrie, ne régna selon eux qu'environ cinquante-deux ans après la mort de Joas. C'est ainsi qu'en confrontant toutes les dates on trouve par-tout de la contradiction; & on demeure dans l'incertitude.

Il est dit dans le livre de Jonas qu'il y avait à Ninive cent-vingt mille enfans nouveaux-nés; cela supposerait plus de cinq millions d'habitans, selon le calcul assez juste de ces dénombremens, fondés sur le nombre des enfans vivans, nés dans la même année. Or cinq millions d'habitans dans une ville qui n'est pas encor bâtie, sont quelque chose d'assez rare.

J'avoue que je ne comprends rien aux deux empires de Babylone & d'Affyrie. Plusieurs savans qui ont voulu porter quelques lumières dans ces ténèbres, ont affirmé que l'Affyrie & la Caldée n'étaient que le même empire, gouverné quelquesois par deux princes, l'un résidant à Babylone, l'autre à Ninive; & ce sentiment raisonnable peut être adoptés, jusqu'à ce qu'on en trouve un plus raisonnable encore.

Ce qui contribue à jeter une grande vraisemblance sur l'antiquité de cette nation, c'est cette sameuse tour élevée pour observer les astres, presque tous les commentateurs ne pouvant contester ce monument, se croient obligés de supposer que c'était un reste de la tour de Babel, que les hommes voulurent élever jusqu'au ciel. On ne sait pas trop ce que les commentateurs entendent par le ciel; est-ce la lune? est-ce la planète de Vénus? il y a loin d'ici-là. Voulaient-ils seulement élever une tour un peu haute? Il n'y a là ni aucun mal, ni aucune difficulté, supposé qu'on ait beaucoup d'hommes, beaucoup d'instrumens & de vivres.

La tour de Babel, la dispersion des peuples, la confusion des langues sont des choses comme on sait très-respectables, auxquelles nous ne touchons point. Nous ne parlons ici que de l'observatoire, qui n'a rien de commun

avecles histoires juives.

Si Nabonassar éleva cet édifice, il faut au moins avouer que les Caldéens eurent un observatoire plus de deux mille quatre cents ans avant nous. Concevez ensuite combien de siècles exige la lenteur de l'esprit humain, pour en venir jusqu'à dresser un tel monument aux sciences.

Ce fut en Caldée, & non en Egypte, qu'on inventa le Zodiaque. Il y en a, ce the femble, trois preuves affez fortes; la première, que les Caldéens furent une nation éclairée, avant que l'Egypte, toujours inondée par le Nil, pût être habitable; la feconde, que les fignes du Zediaque conviennent au climat de la Méfopotamie, & non à celui d'Egypte. Les Fgyptiens ne pouvaient avoir le figne du taureau au mois d'Avril, puisque ce n'est pas en cette saifon qu'ils labourent; ils ne pouvaient au mois que nous nommons Août, figurer un signe par une fille chargée d'épis de bled, puisque ce n'est pas en ce tems qu'ils sont la moisson. Ils ne pouvaient figurer

- Walter

Esfai sur les mœurs, Tom. I.

Ciij

Janvier par une cruche d'eau, puisqu'il pleut très-rarement en Egypte, & jamais au mois de Janvier. La troisième raison, c'est que les signes anciens du Zodiaque
caldéen étaient un des articles de leur religion. Ils étaient
sous le gouvernement de douze dieux secondaires, douze
dieux médiateurs: chacun d'eux présidait à une de ces
constellations, ainsi que nous apprend Diodore de Sicile
au livre II. Cette religion des anciens Caldéens était le
Sabisme, c'est-à-dire l'adoration d'un DIEU suprême, &
la vénération des astres & des intelligences célestes qui
présidaient aux astres. Quand ils priaient, ils se tournaient vers l'étoile du nord: tant leur culte était lié à
l'astronomie.

Vitruve dans son neuvième livre, où il traite des cadrans solaires, des hauteurs du soleil, de la longueur des ombres, de la lumière résléchie par la lune, cite toujours les anciens Caldéens & non les Egyptiens. C'est, ce me semble, une preuve assez forte qu'on regardait la Caldée, & non pas l'Egypte, comme le berceau de cette science; de sorte que rien n'est plus vrai que cette ancien proverbe latin.

Tradidit Ægyptis Babylon, Ægyptus Achivis.

DES BABYLONIENS DEVENUS PERSANS.

A l'orient de Babylone étaient les Perses. Ceux-ci portèrent les armes & leur religion à Babylone, lorsque Koresh, que nous appellons Cyrus, prit cette ville avec le secours des Mèdes établis au nord de la Perse. Nous avons deux fables principales sur Cyrus, celle d'Hérodote, & celle de Xénophon, qui se contredisent en tout, & que mille écrivains ont copiées indifféremment.

Hérodote suppose un roi Mède, c'est - à - dire, un roi d'Hircanie, qu'il appelle Assiage d'un nom grec. Cet hircanien Assiage commande de noyer son petit - fils Cyrus au berceau, parce qu'il a vu en songe sa fille Mandane mère de Cyrus, pisser si copieusement qu'elle

inonda toute l'Asse. Le reste de l'aventure est à-peu-près dans ce goût; c'est une histoire de Gargantua écrite sérieusement.

Xénophon fait de la vie de Cyrus un roman moral, à-peu-près semblable à notre Télémaque. Il commence par supposer, pour faire valoir l'éducation mâle & vigoureuse de son héros, que les Mèdes étaient des voluptueux plongés dans la mollesse. Des habitans de l'Hircanie, que les Tartares alors nommés Scythes, avaient ravagée pendant trente années, étaient-ils des Sibarites?

Tout ce qu'on peut affurer de Cyrus, c'est qu'il sut un grand conquérant, par conséquent un siéau de la terre. Le fonds de son histoire est très-vrai; les épisodes

sont fabuleux : il en est ainsi de toute histoire.

Rome existait du tems de Cyrus: elle avait un territoire de quatre à cinq lieues, & pillait tant qu'elle pouvait ses voisins; mais je ne voudrais pas garantir le combat des trois Horaces, & l'aventure de Lucrèce, & les boucliers descendus du ciel, & la pierre coupée avec un rasoir. Il y avait quelques Juiss esclaves dans la Babylonie & ailleurs; mais humainement parlant on pourrait douter que l'ange Raphaët sût descendu du ciel pour conduire à pied le jeune Tobie vers l'Hircanie, afin de le faire payer de quelque argent, & de chasser le diable Asmodée avec la sumée du soie d'un brochet.

Je me garderai bien d'examiner ici le roman d'Hérodote, ou le roman de Xénophon, concernant la vie &
la mort de Cyrus; mais je remarquerai que les Parsis
ou Perses prétendaient avoir eu parmi eux, il y avait
fix mille ans, un ancien Zerdust, un prophète, qui
leur avait appris à être justes, & à révérer le soleil,
comme les anciens Caldéens avaient révéré les étoiles en

les observant.

Je me garderai bien d'affirmer que ces Perses & ces Caldéens fussent si justes, & de savoir précisément en quel tems vint leur second Zerdust, qui rectifia le culte du foleil, & qui leur apprit à n'adorer que le Dieu auteur du soleil & des étoiles. Il écrivit ou commenta, diton, le livre du zend; que les Parsis dispersés aujourd'hui dans l'Asie révèrent comme leur bible : ce livre est peutêtre le plus ancien du monde, après celui des cinq kings des Chinois : il est écrit dans l'ancienne langue sacrée des Caldéens; & M. Hide, qui nous a donné une traduction du sadder, nous aurait procuré celle du zend, s'il avait pu subvenir aux frais de cette recherche. Je m'en rapporte au moins au sadder, à cet extrait du zend qui est le catéchisme des Parsis. J'y vois que ces Parsis croyaient depuis long-tems un dieu, un diable, une résurrection, un paradis, un enfer. Ils sont les premiers, sans contredit, qui ont établices idées; c'est le système le plus antique, & qui ne fut adopté par les autres nations qu'après bien des siècles, puisque les pharifiens chez les Juifs ne foutinrent hautement l'immortalité de l'ame, & le dogme des peines & des récompenses après la mort, que vers le tems d'Hérode.

Voilà peut-être ce qu'il y a de plus important dans l'ancienne histoire du monde. Voilà une religion utile, établie sur le dogme de l'immortalité de l'ame, & sur la connaissance de l'être créateur. Ne cessons de remarquer par combien de degrés il fallut que l'esprit humain passat pour concevoir un tel système. Remarquons encor que le baptême, l'immersion dans l'eau pour purisier l'ame par le corps, est un des préceptes du zend (p. 251.) La source de tous les rites est venue peut-être des Persans & des Caldéens jusqu'aux extrémités de l'Occident.

Je n'examine point ici pourquoi & comment les Babyloniens eurent des dieux fecondaires en reconnaissant un dieu souverain. Ce système, ou plutôt ce chaos, sut celui de toutes les nations, excepté des tribunaux de la Chine. On trouve presque par-tout l'extrême solie jointe à un peu de sagesse dans les loix, dans les cultes, dans les usages. L'instinct plus que la raison conduit le genre humain. On adore en tous lieux la divinité, & on la déshonore. Les Perses révérèrent des statues dès qu'ils purent avoir des sculpteurs; tout en est plein dans les ruines de Persépolis: mais aussi on voit dans ces figures les symboles de l'immortalité; ont voit des têtes qui s'envolent au ciel avec des ailes, symboles de l'émigra-

tion d'une vie passagère à la vie immortelle.

Passons aux usages purement humains. Je m'étonne qu'Hérodote ait dit devant toute la Grèce dans son premier livre, que toutes les Babyloniennes étaient obligées par la loi de se prostituer au moins une fois dans leur vie aux étrangers, dans le temple de Milita ou Vénus. Je m'étonne encor plus que dans toutes les histoires faites pour l'instruction de la jeunesse, on renouvelle aujourd'hui ce conte. Certes ce devait être une belle fête & une belle dévotion, que de voir accourir dans une église des marchands de chameaux, de chevaux, de bœufs & d'ânes, & de les voir descendre de leurs montures pour coucher devant l'autel avec les principales dames de la ville. De bonne foi, cette infamie peut-elle être dans le carectère d'un peuple policé? Est-il possible que les magistrats d'une des plus grandes villes du monde aient établi une telle police? que les maris aient confenti de prostituer leurs femmes? que tous les pères aient abandonné leurs filles aux palfreniers de l'Afie? Ce qui n'est pas dans la nature n'est jamais vrai. J'aimerais autant croire Dion Cassius, qui assure que les graves sénateurs de Rome proposèrent un décret par lequel Céfar âgé de cinquante-sept ans aurait le droit de jouir de toutes les femmes qu'il voudrait.

Ceux qui en compilant aujourd'hui l'histoire ancienne, copient tant d'auteurs sans en examiner aucun, n'aurait-ils pas dû s'appercevoir ou qu'Hérodote débitait des fables, ou plutôt que son texte était corrompu, & qu'il ne voulait parler que des courtisanes établies dans toutes les grandes villes, & qui mêmeattendaient les passans sur les chemins.

THE LETT

Je ne croirai pas davantage Sextus Empiricus, qui prétend que chez les Perses la pédérastie était ordonnée Quelle pitié! Comment imaginer que les hommes eussent fait une loi, qui, si elle avait été exécutée, aurait détruit la race des hommes? La pédérastie, au contraire, était expressément défendue dans le livre du zend, & c'est ce qu'on voit dans l'abrégé du sadder, où il est dit,

(porte 9) qu'il n'y a point de plus grand péché.

Strabon dit que les Perses épousaient leurs mères; mais quels sont ses garans? des ouï-dire, des bruits vagues. Cela put sournir une épigramme à Catulle: Non magus ex matre & nato nascatur oportet. Tout mage doit naître de l'incesse d'une mère & d'un fils. Une telle loi n'est pas croy ble; une épigramme n'est pas une preuve. Si on n'avait pas trouvé de mères qui voulussent coucher avec leurs fils, il n'y aurait donc point eu de prêtres chez les Perses. La religion des mages, dont le grand objet était la population, devait plutôt permettre aux pères de s'unir à leurs filles, qu'aux mères de coucher avec leurs ensans, puisqu'un vieillard peut engendrer, & qu'une vieille n'a pas cet avantage.

En un mot, en lisant toute histoire, soyons en

garde contre toute fable.

E vois par tous les monumens qui nous restent, que la contrée qui s'étend depuis Alexandrette ou Scanderon, jusqu'auprès de Bagdat, sut toujours nommée Syrie, que l'alphabet de ces peuples sut toujours syriaque, que c'est-là que surent les anciennes villes de Zobah, de Balpek, de Damas, & depuis celles d'Antioche, de Séleucie, de Palmire. Balk était si ancienne que les Perfes prétendent que leur Bram ou Abraham était venu de

Balk chez eux. Où pouvait donc être ce puissant empire d'Affyrie dont on a tant parlé, si ce n'est dans le pays des sables.

Les Gaules tantôt s'étendirent jusqu'au Rhin, tantôt furent plus resservées; mais qui jamais imagina de placer un vaste empire entre le Rhin & les Gaules? Qu'on ait appellé les nations voisines de l'Euphrate Assyriennes, quand elles se furent étendues vers Damas? & qu'on ait appellé Assyriens les peuples de Syrie, quand ils s'approchèrent de l'Euphrate? C'est-la où se peut réduire la difficulté. Toutes les nations voisines se sont mêlées, toutes ont été en guerre, & ont changé de limites. Mais lorsqu'une sois il s'est élevé des villes capitales, ces villes établissent une dissérence marquée entre deux nations. Ainsi les Babyloniens ou vainqueurs ou vaincus, furent toujours dissérens des peuples de Syrie. Les anciens caractères de la langue syriaque ne furent point ceux des anciens Caldéens.

Le culte, les superstitions, les loix, bonnes ou mauvaises, les usages bizarres ne furent point les mêmes. Le déesse de Syrie si ancienne n'avait aucun rapport avec ele culte des Caldéens. Les mages Caldéens, Babyloniens, Persans, ne se firent jamais eunuques comme les prêtres de la déesse de Syrie; chose étrange, les Syriens révéraient la figure de ce que nous appellons Priape, & les

prêtres se dépouillaient de leur virilité!

Ce renoncement à la génération ne prouve-t-il pas une grande antiquité, une population confidérable? Il n'est pas possible qu'on eût voulu attenter ainsi contre la nature dans un pays où l'espèce aurait été rare.

Les prêtres de Cybèle en Phrygie se rendaient eunuques comme ceux de Syrie. Encor une sois, peut-on douter que ce ne sût l'effet de l'ancienne coutume de sa-crisser aux dieux ce qu'on avait de plus cher, & de ne se point exposer devant des êtres qu'on croyait purs, aux accidens de ce qu'on croyait impureté? Peut-on

s'étonner, après de tels facrifices, de celui que l'on faisait de son prépuce chez d'autres peuples, & de l'amputation d'un testicule chez des nations Africaines? Les fables d'Atis & de Combabus ne sont que des fables, comme celle de Jupiter qui rendit eunuque Saturne son père. La superstition invente des usages ridicules, & l'esprit romanesque en invente des raisons absurdes.

Ce que je remarquerai encor des anciens Syriens, c'est que la ville qui sut depuis nommée la ville sainte, & Hiérapolis par les Grecs, était nommée par les Syriens Magog. Ce mot mag a un grand rapport avec les anciens mages; il semble commun à tous ceux qui dans ces climats étaient consacrés au service de la divinité. Chaque peuple eut une ville sainte. Nous savons que Thèbes en Egypte était la ville de Dieu, Babylone la ville de Dieu; Apamée en Phrygie était aussi la ville de Dieu.

Les Hébreux long-tems après, parlent des peuples de Gog & de Magog; ils pouvaient entendre par ces noms les peuples de l'Euphrate & de l'Oronte: ils pouvaient entendre aussi les Scythes qui vinrent ravager l'Asie avant Cyrus, & qui dévastèrent la Phénicie. Mais il importe fort peu de savoir quelle idée passait par la tête d'un Juif quand il prononçait magog ou gog.

Au reste je ne balance pas à croire les Syriens beaucoup plus anciens que les Egyptiens, par la raison évidente, que les pays les plus aisément cultivables sont nécessairement les premiers peuplés, & les premiers florissans.



DES PHÉNICIENS

ET DE SANCHONIATON.

Es Phéniciens font probablement raffemblés en corps de peuple aussi anciennement que les autres habitans de la Syrie. Ils peuvent être moins anciens que les Caldéens, parce que leur pays est moins fertile. Sidon, Tyr, Joppé, Berith, Ascalon, sont des terrains ingrats. Le commerce maritime a toujours été la dernière ressource des peuples. On a commencé par cultiver sa terre avant de bâtir des vaisseaux pour en aller chercher de nouvelles au-delà des mers. Mais ceux qui sont forcés de s'adonner au commerce maritime ont bientôt cette industrie, fille du besoin, qui n'aiguillonne point les autres nations. Il n'est parlé d'aucune entreprise maritime, ni des Caldéens, ni des Indiens. Les Egyptiens même avaient la mer en horreur; la mer était leur Typhon, un être mal-faisant; & c'est ce qui fait révoquer en doute les quatre cents vaisseaux équipés par Sésostris, pour aller conquérir l'Inde. Mais les entreprises des Phéniciens sont réelles. Carthage & Cadix fondées par eux, l'Angleterre découverte, leur commerce aux Indes par Eziongaber, leurs manufactures d'étoffes précieuses, leur art de teindre en pourpre, sont des témoignages de leur habileté; & cette habileté fit leur grandeur.

Les Phéniciens furent dans l'antiquité ce qu'étaient les Vénitiens au quinzième siècle, & ce que sont devenus depuis les Hollandais, forcés de s'enrichir par

leur industrie.

Le commerce exigeait nécessairement qu'on eût des registres qui tinssent lieu de nos livres de compte, avec des signes aisés & durables pour établir ces registres. L'opinion qui fait les Phéniciens auteurs de l'écriture

alphabétique est donc très-vraisemblable. Je n'assurerais pas qu'ils aient inventé de tels caractères avant les Caldéens, mais leur alphabet sut certainement le plus complet & le plus utile, puisqu'ils peignirent les voyelles que les Caldéens n'exprimaient pas. Ce mot même aiphabet, composé de leurs deux premiers caractères, dépose en faveur des Phéniciens.

Je ne vois point que les Egyptiens aient jamais communiqué leurs lettres, leur langue, à aucun peuple: au contraire, les Phéniciens transmirent leur langue & leur alphabet aux Carthaginois, qui les altérèrent depuis. Leurs lettres devinrent celles des Grecs. Quel

préjugé pour l'antiquité des Phéniciens!

Sanchoniaton Phénicien, qui écrivait long-tems avant la guerre de Troie, l'histoire des premiers âges, & dont Eusèbe nous a conservé quelques fragmens, traduits par Philon de Biblos; Sanchoniaton, dis-je, nous apprend que les Phéniciens avaient sacrifié de tems immémorial aux élémens & aux vents, ce qui convient en effet à un peuple navigateur. Il voulut dans son histoire s'élever jusqu'à l'origine des choses, comme tous les premiers écrivains; il eut la même ambition que les auteurs du zend & du védam, la même qu'eurent Manethon en Egypte, & Hésiode en Grèce.

Ce qui prouve la prodigieuse antiquité du livre de Sanchoniaton, c'est qu'on en lisait les premières lignes dans les mystères d'Isis & de Cèrès, hommage que les Egyptiens & les Grecs n'eussent pas rendu à un auteur étranger, s'il n'avait pas été regardé comme une des premières sources des connaissances humaines.

Sanchoniaton n'écrivit rien de lui-même; il consultatoutes les archives anciennes, & sur-tout le prêtre Jerombal. Le nom de Sanchoniaton signifie en ancien Phénicien, amateur de la vérité. Porphyre, Théodoret, Eusèbe l'avouent. La Phénicie était appellée le pays des archives, kirjath sepher. Quand les Hébreux vinrent

s'établir dans une partie de cette contrée, ils lui rendirent ce témoignage, comme on le voit dans Josué & dans les

Juges.

Jerombal consulté par Sanchoniaton était prêtre du Dieu suprême, que les Phéniciens nommaient Iaho, Jehova, nom réputé sacré, adopté chez les Egyptiens, & ensuite chez les Juiss. On voit par les fragmens de ce monument si antique, que Tyr existait depuis trèslong-tems, quoiqu'elle ne sût pas parvenue encor à être une ville puissante.

Ce mot EI, qui défignait Dieu chez les premiers Phéniciens, a quelque rapport à l'Alla des Arabes; & il est probable que de ce monosyllabe EI, les Grecs composèrent leur Elios. Mais ce qui est plus remarquable, c'est qu'on trouve chez les anciens Phéniciens le mot Eloa, Eloim, dont les Hébreux se servirent trèslong-tems après, quand ils s'établirent dans le Canaan.

C'est de la Phénicie que les Juiss prirent tous les noms qu'ils donnèrent à Dieu, Eloa, Iaho, Adonai; cela ne peut être autrement, puisque les Juiss ne parlèrent long – tems en Canaan que la langue Phénicienne.

Ce mot Iaho, ce nom inessable chez les Juiss, & qu'ils ne prononçaient jamais, était si commun dans l'Orient, que Diodore dans son livre second, en parlant de ceux qui seignirent des entretiens avec les dieux, dit que Minos se vantait d'avoir communiqué avec le dieu Zeus, Zamolxis avec la déesse Vesta, & le Juis Moyse avec le dieu Iaho, &c.

Ce qui mérite fur-tout d'être observé, c'est que Sanchoniaton en rapportant l'ancienne cosmologie de son pays, parle d'abord du chaos enveloppé d'un air ténébreux, chautereb. L'Erèbe, la nuit d'Hésiode, est prise du mot Phénicien qui s'est conservé chez les Grecs. Du chaos sortit muth ou moth, qui signifie la matière. Or qui arrangea la matière? C'est colpi Iaho, l'esprit

DISCOURS

de Dieu, le vent de Dieu, ou plutôt la bouche de Dieu, la voix de Dieu. C'est à la voix de Dieu que naquirent les animaux & les hommes.

Il est aisé de se convaincre que cette cosmogonie est l'origine de presque toutes les autres. Le peuple le plus ancien est toujours imité par ceux qui viennent après lui; ils apprennent fa langue, ils fuivent une partie de ses rites, ils s'approprient ses antiquités & ses fables. Je sais combien toutes les origines Caldéennes, Syriennes, Phéniciennes, Egyptiennes & Grecques font obscures. Quelle origine ne l'est pas? Nous ne pouvons avoir rien de certain sur la formation du monde, que ce que le Créateur du monde aura daigné nous apprendre lui-même. Nous marchons avec sureté jusqu'à certaines bornes: nous favons que Babylone existait avant Rome, que les villes de Syrie étaient puissantes avant qu'on connût Jérusalem, qu'il y avait des rois d'Egypte avant Jacob, avant Abraham; nous favons quelles fociétés se font établies les dernières; mais pour favoir précisément quel fut le premier peuple, il faut une révélation.

Au moins nous est-il permis de peser les probabilités, & de nous servir de notre raison dans ce qui n'intéresse point nos dogmes sacrés supérieurs à toute raison.

Il est très-avéré que les Phéniciens occupaient depuis long-tems leur pays avant que les Hébreux s'y présentassent. Les Hébreux purent-ils apprendre la langue phénicienne, quand ils erraient loin de la Phénicie dans le désert au milieu de quelques hordes d'Arabes?

La langue phénicienne put - elle devenir le langage ordinaire des Hébreux ? & purent-ils écrire dans cette langue du tems de Josué parmi des dévastations & des massacres continuels? Les Hébreux après Josué devenus long-tems esclaves dans ce même pays qu'ils avaient

mis

mis à feu & à fang, n'apprirent-ils pas alors un peu de la langue de leurs maîtres, comme de u's ils apprirent un peu de caldéen, quand ils furent esclaves à Babylone?

N'est-il pas de la plus grande vraisemblance qu'un peuple commerçant, industrieux, savant, établi de tems immémorial, & qui passe pour l'inventeur des lettres, écrivit long-tems avant un peuple errant nouvellement établi dans son voisinage, sans aucune science, sans aucune industrie, sans aucun commerce, subsistant uni-

quement de rapines?

Peut-on nier férieusement l'authenticité des fragmens de Sanchoniaton conservés par Eusèbe? Ou peut - on imaginer avec le savant Huet que Sanchoniaton ait puisé chez Moyse? Quand tout ce qui reste de monumens antiques nous avertit que Sanchoniaton vivait à-peu-près du tems de Moyse, nous ne décidons rien; c'est au lecteur éclairé & judicieux à décider entre Huet & Vandale qui l'a résuté. Nous cherchons la vérité & non la dispute.

:==:==:*

DES SCYTHES,

ET DES GOMERITES.

Atssons Gomer presqu'au sortir de l'arche, aller subjuguer les Gaules & les peupler en quelques années. Laissons aller Tubal en Espagne, & Magog dans le nord de l'Allemagne, vers le tems où les fils de Cham faisaient une prodigieuse quantité d'enfans tout noirs vers la Guinée & le Congo. Ces impertinences dégoûtantes sont débitées dans tant de livres, que ce n'est pas la peine d'en parler. Les enfans commencent à en rire. Mais par quelle faiblesse, ou par quelle malignité secrete,

Essai sur les mœurs. Tom. I.

ou par quelle affectation de montrer une éloquence déplacée, tant d'historiens ont-ils fait de si grands éloges des

Scythes qu'ils ne connaissaient pas?

Pourquoi Quinte-Curce, en parlant des Scythes qui habitaient au nord de la Sogdiane au-delà de l'Oxus, (qu'il prend pour le Tanaïs qui en est à cinq cents lieues) pourquoi, dis-je, Quinte-Curce met-il une harangue philosophique dans la bouche de ces barbares? Pourquoi suppose-t-il qu'ils reprochent à Alexandre sa sois de conquérir? Pourquoi leur fait-il dire qu'Alexandre est le plus fameux voleur de la terre, eux qui avaient exercé le brigandage dans toute l'Asie si long-tems avant lui? Pourquoi ensin, Quinte-Curce peint-il ces Scythes comme les plus justes de tous les hommes? La raison en est que, comme il place le Tanaïs du côté de la mer Caspienne en mauvais géographe, il parle du prétendu désintéressement des Scythes en déclamateur.

Si Horace en opposant les mœurs des Scythes à celles des Romains, fait en vers harmonieux le panégyrique

de ces barbares, s'il dit,

Campestres meliùs Scythæ Quorum plaustra vagas ritè trahunt domos Vivunt & rigidi Getæ.

Voyez les habitans de l'affreuse Scythie
Qui vivent sur des chars;
Avec plus d'innocence ils consument leur vie
Que le peuple de Mars.

c'est qu'Horace parle en poëte un peu satirique, qui est bien aise d'élever des étrangers aux dépens de

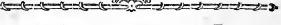
fon pays.

C'est par la même raison que Tacite s'épuise à louer les barbares Germains, qui pillaient les Gaules, & qui immolaient des hommes à leurs abominables dieux. Tacite, Quinte-Curce, Horace ressemblent à ces pédagogues qui, pour donner de l'émulation à leurs disci-

ples, prodiguent en leur présence des louanges à des enfans étrangers, quelque grossiers qu'ils puinent être.

Les Scythes font ces mêmes barbares que nous avons depuis appellés Tartares; ce sont ceux-la même qui longtems avant Alexandre avaient ravagé plutieurs sois l'Asie, & qui ont été les déprédateurs d'une grande partie du continent. Tantôt sous le nom de Monguls ou de Huns, ils ont affervi la Chine & les Indes; tantôt sous le nom de Turcs, ils ont chassé les Arabes qui avaient conquis une partie de l'Asie. C'est de ces vastes campagnes que partirent les Huns pour aller jusqu'à Rome. Voilà ces hommes désintéressés & justes, dont nos compilateurs vantent encor aujourd'hui l'équité quand ils copient Quinte-Curce. C'est ainsi qu'on nous accable d'histoires anciennes sans choix & sans jugement; on les lit à-peu-près avec le même esprit qu'elles ont été faites, & on ne se met dans la tête que des erreurs.

Les Russes habitent aujourd'hui l'ancienne Scythie Européanne; ce sont ceux qui ont fourni à l'histoire des vérités bien étonnantes. Il y a eu sur la terre des révolutions qui ont plus frappé l'imagination; il n'y en a pas une qui satisfasse autant l'esprit humain & qui lui fasse autant d'honneur. On a vu des conquérans & des dévastations; mais qu'un seul homme ait en vingt années changé les mœurs, les loix, l'esprit du plus vaste empire de la terre, que tous les arts soient venus en foule embellir des déserts, c'est-là ce qui est admirable. Une femme qui ne savait ni lire, ni écrire perfectionna ce que Pierre le Grand avait commencé. Une autre femme (Elisabeth) étendit encor ces nobles commencemens. Une autre impératrice encor est allée plus loin que les deux autres ; son génie s'est communiqué à ses sujets ; les révolutions du palais n'ont pas retardé d'un moment les progrès de la félicité de l'empire: & enfin, on a vu en un demi - siècle la cour de Scythie plus éclairée que ne l'ont été jamais la Grèce & Rome.



DE L'ARABIE.

I l'on est curieux de monumens tels que ceux de l'Egypte, je ne crois pas qu'on doive les chercher en Arabie. La Mecque sut, dit-on, bâtie vers le tems d'Abraham; mais elle est dans un terrain si fablonneux & si ingrat, qu'il n'y a pas d'apparence qu'elle sit été fondée avant celles qu'on éleva près des sleuves dans des contrées fertiles. Plus de la moitié de l'Arabie est un vaste désert, on de sables, ou de pierres. Mais l'Arabie-Heureuse a mérité ce nom, en ce qu'étant environnée de solitudes & d'une mer orageuse, elle a été à l'abri de la rapacité des voleurs appellés conquérans jusqu'à Mahomet, ou plutôt elle sut la compagne de ses victoires. Cet avantage est bien au dessus de ses aromates, de son encens, de sa canelle qui est d'une espèce médiocre, & même de son casé qui fait aujourd'hui sa richesse.

L'Arabie-Déserte est ce pays malheureux habité par quelques Amalécites, Moabites, Madianites; pays affreux, qui ne contient pas aujourd'hui neuf à dix mille Arabes errans & voleurs, & qui ne peut en nourrir davantage. C'est dans ces mêmes déserts qu'il est dit que deux millions d'Hébreux passèrent quarante années. Ce n'est point la vraie Arabie, & ce pays est souvent appellé désert de Syrie.

L'Arabie-Pétrée n'est ainsi appellée que du nom de Petra, petite forteresse, à qui surement les Arabes n'avaient pas donné ce nom, mais qui sut nommée ainsi par les Grecs vers le tems d'Alexandre. Cette Arabie-Pétrée est sort petite, & peut-être consondue, sans lui faire tort, avec l'Arabie-Déserte. L'une & l'autre ont toujours été habitées par des hordes vagabondes.

Pour cette vaste partie appellée Heureuse, près de la moitié consiste aussi en déserts; mais quand on avance quelques milles dans les terres, foit à l'orient de Moka, foit même à l'orient de la Mecque, c'est alors qu'on trouve le pays le plus agréable de la terre. L'air y est parsumé, dans un été continuel, de l'odeur des plantes aromatiques que la nature y fait croître sans culture. Mille ruisseaux descendent des montagnes & entretiennent une fraîcheur perpétuelle, qui tempère l'ardeur du soleil sous des ombrages toujours verds.

C'est sur-tout dans ces pays que le mot de jardin,

paradis, signifia la faveur céleste.

Les jardins de Saana vers Aden, furent plus fameux chez les Arabes, que ne le furent depuis ceux d'Alcinoüs chez les Grecs. Et cet Aden ou Eden était nommé le lieu de délices. On parle encor d'un ancien Shedad, dont les jardins n'étaient pas moins renommés. La félicité

dans ces climats brûlans était l'ombrage.

Ce vaste pays de l'Yemen est si beau, ses ports sont si heureusement situés sur l'Océan Indien, qu'on prétend qu'Alexandre voulut conquérir l'Yemen pour en faire le siège de son empire, & y établir l'entrepôt du commerce du monde. Il est entretenu l'ancien canal des rois d'Egypte, qui joignait le Nil à la Mer-Rouge; & tous les trésors de l'Inde auraient passé d'Aden ou d'Eden, à sa ville d'Alexandrie. Une telle entreprise ne ressemble pas à ces sables insipides & absurdes dont toute histoire ancienne est remplie. Il est fallu à la vérité subjuguer toute l'Arabie. Si quelqu'un le pouvait, c'était Alexandre. Mais il paraît que ces peuples ne le craignirent point; ils ne lui envoyèrent pas même des députés quand il tenait sous le joug l'Egypte & la Perse.

Les Arabes défendus par leurs déferts & par leur courage, n'ont jamais subi le joug étranger. *Trajan* ne conquit qu'un peu de l'Arabie-Pétrée. Aujourd'hui même ils bravent la puissance du Turc. Ce grand peuple a toujours été aussi libre que les Scythes, & plus civilisé

qu'eux.

Il faut bien se garder de consondre ces anciens Arabes avec les hordes qui se disent descendues d'Ismael. Les Ismaëlites ou Agaréens, ou ceux qui se disaient enfans de Cethura, étaient des tribus étrangères, qui ne mirent jamais le pied dans l'Arabie-Heureuse. Leurs hordes erraient dans l'Arabie-Pétrée, vers le pays de Madian; elles se mêlèrent depuis avec les vrais Arabes du tems de Mahomet, quand elles embrassèrent sa

religion.

Ce sont les peuples de l'Arabie proprement dite, qui étaient véritablement indigènes, c'est-à-dire, qui de tems immémorial habitaient ce beau pays sans mélange d'aucune autre nation, sans avoir jamais été ni conquis, ni conquérans. Leur religion était la plus naturelle & la plus simple de toutes; c'était le culte d'un Dieu. & la vénération pour les étoiles, qui femblaient sous un ciel si beau & si pur, annoncer la grandeur de Dieu avec plus de magnificence que le reste de la nature. Ils regardaient les planètes comme des médiatrices entre Dieu & les hommes. Ils eurent cette religion jusqu'à Mahomet. Je crois bien qu'il y eut beaucoup de fuperstitions, puisqu'ils étaient hommes; mais séparés du reste du monde par des mers & des déserts, possesfeurs d'un pays délicieux, & se trouvant au dessus de tout besoin & de toute crainte, ils dûrent être nécessairement moins méchans & moins superstitieux que d'autres nations.

On ne les avait jamais vu ni envahir le bien de leurs voifins comme des bêtes carnassières affamées, ni égorger les faibles, en prétextant les ordres de la divinité; ni faire leur cour aux puissans, en les flattant par de faux oracles. Leurs superstitions ne furent ni absurdes ni barbares.

On ne parle point d'eux dans nos histoires univerfelles fabriquées dans notre Occident. Je le crois bien; ils n'ont aucun rapport avec la petite nation Juive qui est devenue l'objet & le fondement de nos histoires prétendues universelles, dans lesquelles un certain genre d'auteurs, se copiant les uns les autres, oublient tous les trois quarts de la terre.



DE BRAM, ABRAM,

ABRAHAM.

L I femble que ce nom de Bram, Brama, Abram, Ibrahim, foit un des noms des plus communs aux anciens peuples de l'Afie. Les Indiens que nous croyons une des premières nations, font de leur Brama un fils de Dieu, qui enseigna aux brames la manière de l'adorer. Ce nom fut en vénération de proche en proche. Les Arabes, les Caldéens, les Persans se l'approprièrent, & les Juiss le regardèrent comme un de leurs patriarches. Les Arabes qui trafiquaient avec les Indiens, eurent probablement les premiers quelques idées confuses de Brama, qu'ils nommèrent Abrama, & dont ensuite ils fe vantèrent d'être descendus. Les Caldéens l'adoptèrent comme un législateur. Les Perses appellaient leur ancienne religion, millat Ibrahim; les Mèdes kisch Ibrahim. Ils prétendaient que cet Ibrahim ou Abraham. était de la Bactriane, & qu'il avait vécu près de la ville de Balk. Ils révéraient en lui un prophète de la religion de l'ancien Zoroastre. Il n'appartient sans doute qu'aux Hébreux, puisqu'ils le reconnaissent pour leur père dans leurs livres facrés.

Des savans ont cru que le nom était indien, parce que les prêtres Indiens s'appellaient brames, brachmanes, & que plusieurs de leurs institutions sacrées ont un rapport immédiat à ce nom, au lieu que chez les Assatiques occidentaux vous ne voyez aucun établissement qui

tire son nom d'Abram on Abraham. Nulle société ne s'est jamais nommée abramique. Nul rite, nulle cérémonie de ce nom. Mais puisque les livres juis disent qu'Abraham est la tige des Hébreux, il faut les croire sans difficulté.

L'alcoran cite, touchant Abraham, les anciennes histoires arabes; mais il en dit très-peu de chose. Elles prétendent que cet Abraham fonda la Mecque.

Les Juifs le font venir de Caldée, & non pas de l'Inde ou de la Bastriane; ils étaient voisins de la Caldée; l'Inde & la Bastriane leur étaient inconnues. Abraham était un étranger pour tous ces peuples; & la Caldée étant un pays dès long-tems renommé pour les sciences & les arts, c'était un honneur, humainement parlant, pour une petite nation renfermée dans la Palestine, de compter un ancien sage réputé Caldéen au nombre de ses ancêtres.

S'il est permis d'examiner la partie historique des livres judaïques par les mêmes règles qui nous conduisent dans la critique des autres histoires, il faut convenir avec tous les commentateurs que le récit des aventures d'Abraham, tel qu'il se trouve dans le pentateuque, serait sujet à quelques difficultés, s'il se trouvoit dans une autre histoire.

La genèse dit qu'Abraham sortit d'Aran âgé de soixante-quinze ans après la mort de son père.

Mais la genèfe dit que Tharé fon père l'ayant engendré à foixante - dix ans, vécut jusqu'à deux cent cinq. Ainsi Abraham avait cent trente-cinq ans quand il quitta la Caldée. Il paraît étrange qu'à cet âge il ait abandonné le fertile pays de la Mésopotamie, pour aller à trois cents milles de là, dans la contrée stérile & pierreuse de Sichem, qui n'était point un lieu de commerce. De Sichem on le fait aller acheter du bled à Memphis, qui est environ à six cents milles, & dès

qu'il arrive, le roi devient amoureux de sa femme âgée de foixante - quinze ans.

Je ne touche point à ce qu'il y a de divin dans cette histoire; je m'en tiens toujours aux recherches de l'antiquité. Il est dit qu'Abraham recut de grand présens du roi d'Egypte. Cè pays était dès-lors un puissant état ; la monarchie était établie, les arts y étaient donc cultivés; le fleuve avait été dompté, on avait creusé partout des canaux pour recevoir ces inondations, sans quoi la contrée n'eût pas été habitable.

Or je demande à tout homme sensé, s'il n'avait pas fallu des siècles pour établir un tel empire dans un pays long-tems inaccessible & dévasté par les eaux même qui les fertilisèrent? Abram, selon la genèse, arriva en Egypte deux mille ans avant notre ère vulgaire. Il faut donc pardonner aux Manethon, aux Hérodote, aux Diodore, aux Erathosthène, & à tant d'autres, la prodigieuse antiquité qu'ils accordent tous au royaume d'Egypte; & cette antiquité devait être très-moderne en comparaison de celle des Caldéens & des Syriens.

Qu'il foit permis d'observer un trait de l'histoire d'Abraham. Il est représenté au sortir de l'Egypte comme un pasteur nomade, errant entre le mont Carmel & le lac Asphaltide; c'est le désert le plus aride de l'Arabie-Pétrée. Il y voiture ses tentes avec trois cent dix-huit ferviteurs; & son neveu Loth est établi dans la ville ou bourg de Sodome. Un roi de Babylone, un roi de Perse, un roi de Pont, & un roi de plusieurs autres nations, se liguent ensemble pour faire la guerre à Sodome & à quaire bourgades voifines. Ils prennent ces bourgs & Sodome. Loth est leur prisonnier. Il n'est pas aisé de comprendre comment cinq grands rois si puissans se liguèrent pour venir ainsi attaquer une horde d'Arabes dans un coin de terre si sauvage, ni comment Abraham désit de si puissans monarques avec trois cents valets de campagne; ni comment il les poursuivit jusques par-delà

Damas. Quelques traducteurs ont mis Dan pour Damas; mais Dan n'existait pas du tems de Moyse, encor moins du tems d'Abraham. Il y a de l'extrémité du lac Asphaltide où Sodome était situé, jusqu'à Damas plus de trois cents milles de route. Tout ela est au dessus de nos conceptions. Tout est miraculeux dans l'histoire des Hébreux. Nous l'avons déjà dit, & nous redisons encor que nous croyons ces prodiges & tous les autres sans aucun examen.



DE L'INDE.

"IL est permis de faire des conjectures, les Indiens vers le Gange sont peut-être les hommes les plus anciennement rassemblés en corps de peuples. Il est certain que le terrain où les animaux trouvent la pâture la plus facile est bientôt couvert de l'espèce qu'elle peut nourrir. Or il n'y a point de contrée au monde où l'espèce humaine ait sous sa main des alimens plus sains, plus agréables, & en plus grande abondance, que vers le Gange; le riz y croît sans culture; l'ananas, le cocos, la datte, le figuier, présentent de tous côtés des mêts délicieux; l'oranger, le citronnier, fournissent à la fois des boissons rafraîchissantes avec quelque nourriture. Les cannes de fucre sont sous la main. Les palmiers, les figuiers à larges feuilles donnent le plus épais ombrage. On n'a pas besoin dans ce pays d'écorcher des troupeaux pour défendre ses enfans des rigueurs des faisons; on les élève encor aujourd'hui tout nuds jusqu'à la puberté. Jamais on ne fut obligé dans ce pays de risquer sa vie pour la soutenir, en attaquant les animaux, & en se nourrissant de leurs membres déchirés, comme on a fait presque par-tout ailleurs.

Les hommes se seront rassemblés d'eux-mêmes en so-

ciété dans ce climat heureux; on ne se sera point disputé un terrain aride pour y établir de maigres troupeaux; on ne se sera point fait la guerre pour un puits, pour une sontaine, comme ont fait des barbares dans l'Arabie-Pétrée.

Je ne parlerai point ici des anciens monumens dont les brames se vantent; il suffit de savoir que les raretés les plus antiques que l'empereur Chinois Camhi eût dans son palais étaient Indiennes: il montrait à nos missionnaires mathématiciens d'anciennes monnoies Indiennes, frappées au coin, fort antérieures aux monnoies de cuivre des empereurs Chinois: & c'est probablement des Indiens que les rois de Perse apprirent l'art monétaire.

Les Grecs avant Pythagore voyageaient d'ans l'Inde pour s'instruire. Les signes des sept planètes & des sept métaux sont encor dans presque toute la terre ceux que les Indiens inventèrent. les Arabes surent obligés de prendre leurs chiffres. Celui des jeux qui fait le plus d'honneur à l'esprit humain nous vient incontestablement de l'Inde; les éléphans auxquels nous avons substitué des tours, en sont une preuve.

Enfin les peuples les plus anciennement connus, Perfans, Phéniciens, Arabes, Egyptiens, allèrent de tems immémorial trafiquer dans l'Inde, pour en rapporter les épiceries que la nature n'a données qu'à ces climats, fans que jamais les Indiens allassent rien demander à aucune de ces nations.

On nous parle d'un Bacchus, qui partit, dit-on, d'E-gypte, ou d'une contrée de l'Asse occidentale, pour conquérir l'Inde. Ce Bacchus quel qu'il soit, savait donc qu'il y avait au bout de notre continent une nation qui valait mieux que la sienne. Le besoin sit les premiers brigands; il n'envahirent l'Inde que parce qu'elle était riche; & surement le peuple riche est rassemblé, civilisé, policé, long-tems avant le peuple voleur.

Ce qui me frappe le plus dans l'Inde, c'est cette an-

cienne opinion de la transmigration des ames, qui s'étendit avec le tems jusqu'à la Chine & dans l'Europe. Ce n'est pas que les Indiens sussent ce que c'est qu'une ame : mais ils imaginaient que ce principe, soit aérien foit igné, allait successivement animer d'autres corps. Remarquons attentivement ce système de philosophie qui tient aux mœurs. C'était un grand frein pour les pervers que la crainte d'être condamnés par Visnou & par Brama, à devenir le plus vils & les plus malheureux des animaux. Nous verrons bientôt que tous les grands peuples avaient une idée d'une autre vie, quoiqu'avec des notions différentes. Je ne vois guère parmi les anciens empires que les Chinois qui n'établirent pas la doctrine de l'immortalité de l'ame. Leurs premiers législateurs ne promulguèrent que de loix morales; ils crurent qu'il fuffifait d'exhorter les hommes à la vertu, & de les y forcer par une police sévère.

Les Indiens eurent un frein de plus en embrassant la doctrine de la métempsicose; la crainte de tuer son père ou sa mère en tuant des hommes & des animaux, leur inspira une horreur pour le meurtre & pour toute violence, qui devint chez eux une seconde nature. Ainsi tout les Indiens, dont les familles ne se sont alliées ni aux Arabes, ni aux Tartares, sont encor aujourd'hui les plus doux de tous les hommes. Leur religion & la température de leur climat, rendirent ces peuples entiérement semblables à ces animaux paisibles que nous élevons dans nos bergeries & dans nos colombiers pour les égorger à notre plaisir. Toutes les nations farouches qui descendirent du Caucase, du Taurus, & de l'Immaüs pour subjuguer les habitans des bords de l'Inde, de l'Hidaspe, du Gange, les asservirent en se montrant.

C'est ce qui arriverait aujoud'hui à ces chrétiens primitifs appellés quakers, aussi pacifiques que les Indiens: ils seraient dévorés par les autres nations, s'ils n'étaient protégés par leurs belliqueux compatriotes. La religion

chrétienne que ces seuls primitifs suivent à la lettre, est aussi ennemie du sang que la pythagoricienne. Mais les peuples chrétiens n'ent jamais observé leur religion, & les anciennes castes Indiennes ont toujours pratiqué la leur. C'est que le pythagorisme est la seule religion au monde qui ait su faire de l'horreur du meurtre une piété filiale & un sentiment religieux. La transmigration des ames est un système si simple, & même si vraisemblable aux yeux des peuples ignorans, il est si facile de croire que ce qui anime un homme peut enfuite en animer un autre, que tous ceux qui adoptèrent cette religion, crurent voir les ames de leurs parens dans tous les hommes qui les environnaient. Il se crurent tous frères, pères, mères, enfans, les uns des autres. Cette idée inspirait nécessairement une charité universelle. On tremblait de blesser un être qui était de la famille: en un mot l'ancienne religion de l'Inde & celle des lettrés à la Chine font les feules dans lesquelles les hommes n'aient point été barbares. Comment put-il arriver qu'ensuite ces mêmes hommes, qui se faisaient un crime d'égorger un animal, permissent que le femmes se brûlassent sur le corps de leurs maris, dans la vaine espérance de renaître dans des corps plus beaux & plus heureux? c'est que le fanatisme & les contradictions sont l'apanage de la nature humaine.

Il faut sur-tout considérer que l'abstinence de la chair des animaux est une suite de la nature du climat. L'extrême chaleur & l'humidité y pourrissent bientôt la viande, elle y est une très-mauvaise nourriture. Les liqueurs fortes y sont aussi défendues par la nature, qui exige dans l'Inde des boissons rafraîchissantes. Le métempsicose passa à la vérité chez nos nations septentrionales. Les Celtes crurent qu'ils renaîtraient dans d'autres corps : mais si les druides avaient ajouté à cette doctrine la désense de manger la chair, ils n'auraient pas été obéis.

Nous ne connaissons presque rien des anciens rites

des brames conservés jusqu'à nos jours. Ils communiquent peu le livres du hanscrit qu'ils ont encor dans cette ancienne langue sacrée: leurs védams ont été aussi long-tems inconnus que le zend des Perses, & que les cinq kings des Chinois. Il n'y a guère que six vingts ans que les Européans eurent les premières notions des cinq kings: & le zend n'a été vu que par le célèbre docteur Hide, qui n'eut pas de quoi l'acheter, & de quoi payer l'interprète, & par le marchand Chardin qui ne voulut pas en donner le prix qu'on lui en demandait. Nous n'eumes que cet extrait du zend, ce sadder dont j'ai parlé fort au long.

Un hasard plus heureux a procuré à la bibliothèque de Paris, un ancien livre des brames, c'est l'ézourvédam, écrit avant l'expédition d'Alexandre dans l'Inde, avec un rituel de tous les anciens rites des brachmanes, intitulé le cormo-védam: ce manuscrit traduit par un brame, n'est pas à la vérité le védam lui-même, mais c'est un résumé des opinions & des rites contenus dans cette loi. Nous pouvons donc nous flatter d'avoir aujour-d'hui quelque connaissance des trois plus anciens écrits

qui soient au monde.

Il faut désepérer d'avoir jamais rien des Egyptiens, leurs livres sont perdus; leur religion s'est anéantie; ils n'entendent plus leur ancienne langue vulgaire, encor moins la sacrée. Ainsi ce qui était plus près de nous, plus facile à conserver, déposé dans des bibliothèques immenses, à péri pour jamais; & nous avons trouvé au bout du monde des monumens non moins authentiques, que nous ne devions pas espérer de découvrir.

On ne peut douter de la vérité, de l'authenticité de ce rituel des brachmanes dont je parle. L'auteur affurément ne flatte pas fa fecte; il ne cherche point à déguifer fes fupersfitions, à leur donner quelque vraisemblance par des explications forcées, à les excuser par des allégories. Il rend compte des loix les plus extravagantes avec la simplicité de la candeur. L'esprit humain paraît-là dans toute sa misère. Si les brames observaient toutes les loix de leur védam, il n'y a point de moine qui voulut s'assujettir à cet état. A peine le fils d'un brame est-il né, qu'il est l'esclave des cérémonies. On frotte sa langue avec de la poix-résine, détrempée dans de la farine; on prononce le mot oum; on invoque vingt divinités avant qu'on lui ait coupé le bout du nombril; mais aussi on lui dit, Vivez pour commander aux hommes; & dès qu'il peut parler, on lui sait sentir la dignité de son être. En esset, les bracmanes surent long-tems souverains dans l'snde, & la théocratie sut établie dans cette vaste contrée plus qu'en aucun pays du monde.

Bientôt on expose l'enfant à la lune: on prie l'être suprême d'effacer les péchés que l'enfant peut avoir commis, quoiqu'il ne soit né que depuis huit jours: on adresse des antiennes au seu; on donne à l'enfant avec cent cérémoines le nom de Chormo, qui est le titre d'honneur des brames.

Dès que cet enfant peut marcher, il passe sa vie à se baigner & à réciter des prières. Il fait le sacrifice des morts; & ce sacrifice est institué pour que Brama donne à l'ame des ancêtres de l'enfant une demeure agréable dans d'autres corps.

On fait des prières aux cinq vents qui peuvent sortir par le cinq ouvertures du corps humain. Cela n'est pas plus étrange que les prières récitées au dieu Fet par le bonnes vieilles de Rome.

Nulle fonction de la nature, nulle action chez les brames sans prières. La première sois qu'on rase la tête de l'ensant, le père dit dévotement au rasoir, rase mon fils comme tu as rasé le soleil & le dieu Indro. Il se pourrait après tout que le dieu Indro eût été autre-fois rasé: mais pour le soleil, cela n'est pas aisé à com-

AT CARE

prendre, à moins que les brames n'aient eu notre Apollon, que nous représentons encor sans barbe.

Le récit de toutes ces cérémonies serait aussi ennuyeux qu'elles nous paraissent ridicules, & dans leur aveuglement il en disent autant des nôtres; mais il y a chez eux un mystère qui ne doit pas être passé sous silence : c'est le matricha machom. On se donne par ce mystère un nouvel être, une nouvelle vie.

L'ame est supposée être dans la poitrine, & c'est en effet le sentiment de presque toute l'antiquité. On passe la main de la poitrine à la tête, en appuyant sur le nerf qu'on croit aller d'un de ces organes a l'autre, & on conduit ainsi son ame à son cerveau; quand on est sûr que son ame est bien montée, alors le jeune homme s'écrie que son ame & son corps sont réunis à l'être suprême, & dit, Je suis moi-même une partie de la divinité.

Cette opinion a été celle des plus respectables philosophes de la Grèce, des ces stoiciens qui ont élevé la nature humaine au dessus d'elle-même, ceile des divins Antonins; & il faut avouer que rien n'était plus capable d'inspirer de grandes vertus. Se croire une partie de la divinité, c'est s'imposer la loi de ne rien faire qui

ne soit digne de Dieu même.

On trouve dans cette loi des brachmanes dix commandemens, & ce font dix péchés à éviter. Ils font divisés en trois espèces, les péchés du corps, ceux de la parole, ceux de la volonté. Frapper, tuer son prochain, le voler, violer les femmes, ce sont les péchés du corps; dissimuler, mentir, injurier, ce sont les péchés de la parole; ceux de la volonté consistent à souhaiter le mal, à regarder le bien des autres avec envie, à n'être pas touché des misères d'autrui. Ce dix commandemens font pardonner tous les rites ridicules. On voit évidemment que la morale est la même chez toutes les nations civilifées, & que les usages les plus confacrés chez un peuple

peuple, paraissent aux autres ou extravagans ou haisfables. Les rites établis divisent aujourd'hui le genre humain, & la morale le réunit.

La fuperstition n'empêcha jamais les brachmanes de reconnaître un Dieu unique. Strabon dans son 15e. livre dit qu'il adorent un Dieu suprême, qu'ils gardent le silence plusieurs années avant d'oser parler, qu'ils sont sobres, chastes, tempérans, qu'ils vivent dans la justice, & qu'ils meurent sans regret. C'est le témoignage que leur rendent St. Clément d'Alexandrie, Apulée, Porphire, Pallade, St. Ambroise. N'oublions pas surtout qu'ils eurent un paradis terrestre, & que les hommes qui abusèrent des biensaits de Dieu surent chassés de ce paradis.

La chûte de l'homme dégénéré est le fondement de la théologie de presque toutes les anciennes nations. Le penchant naturel de l'homme à se plaindre du présent, & à vanter le passé, a fait imaginer par-tout une espèce d'âge d'or auquel les siècles de ser ont succédé. Ce qui est encor plus singulier, c'est que le védam des anciens brachmanes enseigne que le premier homme sut Adimo, & la première semme Procriti. Adimo signifiait seigneur, & Procriti voulait dire la vie; comme Heva chez les Phéniciens & les Hébreux signifiait aussi la vie ou le serpent. Cette conformité mérite une grande attention.





DE LA CHINE.

SERONS-NOUS parler des Chinois sans nous en rapporter à leurs propres annales? elles sont confirmées par le témoignage unanime de nos voyageurs de différentes sectes, jacobins, jésuites, luthériens, calvinistes, tous intéresses à se contredire. Il est évident que l'empire de la Chine, était formé il y a plus de quatre mille ans. Ce peuple antique n'entendit jamais parler d'aucune de ces révolutions physiques, de ces inondations, de ces incendies dont la faible mémoire s'était confervée & altérée dans les sables du déluge de Deucalion, & de la chûte de Phaëton. Le climat de la Chine avait donc été préservé de ce sléaux, comme il le fut toujours de la peste proprement dite, qui a tant de fois ravagé l'Afrique, l'Asse & l'Europe.

Si quelques annales portent un caractère de certitude, ce font celles des Chinois, qui ont joint; comme on l'a déjà dit ailleurs, l'histoire du ciel à celle de la terre. Seuls de tous les peuples, ils ont constamment marqué leurs époques par les éclipses, par les conjonctions des planètes; & nos astronomes, qui ont examiné leurs calculs, ont été étonnés de les trouver presque tous véritables. Les autres nations inventèrent des fables al-légoriques, & les Chinois écrivirent leur histoire la plume & l'astrolabe à la main, avec une simplicité dont on ne

trouve point d'exemple dans le reste de l'Asie.

Chaque règne de leurs empereurs a été écrit par des contemporains; nulle différente manière de compter parmi eux; nulles chronologies qui se contredisent. Nos voyageurs missionnaires rapportent avec candeur que lors qu'ils parlèrent au sage empereur Cam-hi des variations considérables de la chronologie de la vulgate, des Septante & des Samaritains, Cam-hi leur répon-

dit: Est-il possible que les livres en qui vous croyez se combattent?

Les Chinois écrivaient fur des tablettes légères de bambou, quand les Caldéens n'écrivaient encor que sur la brique; & ils ont même encor de ces anciennes tablettes que leurs vernis ont préservées de la pourriture. Ce font peut-être les plus anciens monumens du monde. Point d'histoire chez eux avant celles de leurs empereurs; point de fictions, aucun prodige, nul homme inspiré qui se dise demi-dieu comme chez les Egyptiens, & chez les Grecs; dès que ce peuple écrit, il écrit raisonnablement.

Il diffère fur-tout des autres nations, en ce que leur histoire ne fait aucune mention d'un collége de prêtres qui ait jamais influé sur les loix. Les Chinois ne remontent point jusqu'aux tems sauvages où les hommes eurent besoin qu'on les trompât pour les conduire. D'autres peuples commencèrent leur histoire par l'origine du monde; le zend des Perses, le shasta & le védam des Indiens, Sanchoniaton, Manethon; ensin, jusqu'à Hésiode, tous remontent à l'origine des choses, à la formation du monde. Les Chinois n'ont point eu cette solie; leur histoire n'est que celle des tems historiques.

C'est ici qu'il faut sur-tout appliquer notre grand principe, qu'une nation dont les premières chroniques attestent l'existence d'un vaste empire puissant & sage, doit avoir été rassemblée en corps de peuple pendant des siècles antérieurs. Voila ce peuple qui depuis plus de quatre mille ans écrit journellement ses annales. Encor une sois, n'y aurait-il pas de la démence à ne pas voir que pour être exercé dans tous les arts qu'exige la société des hommes, & pour en venir non-seulement jusqu'à écrire, mais jusqu'à bien écrire, il avait fallu plus de tems que l'empire Chinois n'a duré, en ne comptant que depuis l'empereur Fo-hi jusqu'à nos jours? Il n'y a point de lettré à la Chine qui doute que les cinq kings n'aient été

- W Silver

écrits deux mille trois cents ans avant notre ère vulgaire-Ce monument précède donc de quatre cents années les premières observations Babyloniennes envoyées en Grèce par Callisthène. De bonne foi sied-il bien à des lettrés de Paris de contester l'antiquité d'un livre Chinois, regardé comme authentique par tous les tribunaux de la Chine?

Les premiers rudimens sont en tout genre plus lents chez les hommes que les grands progrès. Souvenonsnous toujours que presque personne ne savoit écrire il y a cinq cents ans, ni dans le Nord, ni en Allemagne, ni parmi nous. Ces tailles dont se servent encor aujourd'hui nos boulangers, étaient nos hiéroglyphes & nos livres de compte. Il n'y avait point d'autre arithmétique pour lever les impôts, & le nom de taille l'attesse encor dans nos campagnes. Nos coutumes capricieuses, qui n'ont été rédigées par écrit que depuis quatre cent cinquante ans, nous apprennent assez combien l'art d'écrire était rare alors. Il n'y a point de peuple en Europe qui n'ait fait en dernier lieu plus de progrès en un demisiècle dans tous les arts, qu'il n'en avait fait depuis les invasions des barbares jusqu'au quatorzième siècle.

Je n'examinerai point ici pourquoi les Chinois, parvenus à connaître & à pratiquer tout ce qui est utile à la société, n'ont pas été aussi loin que nous allons aujourd'hui dans les sciences. Ils sont aussi mauvais physiciens, je l'avoue, que nous l'étions il y a deux cents ans, & que les Grecs & les Romains l'ont été; mais ils ont persectionné la morale, qui est la première des sciences.

Leur vaste & populeux empire était déjà gouverné comme une famille, dont le monarque était le père, & dont quarante tribunaux de législation étaient regardés comme les frères ainés, quand nous étions errans en petit nombre dans la forêt des Ardennes.

Leur religion était simple, sage, auguste, libre de toute supessition & de toute barbarie, quand nous n'a-

TOMOTO

vions pas même encor des Teutates à qui des druides facrifiaient les enfans de nos ancêtres dans de grandes mannes d'ofier.

Les empereurs Chinois offraient eux-mêmes au Dieu de l'univers, au Chang-ti, au Tien, au principe de toutes choses, les prémices des récoltes deux fois l'année; & de quelles récoltes encor? de ce qu'ils avaient semé de leurs propres mains. Cette coutume s'est soutenue pendant quarante siècles, au milieu même des révolutions & des plus horribles calamités.

Jamais la religion des empereurs & des tribunaux ne fut déshonorée par des impostures, jamais troublée par les querelles du facerdoce & de l'empire, jamais chargée d'innovations absurdes qui se combattent les unes les autres avec des argumens aussi absurdes qu'elles, & dont la démence a mis à la fin le poignard aux mains des fanatiques conduits par des factieux. C'est par-là surtout que les Chinois l'emportent sur toutes les nations de l'univers.

Leur Confutzée n'imagina ni nouvelles opinions, ni nouve auxrites. Il ne fit ni l'inspiré, ni le prophète. C'était un magistrat qui enseignait les anciennes loix. Nous disons quelquesois, & bien mal-à-propos, la religion de Confucius; il n'en avoit point d'autre que celle de tous les empereurs & de tous les tribunaux, point d'autre que celle des premiers sages. Il ne recommande que la vertu; il ne prêche aucun mystère. Il dit dans son premier livre, que pour apprendre à gouverner il faut pasfer tous ses jours à se corriger; dans le second, il prouve que Dieu a gravé lui-même la vertu dans le cœur de l'homme; il dit, que l'homme n'est point né méchant, & qu'il le devient par sa faute : le troisième est un recueil de maximes pures, où vous ne trouverez rien de bas, & rien d'une allégorie ridicule. Il eut cinq mille disciples; il pouvait se mettre à la tête d'un parti puissant, & il aima mieux instruire les hommes que les gouverner.

TO WETT

On s'est élevé avec force dans un essai sur l'histoire générale, contre la témérité que nous avons eue au bout de l'Occident de vouloir juger de cette cour Orientale, & de lui attribuer l'athéisme. Par quelle fureur en esset quelques-uns d'entre nous ont-ils pu appeller athée un empire dont presque toutes les loix sont fondées sur la connaissance d'un être suprème, rémunérateur & vengeur? Les inscriptions de leurs temples, dont nous avons des copies authentiques, sont: Au premier principe, sans commencement & sans sin. Il a tout fait, il gouverne tout. Il est insiniment bon, insiniment juste; il éclaire, il soutient, il règle toute la nature.

On a reproché en Europe aux jésuites qu'on n'aimait pas, de slatter les athées de la Chine. Un Français nommé Maigrot, évêque de Conon, qui ne savait pas un mot de chinois, sut député par un pape pour aller juger le procès sur les lieux; il traita Confucius d'athée, sur ces paroles de ce grand homme, le ciel m'a donné la vertu, l'homme ne peut me nuire. Le plus grand de nos saints n'a jamais débité de maxime plus céleste. Si Consucius était athée, Caton, & le chancelier de l'Hopital l'étaient aussi.

Répétons ici pour faire rougir la calomnie, que les mêmes hommes qui foutenaient contre Bayle, qu'une fociété d'athées était impossible, avançaient en même tems que le plus ancien gouvernement de la terre était une société d'athées. Nous ne pouvons trop nous faire honte de nos contradictions.

Répétons encor que les lettres Chinois, adorateurs d'un feul Dieu, abandonnèrent le peuple aux superstitions des bonzes. Ils reçurent la secte de Laokium, & celle de Fo, & plusieurs autres. Les magistrats sentirent que le peuple pouvait avoir des religions différentes de celles de l'état, comme il a une nourriture plus grossière; ils soussirient les bonzes & les continent.

Presque par-tout ailleurs ceux qui faisaient le métier de bonzes avaient l'autorité principale.

Il est vrai que les loix de la Chine ne parlent point de peines & de récompenses après la mort; ils n'ont point voulu affirmer ce qu'ils ne savaient pas. Cette différence entr'eux & tous les grands peuples policés est très-étonnante. La doctrine de l'enser était utile, & le gouvernement des Chinois ne l'a jamais admise. Ils se contentèrent d'exhorter les hommes à révérer le ciel, & à être justes. Ils crurent qu'une police exacte toujours exercée, ferait plus d'esset que des opinions qui peuvent être combattues, & qu'on craindrait plus la loi toujours présente, qu'une loi à venir. Nous parlerons en son tems d'un autre peuple, infiniment moins considérable, qui eut à-peu-près la même idée, ou plutôt qui n'eut aucune idée, mais qui fut conduit par des voies inconnues aux autres hommes.

Résumons ici seulement que l'empire Chinois subsistait avec splendeur quand les Caldéens commençaient le cours de ces dix-neuf cents années d'observations astronomiques envoyées en Grèce par Callisthène. Les brames régnaient alors dans une partie de l'Inde; les Perses avaient leurs loix; les Arabes au midi, les Scythes au Septentrion, habitaient sous des tentes. L'Egypte dont nous allons parler, était un puissant royaume.



తి చేసిన చేసి

DE L'ÉGYPTE.

L me paraît fensible que les Egyptiens, tout antiques qu'ils sont, ne purent être rassemblés en corps, civilisés, policés, industrieux, puissans, que très-long-tems après tous les peuples qui ont passé en revue. La raison en est évidente. L'Egypte jusqu'au Delta est resserré par deux chaînes de rochers, entre lesquels le Nil se précipite, en descendant d'Ethiopie du midi au septentrion. Il n'y a des cataractes du Nil à ses embouchures en ligne droite que cent soixante lieues de trois mille pas géométriques, & la largeur n'est que de dix à quinze & vi g lieues jusqu'au Delta, partie basse de l'Egypte, qui embrasse une étendue de cinquante lieues d'orient en occident. A la droite du Nil, sont les déserts de la Thébaïde, & à la gauche les sables inhabitables de la Libye jusqu'au petit pays où fut bâti le temple d'Ammon.

Les inondations du Nil, dûrent pendant des fiècles écarter tous les colons d'une terre submergée quatre mois de l'année; ces eaux croupissantes s'accumulant continuellement, dûrent long-tems faire un marais de toute l'Egypte. Il n'en est pas ainsi des bords de l'Euphrate, du Tigre, de l'Indus, du Gange & d'autres rivières qui se débordent aussi, presque chaque année en été, à la fonte des neiges. Leurs débordemens ne sont pas si grands, & les vastes plaines qui les environnent, donnent aux cultivateurs toute la liberté de prositer de la fertilité

de la terre.

Observons sur-tout que la peste, ce sséau attaché au genre animal, règne une fois en dix ans au moins en Egypte; elle devait être beaucoup plus destructive quand les eaux du Nil, en croupissant sur la terre, ejoutaient leur infection à cette contagion horrible; & ainsi la population de l'Egypte dut être très faible pendant bien des siécles.

L'ordre naturel des choses semble donc démontrer invinciblement que l'Egypte sur une des dernières terres habitées. Les Troglodites nés dans ces rochers dont le Nil est bordé, surent obligés à des travaux aussi longs que pénibles pour creuser des canaux qui reçussent le sleuve, pour élever des cabanes & les réhausser de vingteinq pieds au dessus du terrain. C'est-là pourtant ce qu'il fallut saire avant de bâtir Thèbes aux cent portes, avant d'élever Memphis, & de songer à construire des pyramides. Il est bien étrange qu'aucun ancien historien n'ait fait une réslexion si naturelle.

Nous avons déjà observé que dans le tems où l'on place les voyages d'Abraham, l'Egypte était un puissant royaume. Ses rois avaient déjà bâti quelques-unes de ces pyramides, qui étonnent encor les yeux & l'imagination. Les Arabes ont écrit que la plus grande fut élevée par Saurid, plusieurs siècles avant Abraham. On ne sait en quel tems fut construite la fameuse Thèbes aux cent portes, la ville de Dieu, Diospolis. Il paraît que dans ces tems reculés les grandes villes portaient le nom de Villes de Dieu, comme Babylone. Mais qui pourra croire que par chacun des cent portes de Thèbes il fortait deux cents charriots armés en guerre, & cent mille combattans? Cela ferait vingt mille charriots, & dix millions de foldats; & à un foldat pour cinq perfonnes, cé nombre suppose au moins cinquante millions de têtes pour une seule ville, dans un pays qui n'est pas si grand que l'Espagne ou que la France, & qui n'avait pas, selon Diodore de Sicile, plus de trois millions d'habitans, & plus de cent soixante mille soldats pour sa défense. Diodore dit (livre I.) que l'Egypte était si peuplée, qu'autrefois elle avait eu jusqu'a sept millions d'habitans, & que de son tems elle en avait encor trois millions.

Vous ne croyez pas plus aux conquêtes de Sésostris qu'aux dix millions de soldats qui sortent par les cent

portes de Thèbes. Ne pensez-vous pas lire l'histoire de Picrocole, quand ceux qui copient Hérodote vous disent que le père de Sésostris fondant ses espérances sur un fonge & sur un oracle, destina son fils à subjuguer le monde; qu'il fit élever à sa cour dans le métier des armes tous les enfans nés le même jour que ce fils, qu'on ne leur donnait à manger qu'après qu'ils avaient couru huit de nos grandes lieues, & qu'enfin Sésostris partit avec six cent mille hommes, vingt-sept mille chars de guerre, & alla conquérir toute la terre, depuis l'Inde jusqu'aux extrémités du Pont-Euxin, & qu'il subjugua la Mingrelie & la Géorgie appellées alors la Colchilde. Hérodote ne doute pas que Sésostris n'ait laissé des co-Ionies en Colchide, parce qu'il a vu à Colchos des hommes basanés, avec des cheveux crépus, ressemblans aux Egyptiens. Je croirais bien plutôt que ces espèces de Scythes des bords de la Mer-Noire & de la Mer-Caspienne, vinrent ranconner les Egyptiens quand ils ravagèrent si long-tems l'Asie avant le règne de Cyrus. Je croirais qu'ils emmenèrent avec eux des esclaves d'Egypte, ce vrai pays d'esclaves, dont Hérodote put voir, ou crut voir les descendans en Colchide. Si ces Colchidiens avaient en effet la superstition de se faire circoncire, ils avaient probablement retenu cette coutume d'Egypte, comme il arriva presque toujours aux peuples du Nord de prendre les rites des nations civilifées qu'ils avaient vaincues.

Jamais les Egyptiens dans les tems connus ne furent redoutables; jamais ennemi n'entra chez eux qu'il ne les subjuguât. Les Scythes commencèrent, après les Scythes vint Nabucodonosor, qui conquit l'Egypte sans résistance; Cyrus n'eut qu'à y envoyer un de ses lieutenans. Révoltée sous Cambyse, il ne fallut qu'une campagne pour la soumettre: & ce Cambyse eut tant de mépris pour les Egyptiens, qu'il tua leur dieu Apis en leur présence. Ochus réduisit l'Egypte en province de son

royaume. Alexandre, César, Auguste, le calife Omar conquirent l'Egypte avec une égale facilité. Ces mêmes peuples de Colchos sous le nom de Mammelucs revinrent encor s'emparer de l'Egypte du tems des croisades; ensin Sélim conquir l'Egypte en une seule campagne, comme tous ceux qui s'y étaient présentés; il n'y a jamais eu que nos seuls croisés qui se soient fait battre par ces Egyptiens, le plus lâche de tous les peuples, comme on l'a remarqué ailleurs; mais c'est qu'alors ils étaient gouvernés par la milice des Mammelucs de Colchos.

Il est vrai qu'un peuple humilié peut avoir été autrefois conquérant, témoins les Grecs & les Romains. Mais nous sommes plus surs de l'ancienne grandeur des Ro-

mains & des Grecs que de celle de Sésostris.

Je ne nie pas que celui qu'on appelle Séfostris n'ait pu avoir une guerre heureuse contre quelques Ethiopiens, quelques Arabes, quelques peuples de la Phénicie. Alors dans le langage des exagérateurs il aura conquis toute la terre. Il n'y a point de nation subjuguée qui ne prétende en avoir autresois subjugué d'autres. La vaine gloire d'une ancienne supériorité console de l'humiliation préfente.

Hérodote racontait ingénument aux Grecs ce que les Egyptiens lui avaient dit; mais comment, en ne lui parlant que de prodiges, ne lui dirent-ils rien des fameufes plaies d'Egypte, de ce combat magique entre les sorciers de Pharaon & le minstre du Dieu des Juiss, & d'une armée entière engloutie au fond de la Mer-Rouge sous les eaux élevées comme des montagnes à droite & à gauche, pour laisser passer les Hébreux, lesquelles en retombant submergèrent les Egyptiens? C'était assurément le plus grand événement dans l'histoire du monde : ni Hérodote, ni Maneton, ni Eratossthène, ni aucun des Grecs si grands amateurs du merveilleux, & toujours en correspondance avec l'Egypte, n'ont parlé de ces

miracles, qui devaient occuper la mémoire de toutes les générations. Je ne fais pas affurément cette réflexion pour infirmer le témoignage des livres Hébreux, que je révère comme je dois. Je me borne à m'étonner feulement du filence de tous les Egyptiens & de tous les Grecs. Dieu ne voulut pas fans doute qu'une hiftoire si divine nous fût transmise par aucune main profane.

DE LA LANGUE DES ÉGYPTIENS. ET

DE LEURS SYMBOLES.

E langage des Egyptiens n'avait aucun rapport avec celui des nations de l'Afie. Vous ne trouvez chez ce peuple ni le mot d'Adonai ou d'Adonai, ni de Bal ou Baal, termes qui fignifient le seigneur; ni de mitra, qui était le soleil chez les Perses; ni de melch, qui signifie roi en Syrie; ni de shak, qui signifie la même chose chez les Indiens & chez les Persans. Vous voyez au contraire que pharao était le nom égyptien qui répond à roi. Oshireth (osiris) répondait au mitra des Perfans; & le mot vulgaire on fignifiait le foleil. Les prêtres Caldéens s'appellaient mag, ceux des Egyptiens choen, au rapport de Diodore de Sicile. Les hiéroglyphes, les caractères alphabétiques d'Egypte que le tems a épargnés & que nous voyons encor gravés sur les obélisque, n'ont aucun rapport à ceux des autres peuples.

Avant que les hommes eussent inventé les hiérogly-

phes, ils avaient indubitablement des fignes représentatifs; car en effet, qu'ont pu faire les premiers hommes finon ce que nous faisons quand nous sommes à leur place? Qu'un enfant se trouve dans un pays dont il ignore la langue, il parle par fignes; fi on ne l'entend pas, il dessine sur un mur avec un charbon les chofes dont il a besoin, pour peu qu'il ait la moindre fagaciré.

On peignit donc d'abord grossiérement ce qu'on voulut faire entendre, & l'art de dessiner précéda sans doute l'art d'écrire. C'est ainsi que les Mexicains & les Péruviens écrivaient ; ils n'avaient pas pouffé l'art plus loin. Telle était la méthode de tous les premiers peuples policés. Avec le tems on inventa les figures symboliques : deux mains entrelassées signifièrent la paix; des slèches représentèrent la guerre ; un œil signifia la divinité ; un sceptre marqua la royauté; & des lignes qui joignaient ces figures exprimèrent des phrases courtes.

Les Chinois inventèrent enfin des caractères pour exprimer chaque mot de leur langue. Mais quel peuple inventa l'alphabet, lequel en mettant fous les yeux les différens sons qu'on peut articuler, donne la facilité de combiner par écrit tous les mots possibles? Qui put ainsi apprendre aux hommes à graver si aisément leurs penfées? Je ne répéterai point ici tous les contes des anciens sur cet art qui éternise tous les arts; je dirai seulement qu'il a fallu bien des siècles pour y arriver.

Les choen, ou prêtres d'Egypte, continuèrent longtems, d'écrire en hiéroglyphes, ce qui est désendu par le fecond article de la loi des Hébreux; & quand les peuples d'Egypte eurent des caractères alphabétiques les choen en prirent de différens, qu'ils appellèrent facrés, afin, de mettre toujours une barrière entr'eux & le peuple. Les mages, les brames en usaient de même, tant l'art de se cacher aux hommes a semblé nécessaire pour les gouverner. Non-seulement ces choen avaient des

lxxvj

caractères qui n'appartenaient qu'à eux, mais ils avaient encor conservé l'ancienne langue de l'Egypte, quand le tems avait changé celle du vulgaire.

Maneton cité dans Eusèbe parle de deux colonnes gravées par Toth, le premier Hermès, en caractères de la langue facrée. Mais qui fait en quel tems vivait cet

ancien Hermes?

Il est très-vraisemblable qu'il vivait plus de huit cents ans avant le tems ou l'on place Moyse : Car Sanchoniaton dit avoir lu les écrits de Toth, faits, dit-il, il y a huit cents ans. Or Sanchoniaton écrivait en Phénicie, pays voisin de la petite contrée Cananéenne, mis à feu & à fang par Josué, selon les livres Juiss; s'il avait été contemporain de Moyse, où s'il était venu après lui, il aurait sans doute parlé d'un homme si extraordinaire, & de ses prodiges épouvantables; il aurait rendu témoignage à ce fameux législateur Juif, & Eusèbe n'aurait pas manqué de se prévaloir des aveux de Sanchoniaton. Quoi qu'il en soit les Egyptiens gardèrent sur-tout très-scrupuleusement leurs premiers symbole. C'est une chose curieuse de voir sur leurs monumens un serpent qui se mort la queue, figurant les douze mois de l'année: & ces douze mois exprimés chacun par des animaux, qui ne font pas ceux du zodiaque que nous connaissons. On voit encor les cinq jours ajoutés depuis aux douze mois fous la forme d'un petit serpent, sur lequel cinq figures font assises; c'est un épervier, un homme, un chien, un lion & un ibis. On les voit dessinés dans Kirker d'après des monumens conservés à Rome. Ainsi presque tout est symbole & allégorie dans l'antiquité.

lxxvij

DES MONUMENS

DES EGYPTIENS.

L est certain qu'après les siècles où les Egytiens fertilisèrent le sol par les saignées du sleuve, après les tems où les villages commencèrent à être changés en villes opulentes, alors les arts nécessaires étant persectionnés, les arts d'ostentation commencèrent à être en honneur. Alors ils se trouva des souverains qui employèrent leurs sujets, & quelques Arabes voisins du lac Sirbon, à bâtir leurs palais & leurs tombeaux en pyramides, à tailler des pierres énormes dans les carrières de la haute Egypte, à les embarquer sur des radeaux jusqu'à Memphis, à élever sur des colonnes massives de grandes pierres plates sans goût & sans proportions. Ils connurent le grand, & jamais le beau. Ils enseignèrent les premiers Grecs; mais ensuite les Grecs furent leurs maîtres en tout quand ils eurent bâti Alexandrie.

Il est triste, que dans la guerre de César, la moitié de la fameuse bibliothèque de Ptolomée ait été brûlée, & que l'autre moitié ait chaussé les bains des musulmans, quand Omar subjugua l'Egypte. On eût connu du moins l'origine des superstitions dont ce peuple sut infecté, le chaos de leur philosophie, quelques-unes de leurs antiquités & de leurs sciences.

Il faut absolument qu'ils eussent été en paix pendant plusieurs siècles, pour que leurs princes eussent le tems & le loisir d'élever tous ces bâtimens prodigieux, dont la plupart subsistent encor.

Leurs pyramides coûterent bien des années & bien des dépenses; il fallut qu'une nombreuse partie de la nation avec des esclaves étrangers fût long-tems employée à ces ouvrages immenses. Ils furent élevés par le despotisme, la vanité, la servitude, & la supersition. En effet, il n'y avait qu'un roi despotique qui pût forcer ainsi la nature. L'Angleterre, par exemple, est aujourd'hui plus puissante que n'était l'Egypte; un roi d'Angleterre pourrait-il employer sa nation à élever de tels monumens?

La vanité y avait part sans doute; c'était chez les anciens rois d'Egypte à qui éleverait la plus belle pyramide à son père ou à lui-même; la servitude procura la main-d'œuvre. Et quant à la superstition, on sait que ces pyramides étaient des tombeaux ; on fait que les chochamatin ou choen d'Egypte, c'est-à-dire, les prêtres, avaient perfuadé la nation que l'ame rentrerait dans fon corps au bout de mille années. On voulait que le corps fût mille ans entiers à l'abri de toute corruption : c'est pourquoi on l'embaumait avec un soin si scrupuleux; & pour le dérober aux accidens, on l'enfermait dans une masse de pierre sans issue. Les rois, les grands se dreffaient des tombeaux dans la forme la moins en prise aux injures du tems. Leurs corps se sont conservés au-delà des espérances humaines. Nous avons aujourd'hui des momies Egytiennes de plus de quatre mille années. Des cadavres ont duré autant que des pyramides.

Cette opinion d'une résurrection après dix siècles passa depuis chez les Grecs disciples des Egyptiens, & chez les Romains disciples des Grecs. On la retrouve dans le sixiéme livre de l'énéide, qui n'est que la description des mystères d'Isis & de Cérès Eleusine.

Has omnes ubi mille rotam volvére per annos. Lethœum ad fluvium deus advocat agmine magno; Scilicet ut memores fupera & convexa revifant.

Elle s'introduisit ensuire chez les chrétiens, qui établirent le règne de mille ans; la secte des millénaires l'a fait revivre jusqu'à nos jours. C'est ainsi que plusieurs

opinions

opinions ont fait le tour du monde. En voila affez pour faire voir dans quel esprit on bâtit ces pyramides. Ne répétons pas ce qu'on a dit sur leur architecture & sur leurs dimensions; je n'examine que l'histoire de l'esprit humain.



DES RITES ÉGYPTIENS,

ET DE LA CIRCONSION

REMIEREMENT les Egyptiens reconnurent-ils un Dieu suprême? Si on eût fait cette question aux gens du peuple, ils n'auraient su que répondre; si à de jeunes étudians dans la théologie Egyptienne, ils auraient parlé long-tems sans s'entendre; si à quelqu'un des fages consultés par Pythagore, par Platon, par Plutarque, il eût dit nettement qu'il n'adorait qu'un Dieu; il se serait fondé sur l'ancienne inscription de la statue d'Isis, je suis ce qui est; & cette autre, Je suis tout ce qui a été & qui sera; nul mortel ne pourra lever mon voile; il aurait fait remarquer le globe placé sur la porte du temple de Memphis, qui représentait l'unité de la nature divine fous le nom de knef. Le nom même le plus facré parmi les Egyptiens était celui que les Hébreux adoptèrent, Y ha ho. On le prononce diversement; mais Clément d'Alexandrie assure dans ses stromates, que ceux qui entraient dans le temple de Sérapis étaient obligés de porter sur le nom de Y ha ho, ou bien celui de Y ha hou, qui signifie le Dieu éternel. Les Arabes n'en ont retenu que la syllabe hou, adoptée enfin par les Turcs, qui la prononcent avec encor plus de respect que le mot Allah; car ils se servent d' l'ah dans la conversation, & n'emploient hou que d ns leurs prières. Disons ici en passant que quand l'ambassa-Essai sur les mœurs. Tom. I.

- mediton-

deur Turc Said Effendi vit représenter à Paris le Bourgeois Gentilhomme, & cette cérémonie ridicule dans laquelle on le fait Turc, quand il entendit prononcer le nom facré hou avec dérison & avec des postures extravagantes, il regarda ce divertissement comme la profa-

nation la plus abominable.

Revenons. Les prêtres d'Egypte nourrissaient un bœuf sacré, un chien sacré, un crocodile sacré! oui, & les Romains eurent aussi des oies sacrées! ils eurent des dieux de toute espèce; & les dévotes avaient parmi leurs pénates le dieu de la chaise percée, deum stercutium, & le dieu pet, deum crepitum: mais en reconnaissaient- ils moins le deum optimum maximum, le maître des dieux & des hommes? Quel est le pays qui n'ait pas eu une soule de superstitieux & un petit nombre de sages?

Ce qu'on doit fur-tout remarquer de l'Egypte & de toutes les nations, c'est qu'elles n'ont jamais eu d'opinions constantes, comme elles n'ont jamais eu de loix toujours unisormes, malgré l'attachement que les hommes ont à leurs anciens usages. Il n'y a d'immuable que la géométrie; tout le reste est une variation con-

tinuelle.

Les favans disputent & disputeront. L'un assure que les anciens peuples ont tous été idolâtres, l'autre le nie. L'un dit qu'ils n'ont adoré qu'un dieu sans simulacre, l'autre qu'ils ont révéré plusieurs dieux dans plusieurs simulacres; ils ont tous raison; il n'y a qu'à distinguer les tems & les hommes qui ont changé; rien ne sut jamais d'accord. Quand les Ptolomées & les principaux prêtres se moquaient du bœus apis, le peuple tombait à genoux devant lui.

Juvenal a dit que les Egyptiens adoraient des oignons : mais aucun historien ne l'avait dit. Il y a bien de la différence entre un oignon facré & un oignon dieu; on n'adore pas tout ce qu'on place, tout ce que l'on consa-

cre fur un autel. Nous lifons dans Ciceron que les nommes qui ont épuisé toutes les superstitions ne sont point parvenus encor à celle de manger leurs dieux, & que c'est la seule absurdité qui leur manque.

La circoncision vient-elle des Egyptiens, des Arabes, ou des Ethiopiens? Je n'en sais rien. Que ceux qui le savent le disent. Tout ce que je sais, c'est que les prêtres de l'antiquité s'imprimaient sur le corps des marques de leur consécration, comme depuis on marqua d'un fer ardent la main des soldats Romains. Là, des sacrificateurs se tailladaient le corps, comme firent les prêtres de Bellone: ici, ils se faisaient eunuques, comme les prêtres de Cybèle.

Ce n'est point du tout par un principe de santé que les Ethiopiens, les Arabes, les Egyptiens se circoncirent. On a dit qu'ils avaient le prépuce trop long. Mais si on peut juger d'une nation par un individu, j'ai vu un jeune Ethiopien, qui né hors de sa patrie n'avait point été circoncis; je peux assurer que son prépuce était pré-

cifément comme les nôtres.

Je ne sais pas quelle nation s'avisa la première de porter en procession le kteis & le phallum, c'est-a-dire, la réprésentation des signes distinctifs des animaux mâles & fémelles; cérémonie aujourd'hui indécente, autrefois sacrée. Les Egyptiens eurent cette coutume; on offrait aux dieux des prémices, on leur immolait ce qu'on avait de plus precieux. Il paraît naturel & juste que les prêtres offrissent une légère partie de l'organe de la génération à ceux par qui tout s'engendrait. Les Ethiopiens, les Arabes circoncirent aussi leurs filles, en coupant une très-légère partie des nymphes; ce qui prouve bien que la santé ni la netteté ne pouvaient être la raison de cette cérémonie; car assurément une fille incirconcise peut être aussi propre qu'une circoncise.

Quand les prêtres d'Egypte eurent consacré cette opération, leurs initiés la subirent aussi; mais avec le tems

on abandonna aux seuls prêtres cette marque distinctive. On ne voit pas qu'aucun *Ptolomée* se soit fait circoncire, & jamais les autres Romains ne slétrirent le peuple Egyptien du nom d'apella qu'ils donnaient aux Juiss. Ces Juiss avaient pris la circoncision des Egyptiens, avec une partie de leurs cérémonies. Ils l'ont toujours confervée, ainsi que les Arabes & les Ethiopiens. Les Turcs s'y sont soumis, quoiqu'elle ne soit pas ordonnée dans l'alcoran. Ce n'est qu'un ancien usage qui commença par la superstition, & qui s'est conservé par la coutume.

DES MYSTERES.

DES EGYPTIENS.

E suis bien loin de savoir quelle nation inventa la première ces mystères, qui furent si accrédités depuis l'Euphrate jusqu'au Tibre. Les Egyptiens ne nomment point l'auteur des mystères d'Isis. Zoroastre passe pour en avoir établi en Perse; Cadmus & Inachus en Grèce, Orphée en Thrace, Minos en Crète. Il est certain que tous ces mystères annonçaient une vie suture; car Celse dit aux Chrétiens (*), Vous vous vantez de croire des peines éternelles, & tous les ministres des mystères ne les annoncèrent-ils pas aux initiés?

Les Grecs qui prirent tant de choses des Egyptiens, leur Thartharoth dont ils firent le Tartare, le Lac dont ils firent l'Achéron, le batelier Caron dont ils firent le nocher des morts, n'eurent leurs fameux mystères d'Eleusine que d'après ceux d'Isis. Mais que les mystères de Zoroastre n'aient pas précédé ceux des Egyptiens, c'est ce que personne ne peut assirmer. Les uns & les autres étaient de la plus haute antiquité; & tous

(1) Origene liv. 8.

les auteurs grecs & latins qui en ont parlé, conviennent que l'unité de Dieu, l'immortalité de l'ame, les peines & les récompenses après la mort, étaient annoncées dans ces cérémonies sacrées.

Il y a grande apparence que les Egyptiens ayant une fois établi ces mystères, en conservèrent les rites; car malgré leur extrême légéreté, ils furent constans dans la superstition. La prière que nous trouvons dans Apulée quand Lucius est initié aux mystères d'Isis, doit être l'ancienne prière. Les puissances célestes te servent, les ensers te sont soumis, l'univers tourne sous ta main, tes pieds soulent le Tartare, les astres répondent à ta voix, les saisons reviennent à tes ordres, les élémens t'obéissent, &c.

Peut-on avoir une plus forte preuve de l'unité d'un feul dieu reconnu par les Egyptiens, au milieu de toutes leurs superstitions méprisables?



DISCOURS

DES GRECS,

DE LEURS ANCIENS DELUGES, DE LEURS ALPHABETS,

ET DE LEUR GÉNIE.

A Grèce est un petit pays montagneux entrecoupé par la mer, à-peu-près de l'étendue de la Grande-Bretagne. Tout atteffe dans cette contrée les révolutions phyfiques qu'elle a dû éprouver. Les isles qui l'environnent montrent affez, par les écueils continus qui les bordent, par le peu de profondeur de la mer, par les herbes & les racines qui croissent sous les eaux, qu'elles ont été détachées du continent. Les golphes de l'Eubée, de Calcis, d'Argos, de Corinthe, d'Actium, de Messène, apprennent aux yeux que la mer s'est fait des passages dans les terres. Les coquilliges de mer dont font remplies les montagnes qui renferment la fameuse vallée de Tempé, sont des témoignages visibles d'une ancienne inondation : & les déluges d'Ogiges & de Deucalion, qui ont fourni tant de fables, sont d'une vérité historique. C'est même probablement ce qui fait des Grecs un peuple si nouveau. Ces grandes révolutions les replongèrent dans la barbarie, quand les nations de l'Asie & de l'Egypte étaient florissantes.

Je laisse à de plus savans que moi le soin de prouver que les trois enfans de Noé, qui étaient les seuls habitans du globe, le partagèrent tout entier, qu'ils allèrent chacun à deux ou trois mille lieues l'un de l'autre, sonder par-tout de puissans empires, & que Javan son petifils peupla la Grèce en passant en Italie: que c'est de là que les Grecs s'appellèrent Ioniens, parcequ'Ion

envoya des colonies sur les côtes de l'Asie-Mineure; que cet *Ion* est visiblement *Javan*, en changeant *I en Ja*, & on en van. On fait de ces contes aux enfans, & les enfans n'en croient rien.

Nec pueri credunt nisi qui nondum ære lavantur.

Le déluge d'Ogigès est communément placé environ douze cents années avant la première olympiade. Le premier qui en parle est Acésilas cité par Eusèbe dans sa préparation évangélique, & par George le Sincelle. La Grèce, dit-on, resta presque déserte deux cents années après cette irruption de la mer dans le pays. Cependant, on prétend que dans le même tems il y avait un gouvernement établi à Sicione & dans Argos; on cite même les noms des premiers magistrats de ces petites provinces, & on leur donne le nom de basileis, qui répond à celui de princes. Ne perdons point de tems à pénétrer ces inutiles obscurités.

Il y eut encor une autre inondation du tems de Deucation fils de Prométhée. La fable ajouta qu'il ne resta des habitans de ces climats que Deucation & Pirra, qui resirent des hommes en jetant des pierres derrière eux entre leurs jambes. Le genre humain se

repeupla beaucoup plus vîte qu'une garenne.

Si l'on en croit des hommes très-judicieux, comme Pétau le jésuite, un seul fils de Noé produisit une race qui au bout de deux cent quatre-vingt-cinq ans, se montait à six cent vingt-trois milliards six cent douze millions d'hommes. Le calcul est un peu fort. Nous sommes aujourd'hui assez malheureux pour que de vingt-six mariages, il n'y en ait d'ordinaire que quatre dont il reste des ensans qui deviennent pères. C'est ce qu'on a calculé sur les relevés des registres de nos plus grandes villes. De mille ensans nés dans une même année, il en reste à peine six cents au bout de vingt ans. Désions-nous de Pétau & de ses semblables, qui sont des ensans à coups de plumes, aussi-

f iv

bien que de ceux qui ont dit que Deucalion & Pirra

peuplèrent la Grèce à coups de pierres.

La Grèce fut, comme on sait, le pays des sables, & presque chaque sable sur l'origine d'un culte, d'un temple, d'une fête publique. Par quel excès de démence, par quelle opiniâtreté absurde tant de compilateurs ontils voulu prouver dans tant de volumes énormes, qu'une sête publique établie en mémoire d'un événement était une démonstration de la vérité de cet événement? Quoi, parce qu'on célébrait dans un temple le jeune Bacchus sortant de la cuisse de Jupiter, ce Jupiter avair en esset gardé ce Bacchus dans sa cuisse! Quoi, Cadmus & sa femme avaient été changés en serpens dans la Béorie, parce que les Béotiens en saisaient commémoration dans leurs cérémonies! Le temple de Castor & de Pollux à Rome démontrait-il que ces dieux étaient venus combattre en faveur des Romains?

Soyez sûr bien plutôt, quand vous voyez une ancienne fête, un temple antique, qu'ils sont les ouvrages de l'erreur. Cette erreur s'accrédite au bout de deux ou trois siècles; elle devient ensin sacrée; & on bâtit des

temples à des chimères.

Dans les tems historiques, au contraire, les plus nobles vérités trouvent peu de sectateurs; les plus grands hommes meurent sans honneur. Les Thémistocles, les Cimons, les Miltiades, les Aristides, les Phocions, sont persécutés, tandis que Persée, Bacchus, & d'autres personnages fantastiques ont des temples.

On peut croire un peuple sur ce qu'il dit de luimême à son désavantage, quand ses récits sont accompagnés de vraisemblance; & qu'ils ne contredisent en

rien l'ordre ordinaire de la nature.

Les Athéniens qui étaient épars dans un terrain trèsflérile, nous apprennent eux-mêmes qu'un Egyptien nommé Cécrops chassé de son pays, leur donna leurs premières institutions. Cela paraît surprenant, puisque les Egyptiens n'étaient pas navigateurs: mais il se peut que les Phéniciens, qui voyageaient chez toutes les nations, aient amené ce Cécrops dans l'Attique. Ce qui est bién sûr, c'est que les Grecs ne prirent point les lettres égyptiennes, à qui les leurs ne ressemblent point du tout. Les Phéniciens leur portèrent leur premier alphabet, qui ne consistait alors qu'en seize caractères, qui sont évidemment les mêmes. Les Phéniciens depuis y ajoutèrent huit autres lettres, que les Grecs adoptèrent encor.

Je regarde un alphabet comme un monument incontestable du pays dont une nation a tiré ses premières connoissances. Il paraît encor bien probable que ces Phéniciens exploitèrent les mines d'argent qui étaient dans l'Attique, comme ils travaillèrent à celles d'Espagne. Des marchands surent les premiers précepteurs de ces mêmes Grecs, qui depuis instruissrent tant d'autres nations.

Ce peuple tout barbare qu'il était au tems d'Ogigès, paraît né avec des organes plus favorables aux beauxarts que tous les aurres peuples. Ils avaient dans leur nature je ne fais quoi de plus fin & de plus délié; leur langage en est un témoignage; car avant même qu'ils sussent écrire, on voit qu'ils eurent dans leur langue un mêlange harmonieux de consonnes douces, & de voyelles qu'aucun peuple de l'Asie n'a jamais connu.

Certainement le nom de Knath qui désigne les Phéniciens selon Sanchoniaton, n'est pas si harmonieux que celui d'Hellenos ou Graios. Argos, Athènes, Lacédémone, Olimpie, sonnent mieux à l'oreille que la ville de Reheboth. sophia, la sagesse, est plus doux que shochemath en syriaque & en hébreu. Basileus, roi, sonne mieux que melk ou shak. Comparez les noms d'Agamemnon, de Diomède, d'Idoménée à ceux de Mardokempad, Simordak, Sohasduch, Niricassolahssar. Joseph lui-même dans son livre contre Appion avoue que

ना डे क्रिक्ट

les Grecs ne pouvoient prononcer le nom barbare de Jérufalem, c'est que les Juiss prononçaient Hershalaim: ce mot écorchait le gosier d'un Athénien; & ce furent les Grecs qui changèrent Hershalaim en Jérusalem.

Les Grecs transformèrent tous les noms rudes fyriaques, perfans, égyptiens. De Coresh ils firent Cyrus; d'Isheth, Oshireth, ils firent Is & Osiris; de Moph, ils firent Memphis, & accoutumèrent enfin les barbares à prononcer comme eux; de sorte que du tems des Ptolomées, les villes & les dieux d'Egypte n'eurent plus que des noms à la grecque.

Ce font les Grecs qui donnèrent le nom à l'Inde & au Gange. Le Gange s'appellait Sannoubi dans la langue des brames; l'Indus Sombadipo. Tels font les

anciens noms qu'on trouve dans le védam.

Les Grecs en s'étendant sur les côtes de l'Asie-Mineure y amenèrent l'harmonie. Leur Homère naquit

probablement à Smyrne.

La belle architecture, la sculpture persectionnée, la peinture, la bonne musique, la vraie poésie, la vraie éloquence, la manière de bien écrire l'histoire, enfin, la philosophie même quoiqu'informe & obscure, tout cela ne parvint aux nations que par les Grecs. Les derniers

venus l'emportèrent en tout sur leurs maîtres.

L'Egypte n'eut jamais de belles statues que de la main des Grecs. L'ancienne Balbek en Syrie, l'ancienne Palmire en Arabie, n'eurent ces palais, ces temples réguliers & magnifiques, que lorsque les souverains de ces pays appellèrent des artistes de la Grèce. On ne voit que des restes de barbarie, comme on l'a déjà dit ailleurs, dans les raines de Persépolis bâtie par les Perses, & les monumens de Balbek & de Palmire, sont encor sous leurs décombres des chefs-d'œuvre d'architecture.

DES

LEGISLATEURS GRECS,

DE MINOS, D'ORPHÉE,

DE L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

U E des compilateurs répètent les batailles de Marathon & de Salamine, ce sont de grands exploits affez connus; que d'autres répètent qu'un petit-fils de Noé nommé Settim sur roi de Macédoine, parce que dans le premier livre des Maccabées, il est dit qu'Alexandre sortit du pays de Kittim; je m'attacherai à d'autres objets.

Minos vivait à-peu-près au tems où nous plaçons Moyse; & c'est même ce qui a donné au savant Huet, évêque d'Avranche, quelque saux prétexte de soutenir que Minos né en Crète, & Moyse né sur les confins de l'Egypte, étaient la même personne; système qui n'a

trouvé aucun partisan, tout absurde qu'il est.

Ce n'est pas ici une fable grecque; il est indubitable que Minos sut un roi législateur. Les sameux marbres de Paros, monument le plus précieux de l'antiquité, (& que nous devons aux Anglais), sixent sa naissance quatorze cent quatre-vingt-deux ans avant notre ère vulgaire. Homère l'appelle dans l'odyssée le sage confident de Dieu. Flavien Joseph ne balance pas à dire qu'il reçut ses loix d'un dieu. Cela est un peu étrange dans un Juif qui ne semblait pas devoir admettre d'autre Dieu que le sien, à moins qu'il ne pensât comme les Romains ses maîtres, & comme chaque premier peuple de l'antiquité, qui admettait l'existence de tous les dieux des autres nations.

Il est sûr que Minos était un législateur très-sévère, puisqu'on supposa qu'après sa mort il jugeait les ames des morts dans les enfers; il est évident qu'alors la croyance d'une autre vie était généralement répandue dans une assez grande partie de l'Asse & de l'Europe.

Orphée est un personnage aussi réel que Minos; il est vrai que les marbres de Paros n'en font point mention; cest probablement parce qu'il n'était pas né dans la Grèce proprement dite, mais dans la Thrace. Quelques-uns ont douté de l'existence du premier Orphée, fur un passage de Ciceron, dans son excellent livre sur la nature des dien. Lotta, un des interlocuteurs, prétend qu'Aristote ne croyait pas que cet Orphée eût été chez les Grecs; mais Aristote n'en parle pas dans les ouvrages que nous avons de lui. L'opinion de Cotta n'est pas d'ailleurs celle de Ciceron. Cent auteurs anciens parlent d'Orphée. Les myssères qui portent son nom lui rendaient témoignage. Paufanias, l'auteur le plus exact qu'aient jamais eu les Grecs, dit que ses vers étaient chantés dans les cérémonies religieuses, de préférence à ceux d'Homère qui ne vint que long-tems après lui. On fait bien qu'il ne descendit pas aux enfers; mais cette fable même prouve que les enfers étaient un point de la théologie de ces tems reculés.

L'opinion vague de la permanence de l'ame après la mort, ame aérienne, ombre du corps, manes sousseleger, ame inconnue, ame incompréhensible, mais existante, & la croyance des peines & des récompenses dans une autre vie, étaient admises dans toute la Grèce, dans les isles, dans l'Asie, dans l'Egypte.

Les Juifs seuls parurent ignorer absolument ce mystère; le livre de leurs loix n'en dit pas un seul mot; on n'y voit que des peines & des récompenses temporelles. Il est dit dans l'exode: Honore ton père & ta mère, asin qu'Adonaï prolonge tes jours sur la terre; &

le livre du zend (porte 11) dit : Honore tes père & mère, afin de mériter le ciel.

L'évêque Warburton, qui a démontré que le pentateuque ne fait aucune mention de l'immortalité de l'ame, prétend que ce dogme n'était pas nécessaire dans la théocratie. Arnauld, dans son apologie de Port-Royal, s'exprime ainsi: C'est le comble de l'ignorance de mettre en doute cette vérité, qui est des plus communes, & qui est attestée par tous les pères, que les promesses de l'ancien testament n'étaient que temporelles & terrestres; & que les Juiss n'adoraient Dieu que pour les biens charnels.

On a objecté que si les Perses, les Arabes, les Syriens, les Indiens, les Egyptiens, les Grecs croyaient l'immortalité de l'ame, une vie à venir, des peines & des récompenses éternelles, les Hébreux pouvaient bien aussi les croire; que si tous les législateurs de l'antiquité ont établi de sages loix sur ce fondement, Moyse pouvait bien en user de même; que s'il ignorait ces dogmes utiles, il n'était pas digne de conduire une nation; que s'il les savait, & les cachait, il en était encor plus indigne.

On répond à ces argumens, que Dieu, dont Moyse était l'organe, daignait se proportionner à la grossiéreté des Juiss. Je n'entre point dans cette question épineuse; & respectant toujours tout ce qui est divin, je continue

l'examen de l'histoire des hommes.

cxiv

DES SECTES DES GRECS.

L paraît que chez les Egyptiens, chez les Persans, chez les Caldéens, chez les Indiens, il n'y avait qu'une secte de philosophes. Les prêtres de toutes ces nations étant tous d'une race particulière, ce qu'on appellait la sagesse, n'appartenait qu'à cette race. Leur langue sacrée, inconnue au peuple, ne laissait le dépôt de la science qu'entre leurs mains. Mais dans la Grèce plus libre & plus heureuse, l'accès de la raison sut ouvert à tout le monde; chacun donna l'essor à ses idées; c'est ce qui rendit les Grecs le peuple le plus ingénieux de la terre. C'est ainsi que de nos jours la nation Anglaise est devenue la plus éclairée, parce qu'on peut penser impunément chez elle.

Les stoiques admirent une ame universelle du monde, dans laquelle les ames de tous les êtres vivans se replongeaient. Les épicuriens nièrent qu'il y eût une ame, & ne connurent que des principes physiques. Ils soutinrent que les dieux ne se mélaient pas des affaires des hommes; & on laissa les épicuriens en paix comme ils y laissaient les dieux.

Les écoles rétentirent, depuis Thalès jusqu'au tems de Platon & d'Aristote, des disputes philosophiques qui toutes décèlent la fagacité & la folie de l'esprit humain, sa grandeur & sa faiblesse. On argumenta presque toujours sans s'entendre, comme nous avons sait depuis le treizième siècle où nous commençames à raisonner.

La réputation qu'eut *Platon* ne m'étonne pas; tous les philosophes étaient inintelligibles, il l'était autant que les autres, & s'exprimait avec plus d'éloquence. Mais quel fuccès aurait *Platon*, s'il paraissait aujourd'hui dans une compagnie de gens de bon sens, & s'il

leur disait ces belles paroles qui sont dans son timée: De la substance indivisible & de la divisible, Dieu composa une troissème espèce de substance au milieu des deux, tenant de la nature du même & de l'autre; puis prenant ces trois natures ensemble, il les mêla toutes en une seule forme, & sorça la nature de l'ame à se mêler avec la nature du même; & les ayant mélées avec la substance, & de ces trois ayant fait un suppôt, il le divisa en portions convenables; chacune de ces portions était mêlée du même & de l'autre; & de la substance il sit sa division.

Ensuite il explique avec la même clarté le quaternaire de *Pythagore*. Il faut convenir que des hommes raisonnables qui viendraient de lire l'entendement humain de Locke, prieraient Platon d'aller à son école.

Ce galimatias du bon Platon n'empêche pas qu'il n'y ait de tems en tems de très-belles idées dans ses ouvrages. Les Grecs avaient tant d'esprit qu'ils en abusèrent. Mais ce qui leur fait beaucoup d'honneur, c'est qu'aucun de leurs gouvernemens ne gêna les pensées des hommes. Il n'y a que Socrate dont il soit avéré que se opinions lui coûtèrent la vie; & il sut encor moins la victime de ses opinions que celle d'un parti violent élevé contre lui. Les Athéniens, à la vérité, lui firent boire de la ciguë; mais on sait combien ils s'en repentirent; on sait qu'ils punirent ses accusateurs, & qu'ils élevèrent un temple à celui qu'ils avaient condamné. Athènes laissa une liberté entière, non-seulement à la philosophie, mais à toutes les religions. Elle recevait tous les dieux étrangers, elle avait même un autel dédié aux dieux inconnus.

Il est incontestable que les Grecs reconnaissaient un Dieu suprême, ainsi que toutes les nations dont nous avons parlé. Leur Zeus, leur Jupiter, était le maître des dieux & des hommes. Cette opinion ne changea jamais depuis Orphée; on la trouve cent fois dans Eomère: tous les autres dieux sont inférieurs. On peut les

comparer aux péris des Perses, aux génies des autres nations Orientales. Tous les philosophes, excepté les stratoniciens & les épicuriens reconnurent l'architecte du monde, le *Demiourgos*.

Ne craignons point de trop peser sur cette grande vérité historique, que la raison humaine commencée adora quelque puissance, quelque être qu'on croyait au dessus du pouvoir ordinaire, soit le soleil, soit la lune, ou les étoiles; que la raison humaine cultivée adora, malgré toutes ses erreurs, un Dieu suprême maître des élémens & des autres dieux, & que toutes les nations policées, depuis l'Inde jusqu'au sond de l'Europe, crurent en général une vie à venir, quoique plusieurs sectes de philosophes eussent une opinion contraire.



DE ZALEUCUS,

E T D E

QUELQU'AUTRES LÉGISLATEURS.

'OSE ici défier tous les moralistes & tous les législateurs, & je leur demande à tous s'ils ont rien dit de plus beau & de plus utile que l'exorde des loix de Zaleucus, qui vivais avant Pythagore, & qui fut le premier magistrat des Locriens.

Tout citoyen doit être persuadé de l'existence de la divinité. Il sussit d'observer l'ordre & l'harmonie de l'univers, pour être convaincu que le hasard ne peut l'avoir formé. On doit maîtriser son ame, la purister, en écarter tout mal, persuadé que Dieu ne peut être bien servi par les pervers, & qu'il ne ressemble point aux misérables mortels qui se laissent toucher par des magnifiques cérémonies, & par de somptueuses offrandes. La

verti

vertu seule, & la disposition constante à faire le bien, peuvent lui plaire. Qu'on cherche donc à être justes dans ses principes & dans la pratique, c'est ainsi qu'on se rendra cher à la divinité. Chacun doit craindre ce qui mene à l'ignominie, bien plus que ce qui conduit à la pauvreté. Il faut regarder comme le meilleur citoyen celui qui abandonne la fortune pour la justice; mais ceux que leurs passions violentes entraînent vers le mal, hommes, femmes, citoyens, simples habitans, doivent être avertis de se souvenir des dieux, & de penser souvent aux jugemens séveres qu'ils exercent contre les coupables; qu'ils aient devant les yeux l'heure de la mort, l'heure fatale qui nous attend tous, heure où le souvenir des fautes amène les remords, & le vain repentir de n'avoir pas soumis toutes ses actions à l'équité.

Chacun doit donc se conduire à tout moment, comme si ce moment était le dernier de sa vie; mais si un mauvais génie le porte au crime, qu'il fuie aux pieds des autels, qu'il prie le ciel d'écarter loin de lui ce génie malfaisant, qu'il se jette sur-tout entre les bras des gens de bien, dont les conseils le rameneront à la vertu, en lui

représentant la bonté de Dieu & sa vengeance.

Non, il n'y a rien dans toute l'antiquité qu'on puisse préférer à ce morceau simple & sublime, dicté par la raison & par la vertu, dépouillé d'enthousiasme & de ces figures gigantesques que le bon sens désavoue.

Charondas, qui suivit Zaleucus, s'expliqua de même. Les Platon, les Ciceron, les divins Antonins n'eurent point depuis d'autre langage. C'est ainsi que s'explique en cent endroits ce Julien qui eut le malheur d'abandonner la religion chrétienne, mais qui fit tant d'honneur à la religion naturelle; Julien le scandale de notre églife, & la gloire de l'empire Romain.

Il faut, dit-il, instruire les ignorans, & non les punir; les plaindre & non les hair. Le devoir d'un empereur est d'imiter Dieu: l'imiter, c'est d'avoir le

Essai sur les mœurs. Tom. I. The state of the s

DISCOURS

moins de besoins, & de faire le plus de bien qu'il est possible. Que ceux donc qui insultent l'antiquité apprennent à la connoître; qu'ils ne confondent pas les sages législateurs avec des conteurs de fables; qu'ils sachent distinguer les loix des plus sages magistrats, les usages ridicules des peuples; qu'ils ne disent point : On inventa des cérémonies superstitieuses, on prodigua de faux oracles & de faux prodiges; donc tous les magistrats de la Grèce & de Rome qui les toléraient, étaient des aveugles trompés & des trompeurs. C'est comme s'ils disaient, il y a des bonzes à la Chine qui abusent la populace, donc le sage Confucius était un misérable imposseur.

On doit, dans un siècle aussi éclairé que le nôtre, rougir de ces déclamations que l'ignorance a si souvent débitées contre des sages qu'il fallait imiter, & non pas calomnier. Ne sait-on pas que dans tout pays le vulgaire est imbécille, superstitieux, insensé? N'y a-t-il pas eu des convulsionnaires dans la patrie du chancelier de l'Hôpital, de Charon, de Montagne, de la Motte le Vayer, de Descartes, de Bayle, de Fontenelle, de Montesquieu? N'y a-t-il pas des méthodistes, des moraves, des millénaires, des fanatiques de toute espèce dans le pays qui eut le bonheur de donner naissance au chancelier Bacon, à ces génies immortels Newton & Locke, & à une foule de grands hommes?



రే చ్చు చెప్పాచప్పాచప్పాచిప్పార్లు చేస్తుల్ల

DE BACCHUS.

XCEPTE' les fables vis b'ement allégoriques, comme celles des Muses, de Vénus, des Graces, de l'amour, de Zéphire, & de Flore, & quelques-unes de ce genre, toutes les autres sont un ramas de contes qui n'ont d'autre mérite que d'avoir sourni de beaux vers à Ovide & à Quinault, & d'avoir exercé le pinceau de nos meilleurs peintres; mais il en est une qui paraît mériter l'attention de ceux qui aiment les recherches de l'antiquité, c'est la fable de Bacchus.

Ce Bacchus, ou Back, ou Backos, ou Dionisios, fils de dieu, a-t-il été un personnage véritable? Tant de nations en parlent ainsi que d'Hercule: on a célébré tant d'Hercule & tant de Bacchus différens, qu'on peut supposer qu'en effet il y a eu un Bacchus ainsi qu'un Hercule.

Ce qui est indubitable, c'est que dans l'Egypte, dans l'Asie & dans la Grèce, Bacchus ainsi qu'Hercule était reconnu pour un demi-dieu, qu'on célébrait leurs sêtes, qu'on leur attribuit des miracles, qu'il y avait des mystères institués au nom de Bacchus avant qu'on connût les livres juiss.

On fait affez que les Juiss ne communiquèrent leurs livres aux étrangers que du tems de Ftolomée Philadelphe, environ deux cent trente ans avant notre ère. Or avant ce tems l'Orient & l'Occident retentissaient des orgies de Bacchus. Les vers attribués à l'ancien Orphée célèbrent les conquêtes & les bienfaits de ce prétendu demi-dieu. Son histoire est si ancienne, que les pères de l'église ont prétendu que Bacchus était Noé, parce que Bacchus & Noé passent tous deux pour avoir cultivé la vigne.

Hérodote en rapportant les anciennes opinions dit

gij

que Bacchus était un Egyptien élevé dans l'Arabie-Heureuse. Les vers orphiques disent qu'il fut sauvé des eaux dans un petit coffre, qu'on l'appella Misem en mémoire de cette aventure, qu'il fut instruit des secrets des dieux, qu'il avait une verge qu'il changeait en serpent quand il voulait, qu'il passa la mer Rouge à pied sec, comme Hercule passa depuis dans son gobelet le détroit de Calpé & d'Abila; que quand il alla dans les Indes. lui & son armée jouissaient de la clarté du soleil pendant la nuit, qu'il toucha de sa baguette enchanteresse les eaux du fleuve Oronte & de l'Hidaspe, & que ces eaux s'écoulèrent pour lui laisser un passage libre. Il est dit même qu'il arrêta le cours du foleil & de la lune. Il écrivit ces loix fur deux tables de pierre. Il était anciennement représenté avec des cornes ou des rayons qui partaient de sa tête.

Il n'est pas étonnant après cela que plusieurs savans hommes, & sur-tout Bochart & Huet dans nos derniers tems, aient prétendu, que Bacchus est une copie de Moyse & de sosué. Tout concourt à favoriser la ressemblance : car Bacchus s'appellait chez les Egyptiens Ar-saph, & parmi les noms que les pères ont donnés à

Moyse on y trouve celui d'Osasirph.

Entre ces deux histoires qui paraissent semblables en tant de points, il n'est pas douteux que celle de Moyse ne soit la vérité, & que celle de Bacchus ne soit la fable. Mais il paraît que certe sable était connue des nations long-tems avant que l'histoire de Moyse sût parvenue jusqu'à elles. Aucun auteur Grec n'a cité Moyse avant Longin qui vivait sous l'empereur Aurélien; & tous avaient célébré Bacchus.

Il paraît incontestable que les Grecs ne purent prendre l'idée de Bacchus dans le livre de la loi juive qu'ils n'entendaient pas, & dont ils n'avaient pas la moindre connaissance; livre d'ailleurs si rare chez les Juiss même, que sous le roi Josias on n'en trouva qu'un seul exemplaire; livre presqu'entiérement perdu pendant l'esclavage des Juis transportés en Caldée & dans le reste de l'Asie; livre restauré ensuite par Esdras dans les tems florissans d'Athènes, & des autres républiques de la Grèce; tems où les mystères de Bacchus étaient déjà institués.

Dieu permit donc que l'esprit de mensonge divulguât les absurdités de la vie de Bacchus chez cent nations, avant que l'esprit de vérité sît connaître la vie de Moyse

à aucun peuple excepté aux Juifs.

Le favant évêque d'Avranche frappé de cette étonnante ressemblance, ne balança pas à prononcer que Moyse é ait non-seulement Bacchus, mais le Thaut, l'Osiris des Egyptiens. Il ajoute même (1), pour allier les contraires, que Moyse était aussi leur Typhon, c'est-à-dire, qu'il était à la fois le bon & le mauvais principe, le protecteur & l'ennemi, le dieu & le diable reconnu en Egypte.

Moyse, selon ce savant homme, est le même que Zoroastre. Il est Esculape, Amphion, Apollon, Faunus, Janus, Persee, Romulus, Vertumne, & ensin Adonis & Priape. La preuve qu'il était Adonis c'est que Vir-

gile a dit:

Et formosus oves ad flumina pavit Adonis.

Et le bel Adonis a gardé les moutons.

Or Moyse garda les moutons vers l'Arabie. La preuve qu'il était Priape est encor meilleure : c'est que quelquefois on représentait Priape avec un âne, & que les Juiss passèrent pour adorer un âne. Huet ajoute pour dernière confirmation, que la verge de Moyse pouvait fort bien être comparée au sceptre de Priape. (2)

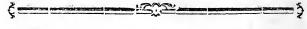
Sceptrum Priapo tribuitur, virga Mosi.

Voilà ce que Huet appelle sa démonstration. Elle n'est

(1) Proposition 4. pag. 79. & 87.

(2) Huet pag. 110.

pas à la vérité géométrique. Il est à croire qu'il en rougit les dernières années de sa vie, & qu'il se souvenait de sa démonstration, quand il sit son traité de la faiblesse de l'esprit humain, & de l'incertitude de ses connaissances.



DES MÉTAMORPHOSES

CHEZ LES GRECS,

RECUEILLIES PAR OVIDE.

L'OPINION de la migration des ames conduit naturellement aux métamorphoses, comme nous l'avons déjà vu. Toute idée qui frappe l'imagination & qui l'amuse, s'étend bientôt par tout le monde. Dès que vous m'avez persuadé que mon ame peut entrer dans le corps d'un cheval, vous n'aurez pas de peine à me faire croire que mon corps peut être changé en cheval aussi.

Les métamorphoses recueillies par Ovide, dont nous avons déjà dit un mot, ne devaient point du tout étonner un pythagoricien, un brame, un Caldéen, un Egyptien. Les dieux s'étaient changés en animaux dans l'ancienne Egypte. Derceto était devenue poisson en Syrie; Sémiramis avait été changée en colombe à Babylone. Les Juifs dans des tems très-postérieurs écrivent que Nabucodonosor sut changé en bœuf; sans compter la semme de Loth transformée en statue de sel. N'est-ce pas même une métamorphose réelle, quoique passagère, que toutes les apparitions des dieux & des génies sous la forme humaine?

Un dieu ne peut guère se communiquer à nous qu'en se métamorphosant en homme. Il est vrai que Jupiter

prit la figure d'un beau cygne pour jouir de Léda. Mais ces cas font rares; & dans toutes les religions la divinité prend toujours la figure humaine quand elle vient donner des ordres. Il ferait difficile d'entendre la voix des dieux, s'ils fe présentaient à nous en ours ou en crocodiles.

Enfin les dieux se métamorphosèrent presque partout; & dès que nous sûmes instruits des secrets de la magie, nous nous métamorphosâmes nous-mêmes. Plusieurs personnes dignes de soi se changèrent en loups. Le mot de loup-garou atteste encor parmi nous cette métamorphose.

Ce qui aide beaucoup à croire toutes ces transmutations & tous les prodiges de cette espèce, c'est qu'on ne peut prouver en forme leur impossibilité. On n'a nul argument à pouvoir alléguer à quiconque vous dira, un dieu vint hier chez moi fous la figure d'un beau jeune homme, & ma fille accouchera dans neuf mois d'un bel enfant que Dieu a daigné lui faire. Mon frère qui a ofé en douter a été changé en loup; il court & heurle actuellement dans les bois. Si la fille accouche en effet, fi l'homme devenu loup vous affirme qu'il a fubi en effet cette métamorphose, vous ne pouvez démontrer que la chose n'est pas vraie. Vous n'auriez d'autre ressource que d'assigner devant les juges le jeune homme qui a contrefait le dieu, & fait l'enfant à la demoiselle; qu'à faire observer l'oncle loup-garou, & à prendre des témoins de son imposture; mais la famille ne s'exposera pas à cer examen; elle vous foutiendra avec les prêtres du canton que vous êtes un profane & un ignorant ; ils vous feront voir que puisqu'une chenille est changée en papillon, un homme peut tout aussi aisément être changé en bête; & si vous disputez, vous serez déféré à l'inquisition du pays comme un impie qui ne croit ni aux loups-garoux, ni aux dieux qui engroffent les filles.





DE L'IDOLATRIE.

A PRÈs avoir lu tout ce qu'on a écrit sur l'idolâtrie, on ne trouve rien qui en donne une notion précise. Il femble que Locke soit le premier qui ait appris aux hommes à définir les mots qu'ils prononçaient, & à ne point parler au hasard. Le terme qui répond à idolâtrie ne se trouve dans aucune langue ancienne; c'est une expression des Grecs, des derniers âges, dont on ne s'était jamais servi avant le second siècle de notre ère. Elle fignifie adoration d'images. C'est un terme de reproche, un mot injurieux. Jamais aucun peuple n'a pris la qualité d'idolâtre ; jamais aucun gouvernement n'ordonna qu'on adorât une image comme le dieu fuprême de la nature. Les anciens Caldéens, les anciens Arabes, les anciens Perses, n'eurent long-tems ni images ni temples. Comment ceux qui vénéraient dans le soleil, les astres & le seu, les emblêmes de la divinité, peuvent-ils être appellés idolâtres? Ils révéraient ce qu'ils voyaient. Mais certainement révérer le soleil & les astres, ce n'est pas adorer une figure taillée par un ouvrier; c'est avoir un culte erronné, mais ce n'est point être idolâtre.

Je suppose que les Egyptiens aient adoré réellement le chien Anubis & le bœuf Apis, qu'ils aient été assez fous pour ne les pas regarder comme des animaux confacrés à la divinité, & comme un emblème du bien que leur Isheth, leur Isis, faisait aux hommes, pour croire même qu'un rayon céleste animât ce bœuf & ce chien consacrés, il est clair que ce n'était pas adorer une statue. Une bête n'est pas une idole.

Il est indubitable que les hommes eurent des objets de culte avant d'avoir des sculpteurs, & il est clair que ces hommes si anciens ne pouvaient point être appellés idolâtres. Il reste donc à savoir si ceux qui firent ensin placer des statues dans les temples, & qui firent révérer ces statues, se nommèrent adorateurs de statues, & leurs peuples adorateurs de statues. C'est assurément ce qu'on ne trouve dans aucun

monument de l'antiquité.

Mais en ne prenant point le titre d'idolâtres l'étaientils en effet? Etait-il ordonné de croire que la statue de bronze qui représentait la figure fantastique de Bel à Babylone était le maître, le Dieu, le Créateur du monde ? La figure de Jupiter était-elle Jupiter même, n'est-ce pas, s'il est permis de comparer les usages de notre fainte religion avec les usages antiques, n'estce pas comme si on disait que nous adorons la figure du père éternel avec un barbe longue, la figure d'une femme & d'un enfant, la figure d'une colombe? ce font des ornemens emblématiques dans nos temples. Nous les adorons si peu que quand ces statues sont de bois on s'en chauffe, dès-qu'elles pourrissent, on en érige d'autres; elles sont de simples avertissemens qui parlent aux yeux & à l'imagination. Les Turcs & les réformés croient que les catholiques sont idolàtres; mais les catholiques ne cessent de protester contre cette injure.

Il n'est pas possible qu'on adore réellement une statue, ni qu'on croie que cette statue est le Dieu suprême. Il n'y avait qu'un Jupiter, mais il y avait mille de ses statues. Or ce Jupiter qu'on croyait lancer la foudre, était supposé habiter les nuées, ou le mont Olimpe, ou la planète qui porte son nom. Ses figures ne lançaient point la foudre, & n'étaient ni dans une planète, ni dans les nuées, ni sur le mont Olimpe. Toutes les prières étaient adressées aux dseux immortels, & assurément les statues n'étaient pas immortelles.

Des fourbes, il est vrai, firent croire, & des superstitieux crurent, que des statues avaient parlé. Combien de fois nos peuples grolliers n'ont-ils pas en la même crédulité? Mais jamais chez aucun peuple ces absurdités ne furent la religion de l'état. Quelque vieille imbécille n'aura pas distingué la statue & le dieu; ce n'est pas une raison d'assimer que le gouvernement pensait comme cette vieille. Les magistrats voulaient qu'on révérât les représentations des dieux adorés, & que l'imagination du peuple sût sixée par ces signes visibles. C'est précisément ce qu'on fait dans la moitié de l'Europe. On a des sigures qui représentent Dieu le père sous la forme d'un vieillard, & on sait bien que Dieu n'est pas un vieillard. On a des images de plusieurs saints qu'on vénère, & on sait bien que ces saints ne sont pas Dieu le père.

De même si on ose le dire, les anciens ne se méprenaient pas entre les demi-dieux, les dieux, & le maître des dieux. Si ces anciens étaient idolâtres pour avoir des statues dans leurs temples, la moitié de la chrétienté est donc idolâtre aussi; & si elle ne l'est pas, les nations

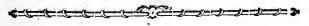
antiques ne l'étaient pas davantage.

En un mot, il n'y a pas dans toute l'antiquité un feul poëte, un feul philosophe, un feul homme d'état, qui ait dit qu'on adorait de la pierre, du marbre, du bronze, ou du bois. Les témoignages du contraire sont innombrables. Les nations idolâtres sont donc comme les sorciers, on en parle, mais il n'y en eut jamais.

Un commentateur a conclu qu'on adorait réellement la statue de Priape, parce qu'Horace en saisant parler cet épouvantail, lui fait dire, j'étais autresois un tronc, l'ouvrier incertain s'il en serait un dieu ou une escabelle, prit le parti d'en faire un dieu, &c. Le commentateur cite le prophète Baruc, pour prouver que du tems d'Horace on regardait la figure de Priape comme une divinité réelle. Il ne voit pas qu'Horace se moque & du prétendu dieu & de sa statue. Il se peut qu'une de se servantes en voyant cette énorme figure, crut qu'elle

avait quelque chose de divin : mais affurément tous ces Priapes de bois dont les jardins étaient remplis pour chasser les oiseaux, n'étaient pas regardés comme les créateurs du monde.

Il est dit que Moyse, malgré la loi divine de ne faire aucune représentation d'hommes ou d'animaux, érigea un serpent d'airain, ce qui était une imitation du serpent d'argent que les prêtres d'Egypte portaient en procession; mais quoique ce serpent sût fait pour guérir les morsures des serpens véritables, cependant on ne l'adorait pas. Salomon mit deux chérubins dans le temple; mais on ne regardait pas ces chérubins comme des dieux. Si donc dans le temple des Juiss & dans les nôtres, on a respecté des statues sans être ido-lâtres, pourquei tant de reproches aux autres nations? Ou nous devons les absoudre, ou elles doivent nous accuser.



DES ORACLES.

L est évident qu'on ne peut savoir l'avenir, parce qu'on ne peut savoir ce qui n'est pas; mais il est clair aussi qu'on peut conjecturer un événement.

Vous voyez une armée nombreuse & disciplinée conduite par un ches habile, s'avancer dans un lieu avantageux, contre un capitaine imprudent suivi de peu de troupes mal armées, mal postées, & dont vous savez que la moitié le trahit; vous prédisez que ce capitaine sera battu.

Vous avez remarqué qu'un jeune homme & une fille s'aiment éperdument; vous les avez observés fortant l'un & l'autre de la maison paternelle; vous annoncez que dans peu cette fille sera enceinte; vous ne vous trompez guère. Toutes les prédictions se réduisent au

calcul des probabilités. Il n'y a donc point de nation chez laquelle on n'ait fait des prédictions qui se sont en effet accomplies. La plus célèbre, la plus confirmée est celle que fit ce traître Flavien Josephe à Vespasien & Titus son fils, vainqueurs des Juiss. Il voyait Vespasien & Titus adorés des armées Romaines dans l'Orient, & Néron détefté de tout l'empire. il ose pour gagner les bonnes graces de Vestrasien, lui prédire au nom du Dieu des Juits (1) que lui & son fils seront empereurs. Ils le furent en effet; mais il est évident que Josephe ne risquait rien. Si Vestrasien succombe un jour en prétendant à l'empire, il n'est pas en état de punir Josephe; s'il est empereur, il le récompense; & tant qu'il ne règne pas, il espère régner. Vespasien fait dire à ce Joseph: que s'il est prophète il devait avoir prédit la prise de Jotapat qu'il avait en vain défendue contre l'armée Romaine. Josephe répond qu'en effet il l'avait prédite, ce qui n'était pas bien surprenant. Quel commandant en foutenant un siége dans une petite place contre une grande armée ne prédit pas que la place fera prise?

Il n'était pas bien difficile de sentir qu'on pouvait s'attirer le respect & l'argent de la multitude en faifant le prophète, & que la crédulité du peuple devait
être le revenu de quiconque saurait le tromper. Il y
eut par-tout des devins; mais ce n'était pas affez de
ne prédire qu'en son propre nom, il fallait parler au
nom de la divinité: & depuis les prophètes de l'Egypte qui s'appellaient les voyans, jusqu'à Ulpius prophète du mignon de l'empereur Adrien devenu dieu,
il y eut un nombre prodigieux de charlatans sacrés,
qui firent parler les dieux pour se mequer des hommes. On sait assez comment ils pouvaient réussir; tantôt par une réponse ambiguë qu'ils expliquaient ensuite
comme ils voulaient, tantôt en corrompant des do-

⁽¹⁾ Joseph liv. 3. ch. 28.

mestiques, en s'informant d'eux secrétement des aventures des dévots qui venaient les consulter. Un idiot était tout étonné qu'un fourbe lui dît de la part de Dieu ce qu'il avait fait de plus caché.

Ces prophètes passaient pour savoir le passé, le préfent & l'avenir ; c'est l'éloge qu'Homère fait de Calchas. Je n'ajouterai rien ici à ce que le favant Vandale, & le judicieux Fontenelle son rédacteur, on dit des oracles. Ils ont dévoilé avec fagacité des siècles de fourberie; & le jésuite Balthus montra bien peu de fens, ou beaucoup de malignité, quand il foutint contr'eux la vérité des oracles payens, par les principes de la religion chrétienne. C'était réellement faire à Dieu une injure, de prétendre que ce Dieu de bonté & de vérité eût lâché les diables de l'enfer, pour venir faire sur la terre ce qu'il ne fait pas lui-même, pour réndre des oracles.

Ou ces diables disaient vrai, & en ce cas il était impossible de ne les pas croire; & Dieu lui-même appuyant toutes les fausses religions par des miracles journaliers, jetait lui - même l'univers entre les bras de ses ennemis: Ou ils disaient faux; & en ce cas: Dieu déchaînait les diables pour tromper tous les hommes. Il n'y a peut-être jamais eu d'opinion plus absurde.

L'oracle le plus fameux fut celui de Delphes. On choisit d'abord de jeunes filles innocentes, comme plus propres que les autres à être inspirées, c'est-à-dire, à proférer de bonne foi le galimathias que les prêtres leur dictaient. La jeune pythie montait sur un trépied posé dans l'ouverture d'un trou dont il sortait une exhalaison prophétique. L'esprit divin entrait sous la robe de la pythie par un endroit fort humain; mais depuis qu'une jolie pythie fut enlevée par un dévot, on prit des vieilles pour faire le métier : & je crois que c'est la raison pour laquelle l'oracle de Delphes commença à perdre beaucoup de son crédit.

アゼルで言う

Les divinations, les augures, étaient des espèces d'oracles, & sont, je crois, d'une plus haute antiquiré; car il fallait bien des cérémonies, bien du tems pour achalander un oracle divin qui ne pouvait se passer de temple & de prêtres; & rien n'était plus aisse que de dire la bonne aventure dans les carresours. Cet art se subdivisa en mille façons; on prédit par le vol des oiseaux, par le foie des moutons, par les plis formés dans la paume de la main, par des cercles tracés sur la terre, par l'eau, par le seu, par des petits cailloux, par des baguettes, par tout ce qu'on imagina; & souvent même par un pur enthousiasme qui tenait lieu de toutes les règles. Mais qui fut celui qui inventa cet art? ce sur le premier frippon qui rencontra un imbécille.

La plupart des prédictions étaient comme celles de l'almanach de Liége. Un grand mourra, il y aura des naufrages. Un juge de village mourait-il dans l'année? c'était, pour ce village, le grand dont la mort était prédite. Une barque de pêcheurs était-elle submergée? voilà les grands naufrages annoncés. L'auteur de l'almanach de Liége est un sorcier, soit que ses prédictions soint accomplies, soit qu'elles ne le soient pas; car si quelque événement les savorise, sa magie est démontrée: si les événemens sont contraires, on applique la prédiction à toute autre chose, & l'allégorie le tire d'affaire.

L'almanach de Liége a dit qu'il viendrait un peuple du Nord qui détruirait tout; ce peuple ne vient point; mais un vent du Nord fait geler quelques vignes, c'est ce qui a été prédit par Matthieu Lansberge. Quelqu'un ose-t-il douter de son savoir? aussi-tôt les colporteurs le dénoncent comme un mauvais citoyen, & les astrologues le traitent même de petit esprit, & de méchant raisonneur.

Les funnites mahométans ont beaucoup employé cette

méthode dans l'explication du koran de Mahomet. L'étoile Aldebaram avait été en grande vénération chez les Arabes: elle fignifie l'œil du taureau; cela voulait dire que l'œil de Mahomet éclairerait les Arabes, & que comme un taureau il frapperait ses ennemis de ses cornes.

L'arbre acacia était en vénération dans l'Arabie, on en faisait de grandes haies qui préservaient les moissons de l'ardeur du soleil; Mahomet est l'acacia qui doit couvrir la terre de son ombre salutaire. Les Turcs sensés rient de ces bêtises subtiles; les jeunes semmes n'y pensent pas; les vieilles dévotes y croient; & celui qui dirait publiquement à un derviche qu'il enseigne des sottises, courrait risque d'être empâlé. Il y a eu des savans qui ont trouvé l'histoire de leur tems dans l'iliade & dans l'odyssée; mais ces savans n'ont pas fait la même sortune que les commentateurs de l'alcoran.

La plus brillante fonction des oracles fut d'affurer la victoire dans la guerre. Chaque armée, chaque nation avait ses oracles qui lui promettaient des triomphes. L'un des deux partis avait reçu infailliblement un oracle véritable. Le vaincu qui avait été trompé attribuait sa défaite à quelque faute commise envers les dieux après l'oracle rendu; il espérait qu'une autre fois l'oracle s'accomplirait. Ainsi presque toute la terre s'est nourrie d'illusion. Il n'y eut presque point de peuple qui ne conservât dans ses archives, ou qui n'eût par la tradition orale, quelque prédiction qui l'affurait de la conquête du monde, c'est-à-dire, des nations voisines; point de conquérant qui n'ait été prédit formellement, aussi-tôt après sa conquête. Les Juifs même, enfermés dans un coin de terre presque inconnu entre l'Anti-Liban, l'Arabie Déferte & la Pétrée, espérèrent comme les autres peuples d'être les maîtres de l'univers, fondés sur mille oracles que nous expliquons dans un sens mystique, & qu'ils entendaient dans le sens littéral.

华东安东京

DESSIBYLLES

CHEZ LES GRECS,

ET DE LEUR INFLUENCE

SUR LES AUTRES NATIONS.

ORSQUE presque toute la terre était remplie d'oracles, il y eut de vicilles filles qui sans être attachées à aucun temple s'avisèrent de prophétiser pour leur compte. On les appella sibylles, mot grec de la dialecte de Laconie, qui signifie conseil de Dieu. L'antiquité en compte dix principales en divers pays. On sait assez le conte de la bonne semme qui vint apporter dans Rome à l'ancien Tarquin, les neus livres de l'ancienne sibylle de Cumes. Comme Tarquin marchandait trop, la vieille jeta au feu le six premiers livres, & exigea autant d'argent des trois restans, qu'elle en avoit demandé des neus entiers. Tarquin les paya. Ils furent, diton, conservés à Rome, jusqu'au tems de Sylla, & furent consumés dans un incendie du Capitole.

Mais comment se passer des prophéties des sibylles? On envoya trois sénateurs à Erytre, ville de Grèce où l'on gardait précieusement un millier de mauvais vers grecs, qui passaient pour être de la façon de la sibylle Erytrée. Chacun en voulait avoir des copies. La sibylle Erytrée avait tout prédit. Il en était de ses prophéties comme de celles de Nostradamus parminous. On ne manquait pas à chaque événement de forger quelques

vers grecs qu'on attribuait à la sibylle.

Auguste qui craignait avec raison qu'on ne trouvât dans cette rapsodie quelques vers qui autoriseraient des conspirations, désendit sous peine de mort qu'aucun Romain eût chez lui des vers sibyllins; désense digne

ďun

d'un tyran foupçonneux, qui conservait avec adresse

un pouvoir usurpé par le crime.

Les vers sibyllins furent respectés plus que jamais quand il fut défendu de les lire. Il fallait bien qu'ils continssent la vérité, puisqu'on les cachait aux citoyens.

Virgile, dans son églogue sur la naissance de Pollion ou de Marcellus ou de Drusus, ne manqua pas de citer l'autorité de la sibylle de Cumes, qui avait prédit nettement que cet enfant qui mourut bientôt après, ramenerait le siècle d'or. La sibylle Erytrée avoit, disait-on alors, prophétifé aussi à Cumes. L'enfant nouveau-né appartenant à Auguste ou à son favori, ne pouvait manquer d'être prédit par la fibylle. Les prédictions, d'ailleurs, ne sont jamais que pour les grands, les petits

n'en valent pas la peine.

Ces oracles des sibylles était donc toujours en trèsgrande réputation, les premiers chrétiens trop emportés par un faux zèle, crurent qu'ils pouvaient forger de pareils oracles, pour battre les gentils par leurs propres armes. Hermas & St. Justin passent pour être les premiers qui eurent le malheur de soutenir cette imposture. St. Justin cite des oracles de la sibylle de Cumes, débités par un chrétien qui avait pris le nom d'Istape, & prétendait que sa sibylle avait vécu du tems du déluge. St. Clément (I) d'Alexandrie, dans ses stromates, assure que l'apôtre St. Paul recommande dans ses épîtres la lecture des sibylles, qui ont manifestement prédit la naissance du fils de Dieu.

Il faut que cet épître de St. Paul soit perdue; car on ne trouve ces paroles ni rien d'approchant dans aucune des épîtres de St. Paul. Il courait dans ce tems-là parmi les chrétiens, une infinité de livres que nous n'avons plus, comme les prophéties de Jaldabasth, celles de Seth, d'Enoch & de Kam; la pénitence d'Adam, l'histoire de Zacharie père de St. Jean, l'évangile des

⁽¹⁾ Strom. Liv. 6.

DISCOURS

Egyptiens; l'évangile de St. Pierre, d'André, de Jacques; l'évangile d'Eve, l'apocalypse d'Adam, les lettres de Jesus-Christ, & cent autres écrits, dont il reste à peine quelques fragmens, ensevelis dans des livres qu'on ne lit guère.

L'église chrétienne était alors partagée en société judaïssante, & société non-judaïssante. Ces deux étaient divifées en plusieurs autres. Quiconque se sentait un peu de talent, écrivait pour son parti. Il y eut plus de cinquante évangiles jusqu'au concile de Nicée, il ne nous en reste aujourd'hui que ceux de la vierge, de l'enfance, & de Nicodème. On forgea sur-tout des vers attribués aux anciennes sibylles. Tel était le respect du peuple pour ces oracles fibyllins, qu'on crut avoir besoin de cet appui étranger pour fortifier le christianisme naissant. Non-feulement on fit des vers grecs fibyllins, qui annoncaient Jesus - Christ; mais on les fit en acrossiches, de manière que les lettres de ces mots Jesous Chreistos ios Soter, étaient l'un après l'autre le commencement de chaque vers. C'est dans ces poésies qu'on trouve cette prédiction :

> Avec cinq pains & deux poissons, Il nourrira cinq mille hommes au désert, Et en ramassant les morceaux qui resteront, Il en remplira douze paniers.

On ne s'en tint pas là; on imagina qu'on pouvait détourner en faveur du christianisme le sens des vers de la quatrième églogue de Virgile:

Ultima Cumai venit jam carminis atas: Jam nova progenies calo demittitur alto.

Les tems de la fibylle enfin font arrivés , Un nouveau rejeton descend du haut des cieux.

Cette opinion eut un si grand cours dans les premiers siècles de l'église, que l'empereur Constantin la soutint

hautement. Quand un empereur parlait, il avait surement raison. Virgile passa long-tems pour un prophète. Ensin, on était si persuadé des oracles des sibylles, que nous avons dans une de nos hymnes qui n'est pas sort ancienne, ces deux vers remarquables.

> Solvet faclum'in favilla, Tefte David cum fibylla. Il mettra l'univers en cendres, Témoins la fibylle & David.

Parmi les prédictions attribuées aux fibylles, on faisait sur-tout valoir le règne de mille ans, que les pères de l'église adoptèrent jusqu'au tems de Théodose

Second.

Ce règne de Jesus-Christ pendant mille ans sur la terre était sondé d'abord sur la prophétie de St. Luc (ch. 21.) prophétie mal-entendue, que Jesus-Christ viendrait dans les nuées, dans une grande puissance & dans une grande majesté, avant que la génération présente sût passée. La génération avait passé; mais St. Paul avait dit aussi dans sa première épître aux Thessaloniciens chap. 4.

Nous vous déclarons, comme l'ayant appris du Seigneur, que nous qui vivons, & qui sommes réserves pour son avénement, nous ne préviendrons point ceux

qui sont déjà dans le sommeil.

Car aussi-tôt que le signal aura été donné par la voix de l'archange, & par le son de la trompette de Dieu, le Seigneur lui-même descendra du ciel, & ceux qui serons morts en Jesus-Christ ressurgirement les premiers.

Puis nous autres qui sommes vivans, & qui serons demeurés jusqu'alors, nous serons emportés avec eux dans les nuées, pour aller au-devant du Seigneur au milieu de l'air, & ainsi nous vivrons pour jamais avec le Seigneur.

Il est bien étrange que Paul dise que c'est le Seigneur

DISCOURS

lui-même qui lui avait parlé; car Paul; loin d'avoir été un des disciples de Christ, avait été long-tems un de ses persécuteurs. Quoi qu'il en puisse être, l'apocalypse avait dit aussi, chap. 20, que les justes régneraient sur la terre pendant mille ans avec Jesus-Christ.

On s'attendait donc à tout moment que Jesus-Christ descendrait du ciel pour établir son règne, & rebâtir Jérusalem, dans laquelle les chrétiens devaient se réjouir avec les patriarches.

Cette nouvelle Jérusalem était annoncée dans l'apocalypse. Moi Jean, je vis la nouvelle Jérusalem qui defcendait du ciel parée comme une épousée... Elle avait
une grande & haute muraille. Douze portes, & un ange
à chaque porte... Douze fondemens où sont les noms des
apôtres de l'agneau... Celui qui me parlait avait une
toise d'or pour mesurer la ville, les portes & la muraille.
La ville est bátie en quarré, elle est de douze mille stades;
sa longueur, sa largeur & sa hauteur sont égales... Il en
mesura aussi la muraille qui est de cent quarante-quatre
coudées... Cette muraille était de jaspe, & la ville était
d'or, &c.

On pouvait se contenter de cette prédiction, mais on voulut encor avoir pour garant une sibylle, à qui l'on fait dire à-peu-près les mêmes choses. Cette per-suasion s'imprima si fortement dans les esprits, que St. Justin dans son dialogue contre Triphon, dit qu'il en est convenu, & que Jesus doit venir dans cette Jérusalem boire & manger avec ses disciples.

St. Irenée se livra si pleinement à cette opinion, qu'il attribue à St. Jean l'évangéliste ces paroles: Da nsla nouvelle Jérusalem chaque sep de vigne produira dix mille branches, & chaque branche dix mille bourgeons, chaque bourgeon dix mille grappes, chaque grappe dix mille grains, chaque raisin vingt-cinq amphores de vin. Et quand un des saints vendangeurs cueillera un

raisin, le raisin voisin lui dira, prends-moi, je suis meilleur que lui. (1)

Ce n'était pas affez que la fibylle eût prédit ces merveilles, on avait été témoin de l'accomplissement. On vit au rapport de *Tertullien* la Jérusalem nouvelle descendre du ciel pendant quarante nuits consécutives.

Tertullien s'exprime ainsi (2) Nous confessons que le royaume nous est promis pour mille ans en terre, après la résurrection dans la cité de Jérusalem apportée du ciel ici-bas.

C'est ainsi que l'amour du merveilleux & l'envie d'entendre & de dire des choses extraordinaires, a perverti le sens commun dans tous les tems. C'est ainsi qu'on s'est servi de la fraude, quand on n'a pas eu la force. La religion chrétienne sut d'ailleurs soutenue par des raisons si solides, que tout cet amas d'erreurs ne put l'ébranler. On dégagea l'or pur de tout cet alliage, & l'église parvint par degrés à l'état où nous la voyons aujourd'hui.

:==:==:*

DES MIRACLES.

EVENONS toujours à la nature de l'homme; il n'aime que l'extraordinaire; & cela est si vrai que si-tôt que le beau, le sublime est commun, il ne paraît plus ni beau ni sublime. On veut de l'extraordinaire en tout genre; & on va jusqu'à l'impossible. L'histoire ancienne ressemble à celle de ce chou plus grand qu'une maison, & à ce pot plus grand qu'une église, fait pour cuire ce chou.

Quelle idée avons-nous attachée au mot miracle, qui d'abord fignifiait chose admirable? Nous avons dit,

⁽¹⁾ Irenée, chap. 35. liv. 5. (2) Tert. contre Martion liv. 3.

c'est ce que la nature ne peut opérer, c'est ce qui est contraire à toutes ses loix. Ainsi l'Anglais qui promit au peuple de Londres de se mettre tout entier dans une bouteille de deux pintes, annonçait un miracle. Et autresois on n'aurait pas manqué de légendaires qui auraient affirmé l'accomplissement de ce prodige, s'il en était revenu quelque chose au couvent.

Nous croyons sans difficulté aux vrais miracles, opérés dans notre sainte religion, & chez les Juiss dont la religion prépara la nôtre. Nous ne parlons ici que des autres nations, & nous ne raisonnons que suivant les règles du bon sens, toujours soumises à la révélation,

Quiconque n'est pas illuminé par la foi, ne peut regarder un miracle que comme une contravention aux loix éternelles de la nature. Il ne lui paraît pas possible que Dieu dérange son propre ouvrage; il fait que tout est sié dans l'univers par des chaînes que rien ne peut rompre. Il fait que Dieu étant immuable, ses loix le sont aussi, & qu'une roue de la grande machine ne peut s'arrêter, sans que la nature entière soit dérangée.

Si Jupiter en couchant avec Alemène fait une nuit de vingt - quatre heures lorsqu'elle devait être de douze, il est nécessaire que la terre s'arrête dans son cours, & reste immobile douze heures entières. Mais comme les mêmes phénomènes du ciel reparaissent la nuit suivante, il est nécessaire aussi que la lune & toutes les planètes se soient arrêtées. Voilà une grande révolution dans tous les orbes célestes, en faveur d'une semme de Thèbes en Béotie.

Un mort reffuscite au bout de quelques jours : il faut que toutes les parties imperceptibles de son corps qui s'étaient exhalées dans l'air, & que les vents avaient emportées au loin, reviennent seremettre chacunes à leur place, que les vers & les oiseaux, ou les autres animaux nourris de la substance de ce cadavre, rendent chacun ce qu'ils lui ont pris. Les vers engraissés des

entrailles de cet homme auront été mangés par des hirondelles, ces hirondelles par des pigrièches, ces pigrièches par des faucons, ces faucons par des vautours. Il faut que chacun restitue précisément ce qui appartenait au mort : sans quoi ce ne serait plus la même personne. Tout cela n'est rien encor, si l'ame ne revient dans son hôtellerie.

Si l'être éternel qui a tout prévu, tout arrangé, qui gouverne tout par des loix immuables, devient contraire à lui-même en renversant toutes ses loix, ce ne peut être que pour l'avantage de la nature entière. Mais il paraît contradictoire de supposer un cas où le créateur & le maître de tout, puisse changer l'ordre du monde pour le bien du monde. Car ou il a prévu le prétendu besoin qu'il en aurait, ou il ne l'a pas prévu. S'il l'a prévu, il y a mis ordre dès le commencement; s'il ne l'a pas prévu, il n'est plus Dieu.

On dit que c'est pour faire plaisir à une nation, à une famille, que l'être éternel ressuscite Félops, Hippolite, Hérès, & quelques autres fameux personnages; mais il ne paraît pas vraisemblable que le maître commun de l'univers cublie le soin de cet univers en faveur de

cet Hippolite & de ce Pélops.

Plus les miracles sont incroyables, (felon les faibles lumières de notre esprit) plus ils ont été crus. Chaque peuple eut tant de prodiges, qu'ils devinrent des choses très-ordinaires. Aussi ne s'avisait-on pas de nier ceux de ses voisins. Les Grecs disaient aux Egyptiens, aux nations Asiatiques, les dieux vous ont parlé quelquesois, ils nous parlent tous les jours; s'ils ont combattu vingt sois pour vous, ils se sont mis quarante sois à la tête de nos armées. Si vous avez des métamorphoses, nous en avons cent sois plus que vous. Si vos animaux parlent, les nôtres ont fait de très-beaux discours. Il n'y a pas même jusqu'aux Romains chez qui les bêtes n'aient pris la parole pour prédire l'avenir. Tite - Live rapporte

qu'un bœuf s'écria en plein marché, Rome, prends-garde à toi. Pline dans son livre 8, dit qu'un chien parla lorsque Tarquin sut chasse du trône. Une corneille, si l'on en croit Suétone, s'écria dans le Capitole, lorsqu'on allait assassine Domitien, estai panta kalos, c'est fort bien sait, tout est bien. C'est ainsi qu'un des chevaux d'Achille, nommé Xante, prédit à son maître qu'il mourra devant Troye. Avant le cheval d'Achille, le bélier de Fhrixus avait parlé, aussi-bien que les vaches du mont Olympe. Ainsi au lieu de résuter les sables, on enchérissait sur elles. On faisait comme ce praticien à qui on produisait une fausse obligation; il ne s'amusa point à plaider, il produisit sur le champ une fausse quitance.

Il est vrai que nous ne voyons guère de morts ressuscités chez les Romains, ils s'en tenaient à des guérisons miraculeuses. Les Grecs plus attachés à la métempsicose, eurent beaucoup de résurrections. Ils tenaient ce secret des Orientaux, de qui toutes les sciences & les su-

perstitions étaient venues.

De toutes les guérisons miraculeuses les plus attestées, les plus authentiques, sont ceiles de cet aveugle à qui l'empereur Vespassien rendit la vue, & de ce paralytique auquel il rendit l'usage de ses membres. C'est dans Alexandrie que ce double miracle s'opère; c'est devant un peuple innombrable, devant des Romains, des Grecs. des Egyptiens. C'est sur son tribunal que Vespasien opère ces prodiges. Ce n'est pas lui qui cherche à se faire valoir par des prestiges, dont un monarque affermi n'a pas besoin. Ce sont ces deux malades eux-mêmes qui, prosternés à ses pieds, le conjurent de les guérir : il rougit de leurs prières, il s'en moque, il dit qu'une telle guérison n'est pas au pouvoir d'un mortel. Les deux infortunés infistent : Séravis leur est apparu; Sérapis leur a dit qu'ils seraient guéris par Vespasien. Enfin il se laisse fléchir, il les touche sans se flatter du succès. La divinité favorable à sa modestie & à sa

vertu, lui communique son pouvoir; à l'instant l'aveugle voit & l'estropié marche. Alexandrie, l'Egypte, tout l'empire applaudissent à Vespasien, savori du ciel. Le miracle est consigné dans les archives de l'empire, & dans toutes les histoires contemporaines. Cependant avec le tems ce miracle n'est cru de personne, parce

que personne n'a intérêt de le soutenir.

Si l'on en croit je ne sais quel écrivain de nos siècles barbares, nommé Helgaut, le roi Robert sils de Hugues Capet guérit aussi un aveugle. Ce don des miracles dans Robert sut apparemment la récompense de la charité avec laquelle il avait sait brûler le confesseur de sa femme & des chanoines d'Orléans accusés de ne pas croire l'infaillibilité & la puissance absolue du pape, & par conséquent d'être manichéens: ou si ce ne sut pas le prix de cette bonne action, ce sut celui de l'excommunication qu'il soussirit pour avoir couché avec la reine sa femme.

Les philosophes ont fait des miracles comme les empereurs & les rois. On connaît ceux d'Apollonios de Thiane; c'était un philosophe pythagoricien, tempérant, chaste & juste, à qui l'histoire ne reproche aucune action équivoque, ni aucune de ces faiblesses dont fut accusé Socrate. Il voyagea chez les mages & chez les brachmanes, & fut d'autant plus honoré par-tout, qu'il était modeste, donnant toujours de fages conseils, & disputant rarement. La prière qu'il avait coutume de faire aux dieux est admirable: Dieux immortels, accordez-nous ce que vous jugerez convenable, & dont nous ne soyons pas indignes. Il n'avait nul enthousiasme; ses disciples en eurent : ils lui supposèrent des miracles qui furent recueillis par Philostrate. Les Thianéens le mirent au rang des demi-dieux, & les empereurs Romains approuvèrent son apothéose. Mais avec le tems, l'apothéose d'Apollonios eut le sort de celui qu'on décernait aux empereurs Romains, & la chapelle d'Apollonios fut aussi déserte que le Socrateion élevé par les Athéniens à Socrate.

Les rois d'Angleterre depuis St. Edouard, jusqu'au roi Guillaume trois, firent journellement un grand miracle, celui de guérir les écrouelles que les médecins ne pouvaient guérir. Mais Guillaume trois ne voulut point faire de miracles, & ses successeurs s'en sont abstenus comme lui. Si l'Angleterre éprouve jamais quelque grande révolution qui la replonge dans l'ignorance, alors elle aura des miracles tous les jours.



DES TEMPLES.

N n'eut pas un temple si-tôt qu'on reconnut un Dieu. Les Arabes, les Caldéens, les Persans qui révéraient les astres ne pouvaient guère avoir d'abord des édifices consacrés; ils n'avaient qu'à regarder le ciel, c'était-là leur temple. Celui de Bel à Babylone passe pour le plus ancien de tous; mais ceux de Brama dans l'Inde, doivent être d'une antiquité plus reculée; au moins les brames le prétendent.

Il est dit dans les annales de la Chine que les premiers empereurs facrissaient dans un temple. Celui d'Hercule à Tyr ne paraît pas être des plus anciens. Hercule ne sut jamais chez aucun peuple qu'une divinité secondaire; cependant le temple de Tyr est très-antérieur à celui de Judée. Hiram en avait un magnisque lorsque Salomon aidé par Hiram bâtit le sien. Hérodote qui voyagea chez les Tyriens, dit que de son tems les archives de Tyr ne donnaient à ce temple que deux mille trois cents ans d'antiquité. L'Egypte était remplie de temples depuis long-tems. Hérodote dit encor qu'il apprit que le temple de Vulcain à Memphis avait été bâti par Mènes vers le

tems qui répond à trois mille ans avant notre ère; & il n'est pas à croire que les Egyptiens eussent élevé un temple à Vulcain avant d'en avoir donné à Isis leur principale divinité.

Je ne puis concilier avec les mœurs ordinaires de tous les hommes, ce que dit Hérodote au livre fecond; il prétend qu'excepté les Egyptiens & les Grecs tous les autres peuples avaient coutume de coucher avec les femmes au milieu de leurs temples. Je soupconne le texte grec d'avoir été corrompu; les hommes les plus sauvages s'abstiennent de cette action devant des témoins. On ne s'est jamais avisé de caresser sa femme ou sa maîtresse en présence de gens pour qui on a les moindres égards.

Il n'est guère possible que chez tant de nations qui étaient religieuses jusqu'au plus grand scrupule, tous les peuples eussent été des lieux de prostitution. Je crois qu'Hérodote a voulu dire que les prêtres qui habitaient dans l'enceinte qui entourait le temple, pouvaient coucher avec leurs femmes dans cette enceinte qui avait le nom de temple, comme en usaient les prêtres Juifs, & d'autres : mais que les prêtres Egyptiens n'habitant point dans l'enceinte, s'abstenaient de toucher à leurs femmes quand ils étaient de garde dans les porches dont le temple était entouré.

Les petits peuples furent très-long-tems sans avoir de temples. Ils portaient leurs dieux dans des coffres, dans des tabernacles. Nous avons déjà vu que quand les Juifs habitèrent les déserts à l'orient du lac Asphaltide, ils portaient le tabernacle du dieu Rempham, du dieu Moloc, du dieu Kium, comme le disent Jérémie,

Amos & St. Etienne.

C'est ainsi qu'en usaient toutes les autres petites nations du désert. Cet usage doit être le plus ancien de tous, par la raison qu'il est bien plus aisé d'avoir un coffre que de bâtir un grand édifice.

C'est probablement de ces dieux portatiss que vint la coutume des processons qui se firent chez tous les peuples. Car il semble qu'on ne se serait pas avisé d'ôter un dieu de sa place dans son temple pour le promener dans la ville; se cette violence eût pu paraître un facrilége, si l'ancien usage de porter son dieu sur un charriot, ou sur un brancard, n'avait pas été dès long-tems établi.

La plupart des temples furent d'abord des citadelles, dans lesquelles on mettait en fureté les choscs sacrées. Ainsi le palladium était dans la forteresse de Troye, les boucliers descendus du ciel se gardaient dans le

capitole.

Nous voyons que le temple des Juifs était une maison forte, capable de soutenir un assaut. Il est dit au troisième livre des rois que l'édifice avait soixante coudées de long, & vingt de large; c'est environ quatre-vingtdix pieds de long sur trente de face. Il n'y a guère de plus petit édifice public. Mais cette maison étant de pierre & bâtie sur une montagne, pouvait au moins se désendre d'une surprise: les fenêtres qui étaient beaucoup plus étroites au-dehors qu'en-dedans, ressemblaient à des meurtrières.

Il est dit que les prêtres logeaient dans des appentis

de bois adoffés à la muraille.

Il est difficile de comprendre les dimensions de cette architecture. Le même livre des rois nous apprend que sur les murailles de ce temple il y avait trois étages de bois : que le premier avait cinq coudées de large, le second six, & le rroissème sept. Ces proportions ne sont pas les nôtres; ces étages de bois auraient surpris Michel Ange & Bradamante. Quoi qu'il en soit ; il saut considérer que ce temple était bâti sur le penchant de la montagne Meria, & que par conséquent il ne pouvait avoir une grande prosondeur. Il fallait monter plusieurs degrés pour arriver à la petite esplanade où sur bâti

le fanctuaire long de vingt coudées. Or un temple dans lequel il faut monter & descendre est un édifice barbare. Il était recommandable par sa fainteté, mais non pas par son architecture. Il n'était pas nécessaire pour les desseins de Dieu que la ville de Jérusalem sût la plus magnifique des villes, & son peuple le plus puissant des peuples; il n'était pas nécessaire non plus que son temple surpassat celui des autres nations; le plus beau des temples est celui où les hommages les plus purs lui sont ofserts.

La plupart des commentateurs se sont donnés la peine de dessiner cet édifice chacun à sa manière. Il est à croire qu'aucun de ces dessinateurs n'a jamais bâti de maison. On conçoit pourtant que les murailles qui portaient ces trois étages étant de pierres, on pouvait se désendre un jour ou deux daas cette petite

retraite.

Cette espèce de forteresse d'une peuple privé des arts ne tint pas contre Nabuzardam, l'un des capitaines du roi de Babylone que nous nommons Nabu-

codonofor.

Le second temple bâti par Néhémie fut moins grand & moins somptueux. Le livre d'Esdras nous apprend que les murs de ce nouveau temple n'avaient que trois rangs de pierres brutes, & que le reste était de simple bois. C'était bien plutôt une grange qu'un temple. Mais celui qu'Hérode sit bâtir depuis su une vraie forteresse. Il su obligé, comme nous l'apprend Josephe, de démolir le temple de Néhémie, qu'il appelle le temple d'Aggée. Hérode combla une partie du précipice au bas de la montagne Moria pour faire une plate-forme appuyée d'un très-gros mur sur lequel le temple fut élevé. Près de cet édifice était la tour Antonia qu'il fortissa encor; de sorte que ce temple était une vraie citadelle.

En effet, les Juifs osèrent s'y défendre contre l'ar-

mée de Titus jusqu'à ce qu'un foldat romain ayant jeté une folive enflammée dans l'intérieur de ce fort, tout prit seu à l'instant. Ce qui prouve que les bâtimens dans l'enceinte du temple n'étaient que de bois du tems d'Hérode ainsi que sous Néhémie & sous Salomon.

Ces bâtimens de fapin contredifent un peu cette grande magnificence dont parle l'exagérateur Josephe. Il dit que Titus étant entré dans le fanctuaire l'admira; & avoua que fa richesse passait sa renommée. Il n'y a guère d'apparence qu'un empereur Romain au milieu du carnage, marchant sur des monceaux de morts, s'amusât à considèrer avec admiration un édifice de vingt coudées de long tel qu'était le fanctuaire, & qu'un homme qui avait vu le capitole sût surpris de la beauté d'un temple juis. Ce temple était très-saint, sans doute; mais un sanctuaire de vingt coudées de long n'avait pas été bâti par un Vitruve. Les beaux temples étaient ceux d'Ephèse, d'Alexandrie, d'Athènes, d'Olympie, de Rome.

Josephe dans sa déclamation contre Appion, dit qu'il ne fallait qu'un temple aux Juis, parce qu'il n'y a qu'un Dieu. Ce raisonnement ne paraît pas concluant; car si les Juis avaient eu sept ou huit cents milles de pays, comme tant d'autres peuples, il aurait fallu qu'ils passasser leur vie à voyager pour aller sacrisser dans ce temple chaque année. De ce qu'il n'y a qu'un Dieu, il suit que tous les temples du monde ne doivent être élevés qu'à lui, mais il ne suit pas que la terre ne doive avoir qu'un temple. La superstition a

toujours une mauvaise logique.

D'ailleurs comment Josephe peut-il dire qu'il ne fallait qu'un temple aux Juifs, lorsqu'ils avaient depuis le règne de Ptolomée Philometor le temple assez connu

de l'Onion à Bubaste en Egypte?

DE LA MAGIE.

U'EST-CE que la magie? Le secret de faire ce que ne peut faire la nature; c'est la chose impossible; aussi a-t-on cru à la magie dans tous les tems. Le mot est venu de mag, magdin, ou mages de Caldée. Ils en savaient plus que les autres; ils recherchaient la cause de la pluie & du beau tems; & bientôt ils passèrent pour faire le beau tems & la pluie. Ils étaient astronomes; les plus ignorans & les plus hardis surent astrologues. Un événement arrivait sous la conjonction de deux planètes; donc ces deux planètes avaient causé cet événement; & les astrologues étaient les maîtres des planètes. Des imaginations frappées avaient vu en songe leurs amis mourans ou morts; les magiciens faisaient apparaître les morts.

Ayant connu le cours de la lune, il était tout fimple qu'ils fissent descendre la lune sur la terre. Ils disposaient même de la vie des hommes, soit en faisant des figures de cire, soit en prononçant le nom de Dieu, ou celui du diable. Clément d'Alexandrie, dans ses stromates livre 5, dit que suivant un ancien auteur, Moyse prononça le nom de Ihaho, ou Jehovah d'une manière si efficace à l'oreille du roi d'Egypte Phara Nekestr, que ce roi en mourut sur le champ.

Enfin, depuis Jannès & Membrès, qui étaient les forciens à brevet de Pharaon, jusqu'à la maréchale d'Ancre qui fut brûlée à Paris pour avoir tué un coq blanc dans la pleine lune, il n'y a pas eu un feul

tems sans sortilége.

La pythonisse d'Endor qui évoqua l'ombre de Samuel, est assez connue; il est vrai qu'il est fort étrange que ce mot de python qui est grec, sût connu

DISCOURS

des Juiss du tems de Saül. Plusieurs savans en ont conclu que cette histoire ne sut écrite que quand les Juiss surent en commerce avec les Grecs après Alexandre; mais ce n'est pas ce dont il s'agit ici.

Revenons à la magie. Les Juifs en firent le métier dès qu'ils furent répandus dans le monde. Le fabbat des forciers en est une preuve parlante; & le bouc avec lequel les sorcieres étaient supposées s'accoupler, vient de cet ancien commerce que les Juifs eurent avec les boucs dans le désert; ce qui leur est reproché dans le lévitique (chap. 17.)

Il n'y a guère eu parmi nous de procès criminels de forciers, fans qu'on y ait impliqué quelque Juif.

Les Romains, tout éclairés qu'ils étaient du tems d'Auguste, s'infatuaient encor des sortiléges, tout comme nous. Voyez l'églogue de Virgile intitulée Pharmaceutria.

Carmina vel calo possunt deducere lunam.

La voix de l'enchanteur fait descendre la lune.

His ego sapè lupum fieri & se condere sylvis Marin sapè animas imis exire sepulcris.

Mœris devenu loup se cachait dans les bois. Du creux de leurs tombeaux j'ai vu forrir les ames.

On s'étonne que Virgile passe aujourd'hui à Naples pour un forcier. Il n'en faut pas chercher la raifon ailleurs que dans cette églogue.

Horace reproche à Sagana & à Canidia leurs horribles sortiléges. Les premières têtes de la république furent infectées de ces imaginations funestes. Sextus, le fils du grand Pompée immola un enfant dans un de ces enchantemens

Les philtres pour se faire aimer, étaient une magie plus douce; les Juiss étaient en possession de les vendre aux dames Romaines. Ceux de cette nation qui ne

pouvaient

pouvaient devenir de riches courtiers, faisaient des

prophéties ou des philtres.

Toutes ces extravagances, ou ridicules, ou affreufes se perpétuèrent chez nous; & il n'y a pas un
siècle qu'elles sont décréditées. Des missionnaires ont
été tout étonnés de trouver ces extravagances au bout
du monde, ils ont plaint les peuples à qui le démon les inspirait. En mes amis, que ne restiez-vous
dans votre patrie? vous n'y auriez pas trouvé plus
de diables, mais vous y auriez trouvé tout autant de
sottises.

Vous auriez vu des milliers de misérables assez infentés pour se croire sorciers, & des juges assez imbécilles & assez barbares pour les condamner aux slammes; vous auriez vu une jurisprudence établie en Europe sur la magie; comme on a des loix sur le larcin & sur le meurtre; jurisprudence sondée sur les décisions des conciles. Ce qu'il y avait de pis, c'est que les peuples voyant que la magistrature & l'église cròyaient à la magie; n'en étaient que plus invinciblement persuadés de son existence; par conséquent plus on poursuivait les sorciers, plus il s'en formait. D'où venait une erreur si sunesse & si générale? de l'ignorance; & cela prouve que ceux qui détrompent les hommes sont leurs véritables bienfaiteurs.

On a dit que le consentement de tous les hommes était une preuve de la vérité. Quelle preuve ! tous les peuples ont cru à la magie , à l'astrologie , aux oracles , aux instruences de la lune. Il eût fallu dire au moins que le consentement de tous les sages était , non pas une preuve , mais une espèce de probabilité. Et quelle probabilité ! encor tous les sages ne croyaient-ils pas avant Copernic que la terre était immobile au centre du monde.

Aucun peuple n'est en droit de se moquer d'un Essai sur les mœurs. Tom. I.

autre. Si Rabelais appelle Picatrix, mon révérend père en diable, parce qu'on enseignait la magie à Tolède, à Salamanque & à Séville, les Espagnols peuvent reprocher aux Français le nombre prodigieux de leurs sorciers.

DISCOURS

La France est peut-être de tous les pays celui qui a le plus uni la cruauté & le ridicule. Il n'y a point de tribunal en France qui n'ait fait brûler beaucoup de magiciens. Il y avait dans l'ancienne Rome des fous qui pensaient être sorciers; mais on ne trouva point de barbares qui les brûlassent.



DES VICTIMES

HUMAINES.

Es hommes auraient été trop heureux s'ils n'a-vaient été que trompés; mais le tems qui tantôt corrompt les usages, & tantôt les rectifie, ayant fait couler le sang des animaux sur les autels, des prêtres bouchers accoutumés au sang, passèrent des animaux aux hommes; & la superstition fille dénaturée de la religion s'écarta de la pureté de sa mère, au point de forcer les hommes à immoler leurs propres ensans, sous prétexte qu'il fallait donner à Dieu ce qu'on avait de plus cher.

Le premier sacrifice de cette nature, si l'on en croit les fragmens de Sanchoniaton, sur celui de Jéhud chez les Phéniciens, qui sut immolé par son père Hillu environ 2000 ans avant notre ère. C'était un tems où les grands états étaient déjà établis, où la Syrie, la Caldée, l'Egypte étaient très-florissantes; & déjà, dit Hérodote, on noyait une fille dans le Nil, pour ob-

CXXXI

tenir de ce fleuve un plein débordement, qui ne fût ni trop fort, ni trop faible.

Ces abominables holocaustes s'établirent dans prefque toute la terre. Pausanias prétend que Lycaon immola le premier des victimes humaines en Grèce. Il fallait bien que cet usage fût reçu du tems de la guerre de Troye, puisqu'Homère fait immoler par Achille douze Troyens à l'ombre de Patrocle. Homère eût-il osé dire une chose si horrible? n'aurait-il pas craint de révolter tous ses lecteurs, si de tels

Je ne parle pas du facrifice d'Iphigénie & de celui d'Idamante fils d'Idomenée: vrais ou faux ils prouvent l'opinion régnante. On ne peut guère révoquer en doute que les Scythes de la Tauride immolassent des

holocaustes n'avaient pas été en usage?

étrangers.

Si nous descendons à des tems plus modernes, les Tyriens & les Carthaginois, dans les grands dangers, sacrifiaient un homme à Saturne. On en sit autant en Italie, & les Romains eux-mêmes qui condamnèrent ces horreurs, immolèrent deux Gaulois & deux Grecs pour expier le crime d'une vestale. C'est Plutarque qui nous l'apprend dans ses questions sur les Romains.

Les Gaulois, les Germains eurent cette horrible coutume. Les Druides brûlaient des victimes humaines dans de grandes figures d'osier: des sorcières, chez les Germains, égorgeaient les hommes dévoués à la mort, & jugeaient de l'avenir par le plus ou le moins de rapidité du sang qui coulait de la blefsure.

Je crois bien que ces sacrifices étaient rares : s'ils avaient été fréquens, si on en avait fait des sêtes annuelles, si chaque samille avait eu continuellement à craindre que les prêtres vinssent choisir la plus belle fille, ou le fils ainé de la maison pour lui arracher saintement le cœur sur une pierre consacrée, on au-

cxxxij

rait bientôt fini par immoler les prêtres eux-mêmes. Il est très - probable que ces saints parricides ne se commettaient que dans une nécessité pressante, dans les grands dangers où les hommes sont subjugués par la crainte, & où la fausse idée de l'intérêt public forcait l'intérêt particulier à se taire.

Chez les brames, toutes les veuves ne se brûlaient pas toujours sur les corps de leurs maris. Les plus dévotes & les plus folles firent de tems immémorial, & font encor cet étonnant sacrifice. Les Scythes immolèrent quelquesois aux mânes de leurs kans les officiers les plus chéris de ces princes. Hérodote dit qu'on les empâlait autour du cadavre royal; mais il ne paraît point par l'histoire que cet usage ait duré long-tems.

Si nous lisions l'histoire des Juiss écrite par un auteur d'une autre nation, nous aurions peine à croire qu'il y ait eu en effet un peuple fugitif d'Egypte, qui soit venu par ordre exprès de Dieu immoler sept ou huit petites nations qu'il ne connaissait pas, égorger sans miséricorde toutes les semmes, les vieillards & les ensans à la mammelle, & ne réserver que les petites silles; que ce peuple saint ait été puni de son Dieu quand il avait été assez criminel pour épargner un seul homme dévoué à l'anathême. Nous ne croirions pas qu'un peuple si abominable eût pu exister sur la terre : mais comme cette nation elle-même nous rapporte tous ces saits dans ses livres saints, il faut la croire.

Je ne traite point ici la question si ces livres ont été inspirés. Notre sainte église qui a les Juiss en horreur, nous apprend que les livres juiss ont été dictés par le Dieu créateur & père de tous les hommes; je ne puis en former aucun doute, ni me permettre même le moindre raisonnement.

Il est vrai que notre faible entendement ne peut concevoir dans Dieu une autre sagesse, une autre justice, une autre bonté que celle dont nous avons l'idée ; mais enfin, il a fait ce qu'il a voulu; ce n'est pas à nous de le juger ; je m'en tiens toujours au simple historique.

Les Juifs ont une loi par laquelle il leur est expressément ordonné de n'épargner aucune chose, aucun homme dévoué au seigneur. On ne pourra le racheter, il faut qu'il meure, dit la loi du lévitique au chap. 27. C'est en vertu de cette loi qu'on voit Jephté immoler sa propre fille, le prêtre Samuel couper en morceaux le roi Agag. Le pentateuque nous dit que dans le petit pays de Madian, qui est environ de neuf lieues quarrées, les Ifraélites ayant trouvé fix cent foixante - quinze mille brebis, foixante - douze mille bœufs, foixante - un mille ânes, & trentedeux mille filles vierges, Moyse, commanda qu'on massacrat tous les hommes, toutes les femmes, & tous les enfans, mais qu'on gardât les filles, dont trente-deux feulement furent immolées. Ce qu'il y a de remarquable dans ce dévouement, c'est que ce même Moyse était gendre du grand-prêtre des Madianites, Jéthro, qui lui avait rendu les plus signalés services, & qui l'avait comblé de bienfaits.

Le même livre nous dit que Josué, fils de Nun, ayant passé avec sa horde la rivière du Jourdain à pied sec, & ayant fait tomber au son des trompettes les murs de Jérico dévoué à l'anathême, il fit périr tous les habitans dans les flammes, qu'il conferva feulement Rahab la paillarde & sa famille, qui avait caché les espions du saint peuple : que le même Josué dévoua à la mort douze mille habitans de la ville de Haï, qu'il immola au feigneur trente - un rois du pays, tous foumis à l'anathême, & qui furent pendus. Nous n'avons rien de comparable à ces affassinats religieux dans nos derniers tems, si ce n'est peut-être

la St. Barthelemi & les massacres d'Irlande.

Ce qu'il y a de triste, c'est que plusieurs personnes doutent que les Juiss aient trouvé six cent soixantequinze mille brebis, & trente-deux mille filles pucelles dans le village d'un désert au mlieu des rochers, & que personne ne doute de la St. Barthelemi. Mais ne cessons de répéter combien les lumières de notre raison sont impuissantes pour nous éclairer sur les étranges événemens de l'antiquité, & sur les raisons que Dieu, maître de la vie & de la mort, pouvait avoir de choisir le peuple Juis pour exterminer le peuple Cananéen.

DES MYSTERES

DE CÉRÈS ÉL-EUSINE.

ANS le chaos des superstitions populaires qui auraient fait de presque tout le globe un vaste repaire de bêtes séroces, il y eut une institution salutaire, qui empêcha une partie du genre humain de tomber dans un entier abrutissement; ce sut celui des mystères & des expiations. Il était impossible qu'il ne se trouvât des esprits deux & sages parmi tant de sous cruels, & qu'il n'y eût des philosophes qui tâchassent de ramener les hommes à la raison & à la morale.

Ces sages se servirent de la superstition même pour en corriger les abus énormes, comme on emploie le cœur des vipères pour guérir de leurs morsures; on mêla beaucoup de sables avec des vérités utiles, & les vérités se soutinrent par les sables.

On ne connaît plus les mystères de Zoroastre. On sait peu de chose de ceux d'Iss; mais nous ne pouvons

douter qu'ils n'annonçassent le grand système d'une vie future; car Celse dit à Origène (livre 8), Vous vous vantez de croire des peines éternelles, & tous les ministres des mystères ne les annoncèrent - ils pas aux initiés?

L'unité de Dieu était le grand dogme de tous les mystères. Nous avons encor la prière des prêtresses d'Isis conservée dans Apulée. Les puissances célestes te servent; les ensers te sont soumis; l'univers tourne sous ta main; tes pieds soulent le Tartare; les astres répondent à ta voix; les saisons reviennent à tes or-

dres ; les élémens t'obéissent.

Les cérémonies mystérieuses de Cérès surent une imitation de celles d'Iss. Ceux qui avaient commis des crimes, les confessaient & les expiaient; on jeûnait, on se purisiait, on donnait l'aumône. Toutes les cérémonies étaient tenues secretes sous la religion du serment pour les rendre plus vénérables. Les mystères se célébraient la nuit pour inspirer une sainte horreur. On y représentait des espèces de tragédies, dont le spectacle étalait aux yeux le bonheur des justes & les peines des méchans. Les plus grands hommes de l'antiquiré, les Platon, les Cicéron ont sait l'éloge de ces mystères; qui n'étaient pas encor dégénérés de leur pureté première.

De très-savans hommes ont prouvé que le sixième livre de l'énéide n'est que la peinture de ce qui se pratiquait dans ces spectacles si secrets & si renommés. Il n'y parle point à la vérité du Démiourgos qui représentait le créateur; mais il fait voir dans le vestibule, dans l'avant-scène, les ensans que leurs parens avaient laissé périr, & c'était un avertissement aux pères & aux mères. Continuò audite voces, vagitus & ingens, &c. Ensuite paraissait Minos qui jugeait les morts. Les méchans étaient entraînés dans le Tartare, & les justes conduits dans les champs Elisées. Ces

cxxxvj

jardins étaient tout ce qu'on avait inventé de mieux pour les hommes ordinaires. Il n'y avait que les héros demi-dieux à qui on accordait l'honneur de monter au ciel. Toute religion adopta un jardin pour la demeure des justes; & même quand les Esséniens chez le peuple Just reçurent le dogme d'une autre vie, ils crurent que les bons iraient après la mort dans des jardins au bord de la mer : car pour les pharissens, ils adoptèrent la métempsicose, & non la résurrection. S'il est permis de citer l'histoire sacrée de Jesus-Christ parmi tant de choses profanes, nous remarquerons qu'il dit au voleur repentant, tu seras aujourd'hui avec moi dans le jardin. (1) Il se conformait au langage de tous les hommes.

Les mystères d'Eleusine devinrent les plus célèbres. Une chose très - remarquable, c'est qu'on y lisait le commencement de la théogonie de Sanchoniaton le Phénicien; c'est une preuve que Sanchoniaton avait annoncé un Dieu suprême créateur & gouverneur du monde. C'était donc cette doctrine qu'on dévoilait aux initiés imbus de la croyance du polithéisme. Figuronsnous parmi nous un peuple superstitieux qui serait accoutumé dès sa tendre enfance à rendre à la Vierge, à St. Joseph, aux autres saints le même culte qu'à Dieu le père, il ferait peut -être dangereux de vouloir les détromper tout d'un coup ; il ferait sage de révéler d'abord aux plus modérés, aux plus raisonnables, la distance infinie qui est entre Dieu & les créatures. C'est précisément ce que firent les mistagogues. Les participans aux myssères s'assemblaient dans le temple de Cérès, & l'hiérophante leur apprenait qu'au lieu d'adorer Cérès conduisant Triptolème sur un char traîné par des dragons, il fallait adorer le Dieu qui nourrit les hommes, & qui permit que Cérès & Triv-

(1) Luc, ch. 23.

からいちゃ

tolème missent l'agriculture en honneur.

Cela est si vrai, que l'hiérophante commençait par réciter les vers de l'ancien Orphée: Marchez dans la voie de la justice, adorez le seul maître de l'univers; il est un, il est seul par lui-même, tous les êtres lui doivent leur existence; il agit dans eux & par eux; il voit tout, & jamais il n'a été vu des yeux mortels.

J'avoue que je ne conçois pas comment Pausanias peut dire que ces vers ne valent pas ceux d'Homère; il faut convenir que du moins pour le fens, ils valent beaucoup mieux que l'iliade & l'odyssée entières.

Le favant évêque Warburton, quoique très-injuste dans plusieurs de ses décisions audacieuses, donne beaucoup de force à tout ce que je viens de dire de la nécessité de cacher le dogme de l'unité de Dieu à un peuple entêté du polythéisme. Il remarque d'après Plutarque, que le jeune Alcibiade ayant assisté à ces mystères, ne sit aucune difficulté d'insulter aux statues de Mercure, dans une partie de débauche avec plusieurs de ses amis, & que le peuple en sureur demanda la condamnation d'Alcibiade.

Il fallait donc alors la plus grande discrétion pour ne pas choquer les préjugés de la multitude. Alexandre luimême ayant obtenu en Egypte de l'hiérophante des mystères, la permission de demander à sa mère le secret des initiés, la conjura en même tems de brûler sa lettre après l'avoir lue, pour ne pas irriter les Grecs.

Ceux qui, trompés par un faux zèle, ont prétendu depuis que ces mystères n'étaient que des débauches infames, devaient être détrompés par le mot même qui répond à *initiés*; il veut dire qu'on commençait une nouvelle vie.

Une preuve encor sans réplique que ces mystères n'étaient célébrés que pour inspirer la vertu aux hommes, c'est la formule par laquelle on congédiait l'assemblée. On prononçait chez les Grecs les deux anciens mots phéniciens, koss omphet, veillez & soyez purs. En-

fin, pour dernière preuve, c'est que l'empereur Néron, coupable de la mort de sa mère, ne put être reçu à ces mystères quand il voyagea dans la Grèce; le crime était trop énorme: & tout empereur qu'il était, les initiés n'auraient pas voulu l'admettre. Zozime dit aussi que Constantin ne put trouver de prêtres payens qui voulussent le purisier & l'absoudre de ses parricides.

Il y avait donc en effet chez les peuples qu'on nomme payens, gentils, idolâtres, une religion très - pure, tandis que les peuples & les prêtres avaient des usages honteux, des cérémonies puériles, des doctrines ridicules, & que même ils versaient quelquesois le sang humain à l'honneur de quelques dieux imaginaires, mé-

prisés & détestés par les sages.

Cet e réligion pure consistait dans l'aveu de l'existence d'un Dieu suprême, de sa providence & de sa justice. Ce qui désigurait ces mystères, c'était, si l'on en croit Tertullien, la cérémonie de la régénération. Il fallait que l'initié parût ressuscite; c'était le symbole du genre nouveau de vie qu'il devait embrasser. On lui présentait une couronne, il la foulait aux pieds, l'hiérophante levait sur lui le couteau sacré, l'initié qu'on feignait de frapper, seignait aussi de tomber mort; après quoi il paraissait ressusciter. Il y a encor chez les francs-maçons un reste de cette ancienne cérémonie.

Pausanias dans ses arcadiques, nous apprend que dans plusieurs temples d'Eleusine on flagellait les pénitens, les initiés; coutume odieuse, introduite longtems après dans plusieurs églises chrétiennes. Je ne doute pas que dans tous ces mystères, dont le fonds était si sage & si utile, il n'entrât beaucoup de superstitions condamnables. Les superstitions conduisirent à la débauche, qui amena le mépris. Il ne resta ensin de tous ces anciens mystères que des troupes de gueux, que nous avons vu sous le nom d'Egyptiens & de

Bohêmes, courir l'Europe avec des castagnettes, danser la danse des prêtres d'Is, vendre du baume, guérir la galle, & en être couverts, dire la bonne aventure, & voler des poules. Telle a été la fin de ce qu'en eut de plus sacré dans la moitié de la terre connue.



DES JUIFS,

AU TEMS OU ILS COMMENCERENT

A ÊTRE CONNUS.

Ous toucherons le moins que nous pourrons à ce qui est divin dans l'histoire des Juiss; ou si nous sommes forcés d'en parler, ce n'est qu'autant que leurs miracles ont un rapport essentiel à la suite des événemens. Nous avons pour les prodiges continuels qui signalèrent tous les pas de cette nation, le respect qu'on leur doit. Nous les croyons avec la foi raisonnable qu'exige l'église substituée à la synagogue; nous ne les examinons pas, nous nous en tenons toujours à l'historique. Nous parlerons des Juiss comme nous parlerions des Scythes & des Grecs, en pesant les probabilités, & en discutant les faits. Personne au monde n'ayant écrit leur histoire qu'eux-mêmes, avant que les Romains détruisissent leur état, il faut ne consulter que leurs annales.

Cette nation est des plus modernes, à ne la regarder comme les autres peuples que depuis le tems où elle forme un établissement, & où elle possède une capitale. Les Juiss ne paraissent considérés de leurs voisins que du tems de Salomon, qui était à-peu-près celui d'Hésiode & d'Homère, & des premiers archontes d'Athènes.

Le nom de Salomoh ou Soleiman, est fort connu des Orientaux; mais celui de David ne l'est point. Saül encor moins. Les Juifs avant Saül ne paraissent qu'une horde d'Arabes du désert, si peu puissans que les Phéniciens les traitaient à-peu-près comme les Lacédémoniens traitaient les ilotes. C'étaient des esclaves auxquels il n'était pas permis d'avoir des armes. Ils n'avaient pas le droit de forger le fer, pas même celui d'aiguiser les socs de leurs charrues & le tranchant de leurs coignées. Il fallait qu'ils allassent à leurs maîtres pour les moindres ouvrages de cette espèce ; les Juiss le déclarent dans le livre de Samuel, & ils ajoutent qu'ils n'avaient ni épée, ni javelot, dans la bataille que Saül & Jonathas donnèrent à Béthaven contre les Phéniciens ou Philistins, journée où il est rapporté que Saül fit serment d'immoler au Seigneur celui qui aurait mangé pendant le combat.

Il est vrai qu'avant cette bataille gagnée sans armes, il est dit au chapitre précédent, que Saül (1) avec une armée de trois cent trente mille hommes défit entiérement les Ammonites; ce qui semble ne se pas accorder avec l'aveu qu'ils n'avaient ni javelot, ni épée', ni aucune arme. D'ailleurs les plus grands rois ont eu rarement à la fois trois cent trente mille combattans effectifs. Comment les Juifs qui semblent errans & opprimés, dans ce petit pays, qui n'ont pas une ville fortifiée, pas une arme, pas une épée, ontils mis en campagne trois cent trente mille foldats? il y avait-là de quoi conquérir l'Afie & l'Europe. Laissons à des auteurs savans & respectables le soin de concilier ces contradictions apparentes que des lumières supérieures font disparaître; respectons ce que nous sommes tenus de respecter, & remontons à l'histoire des Juiss par leurs propres écrits.

(1) I. Rois, ch. 2.

టేట్ చేస్తుందే అదేశాలు చేస్తుందేవి.

DES JUIFS EN ÉGYPTE.

Es annales des Juifs disent que cette nation habitait sur les confins de l'Egypte dans les tems ignorés, que son séjour était dans le pays de Gossen ou Gessen, vers le mont Cassus & le lac Sirbon. C'est-la que sont encor des Arabes qui viennent en hiver pastre leurs troupeaux dans la basse Egypte. Cette nation n'était composée que d'une seule famille, qui en deux cent cinq années produisit un peuple de deux millions de personnes; car pour sournir six cent mille combattans que la génèse compte au sortir de l'Egypte, il faut au moins deux millions de têtes. Cette multiplication contre l'ordre de la nature, est un des miracles que Dieu daigna faire en faveur des Juiss.

C'est en vain qu'une foule de savans hommes s'étonne que le roi d'Egypte ait ordonné à deux sages-femmes de faire périr tous les ensans mâles des Hébreux; que la fille du roi, qui demeurait à Memphis, soit venue se baigner loin de Memphis, dans un bras du Nil, où jamais personne ne se baigne à cause des crocodiles. C'est en vain qu'ils sont des objections sur l'âge de quatre-vingts ans auquel Moyse était déjà parvenu, avant d'entreprendre de conduire un peuple entier hors d'esclavage.

Ils disputent sur les dix plaies d'Egypte; ils disent que les magiciens du royaume ne pouvaient faire les mêmes miracles que l'envoyé de Dieu; & que si Dieu leur donnait ce pouvoir, il semblait agir contre lui-même. Ils prétendent que Moyse ayant changé toutes les eaux en sang, il ne restait plus d'eau pour que les magiciens

pussent faire la même métamorphose.

Ils demandent comment Fharaon put poursuivre les Juiss avec une cavalerie nombreuse, après que tous les

chevaux étaient morts dans la cinquième & fixième plaie? ils demandent pourquoi fix cent mille combattans s'enfuirent ayant Dieu à leur tête, & pouvant combattre avec avantage des Egyptiens dont tous les premiers-nés avaient été frappés de mort. Ils demandent encor pourquoi Dieu ne donna pas la fertile Egypte à son peuple chéri, au lieu de le faire errer quarante ans dans d'affreux déserts?

On n'a qu'une seule réponse à toutes ces objections sans nombre; & cette réponse est, Dieu l'a voulu; l'église le croit, & nous devons le croire. C'est en quoi cette histoire distère des autres. Chaque peuple a ses prodiges; mais tout est prodige chez le peuple Juis; & cela devait être ainse, puisqu'il était conduit par Dieu même. Il est clair que l'histoire de Dieu ne doit point ressembler à celle des hommes. C'est pourquoi nous ne rapporterons aucun de ces Saits surnanaturels dont il n'appartient qu'à l'Esprit saint de parler; encor moins oserons-nous tenter de les expliquer. Examinons seulement le peu d'événemens qui peuvent être soumis à la critique.



DE MOYSE

CONSIDÉRÉ SIMPLEMENT

COMME CHEF D'UNE NATION.

E maître de la nature donne seul la force au bras qu'il digne choisir. Tout est surnaturel dans Moyse. Plus d'un favant l'a regardé comme un politique trèshabile. D'autres ne voient en lui qu'un roseau faible, dont la main divine daigne se servir pour faire le destin des empires. Qu'est-ce en effet qu'un vie llard de quatre-vingts ans pour entreprendre de conduire par luimême tout un peuple sur lequel il n'a aucun droit? Son bras ne peut combattre, & sa langue ne peut articuler. Il est peint décrépit & bègue. Il ne conduit ses suivans que dans des solitudes affreuses pendant quarante années. Il veut leur donner un établissement, & il ne leur en donne aucun. A suivre sa marche dans les déferts de Sur, de Sin, d'Oreb, de Sinaï, de Pharan, de Cadès-Barné, & à le voir rétrograder jusques vers l'endroit d'où il était parti, il serait difficile de le regarder comme un grand capitaine. Il est à la tête de fix cent mille combattans, & il ne pourvoit ni au vêtement, ni à la subsistance de ses troupes. Dieu fait tout, Dieu remédie à tout; il nourrit, il vêtit le peuple par des miracles. Moyse n'est donc rien par lui-même, & son impuissance montre qu'il ne peut être guidé que par le bras du tout-puissant; aussi nous ne considérons en lui que l'homme, & non le ministre de Dieu. Sa personne en cette qualité est l'objet d'une recherche plus sublime.

Il veut aller au pays des Cananéens à l'occident du Jourdain, dans la contrée de Jérico, qui est en esset le cxliv

feul bon terroir de cette province; & au lieu de prendre cette route, il tourne à l'orient entre Essongaber & la Mer-Morte, pays sauvage, stérile, hérissé de montagnes sur lesquelles il ne croît pas un arbuste, sans aucun ruisseau, sans sources, excepté quelques petits puits d'eau salée. Les Cananéens ou Phéniciens, sur le bruit de cette irruption d'un peuple étranger, viennent le battre dans ces déserts vers Cadès-Barné. Comment se laisse-t-il battre à la tête de six cent mille foldats, dans un pays qui ne contient pas aujourd'hui trois mille habitans? Au bout de trente-neuf ans il remporte deux victoires; mais il ne remplit aucun objet de sa législation: lui & son peuple meurent avant d'avoir mis le pied dans le pays qu'il voulait subjuguer.

Un législateur, selon nos notions communes, doit se faire aimer & craindre; mais il ne doit pas pousser la sévérité jusqu'à la barbarie; il ne doit pas, au lieu d'infliger par les ministres de la loi quelques supplices aux coupables, faire égorger au hasard une grande partie

de sa nation par l'autre.

Se pourrait-il qu'à l'âge de près de fix vingts ans, Moyse n'étant conduit que par lui-même, eût été si inhumain, si endurci au carnage, qu'il eût commandé aux lévites de massacrer, sans dissinction, leurs frères jusqu'au nombre de vingt-trois mille, pour la prévarication de son propre frère, qui devait plutôt mourir que de saire un veau pour être adoré? Quoi, après cette indigne action son frère est grand pontise, & vingt-trois mille hommes sont massacrés!

Moyse avait épousé une Madianite, fille de Jéthro grand-prêtre de Madian, dans l'Arabie-Pétrée; Jéthro l'avait comblé de bienfaits; il lui avait donné son fils pour lui servir de guide dans les déserts; par quelle cruauté opposée à la politique; (à ne juger que par nos faibles notions) Moyse aurait-il pu immoler vingt-quatre mille hommes de sa nation, sous prétexte qu'on

a trouvé un Juif couché avec une Madianite? Et comment peut-on dire, après ces étonnantes boucheries, que Moyse était le plus doux de tous les hommes? Avouons qu'humainement parlant, ces horreurs révoltent la raison & la nature. Mais si nous considérons dans Moyse le ministre des desseins & des vengeances de Dieu, tout change alors à nos yeux; ce n'est point un homme qui agit en homme, c'est l'instrument de la divinité, à laquelle nous ne devons pas demander compte. Nous ne devons qu'adorer & nous taire.

Si Moyse avait institué sa religion de lui-même, comme Zoroastre, Thauth, les premiers brames, Numa, Mahomet, & tant d'autres, nous pourrions lui demander pourquoi il ne s'est pas servi dans sa religion du moyen le plus efficace & le plus utile pour mettre un frein à la cupidité & au crime? pourquoi il n'a pas annoncé expressément l'immortalité de l'ame, les peines & les récompenses après la mort, dogmes recus dès long-tems en Egypte, en Phénicie, en Mésopotamie, en Perse, & dans l'Inde? Vous avez été instruit, lui dirions-nous, dans la sagesse des Egyptiens, vous êtes legislateur, & vous négligez absolument le dogme principal des Egyptiens, le dogme le plus nécessaire aux hommes, croyance si salutaire & si Sainte, que vos propres Juifs, tout grossiers qu'ils étaient, l'ont embrassée long-tems après vous; du moins elle fut adoptée en partie par les esséniens & les pharissens, au bout de mille années.

Cette objection accablante contre un législateur ordinaire, tombe & perd, comme on voit, toute sa force quand il s'agit d'une loi donnée par Dieu même, qui ayant daigné être le roi du peuple Juif, le punissait & le récompensait temporellement, & qui ne vouleit lui révéler la connaissance de l'immortalité de l'ame, & les supplices éternels de l'enfer, que dans les tems marqués par ses décrets, presque tout événement purement humain chez le peuple Juif est le comble de l'horreur. Tout ce qui est

Fsfai sur les mœurs, Tom. I. k

THE DING THE

divin est au dessus de nos faibles idées. L'un & l'autre

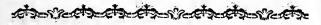
Il s'est trouvé des hommes d'un science profonde, qui ont poussé le pyrronisme de l'histoire jusqu'à douter qu'il y ait eu un Moyse; sa vie qui est toute prodigieuse depuis son berceau jusqu'à son sépulcre, leur a paru une imitation des anciennes fables arabes, & particuliérement de celle de l'ancien Bacchus (a). Ils ne savent en quel tems placer Moyse; le nom même du pharaon ou roi d'Egypte sous lequel on le fait vivre, est inconnu. Nul monument, nulle trace ne nous reste du pays dans lequel on le fait voyager. Il leur paraît impossible que Moyse ait gouverné deux ou trois millions d'hommes pendant quarante ans dans des déserts inhabitables, où l'on trouve à peine aujourd'hui deux ou trois hordes vagabondes qui ne composent pas trois à quatre mille hommes. Nous sommes bien loin d'adopter ce sentiment téméraire qui sapperait tous les fondemens de l'histoire ancienne du peuple Juif.

Nous n'adhérons pas non plus à l'opinion d' Aben Esta, de Mainonide, de Nuguès, de l'auteur des cérémonies judaiques; quoique le docte Le Clerc, Midleton, les savans connus sous le ture de théologiens de Hollande, & même le grand Newton, aient fortisée ce sentiment. Ces illustres savans prétendent que ni Moyse, ni Josué nepurent écrire les livres qui leur sont attribués: ils disent que leurs histoires & leurs loix auraient été gravées sur la pierre, si en effer elles avaient existé; que cet art exige des soins prodigieux, & qu'il n'était pas possible de cultiver cet art dans des déserts. Ils se sondent, comme on le peut voir ailleurs, sur des anticipations, sur des contradictions apparentes. Nous embrassons contre ces grands hommes, l'opinion commune, qui est celle de la synagogue, & de l'église dont nous reconnaissons l'infaillibilité.

Ce n'est pas que nous osions accuser les Le Clerc, les Midleton, les Newton d'impiété; a Dieu ne plaise! Nous

⁽a) Voyez l'article Bacchus.

sommes convaincus que si les livres de Moyse & de Josué & le reste du pentateuque ne leur paraissaient pas être de la main de ces héros Israélites, ils n'en ont pas été moins persuadés que ces livres sont inspirés. Ils reconnaissent le doigt de Dieu à chaque ligne dans la genefe, dans Josué, dans Samson, dans Ruth. L'écrivain Juif n'a été, pour ainsi dire, que le secretaire de Dieu; c'est Dieu qui a tout dicté. Newton sans doute n'a pu penser autrement, on le sent assez. Dieu nous préserve de ressembler à ces hypocrites pervers qui saissiffent tous les prétextes d'accuser tous les grands hommes d'irréligion, comme on les accufait autrefois de magie! Nous croirions non-seulement agir contre la probité, mais infulter cruellement la religion chrétienne, si nous étions assez abandonnés pour vouloir persuader au public que les plus savans hommes & les plus grands génies de la terre ne sont pas de vrais chrétiens. Plus nous respectons l'église à laquelle nous sommes soumis, plus nous pensons que cette église tolère les opinions de ces savans vertueux avec la charité qui fait fon caractère.



DES JUIFS APRÈS MOYSE,

JUSQUA SAÜL.

E ne recherche point pourquoi Josuah ou Josué, capitaine des Juiss, faisant passer sa horde de l'orient du Jourdain à l'occident vers Jérico, a besoin que Dieu suspende le cours de ce sleuve, qui n'a pas en cet endroit quarante pieds de largeur, sur lequel il était si aisé de jeter un pont de planches, & qu'il était plus aisé encore de passer à gué. Il y avait plusieurs gués à cette rivière, témoin celui auquel les Israélites égorgèrent les quarante - deux clxvii

mille Israélites qui ne pouvaient prononcer shiboleth.

Je ne demande point pourquoi Jérico tombe au son des trompettes; ce sont de nouveaux prodiges que Dieu daigne faire en faveur du peuple dont il s'est déclaré le roi; cela n'est pas du ressort de l'histoire. Je n'examine point de quel droit Josué venait détruire des villages qui n'avaient jamais entendu parler de lui. Les Juis disaient: nous descendons d'Abraham; Abraham voyagea chez vous il y a quatre cent quarante années; donc votre pays nous appartient; & nous devons égorger vos mères, vos femmes & vos enfans..

Fabricius & Holftenius se sont fait l'objection suivante. Que dirait-on si un Norwégien venait en Allemagne avec quelques centaines de ses compatriotes, & disait aux Allemands: il y a quatre cents ans qu'un homme de notre pays, fils d'un potier, voyagea près de Vienne, ainsi l'Autriche nons appartient, & nous venons tout massacrer au nom du seigneur? Les mêmes auteurs considèrent que le tems de Josué n'est pas le nôtre, que ce n'est pas à nous à porter un œil prosane dans les choses divines; & surtout que Dieu avait le droit de punir les péchés des Cananéens par les mains des Juiss

Il est dit qu'à peine Jérico est sans désense, que les Juiss immolent à leur Dieu tous les habitans, vieillards, semmes, silles, enfans à la mammelle, & tous les animaux, excepté une semme prostituée, qui avait gardé chez elle les espions Juiss; espions d'ailleurs inutiles, puisque les murs devaient tomber au son des trompettes. Pourquoi tuer aussi tous les animaux qui pouvaient servir?

A l'égard de cette femme que la vulgate appelle Meretrix, apparemment elle mena depuis une vie honnête, puisqu'elle fut une aïeule de David, & même du sauveur du monde. Tous ces événemens sont des figures, des prophéties qui annoncent de loin la loi de grace. Ce sont encore une sois des mystères auxquels nous ne touchons pas.

Le livre de Josué rapporte que ce chef s'étant rendu

THE WOME

maître d'une partie du pays de Canaan, fit pendre ses rois au nombre de trente-un, c'est-à-dire, trente-un chefs de bourgades, qui avaient ofé défendre leurs foyers, leurs femmes & leurs enfans. Il faut se prosterner ici devant la providence, qui châtiait les péchés de ces rois

par le glaive de Josué.

Il n'est pas bien étonnant que les peuples voisins se réunissent contre les Juifs, qui ne pouvaient passer que pour des brigands exécrables dans l'esprit des peuples aveuglés, & non pour les instrumens sacrés de la vengeance divine & du futur falut du genre humain. Ils furent réduits en esclavage par Cusan roi de mésopotamie. Il y a loin, il est vrai de la Mésopotamie à Jérico; il fallait donc que Cusan eût conquis la Syrie & une partie de la Palestine. Quoi qu'il en soit, ils sont esclaves huit années, & restent ensuite soixante-deux ans sans remuer. Ces soixante - deux ans sont une espèce d'affervissement, puisqu'il leur était ordonné par la loi de prendre tout le pays depuis la Méditerranée jusqu'à l'Euphrate, que tout ce vaste pays (a) leur était promis, & qu'assurément ils auraient été tentés de s'en emparer, s'ils avaient été libres. Ils font esclaves dix-huit années, sous Eglon roi des Moabites, affassiné par Aod; ils sont ensuite pendant vingt années esclaves d'un peuple Cananéen qu'ils ne nomment pas, jusqu'au tems où la prophétesse guerrière Débora les délivre. Ils sont encore esclaves pendant sept ans jusqu'à Gédéon.

Ils font esclaves dix-huit ans des Phéniciens, qu'ils appellent Philistins, jusqu'à Jephté. ils sont encore esclaves des Phéniciens quarante années jusqu'à Saül. Ce qui peut confondre notre jugement, c'est qu'ils étaient esclaves du tems même de Samson, pendant qu'il suffisait à Samfon d'une simple machoire d'âne pour tuer mille Philistins, & que Dieu opérait par les mains de Samson

les plus étonnans prodiges.

⁽a) Genèse, ch. 15, v. 18. Deuter, ch. 1, v. 7-k iij

Arrêtons-nous ici un moment pour observer combien, de Juiss surent exterminés par leurs propres frères, ou par l'ordre de Dieu même, depuis qu'ils errèrent dans, les déserts jusqu'au tems où ils eurent un roi élu par le sort.

Les lévites, après l'adoration du veau		-/
d'or, jeté en fonte par le frère de Moyse		
égorgent	23000	Juifs.
Consumés par le feu pour la révolte	-	
de Coré	250.	2
Egorgés pour la même révolte	14700.	
Egorgés pour avoir commerce avec		
des filles Madianites	24000.	
Egorgés au gué du Jourdain, pour		7
n'avoir pu prononcer shiboleth	42000.	
Tués par les Benjamites qu'on atta-		
quait	40000.	
Benjamites tués par les autres Tribus.	45000.	
Lorsque l'arche fut prise par les Philis-		
tins, & que Dieu, pour les punir, les		
ayant affligés d'hémorroïdes ils ramenè-		
rent l'arche à Bethsamès, & qu'ils offri-		
rent au Seigneur einq anus d'or & einq:		
rats d'or, les Bethsamites frappés de		
mort pour avoir regardé l'arche, au		
	10050	
nombre de	50070	

Somme totale 239020.

Voilà deux cent trente-neuf mille vingt Juifs exterminés par l'ordre de Dieu même, ou par leurs guerres civiles, fans compter ceux qui périrent dans le désert, & ceux qui moururent dans les batailles contre les Cananéens, &c.

Si on jugeait des Juifs comme des autres nations, on on ne pourrait concevoir comment les enfans de Jacob

auraient pu produire une race assez nombreuse pour supporter une telle perte. Mais Dieu qui les conduisait, Dieu qui les éprouvait & les punissait, rendit cette nation si différente en tout des autres hommes, qu'il faut la regarder avec d'autres yeux que ceux dont on examine le reste de la terre, & ne point juger de ces événemens, comme on juge des événemens ordinaires.



DES JUIFS DEPUIS SAUL.

Es Juis ne paraissent pas jouir d'un sort plus heureux sous leurs rois que sous leurs juges?

Leur premier roi Saül est obligé de se donner la mort. Isboseth & Miphiboseth ses sils sont assassinés.

David livre aux Gabaonites sept petits - fils de Saül pour être mis en croix. Il ordonne à Salomon son fils de faire mourir Adonias son autre fils, & son général Joab. Le roi Asa fait tuer une partie du peuple dans Jérusalem. Baasa assassine Nadab fils de Jéroboam & tous ses parens. Jéhu affassine Joram & Ochosias, soixante-dix fils d'Achab, quarante-deux frères d'Ochosias, & tous leurs amis. Athalie affassine tous ses perits-fils, excepté Joas; elle est assassinée par le grand - prêtre Joiadad. Joas est assassiné par ses domestiques; Amasias est tué; Zacharias est affassiné par Seltum, qui est affassiné par Manahem. lequel Manahem fait fendrele ventre à toutes les femmes groffes dans Tapfa. Phaceia, fils de Manahem, est affafsiné par Phacée fils de Roméli, qui est assassiné par Ofée fils d'Ela. Manassé fait tuer un grand nombre de Juiss. & les Juifs affassinent Ammon fils de Manasse; &c.

Au milieu de ces massacres, dix tribus enlevées par Salmanasar roi des Babyloniens, sont esclaves & disper-

sées pour jamais; excepté quelques manœuvres qu'on

garde pour cultiver la terre.

Il reste encore deux tribus, qui bientôt sont esclaves à leur tour pendant soixante-dix ans : au bout de ces soixante-dix ans, les deux tribus obtiennent de leurs vainqueurs & de leurs maîtres la permission de retourner à Jérusalem. Ces deux tribus, ainsi que le peu de Juiss qui peuvent être restés à Samarie avec les nouveaux habitans étrangers, sont toujours sujettes des rois de Perse.

Quand Alexandre s'empare de la Perse, la Judée est comprise dans ses conquêtes. Après Alexandre, les Juiss demeurèrent soumis tantôt aux Séleucides ses successeurs en Syrie, tantôt aux Ptolomées ses successeurs en Egypte; toujours assujettis, & ne se soutenant que par le métier de courtiers qu'ils faisaient dans l'Asie. Ils obtinrent quelques faveurs du roi d'Egypte Ptolomée Epiphane. Un luis, nommé Joseph, devint fermier – général des impôts sur la Basse Syrie & la Judée qui appartenait à ce Ptolomée. Cest-là l'état le plus heureux des Juiss; car c'est alors qu'ils bâtirent la troisième partie de leur ville, appellée depuis l'enceinte des Macchabées, parce que les Macchabées l'achevèrent.

Du joug du roi Ptolomée ils repassent à celui du roi de Syrie Antiochus le Dieu. Comme ils s'étaient enrichis dans les fermes, ils devinrent audacieux, & se révoltèrent contre leur maître Antiochus. C'est le tems des Macchabées, dont les Juiss d'Alexandrie ont célébré le courage & les grandes actions; mais les Macchabées ne purent empêcher que le général d'Antiochus Eupator sils d'Antiochus Epiphane, ne sît raser les murailles du temple, en laissant subsisser seulement le sanctuaire, & qu'on ne sît trancher la tête au grand-prêtre Onias, regardé comme l'auteur de la révolte.

Jamais les Juifs ne furent plus inviolablement attachés à leur loi que sous les rois de Syrie; ils n'adorèrent plus

de divinités étrangères ; ce fut alors que leur religion fut irrévocablement fixée; & cependant ils furent plus malmalheureux que jamais, comptant toujours sur leur délivrance sur les promesses de leurs prophètes, sur le secours de leur Dieu, mais abandonnés par la providence, dont les décrets ne sont pas connus des hommes.

Ils respirèrent quelque tems par les guerres intestines des rois de Syrie. Mais bientôt les Juifs eux-mêmes s'armèrent les uns contre les autres. Comme ils n'avaient point de roi, & que la dignité de grand sacrificateur était la première, c'était pour l'obtenir qu'il s'élevait de violens partis : ou n'était grand-prêtre que les armes à la main, & on n'arrivait au fanctuaire que sur les cadavres de ses rivaux.

Hircan, de la race des Macchabées, devenu grandprêtre, mais toujours sujet des Syriens, fit ouvrir le sépulcre de David, dans lequel l'exagérateur Joseph prétend qu'on trouva trois mille talens. C'était quand on rebâtissait le remple sous Néhémie qu'il eût fallu chercher ce prétendu trésor. Cet Hircan obtint d'Antiochus Sidétès le droit de battre monnoie. Mais comme il n'y eut jamais de monnoie juive; il y a grande apparence que le trésor du tombeau de David n'avait pas été considérable.

Il est à remarquer que ce grand - prêtre Hircan était saducéen, & qu'il ne croyait ni à l'immortalisé de l'ame. ni aux anges; fujet nouveau de querelle qui commencait à diviser les saducéens & les pnarissens. Ceux-ci conspirèrent contre Hircan, & voulurent le condamner à la prison & au fouet. Il se vengea d'eux, & gouverna despotiquement.

Son fils Aristobule of a fe faire roi pendant les troubles de Syrie & d'Egypte. Ce fut un tyran plus cruel que tous ceux qui avaient opprimé le peuple Juif. Aristobule, exact à la vérité à prier dans le temple; & ne mangeant jamais de porc, fit mourir de faim sa mère, & fit égorger Antigone son frère. Il eut pour successeur un nommé Jean ou-Joanné, aussi méchant que lui.

Ce Joanné, souillé de crimes, laissa deux fils qui se firent la guerre. Ces deux fils étaient Aristobule & Hircan. Aristobule chassa son frère & se fit roi. Les Romains alors subjuguaient l'Asie. Pompée en passant vint mettre les Juiss à la raison, prit le temple, sit pendre les séditieux aux portes, & chargea de fers le prétendu roi Aristobule.

Cet Aristobule avait un fils qui osait se nommer Alexandre. Il remua, il leva quelques troupes, & finit par être pendu par ordre de Pompée.

Enfin, Marc-Antoine donna pour roi aux Juifs un Arabe Iduméen, du pays de ces Amalécites tant maudits par les Juifs. C'est ce même Hérode que Saint Matthieu dit avoir fait égorger tous les petits ensans des environs de Bethléem, sur ce qu'il apprit qu'il était né un roi des Juifs dans ce village, & que trois mages conduits par une étoile étaient venus lui offrir des présens.

Ainsi les Juiss furent presque toujours subjugués ou esclaves. On sait comme ils se révoltèrent contre les Romains, & comme Titus, & ensuite Adrien les firent tous vendre au marché, au prix de l'animal dont ils nevoulaient pas manger.

Ils essuyèrent un sort encore plus suneste sous les empereurs Trajan & Adrien, & ils le méritèrent. Il y eut du tems de Trajan un tremblement de terre qui engloutit les plus belles villes de la Syrie. Les Juiss crurent que c'était le signal de la colère de Dieu contre les Romains; ils se rassemblèrent, ils s'armèrent en Afrique & en Chypre: une telle fureur les anima, qu'ils dévorèrent les membres des Romains égorgés par eux. Mais bientôt tous les coupables moururent dans les supplices. Ce qui restait sut animé de la même rage sous Adrien, quand Barcochebas se disant leur messie se mit à leur tête. Ce sanatisme sur étoussé dans des torrens de sang.

Il est étonnant qu'il reste encore des Juiss. Le fameux

Benjamin de Tudel, rabin très-savant qui voyagea dans, l'Europe & dans l'Afie au douzième fiècle, en comptait environ trois cent quatre - vingt mille, tant Juifs que Samaritains; car il ne faut pas faire mention d'un prétendu royaume de Théma vers le Thiber, où ce Benjamin, trompé ou trompeur sur cet article, prétend qu'il y avait trois cent mille Juifs des dix anciennes tribus, rassemblés fous un fouverain. Jamais les Juifs n'eurent aucun pays en propre depuis Vespasien, excepté quelques bourgades dans les déferts de l'Arabie-Heureuse vers la Mer-Rouge. Mahomet fut d'abord obligé de les ménager; mais à la fin il détruisit la petite domination qu'ils avaient établi au nord de la Mecque. C'est depuis Mahomet qu'ils ont cessé réellement de composer un corps de peuple.

En suivant simplement le fil historique de la petite nation juive, on voit qu'elle ne pouvait avoir une autre fin. Elle se vante elle-même d'être sortie d'Egypte comme une horde de voleurs, emportant tout ce qu'elle avait : empruntés des Egytiens ; elle fait gloire de n'avoir jamais épargné ni la vieillesse, ni le sexe, ni l'enfance, dans les villages & dans des bourgs dont elle-a pu s'emparer. Elle ofe étaler une haine irréconciliable contre toutes les autres nations (a); elle se révolte contre tous ses maî-

(a) Voici ce qu'on trouve dans une réponse à l'évêque Warburton, lequel pour justifier la haine des Juifs contre les nations, écrivit avec beaucoup de haine & force injures contre l'auteur français.

" Venons maintenant à la " haine invétérée que les If-", raélites avaient conçue con-" tre toutes les nations. Dites-,, moi : Si on égorge les pères " & les mères, les fils & les ", filles, les enfans à la mam-" melle , & les animaux même ,, fans hair? Si un homme avait

" trempé dans le fang ses mains ", dégoûtantes de fiel & d'en-" cre, oferait-il dire qu'il aurait " affassiné sans colère & sans " haine? Relifez tous les passa-" ges où il est ordonné aux Juifs , de ne pas laisser une ame ", envie " & dites après cela ", qu'il ne leur était pas per-,, mis de hair. C'est trop se " tromper groffrérement fur ", la haine ; c'est un usurier ,, qui ne fait pas compter. ,, " Quoi! ordonner qu'on ne ,, mange pas dans le plat dont

,, un étranger s'est servi, de ne

tres; toujours superstitieuse, toujours avide du bien d'autrui, toujours barbare, rampante dans le malheur, & insolente dans la prospérité. Voilà ce que furent les Juiss aux yeux des Grecs & des Romains qui purent lire leurs livres: mais aux yeux des chrétiens éclairés par la foi, ils ont été nos précurseurs, ils nous ont préparé la voie. Ils ont été les hérauts de la providence.

Les deux autres nations qui font errantes comme la juive dans l'Orient, & qui comme elle ne s'allient avec aucun autre peuple, font les Banians & les Parsis nommés Guèbres. Ces Banians adonnés au commerce ainsi que les Juiss sont les descendans des premiers habitans paisibles de l'Inde; ils n'ont jamais mêlé leur sang à un sang étranger, non plus que les bracmanes. Les Parsis sont ces mêmes Perses, autresois dominateurs de l'Orient & souverains des Juiss. Ils sont dispersés depuis Omar, & labourent en paix une partie de la terre où ils régnèrent, sidèles à cette antique religion des mages, adorant un seul Dieu, & conservant le feu sacré qu'ils regardent comme l'ouvrage & l'emblème de la divinité.

Je ne compte point ces restes d'Egyptiens adorateurs secrets d'Iss, qui ne subsistent plus aujourd'hui que dans quelques troupes vagabondes, bientôt pour jamais anéanties.

, pas toucher fes habits, ce , n'ek pas ordonner l'aversion , pour les étrangers? Les Juifs, , dites-vous, ne haissaient que , l'idolàtrie, & non les idolâ-,, tres: plaisante distinction!, , Un jour un tigre rassaie de , carnage, rencontra des brebis , qui prirent la fuite; il courut ,, après elles, & leur dit: Mes ,, ensans vous vous imaginez ,, que je ne vous aime point,

", vous avez tort; c'est votre
", bèlement que je hais; mais
"j'ai du goût pour vos person
", nes, & je vous chéris au point
", que je ne veux faire qu'une
", chair avec vous; je m'unis à

", vous par la chair & le fang. ", je bois l'un, je mange l'autre ", pour vous incorporer à moi. ", Jugez si on peut aimer plus

" intimément. "



DES PROPHÊTES JUIFS.

Ous nous garderons bien de confondre les nabim, les roheim des Hébreux avec les imposteurs des autres nations. On fait que Dieu ne se communiquait qu'aux Juifs, excepté dans quelques cas particuliers, comme, par exemple, quand il inspira Balaam prophête de Mésopotamie, & qu'il lui fit prononcer le contraire de ce qu'on voulait lui faire dire. Ce Balaam était le prophête d'un autre dieu, & cependant il n'est point dit qu'il fut au faux prophête. (a) Nous avons déjà remarqué que les prêtres d'Egypte étaient prophêtes & voyans. Quel sens attachait - on à ce mot ? celui d'inspiré. Tantôt l'inspiré devinait le passé, tantô: l'avenir; souvent il se contentait de parier dans un style figuré. C'est pourquoi, lorsque Saint Paul cite ce vers d'un poëte Grec, Aratus; tout vit dans Dieu, tout se meut, tout respire en Dieu, il donne à ce poëte le nom de prophête (b).

Le titre, la qualité de prophête était - elle une dignité chez les Hébreux, un ministère particulier attaché par la loi à certaines personnes choiss, comme la dignité de pythie à Delphes? Non; les prophêtes étaient seulement ceux qui se sentaient inspirés, ou qui avaient des visions. Il arrivait de là que souvent il s'élevait de faux prophêtes sans mission, qui croyaient avoir l'esprit de Dieu, & qui souvent causèrent de grands malheurs, comme les prophêtes des Cévennes au commencement de ce siècle.

⁽a) Nombres, chap. XXII.

⁽a) Actes des Apôtres, chap. XVII.

Il était très-difficile de distinguer le faux prophête du véritable. C'est pourquoi Manassé roi de Juda sit périr Isaie par le supplice de la scie. Le roi Sédécias ne pouvait décider entre Yérémie & Ananie qui prédisaient des choses contraires ; & il fit mettre Jérémie en prison. Ezéchiel fut tué par des Juiss compagnons de son esclavage. Michée ayant prophétifé des malheurs aux rois Achab & Josaphat, un autre prophête Shsedékia fils de Canaa (a) lui donna un soufflet, en lui disant, l'esprit de l'éternel a passé par ma main pour aller sur ta joue. Osée chap. 9. déclare que les prophêtes sont des fous, stultum prophetam, infanum virum spiritualem. Les prophètes se traitaient les uns les autres de visionnaires & de menteurs. Il n'y avait donc d'autre moyen de discerner le vrai du faux que d'attendre l'accomplissement des prédictions.

Elisée étant allé à Damas en Syrie, le roi qui était malade lui envoya quarante chameaux chargés de présens, pour savoir s'il guérirait; Elisée répondit, que le roi pourrait guérir, mais qu'il mourrait. Le roi mourut en esset. Si Elisée n'avait pas été un prophète du vrai Dieu, on aurait pu le soupçonner de se ménager une évasion à tout événement; car si le roi n'était pas mort, Elisée avait prédit sa guérison en disant qu'il pouvait guérir, & qu'il n'avait pas spécissée tems de sa mort. Mais ayant consirmé sa mission par des miracles éclatans, on ne pouvait donter de sa véracité.

Nous ne rechercherons pas ici avec les commentateurs, ce que c'était que l'esprit double qu'Elisée reçut d'Elisé, ni ce que signifie le manteau que lui donna Elise en montant au ciel dans un char de seu traîné par des chevaux

⁽a) Paralipomènes, chap. 18.

enflammés, comme les Grecs figurèrent en poésie le char d'Apollon. Nous n'approfondirons point quel est le type, quel est le sens mystique de ces quarante - deux petits enfans, qui en voyant Elisée dans le chemin escarpé qui conduit à Bethel, lui dirent en riant, monte, chauve, monte; & de la vengeance qu'en tira le prophête, en faisant venir sur le champ deux ours qui dévorèrent ces innocentes créatures. Les faits sont connus, & le sens peut en être caché.

Il faut observer ici une coutume de l'Orient que les Juis poussèrent à un point qui nous étonne. Cet usage était non-seulement de parler en allégories, mais d'exprimer par des actions singulières les choses qu'on voulait signifier. Rien n'était plus naturel alors que cet usage; car les hommes n'ayant écrit long - tems leurs pensées qu'en hiéroglyphes, ils devaient prendre l'habitude de parler comme ils écrivaient.

Ainsi les Scythes (si on en croit Hérodote) envoyèrent à Darath, que nous appellons Darius, un oiseau, une souris, une grénouille & cinq slèches; cela voulait dire que si Darius ne s'enfuyait aussi vîte qu'un oiseau, ou s'il ne se cachait comme une souris & comme une grenouille, il périrait par leurs slèches. Le conte peut n'être pas vrai, mais il est toujours un témoignage des emblêmes en usage dans ces tems reculés.

Les rois s'écrivaient en énigmes; on en a des exemples dans Hiram, dans Salomon, dans la reine de Saba. Tarquin le Superbe consulté dans son jardin par son fils sur la manière dont il faut se conduire avec les Gabiens, ne répond qu'en abattant les pavots qui s'élevaient au-dessus des autres sleurs. Il faisaient assez entendre qu'il fallait exterminer les grands & épargner le peuple.

C'est à ces hiéroglyphes que nous devons les fables, qui furent les premiers écrits des hommes. La fable est bien plus ancienne que l'histoire simple.

Il faut être un peu familiarisé avec l'antiquité pour n'ètre point effarouché des actions & des discours énigmatiques des prophêtes Juiss.

Isaie veut faire entendre au roi Achas qu'il sera délivré dans quelques années du roi de Syrie, & du melk ou roitelet de Samarie, unis contre lui; il lui dit: Avant qu'un ensant soit en âge de discerner le mal & le bien, vous serez délivré de ces deux rois. Le seigneur prendra un rasoir de louage pour raser la tête, le poil du pénil (qui est figuré par les pieds) & la barbe, &c. Alors le prophète prend deux témoins, Zacharie & Urie; il couche avec la prophétesse; elle met au monde un ensant; le seigneur lui donne le nom de Maher-Salal-has-bas, partagez vîte les dépouilles; & ce nom signifie qu'on partagera les dépouilles des ennemis.

Je n'entre point dans le fens allégorique & infiniment respectable qu'on donne à cette prophétie; je me borne à l'examen de ces usages étonnans aujourd'hui pour nous.

Le même Isaie marche tout nud dans Jérusalem, pour marquer que les Egyptiens seront entiérement dépouillés par le roi de Babylone.

Quoi! dira-t-on, est-il possible qu'un homme marche tout nud, dans Jérusalem sans être repris de justice? Oui, sans doute: Diogène ne sut pas le seul dans l'antiquité qui eut cette hardiesse; Strabon, dans son quinzième livre, dit qu'il y avait dans les Indes une une secte de bracmanes qui auraient été honteux de porter des vêtemens. Aujourd'hui encore on voit des pénitens dans l'Inde qui marchent nud: & chargés le chaînes, avec un anneau de fer attaché à la verge, pour expier les péchés du peuple. Il y en a dans l'Afrique & dans la Turquie. Ces mœurs ne sont pas nos mœurs, & je ne crois pas que du tems d'Isave il y ent un seul usage qui ressemblat aux nôtres.

Jérémie n'avait que quatorze ans quand il reçut l'esprit. Dieu étendit sa main & lui toucha la bouche, parce qu'il avait quelque difficulté de parler. Il voit d'abord une chaudière bouillante tournée au nord; cette chaudière représente les peuples qui viendront du septentrion; & l'eau bouillante figure les malheurs de Jérusalem.

Il achète une ceinture de lin, la met sur ses reins, & va la cacher par l'ordre de Dieu dans un trou auprès de l'Euphrate. Il retourne ensuite la prendre & la trouve pourrie. Il nous explique lui-même cette parabole en disant que l'orgueil de Jérusalem pourrira.

Il fe met des cordes au cou, il fe charge de chaînes, il met un joug fur fes épaules; il envoie ces cordes, ces chaînes, & ce joug aux rois voifins, pour les avertir de fe foumettre au roi de Babylone Nabucodonofor, en faveur duquel il prophétife.

Ezéchiel peut surprendre davantage; il prédit aux Juiss que les pères mangeront leurs ensans, & que les ensans mangeront leurs pères. Mais avant d'en venir à cette prédiction, il voit quatre animaux étincelans de lumière, & quatre roues couvertes d'yeux; il mange un volume de parchemin; on le lie avec des chaînes. Il trace un plan de Jérusalem sur une brique; il met à terre une poële de fer; il couche trois cent quatre-vingt-dix jours sur le côté ganche, & quarante jours sur le côté droit. Il doit manger du pain de froment, d'orge, de sèves, de lentilles, de millet, & le couvrir d'excrémens hu ai s Cest ainsi, dit-il, que les ensans d'Israël mangeront Essai sur les mœurs. Tom. 1.

leur pain souillé parmi les nations chez lesquelles ils seront chasses. Mais après avoir mangé de ce pain de douleur, Dieu lui permet de ne le couvrir que des excrémens de bœufs.

Il coupe ses cheveux & les divise en trois parts; il en met une partie au seu, coupe la seconde avec une épée autour de la ville, & jette au vent la troisième.

Le même Ezéchiel a des allégories encor plus sur-

prenantes.

Il introduit le seigneur qui parle ainsi; (1) Quand tu naquis, on ne t'avait point coupé le nombril, tu n'étais ni lavée, ni salée... tu es devenue grande, ta gorge s'est formée, ton poil a paru... l'ai passé, j'ai connu que c'était le tems des amans. Je t'ai couverte. E je me suis étendu sur ton ignominie... Je t'ai donné des chaussures E des robes de coton, des brasselets, un collier, des pendans d'oreille... Mais pleine de constance en ta beauté tu t'es livrée à la fornication... E tu as báti un mauvais lieu; tu t'es prostituée dans les carresours; tu as ouvert tes jambes à tous les passans... tu as recherché les plus robustes... On donne de l'argent aux courtisannes, E tu en as donné à tes amans, &c.

(2) Oolla a forniqué sur moi; elle a aimé avec fureur ses amans, princes, magistrats, cavaliers... Sa sœur Ooliba s'est prostituée avec plus d'emportement. Sa luxure a recherché ceux qui avaient le...

d'un ane, & qui... comme des chevaux.

Ces expressions nous semblent bien indécentes & bien grossières; elles ne l'étaient point chez les Juiss, elles signifiaient les apostasies de Jérusalem & de Samarie. Ces apostasies étaient très-souvent représentées comme une fornication, comme un adultère. Il ne saut pas encor

⁽¹⁾ Ezéch. ch. 16. (2) Ibid. ch. 25.

une fois, juger des mœurs, des usages, des façons de parler anciennes, par les nôtres; elles ne se ressemblent pas plus que la langue française ne ressemble au caldéen & à l'arabe.

Le Seigneur ordonne d'abord au prophète Ofée, (chap. 1.) de prendre pour sa femme une prostituée, il obeit. Cette proflituée lui donne un 61s. Dieu appelle ce fils Jefraël: c'est un type de la maison de Jéhu, qui périra, parce que Jéhit avait tué Joram dans Jefrael. Ensuite le Seigneur ordonne à Osée d'épouser une femme adultère, qui soit aimée d'un autre, comme le Seigneur aime les enfans d'Ifraël, qui regardent les dieux écrangers & qui aiment le morc de raisin. (chap. 3.) Le Seigneur, dans la prophétie d'Amos, menace les vaches de Samarie (chap. 4.) de les mettre dans la chaudière. Enfin tout est l'opposé de nos mœurs & de notre tour d'esprit; & si on examine les usages de toutes les nations Orientales, nous les trouverons également oppofées à nos coutumes, non-feulement dans les tems reculés, mais aujourd'hui même lorsque nous les connaissons mieux.



DES PRIERES DES JUIFS."

L nous reste peu de prières des anciens peuples. Nous n'avons que deux ou trois formules des mystères, & l'ancienne prière à 1sis, rapportée dans Apulée. Les Juiss ont conservé les leurs.

Si l'on peut conjecturer le caractère d'une nation, par les prières qu'elle fait à Dieu, on s'appercevra aisément que les Juiss étaient un peuple charnel & fanguinaire. Ils paraissent dans leurs pseaumes souhairer la mort du pécheur plutôt que sa conversion; & ils de-

DISCOURS

mandent au Seigneur dans le style oriental tous les biens terrestres.

Tu arroseras les montagnes, la terre sera rassassée

de fruits. pf. 88.

Tu produis le foin pour les bêtes, l'herbe pour l'homme. Tu fais fortir le pain de la terre, & le vin qui réjouit le cœur; tu donnes l'huile qui répand la joie sur le visage. ps. 103.

Juda est une marmite remplie de viandes; la montagne du Seigneur est une montagne coagulée, une montagne grasse. Pourquoi regardez-vous les montagnes coagu-

lées? pf. 107.

Mais il faut avouer que les Juifs maudissent leurs en-

nemis dans un style non moins figuré.

Demande-moi & je te donnerai en héritage toutes les nations, tu les régiras avec une verge de fer. ps. 2.

Mon Dieu, traitez mes ennemis selon leurs œuvres, selon leurs desseins méchans, punissez-les comme ils le méritent. ps. 27.

Que mes ennemis impies rougissent, qu'ils soient con-

duits dans le sépulcre. ps. 30.

Seigneur, prenez vos armes & votre bouclier, tirez votre épée, fermez tous les passages; que mes ennemis soient couverts de confusion, qu'ils soient comme la poussière emportée par le vent, qu'ils tombent dans le piége. ps. 34.

Que la mort les surprenne, qu'ils descendent tous

vivans dans la fosse. ps. 54.

Dieu brisera leurs dents dans leur bouche; il mettra

en poudre les máchoires de ces lions. ps. 57.

Ils souffriront la faim comme des chiens; ils se disperseront pour chercher à manger, & ne seront point rassasses, ps. 58.

Je m'avancerai vers l'Idumée, & je la foulerai aux

pieds. pf. 59.

Reprimez ces bêtes sauvages, c'est une assemblée de

peuples semblables à des taureaux & à des vaches.-- Vos pieds seront baignés dans le sang de vos ennemis, & la langue de vos chiens en sera abreuvée. ps. 67.

Faites fondre sur eux tous les traits de votre colère; qu'ils soient exposés à votre sureur, que leur demeure

& leurs tentes soient désertes. ps. 68.

Répandez abondamment votre colère sur les peuples

à qui vous êtes inconnu. ps. 78.

Mon Dieu, traitez-les comme les Madianites; rendez-les comme une roue qui tourne toujours, comme la paille que le vent emporte, comme une forêt brûlée par le feu. ps. 82.

Asservissez le pécheur; que le malin soit toujours à

son côté droit. ps. 103.

Qu'il soit toujours condamné quand il plaidera.

Que sa prière lui soit imputée à péché; que ses enfans soient orphelins, & sa sémme veuve; que ses ensans soient des mendians vagabonds; que l'usurier enlève tout son bien.

Le Seigneur juste coupera leurs têtes, que tous les ennemis de Sion soient comme l'herbe sèche des toits. ps. 128.

Heureux celui qui éventrera tes petits enfans encor à la mammelle, & qui les écrafera contre la pierre, &c.

pf. 136.

On voit que si Dieu avait exaucé toutes les prières de son peuple, il ne serait resté que des Juiss sur la terre; car ils détestaient toutes les nations, ils en étaient détestés; & en demandant sans cesse que Dieu exterminât tous ceux qu'ils haïssent, ils semblaient demander la ruine de la terre entière. Mais il saut toujours se souvenir que non-seulement les Juiss étaient le peuple chéri de Dieu, mais l'instrument de ses vengeances. C'était par lui qu'il punissait les péchés des autres nations, comme il punissait son peuple par elles. Il n'est plus permis aujourd'hui de faire les mêmes

prières, & de lui demander qu'on éventre les mères & les enfans encer à la mammelle, & qu'on les écrafe contre la pierre. Dieu étant reconnu pour le père commun de tous les hommes, aucun peuple ne fait ces imprécations contre fes voisins. Nous avons été aussi cruels quelques is que les Juiss; mais en chantant leurs pseaumes, nous n'en décournons pas le sens contre les peuples qui nous sont la guerre. C'est un des grands avantages que la loi de grace a sur la loi de rigueur. Et plût à Dieu que sous une loi sainte & avec des prières divines, nous n'eussions pas répandu le sang de nos frères, & ravagé la terre au nom d'un Dieu de miséricorde!

DE JOSEPH,

HISTORIEN DES JUIFS.

N ne doit pas s'étonner que l'histoire de Flavien Joseph trouvà des contradicteurs quand elle parut à Rome. Il est vrai qu'il n'y en avait que très peu d'exemplaires: il fallait au moins trois mois à un copiste habile pour la transcrire. Les livres étaient trèschers & très-rares; peu de Romains daignaient lire les annales d'une chétive nation d'esclaves, pour qui les grands & les petits avaient un mépris égal. Cependant il paraît par la réponse de Joseph à Appion, qu'il trouva un petit nombre de lecteurs, & l'on voit aussi que ce petit nombre le traita de menteur & de visionnaire.

Il faut se mettre à la place des Romains du tems de Titus, pour concevoir avec quel mépris mêlé d'horreur les vainqueurs de la terre connue & les législateurs des nations devaient regarder l'histoire du peuple Juif. Ces Romains ne pouvaient guère savoir que Joseph avait

tiré la plupart des faits des livres facrés dictés par le St. Esprit. Ils ne pouvaient pas être instruits que Jo-feph avait ajouté beaucoup de choses à la bible, & en avait passé beaucoup sous silence. Ils ignoraient qu'il avait pris le fonds de quelques historiettes, dans le troissème livre d'Esdras, & que ce livre d'Esdras est un de ceux qu'on nomme apocryphes.

Que devait penser un sénateur Romain en lisant ces contes orientaux? Joseph rapporte (liv. 10, ch. 12.) que Darius fils d'Assiage avait sait le prophète Daniel gouverneur de trois cent soixante villes, lorsqu'il défendit sous peine de la vie de prier aucun dieu pendant un mois. Certainement l'écriture ne dit point que

Daniel gouvernoit trois cent foixante villes.

Joseph semble supposer ensuite que toute la Perse se fit Juive.

Le même Joseph donne au second temple des Juiss, rebâti par Zorobabel, une singulière origine.

Zorobabel, dit-il, était l'intime ami du roi Darius. Un esclave Juif intime ami du roi des rois! c'est à-peuprès comme si un de nos historiens nous disait qu'un fanatique des Cévennes délivré des galères, était l'intime ami de Louis XIV.

Quoi qu'il en foir, selon Flavien Joseph, Darius qui était un prince de beaucoup d'esprit, proposa à toute sa cour une question digne du Mercure galant, savoir, qui avait plus de force, ou du vin, ou des rois, ou des semmes? Celui qui répondrait le mieux, devait pour récompense avoir une tiare de lin, une robe de pourpre, un collier d'or, boire dans une coupe d'or, coucher dans un lit d'or, se promener dans un charriot d'or traîné par des chevaux enharnachés d'or, & avoir des patentes de cousin du roi.

Darius s'assit sur son trône d'or pour écouter les réponses de son académie des beaux esprits. L'un disferta en faveur du vin, l'autre sut pour les rois. Zoro-

clxviij

babel prit le parti des femmes. Il n'y a rien de si puisfant qu'elles, car j'ai vu, dit-il, Apamée la maîtresse du roi mon seigneur, donner de petits seussiles sur les joues de sa facrée majessé, & lui ôter son turban pour s'en coësser.

Darius trouva la réponse de Zorobabel si comique, que sur le champ il sit rebâtir le temple de Jérusalem.

Ce conte ressemble assez à celui qu'un de nos plus ingénieux académiciens a fait de Soliman & du nez retroussé, lequel a servi de canevas à un fort joli opéra boussen. Mais nous sommes contraints d'avouer que l'auveur du nez rerroussé n'a eu ni lit d'or, ni carrosse d'or, & que le roi de France ne l'a point appellé mon cousin; nous ne sommes plus au tems de Darius.

Ces rêveries dont Joseph surchargeait les livres saints, firent tort fans doute chez les payens, aux vérités que la bible contient. Les Romains ne pouvaient distinguer ce qui avait été puifé dans une source impure, de ce que Joseph avait tiré d'une source sacrée. Cette bible, facrée pour nous, était ou inconnue aux Romains, ou aussi méprisée d'eux que Joseph lui-même. Tout sut également l'objet des railleries & du profond dédain que les lecteurs conçurent pour l'histoire Juive. Les apparitions des anges aux patriarches, le passage de la mer Rouge, les dix plaies d'Egypte l'inconcevable multiplication du peuple Juif en si peu de tems, & dans un aussi petit terrain, tous les prodiges qui signalèrent cetre nation ignorée, furent traités avec ce mépris qu'un peuple vainqueur de tant de nations, un peuple roi, mais à qui Dieu s'était caché, avait naturellement pour un petit peuple réduit en esclavage.

Joseph sentait bien que tout ce qu'il écrivait révoltait des auteurs profanes; il dit en plusieurs endroits, le lecleur en jugera comme il voudra. Il craint d'effaroucher les esprits; il diminue autant qu'il le peut la foi qu'on doit aux miracles. On voit à tout moment qu'il est honteux d'être Juif, lors même qu'il s'efforce de rendre sa nation recommandable à ses vainqueurs. Il saut sans doute pardonner aux Romains, qui n'avaient que le sens commun & qui n'avaient pas encor la soi, de n'avoir regardé l'historien Joseph que comme un misérable transsuge qui leur contait des sables ridicules, pour tirer quelque argent de ses maîtres. Bénissons Dieu, nous qui avons le bonheur d'être plus éclairés que les Titus, les Trajan, les Antonins, & que tout le sénat & les chevaliers Romains nos maîtres, nous qui éclairés par des lumières supérieures, pouvons discerner les fables absurdes de Joseph & les sublimes vérités que la sainte écriture nous annonce.



D'UN MENSONGE

DE FLAVIEN JOSEPH,

c o n c e r n A n T

ALEXANDRE ET LES JUIFS.

ORSQU'Alexandre élu par tous les Grecs comme fon père, & comme autrefois Agamemnon, pour aller venger la Grèce des injures de l'Afie, eut remporté la victoire d'Iffus, il s'empara de la Syrie, l'une des provinces de Darah ou Darius; il voulait s'affurer de l'Egypte avant de passer l'Euphrate & le Tigre, & ôter à Darius tous les ports qui pourraient lui fournir des flottes. Dans ce dessein, qui était celui d'un très-grand capitaine, il fallut assiéger Tyr. Cette ville était sous la protection des rois de Perte & souveraine de la mer; Alexandre la prit après un siége opiniâtre de sept mois, & y em-

ploya autant d'art que de courage; la digue qu'il ofa faire sur la mer est encor aujourd'hui regardée comme le modèle que doivent suivre tous les généraux dans de pareilles entreprises. C'est en imitant Alexandre que le duc de Parme prit Anvers, & le cardinal de Richelieu la Rochelle, s'il est permis de comparer les petites choses aux grandes. Rollin à la vérité dit qu' Alexandre ne prit Tyr que parce qu'elle s'était moquée des Juifs, & que Dieu voulut venger l'honneur de son peuple. Mais Alexandre pouvait avoir encer d'autres raisons : il fallait, après avoir foumis Tyr, ne pas perdre un moment pour s'emparer du port de Péluse. Ainsi Alexandre ayant fait une marche forcée pour surprendre Gaza, il alla de Gaza à Péluse en sept jours. C'est ainsi qu' Arrien, Quinte-Curse, Diodore, Paul Orose même le rapportent fidéle-

ment d'après le journal d'Alexandre.

Que fait Joseph pour relever sa nation sujette des Perses, tombée sous la puissance d'Alexandrie avec toute la Syrie, & honorée depuis de quelques priviléges par ce grand homme? Il prétend qu' Alexandre en Mécédoine avait vu en fonge le grand-prêtre des Juis saddus, (supposé qu'il y eût en effet un prêtre Juif dont le nom finit en us) que ce prêtre l'avait encouragé à son expédition contre les Perses, que c'était par cette raison qu'Alexandre avait attaqué l'Asie. Il ne manqua donc pas après le siége de Tyr de se détourner de cinq ou six journées de chemin pour aller voir Jérusalem. Comme le grand-prêtre Jaddus avait autrefois apparu en songe à Alexandre, il recut aussi en songe un ordre de Dieu d'aller saluer ce roi; il obéi: , & revêtu de ses habits pontificaux, suivi de ses lévites en surplis, il alla en procession au-devant d'Alexandre: dès que ce monarque vit Jaddus, il reconnut le même homme qui l'avait averti en songe sept ou huit ans auparavant de venir conquérir la Perse; & il le dit à Parménion. Jaddus avait sur sa tête son bonnet orné d'une lame dor, sur

laquelle était gravé un mot hébreu; Alexandre qui fans doute entendait l'hébreu parfaitement, reconnut aussi-tôt le nom Jehovah, & se prosterna humblement, sachant bien que Dieu ne pouvait avoir que ce nom. Jaddus lui montra aussi-tôt des prophéties qui disaient clairement qu'Alexandre s'emparerait de l'empire des Perses, prophéties qui ne furent jamais faites après l'événement. Il le fiatta que Dieu l'avait choisi pour ôter à son peuple chéri toute espérance de régner sur la terre promise, ainsi qu'il avait choisi autresois Nabucodonosor & Cyrus qui avaient possédé la terre promise l'un après l'autre. Ce conte absurde du romancier Joseph ne devait pas, ce me semble, être copié par Rollin, comme s'il était attesté par un écrivain sacré.

Mais c'est ainsi qu'on a écrit l'histoire ancienne, &

bien fouvent la moderne.



D E S P R É J U G É S

POPULAIRES,

Auxquels les écrivains sacrés ont daigné se conformer par condescendance.

Es livres saints sont faits pour enseigner la morale & non la physique.

Le ferpent passait dans l'antiquité pour le plus habile de tous les animaux. L'auteur du pentateuque veut bien dire que le ferpent fut assez subtil pour séduire Eve. On attribuait quelquesois la parole aux bêtes: l'écrivain sacré fait parler le serpent, & l'ânesse de Balaam. Pluseurs Juiss & plusieurs docteurs chrétiens ont regardé cette histoire comme une allégorie; mais soit

Discours

emblême, soit réalité, elle est également respectable. Les étoiles étaient regardées comme des points dans les nuées: l'auteur divin se proportionne à cette idée vulgaire, & dit que la lune sut faite pour présider aux étoiles.

L'opinion commune était que les cieux étaient folides; on les nommait en hébreu rakiak, mot qui répond à la plaque de métal, à un corps étendu & ferme, que nous traduisîmes par firmament. Il portait des eaux, lesquelles se répandaient par des ouvertures. L'écriture

se proportionne à cette physique.

Les Indiens, les Caldéens, les Perfans, imaginaient que Dien avait formé le monde en fix tems. L'auteur de la genèse, pour ne pas effaroucher la faiblesse des Juiss, représente Dieu formant le monde en six jours, quoiqu'un mot & un instant suffisent à sa toute-puissance. Un jardin, des ombrages étaient un très-grand bonheur dans les pays secs, brûlés du soleil; le divin auteur place le premier homme dans un jardin. On n'avait point d'idée d'un être purement immatériel: Dieu est toujours représenté comme un homme; il se promène à midi dans le jardin, il parle & on lui parle.

Le mot ame, ruah, fignifie le souffle, la vie: l'ame est toujours employée pour la vie dans le pentateuque.

On croyait qu'il y avait des nations de géans, & la genèse veut bien dire qu'ils étaient les enfans des anges & des filles des hommes.

On accordait aux brutes une espèce de raison. Dieu daigne faire alliance après le déluge avec les brutes comme avec les hommes.

Personne ne savait ce que c'est que l'arc-en-ciel; il était regardé comme une chose surnaturelle, & Homère en parle toujours ainsi. L'écriture l'appelle l'arc de Dieu, le signe d'alliance.

Parmi beaucoup d'erreurs auxquelles le genre humain a été livré, on croyait qu'on pouvait faire naître les animaux de la couleur qu'on voulait, en présentant cette couleur aux mères avant qu'elles concussent: l'auteur de la genèse dit que Jacob eut des brebis tachetées par cet artifice.

Toute l'antiquité se servait des charmes contre la morfure des serpens; & quand la plaie n'était pas mortelle, ou qu'elle était sucée par des charlatans nommés psilles, ou qu'enfin on avait appliqué avec succès des topiques convenables, on ne doutait pas que les charmes n'eussent opéré. Moyse éleva un serpent d'airain, dont la vue guériffait ceux que les serpens avaient mordus. Dieu changeait une erreur populaire en une vérité nouvelle.

Une des plus anciennes erreurs était l'opinion que l'on pouvait faire naître des abeilles d'un cadavre pourri. Cette idée était fondée sur l'expérience journalière de voir des mouches & des vermisseaux couvrir les corps morts des animaux. De cette expérience qui trompait les yeux, toute l'antiquité avait conclu que la corruption est le principe de la génération. Puisqu'on croyait qu'un corps mort produisait des mouches, on se figurait que le moyen sûr de se procurer des abeilles, était de préparer les peaux fanglantes des animaux de la manière requise pour opérer cette métamorphose. On ne faisait pas réflexion combien les abeilles ont d'aversion pour corrompue, combien toute infection toute chair leur est contraire. La méthode de faire naître des abeilles ne pouvait réussir; mais on croyait que c'était faute de s'y bien prendre. Virgile dans son quatrième chant des géorgiques, dit que cette opération fut heureusement faite par Aristée; mais aussi il ajoute que c'est un miracle, mirabile monstrum.

C'est en rectifiant cet antique préjugé qu'il est rapporté que Samsom trouva un essaim d'abeilles dans la gueule

d'un lion qu'il avait déchiré de ses mains.

C'était encor une opinion vulgaire que l'aspic se bouchait les oreilles de peur d'entendre la voix de l'enchanteur. Le psalmiste se prête à cette erreur en

disant ps. 58. Tel que l'aspic sourd qui bouche ses oreilles,

& qui n'entend point les enchantemens.

L'ancienne opinion que les femmes font tourner le vin & le lait, empêchent le beurre de se siger, & sont périr les pigeonnaux dans les colombiers quand elles ont leurs règles, subsiste encor dans le petit peuple, ainsi que les influences de la lune. On crut que les purgations des semmes étaient les évacuations d'un sang corrompu, & que si un homme approchait de sa femme dans ce tems critique, il faisait nécessairement des ensans lépreux & estropiés: cette idée avait tellement prévenu les Juiss, que le lévirique, chapitre 20. condamne à mort l'homme & la femme qui se seront rendu le devoir conjugal dans ce tems critique.

Enfin l'esprit saint veut bien se consormer tellement aux préjugés populaires, que le sauveur lui-même dit qu'on ne met jamais le vin nouveau dans de vieilles sutailles, & qu'il faut que le bled pourrisse pour mûrir.

St. Paul dit aux Corinthiens, en voulant leur perfuader la réfurrection, Insensés, ne savez-vous pas qu'il faut que le grain meure pour se vivisser? On sait bien aujourd'hui que le grain ne pourrit ni ne meurt en terre pour lever; s'il pourrissait, il ne leverait pas; mais alors on était dans cette erreur; & le St. Esprit daignait en tirer des comparaisons utiles. C'est ce que

St. Jerôme appelle parler par économie.

Toures les maladies de convulsions passèrent pour des possessions de diable, dès que la dostrine des diables sur admise. L'épilepsie chez les Romains comme chez les Grecs sur appellée le mal sacré. La mélancolie accompagnée d'une espèce de rage, sur encor un mal dont la cause était ignorée: ceux qui en étaient attaqués erraient la nuit en hurlant autour des tombeaux. Ils surent appellés démoniaques, lykantropes chez les Grecs. L'écriture admet des démoniaques qui errent autour des tombeaux.

Les coupables chez les anciens Grecs étaient fouvent

tourmentés des furies; elles avaient réduit Oreste à un tel défespoir, qu'il s'était mangé un doigt dans un accès de fureur; elles avaient poursuivi Aleméon, Etéocle & Polinice. Les Juifs hellénistes qui furent instruits de toutes les opinions grecques, admirent enfin chez eux des espèces de furies, des esprits immondes, des diables qui tourmentaient les hommes. Il est vrai que les saducéens ne reconnaissaient point de diables; mais les pharisiens les recurent un peu avant le règne d'Hérode. Il y avait alors chez les Juifs des exorcistes qui chassaient les diables; ils se servaient d'une racine qu'ils mettaient sous le nez des possédés, & employaient une formule tirée d'un prétendu livre de Salomon. Enfin ils étaient tellement en possession de chasser des diables, que notre sauveur lui-même accusé, selon St. Matthieu, de les chaffer par les enchantemens de Belzébuth, accorde que les Juifs ont le même pouvoir, & leur demande si c'est par Belzébuth qu'ils triomphent des esprits malins?

Certes si les mêmes Juiss qui firent mourir Jesus avaient eu le pouvoir de faire de tels miracles, si les pharisiens chassaient en effet les diables, ils faifaient donc le même prodige qu'opérait le fauveur ; ils avaient le don que Jesus communiquait à ses difciples; & s'ils ne l'avaient pas, Jesus se conformait donc au préjugé populaire, en daignant supposer que ses implacables ennemis, qu'ils appellait race de vipères, avaient le don des miracles, & dominaient fur les démons. Il est vrai que ni les Juifs ni les chrétiens ne jouissent plus aujourd'hui de cette prérogative long-tems si commune. Il y a toujours des exorcistes, mais on ne voit plus de diables, ni de posfédés: tant les choses changent avec le tems! Il était dans l'ordre alors qu'il y eût des possédés, & il est bon qu'il n'y en ait plus aujourd'hui. Les prodiges nécessaires pour élever un éditice divin sont inutiles

quand il est au comble. Tout a changé sur la terre; la vertu seule ne change jamais : elle est semblable à la lumière du soleil, qui ne tient presque rien de la matière connue, & qui est toujours pure, toujours immuable, quand tous les élémens se confondent sans cesse. Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour bénir son auteur.



DES ANGES,

DES GÉNIES DES DIABLES,

Chez les anciennes nations & chez les Juifs.

Out a sa source dans la nature de l'esprit humain; tous les hommes puissans, les m gistrats, les princes avaient leurs messagers; il était vraisemblable que les dieux en avaient aussi. Les Caldéens & les Perses semblent être les premiers qui parlèrent des anges. Les Parsis ignicoles qui subsistent encor, ont communiqué à l'auteur de la religion des anciens Parsis, (1) les noms des anges que les premiers Perses reconnaissaient. On en trouve cent dix-neuf, parmi lesquels ne sont ni Raphaël, ni Gabriel, que les Perses n'adoptèrent que long-tems après. Ces mots sont caldéens; ils ne surent connus des Juiss que dans leur captivité; car avant l'histoire de Tobie on ne voit le nom d'aucun ange, ni dans le pentateuque, ni dans aucun livre des Hébreux.

Les Perses dans leur ancien catalogue qu'on trouve au devant du sadder, ne comptaient que douze diables; & Arimane était le premier. C'était du moins une chose consolante de reconnaître plus de génies bienfaisans

(1) Hide, de religione veterum Persarum.

bienfaisans que de démons ennemis du genre humain.
On ne voit pas que cette doctrine ait été suivie des Egyptiens. Les Grecs au lieu de génies tutelaires eurent des divinités secondaires, des héros & des demidieux. Au lieu de diables ils eurent Até, Erinnis, les Euménides. Il me semble que ce sur Platon qui parla le premier d'un bon & d'un mauvais génie, qui présidaient aux actions de tout mortel. Depuis lui, les Grecs & les Romains se piquèrent d'avoir chacun deux génies; & le mauvais eut toujours plus d'occupation & de succès que son antagonisse.

Quand les Juiss eurent enfin donné des noms à leur milice céleste, ils la distinguèrent en dix classes: les saints, les rapides, les forts, les flammes, les étincelles, les députés, les princes, les fils de princes, les images, les animés. Mais cette hiérarchie ne se trouve que dans le talmud & dans le targum, &

non dans les livres du canon hébreu.

Ces anges eurent toujours la forme humaine, & c'est ainsi que nous le peignons encor aujourd'hui, en leur donnant des ailes. Raphael conduisit Tobie. Les anges qui apparurent à Abraham, à Loth, burent & mangèrent avec ces patriarches; & la brutale fureur des habitans de Sodome ne prouve que trop que les anges de Loth avaient un corps. Il ferait même difficile de comprendre comment les anges auraient parlé aux hommes, & comment on leur eût répondu, s'ils n'avaient paru sous la figure humaine.

Les Juiss n'eurent pas même une autre idée de Dieu. Il parle le langage humain avec Adam & Eve; il parle même au serpent; il se promène dans le jardin d'Eden à l'heure de midi. Il daigne converser avec Abraham, avec les patriarches, avec Moyse. Pius d'un commentateur a cru même que ces mots de la genèse, faisons l'homme à notre image, pouvaient être entendus à la lettre; que le plus parsait des êtres

Essai sur les mœurs. Tom. I. m

de la terre était une faible ressemblance de la forme de son créateur; & que cette idée devait engager l'homme à ne jamais dégénérer.

Quoique la chûte des anges transformés en diables, en démons, soit le fondement de la religion juive & de la chrétienne, il n'en est pourtant rien dit dans la genèse, ni dans la loi, ni dans aucun livre canonique. La genèse dit expressément qu'un serpent parla à Eve, & la séduisit. Elle a soin de remarquer que le serpent était le plus habile, le plus rusé de tous les animaux; & nous avons observé que toutes les nations avaient cette opinion du serpent. La genèse marque encor positivement que la haine des hommes pour les ferpens vient du mauvais office que cet animal rendit au genre humain; que c'est depuis ce tems-là qu'il cherche à nous mordre, que nous cherchons à l'écraser; & qu'enfin il est condamné pour sa mauvaise action à ramper sur le ventre, & à manger la poussière de la terre. Il est vrai que le serpent ne se nourrit point de terre; mais toute l'antiquité le croyait.

Il semble à notre curiosité que c'était-là le cas d'apprendre aux hommes que ce serpent était un des anges rebelles devenus démons, qui venait exercer sa vengeance sur l'ouvrage de Dieu & le corrompre. Cependant, il n'est aucun passage dans le pentateuque dont nous puissions insérer cette interprétation, en ne consultant que nos faibles lumières.

Sathan paraît dans Job le maître de la terre, su-bordonné à Dieu. Mais quel homme un peu versé dans l'antiquité ne sait que ce mot Sathan était Caldéen, que ce Sathan était l'Arimane des Perses adopté par les Caldéens, le mauvais principe qui dominait sur les hommes? Job est représenté comme un pasteur Arabe, vivant sur les confins de la Perse. Nous avons déjà dit que les mots arabes conservés dans la traduction hébraïque de cette ancienne allégorie, mon-

trent que le livre fut d'abord écrit par des Arabes. Flavien Joseph, qui ne le compte point parmi les livres du canon hébreu, ne laisse aucun doute sur ce sujet.

Les démons, les diables, chassés d'un globe du ciel, précipités dans le centre de notre globe, & s'échappant de leur prison pour tenter les hommes, sont regardés depuis plusieurs siècles comme les auteurs de notre damnation. Mais encor une fois, c'est une opinion dont il n'y a aucune trace dans l'ancien testament. C'est une vérité de tradition.

Quelques commentateurs ont écrit que ce passage d'îfaie, comment es-tu tombé du ciel, ô Luciser, qui paraissais le matin? désigne la chûte des anges, & que c'est Luciser qui se déguisa en serpent pour saire manger

la pomme à Eve & à son mari.

Mais en vérité, une allégorie si étrangère ressemble à ces énigmes qu'on faisait imaginer autresois aux jeunes écoliers dans les colléges. On exposait, par exemple, un tableau représentant un vieillard & une jeune fille. L'un disait, c'est l'hiver & le printems; l'autre, c'est la neige & le seu; un autre, c'est la rose & l'épine, ou bien, c'est la force & la faiblesse: & celui qui avait trouvé le sens le plus éloigné du sujet, l'application la plus extraordinaire, gagnait le prix.

Il en est précisément de même de cette application singulière de l'étoile du matin au diable. Isaie dans son quatorzième chap, en insultant à la mort d'un roi de Ba bylone, lui dit, A ta mort on a chanté a gorge déployée; les sapins, les cèdres s'en sont résouis. Il n'est venu depuis aucun exacteur nous mettre à la taille. Comment ta hauteur est-elle descendue au tombeau malgré le son de tes musettes? comment es-tu couché avec les vers la vermine? comment es-tu tombée du ciel, étoile du matin, Helel, toi qui pressais les nations, tu es abattue en terre!

On a traduit cet Helel en latin par Lucifer; on a donné depuis ce nom au diable, quoiqu'il y ait affurément peu de rapport entre le diable & l'étoile du matin. On a imaginé que ce diable étant une étoile tombée du ciel, était un ange qui avait fait la guerre à Dieu : il ne pouvait la faire lui feul, il avait donc des compagnons. La fable des géans armés contre les dieux répandue chez toutes les nations, est selon plusieurs commentateurs une imitation profane de la tradition qui nous apprend que des anges s'étaient foulevés contre leur maître. Cette idée reçut une nouvelle force de l'épître de St Jude, où il est dit: « Dieu a gardé dans les » ténèbres, enchaînés jusqu'au jugement du grand jour, » les anges qui ont dégénéré de leur origine, & qui ont » abandonné leur propre demeure..., Malheur à ceux » qui ont suivi les traces de Cain... desquels Enoc, » septième homme après Adam, a prophétise, en di-» fant, voici, le Seigneur est venu avec ses millions de » faints, &c. »

On s'imagina qu'Enoc avait laissé par écrit l'histoire de la chûte des anges. Mais il y a deux choses importantes à observer ici. Premièrement, Enoc n'écrivit pas plus que Seth, à qui les Juiss attribuèrent des livres; & le faux Enoc que cite St. Jude, est reconnu pour être forgé par un Juis. (1) Secondement, ce faux Enoc ne

⁽¹⁾ Il faut pourtant que ce livre d'Enoc ait quelque antiquité, car on le trouve cité plusieurs fois dans le testament des douze patriarches, autre livre juif, retouché par un chrétien du premier siècle: & ce testament des douze patriarches est même cité par St. Paul dans sa première épître aux Thessaloniciens, si c'est citer un passage que de le répéter mot pour mot. Le testament du patriarche Ruben porte au chap. 6. La colère du feigneur tomba ensin sur eux: & St. Paul dit précisément les mêmes paroles. Au reste, ces douze testamens ne sont pas conformes à la genèse dans tous les faits. L'incesse de Juda, par exemple, n'y est pas rapporté de la même manière. Juda dit qu'il abusa de sa belle-fille, étant ivre. Le testament de Ruben a cela de particulier, qu'il admet dans l'homme sept organes des sens au lieu de cinq; il compte la vie & l'acte de la génération pour deux sens. Au reste, tous ces patriarches se repentent dans ce testament d'avoir vendu leur frère Joseph.

dit pas un mot de la rebellion & de la chûte de anges avant la formation de l'homme. Voici mot à mot ce qu'il dit dans fes Egregor.

Le nombre des hommes s'étant prodigieusement accrn, ils eurent de très-belles filles ; les anges, les vaillans Egregori, en devinrent amoureux, & furent entraînés dans beaucoup d'erreurs. Ils s'animerent entr'eux; ils se dirent, choisissons-nous des femmes parmi les filles des hommes de la terre. Semiaxas leur prince dit, je crains que vous n'osiez pas accomplir un tel dessein, & que je ne demeure seul chargé du crime. Tous répondirent, faisons serment, d'exécuter notre dessein, & dévouons-nous à l'anathême si nous y manquons. Ils s'unirent donc par serment & firent des imprécations. Ils étaient deux cents en nombre. Ils partirent ensemble du tems de Jared, & allèrent sur la montagne appellée Hermonim à cause de leur serment. Voici les noms des principaux: Semiaxas, Atarculph, Araciel, Chobabiel, Hofampsich, Zachiel, Parmar, Thausaël, Samiel, Tiriel, Sumiel.

Eux & les autres prirent des femmes l'an 1170 de la création du monde. De ce commerce naquirent trois genres d'hommes, les géans, Naphilim, &c.

L'auteur de ce fragment écrit de ce style qui semble appartenir aux premiers tems : c'est la même naïveté. Il ne manque pas de nommer les personnages ; il n'oublie pas les dates ; point de réslexions, point de maximes, c'est l'ancienne manière orientale.

On voit que cette histoire est fondée sur le sixième chapitre de la genèse: Or en ce tems il y avait des géans sur la terre; car les ensans de Dieu ayant eu commerce avec les filles des hommes, elles enfantèrent les puissans du siècle.

Le livre d'*Enoc* & la genèse sont entiérement d'accord sur l'accouplement des anges avec les filles des hommes, & sur la race des géans qui en naquit. Mais ni cet *Enoc*, ni aucun livre de l'ancien testament, ne

clxxxij

parle de la guerre des Anges contre Dieu, ni de leur défaire, ni de leur chûte dans l'enfer, ni de leur haine

contre le genre humain.

Il n'est question des esprits malins & du diable que dans l'allégorie de Job, dont nous avons parlé, laquelle n'est pas un livre juif, & dans l'aventure de Tobie Le diable Afmodée ou Shammadey, qui étrangla les sept premiers maris de Sara, & que Raphaël fit déloger avec la fumée du foie d'un poisson, n'était point un diable Juif, mais Persan. Raphael l'alla enchaîner dans la haute Egypte; mais il est constant que les Juifs n'ayant point d'enfer, ils n'avaient point de diables. Ils se commencèrent que fort tard à croice l'immortalité de l'ame & un enfer, & ce fut quand la secte des pharisiens prévalut. Ils étaient donc bien éloignés de penser que le serpent qui tenta Eve fût un diable, un ange précipité dans l'enfer. Cette pierre qui sert de fondement à tout l'édifice ne fut posée que la dernière. Nous n'en révérons pas moins l'histoire de la chûte des anges devenus diables; mais nous ne savons où en trouver l'origine.

On appella diables Belzébuth, Belphégor, Aftaroth; mais c'étaient d'anciens dieux de Syrie. Belphégor était le dieu du mariage; Belzébuth ou Bel-se-buth, signifiait le seigneur qui préserve des insectes. Le roi Ochosias même l'avait consulté comme un dieu, pour savoir s'il guérirait d'une maladie; & Elie indigné de cette démarche avait dit, n'y a-t-il point de dieu en Israël,

pour aller consulter le dieu d'Acaron?

Astaroth était la lune, & la lune ne s'attendait pas à

devenir diable.

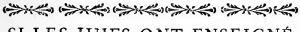
L'apôtre Jude dit encor que le diable se querella avec l'ange Michaël au sujet du corps de Moyse. Mais on ne trouve rien de semblable dans le canon des Juiss. Cette dispute de Michael avec le diable n'est que dans un livre apocryphe intitulé, analipse de Moyse, cité par Origène dans le troisième livre de ses principes.

THE WORK

Il est donc indubitable que les Juiss ne reconnurent point de diables jusques vers le tems de leur captivité à Babylone. Ils puisèrent cette doctrine chez les Perses,

qui la tenaient de Zoroastre.

Il n'y a que l'ignorance, le fanatisme & la mauvaise foi qui puissent nier tous ces saits; & il faut ajouter que la religion ne doit pas s'estrayer des conséquences. Dieu a certainement permis que la croyance aux bons & aux mauvais génies, à l'immortalité de l'ame, aux récompenses & aux peines éternelles, ait été établie chez vingt nations de l'antiquité, avant de parvenir au peuple Juis. Notre sainte religion a consacré cette doctrine; elle a établi ce que les autres avaient entrevu; & ce qui n'était chez les anciens qu'une opinion, est devenu par la révélation une vérité divine.



SI LES JUIFS ONT ENSEIGNÉ

LES AUTRES NATIONS,

OU S'ILS ONT ÉTÉ ENSEIGNÉS PAR ELLES.

Es livres facrés n'ayant jamais décidé fi les Juifs avaient été les maîtres ou les disciples des autres peu-

ples, il est permis d'examiner cette question.

Philon dans sa relation de sa mission auprès de Caligula, commence par dire qu'Israèl est un terme caldéen, que c'est un nom que les Caldéens donnèrent aux justes consacrés à Dieu, quIsraèl signisse voyant Dieu. Il paraît donc prouvé par cela seul, que les Justs n'appellèrent Jacob, Israël, qu'ils ne se donnèrent le nom d'Israëlites, que lorsqu'ils eurent quelque connaissance du caldéen. Or ils ne purent avoir connaissance de cette langue, que quand ils surent esclaves en Cal-

dée. Est-il vraisemblable que dans les déserts de l'Arabie-Pétrée, ils eussent déjà appris le caldéen?

Flavien Joseph, dans sa réponse à Appion, à Lisimaque & à Molon (liv. 2, ch. 5.) avoue en propres termes, que ce sont les Egyptiens qui apprirent à d'autres nations à se saire circoncire, comme Hérodote le témoigne. En esset, serait-il probable que la nation antique & puissante des Egyptiens, eût pris cette coutume d'un petit peuple qu'elle abhorrait, & qui de son aveu ne sut circoncis que sous Josué?

Les livres sacrés eux-mèmes nous apprennent que Moyse avait é é nourri dans les sciences des Egyptiens, & ils ne disent nulle part que les Egyptiens aient jamais rien appris des Juiss. Quand Salomon voulut bâtir son temple & son palais, ne demanda-t-il pas des ouvriers au roi de Tyr? il est dit même qu'il donna vingt villes au roi Hiram, pour obtenir des ouvriers & des cèdres : c'était sans doute payer bien chérement, & le marché est étrange; mais jamais les Tyriens demandèrent-ils des artistes Juiss.

Le même Ioseph dont nous avons parlé, avoue que sa nation, qu'il s'efforce de relever, n'eut long-tems aucun commerce avec les autres nations, qu'elle sut sur-tout inconnue des Grecs, qui connaissaient les Scythes & les Tartares. Faut-il s'étonner (ajoute-t-il, liv. I. ch. 5.) que notre nation éloignée de la mer, & ne se piquant point de rien écrire, ait été si peu connue?

Lorsque le même Joseph raconte avec ses exagérations ordinaires, la manière aussi honorable qu'incroyable, dont le roi Ptolomée Philadelphe acheta une traduction grecque des livres juiss, faite par des Hébreux dans la ville d'Alexandrie, Joseph, dis-je, ajoute que Démétrius de Phalère, qui sit faire cette traduction pour la bibliothèque de son roi, demanda à l'un des traducteurs, comment il se pouvait saire qu'aucun his-

THE SALETTE

torien, aucun poëte étranger n'eût jamais parlé des loix juives? le traducteur répondit: Comme ces loix sont toutes divines, personne n'a osé entreprendre d'en parler, & ceux qui ont voulu le faire en ont été châtiés de Dieu, Théopompe voulant en insérer quelque chose dans son histoire, perdit l'esprit durant trente jours; mais ayant reconnu dans un songe qu'il était devenu sou pour avoir voulu pénétrer dans les choses divines, & en saire part aux prosanes, (*) il appaisa la colère de Dieu par ses prières, & rentra dans son bon sens.

Théodecte, poëte grec, ayant mis dans une tragédie quelques passages qu'il avait tirés de nos livres saints, devint aussi-tôt aveugle, & ne recouvra la vue, qu'a-

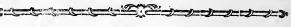
près avoir reconnu sa faute.

Ces deux contes de Joseph, indignes de l'histoire & d'un homme qui a le sens commun, contredisent à la vérité les éloges qu'il donne à cette traduction grecque des livres juifs; car si c'était un crime d'en insérer quelque chose dans une autre langue, c'était sans doute un bien plus grand crime de mettre tous les Grecs à portée de les connaître. Mais au moins Joseph en rapportant ces deux historiettes, convient que les Grecs n'avaient jamais eu connaîssance des livres de sa nation.

Au contraire, dès que les Hébreux furent établis dans Alexandrie, ils s'adonnèrent aux lettres grecques; on les appella les Juifs hellenistes. Il est donc indubitable que les Juifs depuis Alexandre, prirent beaucoup de choses des Grecs, dont la langue était devenue celle de l'Asie-Mineure, & d'une partie de l'Egypte, & que les Grecs ne purent rien prendre des Hébreux,

⁽¹⁾ Joseph, hist. des Juiss, liv. 12. ch. 2.





DESROMAINS

Commencement de leur empire & de leur religion: leur tolérance.

LES Romains ne peuvent point être comptés parmi les nations primitives. Ils sont trop nouveaux. Rome n'existe que sept cent cinquante ans avant notre ère vulgaire. Quand elle eut des rites & des loix, elle les tint des Toscans & des Grecs. Les Toscans lui communiquèrent la supersition des augures, supersition pourtant fondée sur les observations physiques, sur le passege des oiseaux dont on augurait les changemens de l'atmosphère. Il semble que toute supersition ait une chose naturelle pour principe, & que bien des erreurs soient nées d'une vérité dont on abuse.

Les Grecs fournirent aux Romains la loi des douze tables. Un peuple qui va chercher des loix & des dieux chez un autre, devait être un peuple petit & barbare; aussi les premiers Romains l'étaient-ils. Leur territoire du tems des rois & des premiers consuls, n'était pas si étendu que celui de Raguse. Il ne faut pas sans doute entendre par ce nom de roi, des monarques tels que Cyrus & ses successeurs. Le chef d'un petit peuple de brigands, ne peut jamais être despotique. Les dépouilles se partagent en commun, & chacun désend sa liberté comme son bien propre. Les premiers rois de Rome étaient des capitaines de slibustiers.

Si l'on en croit les historiens Romains, ce petit peuple commença par ravir les filles & les biens de ses voisins. Il devait être exterminé; mais la férocité & le besoin qui le portait à ces rapines, rendirent ses injustices heureuses; il se soutint étant toujours en guerre; & ensin, au bout de quatre siècles, étant bien plus aguerri que tous les autres peuples, il les foumit tous les uns après les autres, depuis le fond du golphe Adriatique jusqu'à l'Euphrate.

Au milieu du brigandage, l'amour de la patrie domina toujours jusqu'au tems de Sylla. Cet amour de la patrie consista pendant plus de quatre cents ans, à rapporter à la masse commune ce qu'on avait pillé chez les autres nations. C'est la vertu des voleurs. Aimer la patrie, c'était tuer & dépouiller les autres hommes. Mais dans se sein de la république il y eût de trèsgrandes vertus. Les Romains policés avec le tems, policèrent tous les barbares vaincus, devinrent ensin

les législateurs de l'Occident.

Les Grecs paraissent dans les premiers tems de leurs républiques une nation supérieure en tout aux Romains. Ceux-ci ne sortent des repaires de leurs sept montagnes avec des poignées de foin, manipuli, qui leur servent de drapeaux, que pour piller des villages voisins. Ceux-là au contraire ne sont occupés qu'à défendre leur liberté. Les Romains volent à quatre ou cinq milles à la ronde les Eques, les Volsques, les Antiades. Les Grecs repoussent les armées innombrables du grand roi de Perse, & triomphent de lui sur terre & sur mer. Ces Grecs vainqueurs cultivent & persectionnent tous les beaux-arts, & les Romains les ignorent tous, jusques vers le tems de Scipion l'Africain.

J'observerai ici sur leur religion deux choses importantes; c'est qu'ils adoptèrent, ou permirent les cultes de tous les autres peuples, à l'exemple des Grecs; & qu'au fond le sénat & les empereurs reconnurent toujours un Dieu suprême, ainsi que la plupart des philosophes, & des poètes de la Grèce.

La tolérance de toutes les religions était une loi naturelle, gravée dans les cœurs de tous les hommes. Car de quel droit un être créé pourrait-il forcer un autre être à penser comme lui? Mais quand un peuple est rassemblé, quand la religion est devenue une loi de l'état, il faut se soumettre à cette loi. Or les Romains par leurs loix adoptèrent tous les dieux des Grecs, qui eux-mêmes avaient des autels pour les dieux inconnus, comme nous l'avons déjà remarqué.

Les ordonnances des douze tables portent: Separatim nemo habeat deos neve advenas nisi publicè adscitos: que personne n'ait des dieux étrangers & nouveaux sans la sanction publique. On donna cette sanction à plusieurs cultes; tous les autres surent tolérés. Cette affociation de toutes les divinités du monde, cette espèce d'hospitalité divine sur le droit des gens de toute l'antiquité, excepté peur-être chez un ou deux petits peuples.

Comme il n'y eut point de dogmes, il n'y eut point de guerre de religion. C'était bien assez que l'ambition, la rapine versassent le sang humain, sans que la reli-

gion achevât d'exterminer le monde.

Il est encor très - remarquable que chez les Romains on ne persécuta jamais personne pour sa manière de penser. Il n'y en a pas un seul exemple depuis Romulus jusqu'à Domitien, & chez les Grecs, il n'y eut que le seul Socrate.

Il est encor incontestable que les Romains, comme les Grecs, adoraient un Dieu suprême. Leur Jupiter était le seul qu'on regardât comme le maître du tonnerre, comme le seul que l'on nommât le dieu trèsgrand & très-bon, deus optimus, maximus. Ainsi de l'Italie à l'Inde & à la Chine, vous trouvez le culte d'un Dieu suprême & la tolérance dans toutes les nations connues.

A cette connaissance d'un Dieu, à cette indulgence universelle, qui sont par-tout le fruit de la raison cultivée, se joignit une soule de superstitions, qui étaient le fruit ancien de la raison commencée & erronnée. On sait bien que les poulets sacrés, & la déesse Pertunda, & la déesse Cloacina sont ridicules.

Pourquoi les vainqueurs & les législateurs de tant de nations n'abolirent-ils pas ces sottises? C'est qu'étant anciennes, elles étaient chères au peuple, & qu'elles ne nuisaient point au gouvernement. Les Scipions, les Paul Emile, les Ciceron, les Catons; les Césars avaient autre chose à faire qu'à combattre les superstitions de la populace. Quand une vieille erreur est établie, la politique s'en sert comme d'un mords que le vulgaire s'est mis lui-même dans la bouche, jusqu'à ce qu'une autre superstition vienne la détruire, & que la politique prosite de cette seconde erreur, comme elle a prosité de la première.

QUESTIONS SUR LES CONQUÉTES DES ROMAINS, ET LEUR DÉCADENCE.

OURQUOI les Romains qui n'étaient que trois mille habitans, & qui n'avaient qu'un bourg de mille pas de circuit fous Romulus, devinrent-ils avec le tems les plus grands conquérans de la terre? & d'où vient que les Juifs qui prétendent avoir eu fix cent trente mille foldats en fortant d'Egypte, qui ne marchaient qu'au milieu des miracles, qui combattaient fous le Dieu des armées, ne purent-ils jamais parvenir à conquérir feulement Tyr & Sidon dans leur voisinage, pas même à être jamais à portée de les attaquer? Pourquoi ces Juifs furent-ils presque toujours dans l'esclavage? Ils avaient tout l'enthoussalme & toute la férocité qui devaient faire des conquérans; le Dieu des armées était toujours à leur tête; & cependant ce sont les Romains éloignés d'eux

de dix-huit cents milles, qui viennent à la fin les fubjuguer & les vendre au marché.

N'est-il pas clair (humainement parlant & ne considérant que les causes secondes) que si les Juiss qui espéraient la conquête du monde, ont été presque toujours affervis, ce sut leur faute? Et si les Romains dominèrent, ne le méritèrent-ils pas par leur courage & par leur prudence? Je demande très-humblement pardon aux Romains de les comparer un moment avec les Juiss.

Pourquoi les Romains pendant plus de quatre cent cinquante ans ne purent-ils conquérir qu'une étendue de pays d'environ vingt-cinq lieues? N'est-ce point parce qu'ils étaient en très-petit nombre, & qu'ils n'avaient successivement à combattre que de petits peuples comme eux? Mais ensin, ayant incorporé avec eux leurs voisins vaincus, ils eurent assez de force pour résister à Pyrrhus.

Alors toutes les petites nations qui les entouraient, étant devenues romaines, il s'en forma un peuple tout guerrier, assez formidable pour détruire Carthage.

Pourquoi les Romains employèrent-ils sept cents années à se donner ensin un empire à-peu-près aussi vaste que celui qu'Alexandre conquit en sept ou huit années? est-ce parce qu'ils eurent toujours à combattre des nations belliqueuses, & qu'Alexandre eut assaire à des peuples amollis?

Pourquoi cet empire fut-il détruit par des barbares? Ces barbares n'étaient-ils pas plus robustes, plus guerriers que les Romains amollis à leur tour sous Honorius & sous ses successeurs? Quand les Cimbres vinrent menacer l'Italie du tems de Marius, eles Romains dûrent prévoir que les Cimbres, c'est-à-dire, les peuples du Nord, déchireraient l'empire lorsqu'il n'y aurait plus de de Marius.

La faiblesse des empereurs, les factions de leurs ministres & de leurs eunuques, la haine que l'ancienne religion de l'empire portait à la nouvelle, les querelles fanglantes élevées dans le christianisme, les disputes théologiques substituées au maniement des armes, & la mollesse à la valeur, des multitudes de moines remplaçant les agriculteurs & les foldats, tout appellait ces mêmes barbares qui n'avaient pu vaincre la république guerrière, & qui accablèrent Rome languissante, sous

des empereurs cruels, efféminés & dévots.

Lorsque les Goths, les Hérules, les Vandales, les Huns, inondèrent l'empire Romain, quelles mesures les deux empereurs prenaient-ils pour détourner ces orages? La différence de l'omoofios à l'omoufios mettait le trouble dans l'Orient & dans l'Occident. Les perfécutions théologiques achevaient de tout perdre. Nessous patriarche de Constantinople, qui eut d'abord un grand crédit sous Théodose Second, obtint de cet empereur qu'on perfécutât ceux qui penfaient qu'on devait rebaptiser les chrétiens apostats repentans, ceux qui croyaient qu'on devait célébrer la Pâque le 14 de la lune de Mars, ceux qui ne faisaient pas plonger trois sois les baptises; enfin il tourmenta tant les chrétiens, qu'ils le tourmentèrent à leur tour. Il appella la Ste. Vierge Antropotokos; ses ennemis qui voulaient qu'on l'appellat Theotokos, & qui sans doute avaient raison, puisque le concile d'Ephèse décida en leur faveur, lui suscitèrent une persécution violente. Ces querelles occupèrent tous les esprits. Mais pendant qu'on disputait, les barbares se partageaient l'Europe & l'Afrique.

Mais pourquoi Alaric, qui au commencement du cinquième siècle marcha des bords du Danube vers Rome, ne commença-t-il pas par attaquer Constantino-ple, lorsqu'il était maître de la Thrace? Comment hasarda-t-il de se trouver pressé entre l'empire d'Orient & celui d'Occident? Est-il naturel qu'il voulût passer les Alpes & l'Apennin, lorsque Constantinople tremblante s'offrait à sa conquête? Les historens de ces tems-là,

TE METT

aussi mal instruits que les peuples étaient mal gouvernés, ne nous développent point ce mystère; mais il est aisé de le deviner. Alaric avait été général d'armée fous Théodose premier, prince violent, dévot & imprudent, qui perdit l'empire en confiant sa désense aux Goths. Il vainquit avec eux son compétiteur Eugène; mais les Goths apprirent par-là qu'ils pouvaient vaincre pour eux-mêmes. Théodose soudoyait Alaric & ses Goths. Cette paye devint un tribut, quand Arcadius fils de Théodose fut sur le trône de l'Orient. Alaric épargna donc fon tributaire pour aller tomber fur Honorius & fur Rome.

Honorius avait pour général le célèbre Stilicon, le feul qui pouvait défendre l'Italie, & qui avait déjà arrêté les efforts des barbares, Honorius sur de simples foupcons lui fit trancher la tête sans forme de procès. Il était plus aisé d'assassiner Stilicon que de battre Alaric. Cet indigne empereur retiré à Ravenne, laissa le barbare, qui lui était supérieur en tout, mettre le siège devant Rome. L'ancienne maîtresse du monde se racheta du pillage au prix de cinq mille livres pesant d'or, trente mille d'argent, quatre mille robes de foie, trois millede pourpre, & trois mille livres d'épiceries. Les denrées de l'Inde servirent à la rancon de Rome.

Honorius ne voulut pas tenir le traité. Il envoya quelques troupes qu'Alaric extermina. Il entra dans Rome en 409, & un Goth y créa un empereur qui devint son premier sujet. L'année d'après, trompé par Honorius, il le punit en saccageant Rome. Alors tout l'empire d'Occident fut déchiré; les habitans du Nord y pénétrèrent de tous côtés, & les empereurs d'Orient ne se

maintinrent qu'en se rendant tributaires.

C'est ainsi que Théodose second le fut d'Attila. L'Italie, les Gaules, l'Espagne, l'Afrique, furent la proie de quiconque voulut y entrer. Ce fut-là le fruit de la politique forcée de Constantin, qui avait transféré

l'empire Romain en Thrace.

N'y a-t-il pas visiblement une destinée qui fait l'accroissement & la ruine des états? Qui aurait prédit à Auguste qu'un jour le capitole serait occupé par un prêtre d'une religion tirée de la religion juive, aurait bien étonné Auguste. Pourquoi ce prêtre s'est-il ensin emparé de la ville des Scipions & des Césars? c'est qu'il l'a trouvée dans l'anarchie. Il s'en est rendu maître presque sans effort, comme les évêques d'Allemagne vers le treizième siècle devinrent souverains des peuples dont ils étaient pasteurs.

Tout événement en amène un autre auquel on ne s'attendait pas. Remulus ne croyait fonder Rome ni pour les princes Goths, ni pour des évêques. Alexandre n'imagina pas qu'Aléxandrie appartiendrait aux Turcs; & Constantin n'avait pas bâti Constantinople pour Ma-

homet second.

DES PREMIERS PEUPLES QUI ÉCRIVIRENT L'HISTOIRE,

ET DES FABLES

DES PREMIERS HISTORIENS.

L est incontestable que les plus anciennes annales du monde sont celles de la Chine. Ces annales se suivent sans interruption toutes circonstanciées, toutes sages, sans aucun mélange de merveilleux; toutes appuyées sur des observations astronomiques depuis quatre mille cent cinquante deux ans. Elles remontent encor à plusieurs siècles au-delà, sans dates précises à la vérité, mais avec cette vraisemblance qui semble approcher de la certitude. Il est bien probable que des nations puissantes, telles que les Indiens, les Egyptiens, les Cal-

Essai sur les mœurs. Tom. I.

CXCIV

déens, les Syriens qui avaient de grandes villes, avaient aussi des annales.

Les peuples errans doivent être les derniers qui aient écrit, parce qu'ils ont moins de moyens que les autres d'avoir des archives & de les conserver, parce qu'ils ont peu de besoins, peu de loix, peu d'événemens, qu'ils ne sont occupés que d'une subsistance précaire, & qu'une tradiction orale leur suffit. Une bourgarde n'eut jamais d'histoire, un peuple errant encor

moins, une simple ville très-rarement.

L'histoire d'une nation ne peut jamais être écrite que fort tard; on commence par quelques registres trèsfommaires, qui sont conservés autant qu'ils peuvent l'être dans un temple ou dans une citadelle. Une guerre malheureuse détruit souvent ces annales, & il faut recommencer vingt fois, comme des fourmis dont on a foulé aux pieds l'habitation ; ce n'est qu'au bout de plusieurs siècles qu'une histoire un peu détaillée peut succéder à ces registres informes, & cette première histoire est toujours mêlée d'un faux merveilleux, par lequel on veut remplacer la vérité qui manque. Ainsi les Grecs n'eurent leur Hérodote que dans la quatre-vingtième olimpiade, plus de mille ans après la première époque rapportée dans les marbres de Paros. Fabius Pictor, le plus ancien historien des Romains, n'écrivit que du tems de la feconde guerre contre Carthage, environ 540 ans après la fondation de Rome.

Or si ces deux nations, les plus spirituelles de la terre, les Grecs & les Romains nos maîtres ont commencé si tard leur histoire, si nos nations septentrionales n'ont eu aucun historien avant Grégoire de Tours, croirat-on de bonne soi que les Tartares vagabonds qui dorment sur la neige, ou des Troglodites qui se cachent dans des cavernes, ou des Arabes errans & voleurs, qui errent dans des montagnes de sable, aient eu des Thucidide & des Xénophon? peuvent-ils savoir quel-

que chose de leurs ancêtres? peuvent-ils acquérir quelque connaissance avant d'avoir eu des villes, avant de les avoir habitées, avant d'y avoir appellé tous les arts

dont ils étaient privés?

Si les Samoyèdes, ou les Nazamons, ou les Esquimaux, venaient nous donner des annales antidatées de plusieurs siècles, remplies des plus étonnans faits d'armes, & d'une suite continuelle de prodiges qui étonnent la nature, ne se moquerait-on pas de ces pauvres sauvages? Et si quelques personnes amoureuses du merveilleux ou intéressées à les faire croire, donnaient la torture à leur esprit pour rendre ces sottises vraisemblables, ne se moquerait-on pas de leurs efforts? Et s'ils joignaient à leur absurdité l'insolence d'affecter du mépris pour les favans, & la cruauté de persécuter ceux qui douteraient, ne seraient-ils pas les plus exécrables des hommes? Qu'un Siamois vienne me conter les métamorphofes de Sammonocodom, & qu'il me menace de me brûler si je lui fais des objections, comment dois-je en user avec ce Siamois?

Les historiens Romains nous content à la vérité, que le dieu Mars fit deux enfans à une vestale, dans un siècle où l'Italie n'avait point de vestale; qu'une louve nourrit ces deux enfans au lieu de les dévorer, comme nous l'avons déjà vu; que Castor & Pollux combattirent pour les Romains; que Curtius se jeta dans un gpussire, & que le goustre se reserma; mais le sénat de Rome ne condamna jamais à la mort ceux qui doutèrent de tous ces prodiges: il su permis d'en rire dans le capitole.

Il y a dans l'histoire Romaine des événemens trèspossibles, qui sont très-peu vrzisemblables. Plusieurs favans hommes ont déjà révoqué en doute l'aventure des oies qui sauvèrent Rome, & celle de Camille qui détruisit entiérement l'armée des Gaulois. La victoire de Camille brille beaucoup, à la vérité, dans Tite-Live, mais Polype plus ancien que Tite-Live & plus homme

n ij

d'état, dit précifément le contraire : il affure que les Gaulois craignant d'être attaqués par les Vénètes, partirent de Rome chargés de butin, après avoir fait la paix avec les Romains. A qui croirons-nous de *Tite-Live*

ou de Polype? au moins nous douterons.

Ne douterons-nous pas encor du supplice de Régulus, qu'on fait ensermer dans un cosser armé en-dedans de pointes de ser? Ce genre de mort est assurément unique. Comment ce même Polype presque contemporain, Polype qui était sur les lieux, qui a écrit si supérieurement la guerre de Rome & de Carthage, aurait-il passé sous silence un fait aussi extraordinaire, aussi important, & qui aurait si bien justissé la mauvaise soi dont les Romains en usèrent avec les Carthaginois? Comment ce peuple aurait-il osé violer si barbarement le droit des gens avec Régulus, dans le tems que les Romains avaient entre leurs mains plusieurs principaux citoyens de Carthage sur lesquels ils auraient pu se venger?

Enfin Liodore de Sicile rapporte dans un de ses fragmens, que les ensans de Régulus avant sort maltraité des prisonniers Carthaginois, le sénat Romain les réprimanda, & sit valoir le droit des gens. N'aurait-il pas permis une juste vengence aux sils de Régulus, si leur père avait été assassiné à Carthage? L'histoire du supplice de Régulus s'établit avec le tems; la haine contre Carthage lui donna cours; Horace la chanta,

& on n'en douta plus.

Si nous jetons les yeux sur les premiers tems de notre histoire de France, tout en est peut-être aussi faux qu'obscur & dégoûtant; du moins il est bien difficile de croire l'aventure de *Childeric* & d'une *Bazine* femme d'un *Bazin*, & d'un capitaine Romain élu roi des Francs qui n'avaient point encor de rois.

Grégoire de Tours est notre Hérodote, à cela près que le Tourangeau est moins amusant, moins élégant

que le Grec. Les moines qui écrivirent après Grégoire furent-ils plus éclairés & plus véridiques? Ne prodiguèrent-ils pas quelquefois des louanges un peu outrées à des affassins qui leur avaient donné des terres? Ne chargèrent-ils jamais d'opprobres des princes sages qui ne leur avaient rien donné?

Je fais bien que les Francs qui envahirent la Gaule furent plus cruels que les Lombards qui s'emparèrent de l'Italie, & que les Visigoths qui régnèrent en Espagne. On voit autant de meurtres, autant d'affassinats dans les annales des Clovis, des Thierri, des Childebert, des Chilperic & des Clotaire, que dans celles des rois de Juda & d'Israël. Rien n'est afsurément plus sauvage que ces tems barbares; cependant n'est-il pas permis de douter du supplice de la reine Brunehaut?

Elle était âgée de près de quatre-vingts ans quand elle mourut en 613 ou 614. Frédegaire qui écrivait sur la fin du huitième siècle, cent cinquante ans après la mort de Brunehaut, (& non pas dans le septième siècle, comme il est dit dans l'abrégé chronologique par une faute d'impression:) Frédegaire, dis-je, nous assure que le roi Clotaire, prince très-pieux, très-craignant Dieu, humain, patient, débonnaire, fit promener la reine Brunehaut sur un chameau autour de son camp, ensuite la fit attacher par les cheveux, par un bras & par une jambe à la queue d'une cavale indomptée, qui la traîna vivante sur les chemins, lui fracassa la tête sur les cailloux, la mit en pièces; après quoi elle fut brûlée & réduite en cendres. Ce chameau, cette cavale indomptée, une reine de quatre-vingts ans attachée par les cheveux & par un pied à la queue de cette cavale, ne sont pas des choses bien communes.

Il est peut-être difficile que le peu de cheveux d'une femme de cet âge puissent tenir à une queue, & qu'on soit lié à la fois à cette queue par les cheveux & par un pied. Et comment eut-on la pieuse attention d'inhumer Brunehaut dans un tombeau a Autun après l'avoir brûlée dans un camp? Les moines Frédegaire & Aimoin le difent, mais ces moines sont - ils des de Thou & des Hume?

Il y a un autre tombeau érigé à cette reine au quinzième siècle dans l'abbaye de St. Martin d'Autun qu'elle avait sondée. On a trouvé dans ce sépulcre un reste d'éperon. C'était, dit-on, l'éperon qu'on mit aux slancs de la cavale indomptée. C'est dommage qu'on n'y ait pas trouvé aussi la corne du chameau fur lequel on avait fait monter la reine. N'est - il pas possible que cet éperon y ait été mis par inadvertance, ou plutôt par honneur? Car au quinzième siècle un éperon doré était une grande marque d'honneur. En un mot, n'est-il pas raisonnable de suspendre son jugement sur cette étrange aventure si mal constatée? Il est vrai que Pasquier dit que la mort de Brunehaut avait été prédite par la sibylle.

Tous ces siècles de barbarie sont des siècles d'horreur & de miracles. Mais faudra-t-il croire tout ce que les moines ont écrit? Ils étaient presque les seuls qui sussent lire & écrire, lorsque Charlemagne ne savait pas signer son nom. Ils nous ont instruit de la date de quelques grands événemens. Nous croyons avec eux que Charles Martel battit les Sarrazins; mais qu'il en ait tué trois cent soixante mille dans la bataille, en vérité

c'est beaucoup.

Ils disent que Clovis, second du nom, devint sou; la chose n'est pas impossible; mais que Dieu ait affligé son cerveau pour le punir d'avoir pris un bras de St. Denis dans l'église de ces moines pour le mettre dans son oratoire, cela n'est pas si vraisemblable.

Si on n'avait que de pareils contes à retrancher de l'histoire de France, ou plutôt de l'histoire des rois Francs & de leurs maires, on pourrait s'efforcer de la lire. Mais comment supporter les mensonges grossiers

dont elle est pleine? On y assiége continuellement des villes & des forteresses qui n'existaient pas. Il n'y avait par-delà le Rhin que des bourgades sans murs, désendues par des palissades de pieux, & par des fossés. On sait que ce n'est que sous Henri l'Oiseleur, vers l'an neus cent vingt, que la Germanie eut des villes murées & fortissées. Ensin, tous les détails de ces tems-là sont autant de fables, & qui pis est, de fables ennuyeuses.



DES LÉGISLATEURS,

QUI ONT PARLÉ

AU NOM DES DIEUX.

L Out législateur profane qui osa feindre que la divinité lui avait dicté ses loix, était visiblement un blasphémateur & un traître; un blasphémateur, puisqu'il calomniait les dieux; un traître puisqu'il afservissait sa patrie à ses propres opinions. Il y a deux sortes de loix, les unes naturelles, communes à tous, & utiles à tous: Tu ne voleras ni ne tueras ton prochain; tu auras un soin respectueux de ceux qui t'ont donné le jour & qui ont élevé ton enfance; tu ne raviras pas la femme de ton frère; tu ne mentiras pas pour lui luire; tu l'aideras dans sès besoins pour mériter d'en être secouru à ton tour : voilà les loix que la nature a promulguées du fond des isles du Japon aux rivages de notre Occident. Ni Orphée, ni Hermès, ni Minos, ni Licurgue, ni Numa n'avaient besoin que Jupiter vînt au bruit du tonnerre annoncer des vérités gravées dans tous les cœurs.

Si je m'étais trouvé vis-à-vis de quelqu'un de ces grands charlatans dans la place publique, je lui aurais crié; Arrête, ne compromets point ainsi la divinité;

かるができる

tu veux me tromper, si tu la fais descendre pour enseigner ce que nous savons tous; tu veux sans doute la faire servir à quelqu'autre usage: tu veux te prévaloir de mon consentement à des vérités éternelles, pour arracher de moi mon consentement à ton usurpation; je te désère au peuple comme un tyran qui blasphème.

Les autres loix sont les politiques: loix purement civiles, éternellement arbitraires, qui tantôt établissent des éphores, tantôt des consuls, des comices par centuries, ou des comices par tribus, un aréopage ou un sénat, l'aristocratie, la démocratie ou la monarchie. Ce servit bien mal connaître le cœur humain, de soupconner qu'il soit possible qu'un légissateur profane eût jamais établi une seule de ces loix positiques au nom des dieux, que dans la vue de son intérêt. On ne trompe ainsi les hom-

mes que pour son profit.

Mais tous les législateurs profanes ont - ils été des frippons, dignes du dernier supplice? Non; de même qu'aujourd'hui dans les assemblées des magistrats, il se trouve toujours des ames droites & élevées, qui propofent des choses utiles à la société, sans se vanter qu'elles lui ont été révélées; de même aussi parmi les législateurs il s'en est trouvé plusieurs qui ont institué des loix admirables, sans les attribuer à Jupiter ou à Minerve. Tel su le sénat Romain qui donna des loix à l'Europe, à la petite Asse & l'Assique, sans les tromper; & tel de nos jours a été Fierre le Grand, qui eût pu en impofer à ses sujets plus facilement qu'Hermés aux Egyptiens; Minos aux Crétois, & Zamolxis aux anciens Scythes.

Le reste manque. L'Editeur n'a rien osé ajouter au manuscrit de... S'il retrouve la suite, il en sera part aux amateurs de l'histoire.

ESSAL

ESSAI

SUR LES MŒURS ET L'ESPRIT

DES NATIONS,

ET SUR LES PRINCIPAUX FAITS DE L'HISTOIRE, DEPUIS CHAR-LEMAGNE JUSQU'A LOUIS XIII.

AVANT-PROPOS.

Qui contient le plan de cet ouvrage, avec le précis de ce qu'étaient originairement les nations occidentales, & les raisons pour lesquelles on commence cet essai par l'Orient.

Ous voulez enfin surmonter le dégoût que vous cause l'histoire moderne, depuis la décadence de l'empire Romain, & prendre une idée générale des nations qui habitent & qui désolent la terre. Vous ne cherchez dans cette immensité que ce qui mérite d'être connu de vous ; l'esprit, les mœurs, les usages des nations principales, appuyés des faits qu'il n'est pas permis d'ignorer. Le but de ce travail n'est pas de savoir en quelle année un prince indigne d'être connu, fuccéda à un prince barbare chez une nation grossière. Si on pouvait avoir le malheur de mettre dans sa tête la suite chronologique de toutes les dynasties, on ne saurait que des mots. Autant qu'il faut connaître les grandes actions des souverains qui ont rendu leurs peuples meilleurs & plus heureux, autant on peut ignorer le vulgaire des rois, qui ne pourrait que charger Essai sur les mœurs. Tom. I.

la mémoire. De quoi vous ferviraient les détails de tant de perits intérêts qui ne subsistent plus aujourd'hui, de tant de familles éteintes qui se sont disputé des provinces englouties ensuite dans de grands royaumes? Presque chaque ville a aujourd'hui son histoire vraie ou fausse, plus ample, plus détaillée que celle d'Alexandre. Les seules annales d'un ordre monastique contiennent plus de volumes que celles de l'empire Romain.

Dans tous ces recueils immenses qu'on ne peut embrasser, il faut se borner & choisir. C'est un vaste magasin, où vous prendrez ce qui est à votre usage.

L'illustre Bossuet, qui dans son discours sur une partie de l'histoire universelle en a saisi le véritable esprit, au moins dans ce qu'il dit de l'empire Romain, s'est arrêté à Charlemagne. C'est en commençant à cette époque que votre dessein est de vous faire un tableau du monde; mais il faudra souvent remonter à des tems antérieurs. Cet éloquent écrivain en disant un mot des Arabes qui fondèrent un si puissant empire & une religion si florissante, n'en parle que comme d'un déluge de barbares. Il paraît avoir écrit uniquement pour infinuer que tout a été fait dans le monde pour la nation Juive, que si Dieu donna l'empire de l'Afie aux Babyloniens, ce fut pour punir les Juifs, si Dieu sit régner Cyrus ce sut pour les venger, si Dieu envoya les Romains, ce fut encore pour châtier les Juifs. Cela peut être. Mais les grandeurs de Cyrus & des Romains ont encore d'autres causes; & Bossuet même ne les a pas omises en parlant de l'esprit des nations.

Il eût été à fouhaiter qu'il n'eût pas oublié entiérement les anciens peuples de l'orient, comme les Indiens & les Chinois qui ont été si considérables, avant que les autres nations fussent formées.

Nourris des productions de leur terre, vêtus de leurs étoffes, amusés par les jeux qu'ils ont inventés, instruits même par leurs anciennes fables morales, pourquoi négligerons-nous de connaître l'esprit de ces nations, chez qui les commerçans de notre Europe ont voyagé dès qu'ils ont pu trouver un chemin jusqu'à elles?

En vous infruisant en philosophe de ce qui concerne ce globe, vous portez d'abord votre vue sur l'Orient, berceau de tous les arts, & qui a tout donné à l'Occident.

Les climats orientaux voisins du midi, tiennent tout de la nature; & nous dans notre Occident septentrional, nous devons tout au tems, au commerce, à une industrie tardive. Des forêts, des pierres, des fruits sauvages, voilà tout ce qu'a produit naturellement l'ancien pays des Celtes, des Allobroges, des Pictes, des Germains, des Sarmates & des Scythes. On dit que l'isse de Sicile produit d'elle-même un peu d'avoine; mais le froment, le riz, les fruits délicieux croiffaient vers l'Euphrate, à la Chine & dans l'Inde. Les pays fertiles furent les premiers peuplés, les premiers policés. Tout le Levant depuis la Grèce jusqu'aux extrémités de notre hémisphère fut long-tems célèbre avant même que nous en fussions assez pour connaître que nous étions barbares. Quand on veut favoir quelque chose des Celtes nos ancêtres, il faut avoir recours aux Grecs & aux Romains, nations encore trèspostérieures aux Asiatiques.

Si, par exemple, des Gaulois voisins des Alpes joints aux habitans de ces montagnes s'étant établis sur les bords de l'Eridan, vinrent jusqu'à Rome trois cent soixante-un an après sa sondation, s'ils assiégèrent le capitole, ce sont les Romains qui nous l'ont appris. Si d'autres Gaulois environ cent ans après entrèrent dans la Thessalie, dans la Macédoine, & passèrent sur le rivage du Pont-Euxin, ce sont les Grecs qui nous le disent, sans nous dire quels étaient ces Gaulois, ni quel chemin ils prirent. Il ne reste chez nous aucun monument de ces émigrations qui ressemblent à celles des Tartares. Elles prouvent seulement que la nation était très-nombreuse, mais non civilisée. La colonie de Grecs qui sonda Marseille six cents ans avant

4

notre ère vulgaire, ne put polir la Gaule. La langue grecque ne s'étendit pas même au-delà de son territoire.

Gaulois, Allemans, Espagnols, Bretons, Sarmates, nous ne savons rien de nous avant dix-huit siècles, sinon le peu que nos vainqueurs ont pu nous en apprendre. Nous n'avions pas même de fables; nous n'avions pas osé imaginer une origine. Ces vaines idées que tout cet Occident sut peuplé par Gomer sils de Japhet, sont des sables orientales.

Si les anciens Toscans qui enseignèrent les premiers Romains, savaient quelque chose de plus que les autres peuples occidentaux, c'est que les Grecs avaient envoyé chez eux des colonies; ou plutôt c'est parce que de tout tems une des propriétés de cette terre a été de produire des hommes de génie, comme le territoire d'Athènes était plus propre aux arts que celui de Thèbes & de Lacédémone. Mais quels monumens avons-nous de l'ancienne Toscane? aucun. Nous nous épuisons en vaines conjectures sur quelques inscriptions inintelligibles, que les injures du tems ont épargnées, & qui probablement sont des premiers siècles de la république Romaine. Pour les autres nations de notre Europe, il ne nous reste pas une seule inscription d'elles dans leur ancien langage.

L'Espagne maritime sut découverte par les Phéniciens, ainsi que depuis les Espagnols ont découvert l'Amérique. Les Tyriens, les Carthaginois, les Romains y trouvèrent tour-à-tour de quoi les enrichir dans les trésors que le terre produisait alors. Les Carthaginois y firent valoir des mines, mais moins riches que celles du Mexique & du Pérou; le tems les a épuisées, comme il épuisera celles du nouveau-monde. Pline rapporte que les Romains en tirèrent en neuf ans, huit mille marcs d'or, & environ vingt-quatre mille d'argent. Il faut avouer que ces prétendus descendans de Gomer avaient bien mal profité des présens que leur faisait la terre en tout genre, puisqu'ils furent subjugés par les Carthaginois, par les Ro-

5

mains, par les Vandales, par les Goths & par les Arabes. Ce que nous savons des Gaulois par Jules César & par les autres auteurs Romains, nous donne l'idée d'un peuple qui avait besoin d'être soumis par une nation éclairée. Les dialectes du langage celtique, étaient affreuses. L'empereur Julien, sous qui ce langage se parlait encor, dit dans son misopogon, qu'il ressemblait au croassement des corbeaux. Les mœurs du tems de César étaient aussi barbares que le langage. Les druides, imposteurs grossiers faits pour le peuple qu'ils gouvernaient, immolaient des victimes humaines qu'ils brûlaient dans de grandes & hideuses statues d'osier. Les druidesses plongeaient des couteaux dans le cœur des prisonniers, & jugeaient de l'avenir à la manière dont le fang coulait. De grandes pierres un peu creusées qu'on a trouvées sur les confins de la Germanie & de la Gaule, vers Strasbourg, sont, dit-on, les autels où l'on faisait ces sacrifices. Voilà tous les monumens de l'ancienne Gaule. Les habitans des côtes de la Biscaye & de la Gascogne, s'étaient quelquesois nourris de chair humaine. Il faut détourner les yeux de ces tems sauvages qui sont la honte de la nature.

Comptons parmi les folies de l'esprit humain, l'idée qu'on a eu de nos jours de faire descendre les Celtes des Hébreux. Ils sacrifiaient des hommes, dit-on, parce que Jephté avait immolé sa fille. Les druides étaient vêtus de blanc pour imiter les prêtres des Juiss; ils avaient comme eux un grand pontise. Leurs druidesse sont des images de la sœur de Moyse & de Débora. Le pauvre qu'on nourrissait à Marseille, & qu'on immolait couronné de fleurs, & chargé de malédictions, avait pour origine le bouc émissaire. On va jusqu'à trouver de la ressemblance entre trois ou quatre mots celtiques & hébraïques qu'on prononce également mal; & on en conclut que les Juiss & les nations des Celtes sont la même famille. C'est ainsi qu'on insulte à la raison dans des histoires universelles, qu'on étousse sous amas de conjectures forcées, le

peu de connaissance que nous pourrions avoir de l'antiquité.

Les Germains avaient à-peu-près les mêmes mœurs que les Gaulois, facrifiaient comme eux des victimes humaines, décidaient comme eux leurs petits différends particuliers par le duel, & avaient seulement plus de grossiéreté & moins d'industrie. César dans ses mémoires, nous apprend que leurs magiciennes réglaient toujours parmi eux le jour du combat. Il nous dit que quand un de leurs rois Arioviste amena cent mille de ses Germains errans pour piller les Gaules que César voulait afservir plutôt que piller, il envoya vers ce barbare deux officiers Romains pour entrer en conférence avec lui, qu'Arioviste les sit charger de chaînes, qu'ils furent destinés à être facrifiés aux dieux des Germains, & qu'ils allaient

l'être lorsqu'il les délivra par sa victoire.

Les familles de tous ces barbares avaient en Germanie pour uniques retraites, des cabanes, où d'un côté le père, la mère, les sœurs, les frères, les enfans couchaient nuds fur la paille, & de l'autre côté étaient leurs animaux domestiques. Ce sont-là pourtant ces mêmes peuples que nous verrons bientôt maîtres de Rome. Tacite loue les mœurs des Germains; mais comme Horace chantait celles des barbares nommés Gètes: l'un & l'autre ignoraient ce qu'ils louaient, & voulaient feulement faire la satire de Rome. Le même Tacite, au milieu de ses éloges, avoue ce que tout le monde favait, que les Germains aimaient mieux vivre de rapine, que de cultiver la terre; & qu'après avoir pillé leurs voisins, ils retournaient chez eux manger & dormir. Cependant, on ne peut pas toujours vivre de brigandage. Les empereurs Romains continrent ou subjuguèrent ces sauvages; ils furent forcés. au travail qu'ils regardaient comme un malheur.

Quand César passe en Angleterre, il trouve cette isse plus sauvage encore que la Germanie. Les habitans couvraient à peine leur nudité de quelques peaux de bêtes.

Les femmes d'un canton y appartenaient indifféremment à tous les hommes du même canton. Leurs demeures étaient des cabanes de roseaux, & leurs ornemens des figures que les hommes & les femmes s'imprimaient sur la peau en y faisant des piquûres, en y versant le suc des herbes, ainsi que le pratiquent encor les sauvages de l'Amérique.

Que la nature humaine ait été plongée pendant une longue fuite de fiècles dans cet état fi approchant de celui des brutes, & inférieur à plufieurs égards, c'est qui n'est que trop vrai. La raison en est, comme on l'a dit, qu'il n'est pas dans la nature de l'homme de desirer ce qu'on ne connaît pas. Il a fallu par-tout, non-seulement un espace de tems prodigieux, mais des circostances heureuses, pour que l'homme s'élevât au dessus de la vie ànimale.

Vous avez donc grande raison de vouloir passer tout d'un coup aux nations qui ont été civilisées les premières. Il se peut que long - tems avant les empires de la Chine & des Indes, il y ait eu des nations instruites, polies, puissantes, que des déluges de barbares auront ensuite replongées dans le premier état d'ignorance & de gros-

siéreté qu'on appelle l'état de pure nature.

La feule prise de Constantinople a sussi pour anéantir l'esprit de l'ancienne Grèce. Le génie des Romains sut détruit par les Goths. Les côtes de l'Afrique autresois si florissantes, ne sont presque plus que des repaires de brigands. Des changemens encor plus grands ont dû arriver dans des climats moins heureux. Les causes physiques ont dû se joindre aux causes morales; car si l'Océan n'a pu changer entiérement son lit, du moins il est constant qu'il a couvert tour-à-tour, & abandonné de vastes terrains. La nature a dû être exposée à un grand nombre de sléaux & de vicissitudes. Les plus belles terres, les plus fertiles de l'Europe occidentale, toutes les campagnes basses, arrosées par les sleuves, ont été couvertes des eaux de la mer pendant une prodigieuse multitude de siècles: c'est ce que vous avez déjà vu dans la philosophie de l'histoire.

Nous redirons encor qu'il n'est pas si sûr que les montagnes qui traversent l'ancien & le nouveau-monde, aient été autresois des plaines couvertes par les mers; car, 1°. plusieurs de ces montagnes sont élevées de quinze mille pieds & plus au dessus de l'Océan. 2°. S'il eût été un tems où ces montagnes n'eussent pas existé, d'où seraient partis les sleuves qui sont si nécessaires à la vie des animaux? Ces montagnes sont les réservoirs des eaux, elles ont dans les deux hémisphères des directions diverses; ce sont, comme dit Platon, les os de ce grand animal appellé la terre. Nous voyons que les moindres plantes ont une structure invariable. Comment la terre serait

elle exceptée de la loi générale?

3°. Si les montagnes étaient supposées avoir porté des mers, ce serait une contradiction dans l'ordre de la nature, une violation des loix de la gravitation & de l'hydrostatique. 4°. Le lit de l'Océan est creusé, & dans ce creux il n'est point de chaînes de montagnes d'un pole à l'autre, ni d'orient en occident, comme sur la terre; il ne faut donc pas conclure que tout ce globe a été long-tems mer, parce que plusieurs parties du globe l'ont été. Il ne faut pas dire que l'eau a couvert les Alpes & les Cordilières, parce qu'elle a couvert la partie basse de la Gaule de la Grèce, de la Germanie, de l'Afrique & de l'Inde. Il ne faut pas affirmer que le mont Taurus a été navigable, parce que l'archipel des Philippines & des Moluques a été un continent. Il y a grande apparence que les hautes montagnes ont été toujours à-peu-près ce qu'elles font. Dans combien de livres n'a-t-on pas dit qu'on a trouvé une ancre de vaisseau sur la cime des montagnes de la Suisse! Cela est pourtant aussi faux que tous les contes qu'on trouve dans ces livres.

N'admettons en physique que ce qui est prouvé, & en histoire que ce qui est de la plus grande probabilité reconnue. Il se peut que les pays montagneux aient éprouvé par les volcans & par les seconsses de la terre, autant de

changemens que les pays plats. Mais par-tout où il y a eu des fources de fleuves, il y a eu des montagnes. Mille révolutions locales ont certainement changé une partie du globe, dans le phyfique & dans le moral; mais nous ne les connaissons pas; & les hommes se sont avisés si tard d'écrire l'histoire, que le genre humain, tout ancien qu'il est, paraît nouveau pour nous.

D'ailleurs, vous commencez vos recherches au tems où le chaos de notre Europe commence à prendre une forme après la chûte de l'empire Romain. Parcourons donc ensemble ce globe. Voyons dans quel état il était alors, en l'étudiant de la même manière qu'il paraît avoir été civilisé, c'est-à-dire, depuis les pays orientaux juf-qu'aux nôtres; & portons notre première attention sur un peuple qui avait un histoire suivie dans une langue déjà fixée, lorsque nous n'avions pas encor l'usage de l'écriture.



CHAPITRE PREMIER.

De la Chine, de son antiquité, de ses forces, de ses loix, de ses usages & de ses sciences.

'EMPIRE de la Chine dès-lors était plus vaste que celui de Charlemagne, sur-tout en y comprenant la Corée & le Tonquin, provinces alors tributaires des Chinois. Environ trente degrés en longitude & vingt-quatre en latitude, forment son étendue. Nous avons remarqué que le corps de cet état subsiste avec splendeur depuis plus de quatre mille ans, sans que les loix, les mœurs, le langage, la manière même de s'habiller, aient souffert d'altération sensible.

Son histoire incontestable, & la seule qui soit sondée

fer des observations célestes, remonte, par la chronologie la plus sure, jusqu'à une éclipse, calculée deux mille cent cinquante-cinq ans avant notre ère vulgaire & vérifiée par les mathématiciens missionnaires, qui envoyés dans le derniers siècles chez cette nation inconnue, l'ont admirée & l'ont instruite. Le père Gaubil a examiné une suite de trente-six éclipses de soleil, rapportées dans les livres de Confúcius; & il n'en a trouvé que deux sausses, & deux douteuses. Les douteuses sont celles qui en este sont arrivées, mais qui n'ont pu être observées du lieu où l'on suppose l'observateur; & cela même prouve qu'alors les astronomes Chinois calculaient les éclipses, puisqu'ils se trompèrent dans deux calculs.

Il est vroi qu'Alexandre avait envoyé de Babylone en Grèce les observations des Caldéens, qui remontaient un peu plus haut que les observations chinoises; & c'est sans contredit le plus beau monument de l'antiquité: mais ces éphémérides de Babylone n'étaient point liées à l'histoire des faits: les Chinois au contraire on joint l'histoire du cies à celle de la terre, & ont ansi justifié l'une par l'autre.

Deux cent trente ans au-delà du jour de l'éclipse dont on a parlé, leur chronologie atteint sans interruption, & par des témoignages autentiques, jusqu'à l'empereur Etao, qui travailla lui-même à résormer l'astronomie, & qui, dans un règne d'environ quatre-vingts ans, chercha à rendre les hommes éclairés & heureux. Son nom est encor en vénération à la Chine, comme l'est en Europe celui des Titus, des Trajans, & des Antonins. S'il sut pour son tems un mathématicien habile, cela seul montre qu'il était né chez une nation déjà très-policée. On ne voit point que les anciens chess des bourgades germaines ou gauloises aient résormé l'astronomie. Clovis n'avait point d'observatoire.

Avant Hiao, on trouve encor six rois ses prédécesseurs; mais la durée de leur règne est incertaine. Je crois qu'on ne peut mieux faire dans ce silence de la chronologie, que de recourir à la règle de Newton, qui ayant composé une année commune des années qu'ont régné les rois de différens pays, reduit chaque règne à vingt-deux ans ou environ. Suivant ce calcul, d'autant plus raisonnable qu'il est plus modéré, ces six rois auront régné à-peu-près cent trente ans; ce qui est bien plus conforme à l'ordre de la nature, que les deux cent quarante ans qu'on donne, par exemple, aux sept rois de Rome, & que tant d'autres calculs, démentis par l'expérience de tous le tems.

Le premier de ces rois, nommé Fohi, régnait donc plus de vingt-cinq fiècles avant l'ère vulgaire, au tems que les Babyloniens avaient déjà une fuite d'observations astronomiques; & dès-lors la Chine obéissait à un souverain. Ses quinze royaumes, réunis sous un scul homme, prouvent que long-tems auparavant cet état était très-peuplé, policé, partagé en beaucoup de souverainetés; car jamais un grand état ne s'est formé que de plusieurs petits: c'est l'ouvrage de la politique, du courage, & sur-tout du tems. Il n'y a pas une plus grande

preuve d'antiquité.

Il est rapporté dans les cinq kings, le livre de la Chine le plus ancien & le plus autorisé, que sous l'empereur Yo, quatrième successeur de Fohi, on observa une conjonction de Saturne, Jupiter, Mars, Mercure & Vénus. Nos astronomes modernes disputent entr'eux sur le tems de cette conjonction, & ne devraient pas disputer. Mais quand même on se serait trompé à la Chine dans cette observation du ciel, il était beau même de se tromper. Les sivres chinois disent expressément que de tems immémorial on savait à la Chine que Vénus & Mercure tournaient autour du soleil. Il faudrait renoncer aux plus simples lumières de la raison, pour ne pas voir que de telles connaissances supposaient une multitude de siècles antérieurs.

Ce qui rend sur-tout ces premiers livres respectables,

& qui leur donne une supériorité reconnue sur tous ceux qui rapportent l'origine des autres nations, c'est qu'on n'y voit aucun prodige, aucune prédiction, aucune même de ces sourberies politiques que nous attribuons aux sondateurs des autres états, excepté peut-être ce qu'on a imputé à Fohi, d'avoir fait accroire qu'il avait vu ses loix écrites sur le dos d'un serpent ailé. Cette imputation même sait voir qu'on connaissait l'écriture avant Fohi. Enfin, ce n'est pas à nous, au bout de notre Occident, à contester les archives d'une nation qui étoit toute policée,

quand nous n'étions que des sauvages.

Un tyran nommé Chi-Hoangti ordonna à la vérité qu'on brûlât tous les livres; mais cet ordre insensé & barbare avertissait de les conserver avec soin, ils reparurent après lui. Qu'importe après tout que ces livres renferment, ou non, une chronologie toujours sure? Je veux que nous ne fachions pas précifément en quel tems vécut Charlemagne : dès qu'il est certain qu'il a fait de vaîtes conquêtes avec de grandes armées, il est clair qu'il est né chez une nation nombreuse, formée en corps de peuple par une longue suite de siècles. Puis donc que l'empereur Hiao, qui vivait incontestablement plus de deux mille quatre cents ans avant notre ère, conquit tout le pays de la Corée, il est indubitable que son peuple était de l'antiquité la plus reculée. De plus, les Chinois inventèrent un cicle, un comput qui commence deux mille six cent deux ans avant le nôtre. Est-ce à nous à leur contester une chronologie unanimement reçue chez eux ; à nous qui avons soixante systèmes différens pour compter les tems anciens, & qui ainsi n'en avons pas un?

Répétons que les hommes ne multiplient pas aussi aisément qu'on le pense. Le tiers des enfans est mort au bout de dix ans. Les calculateurs de la propagation de l'espèce humaine ont remarqué qu'il faut des circonstances favorables pour qu'une nation s'accroisse d'un

THE LETT

vingtième au bout de cent années; & très - fouvent la peuplade diminue au lieu d'augmenter. De favans chronologistes ont supputé qu'une seule famille après le déluge, toujours occupée à peupler, & ses enfans s'étant occupés de même, il se trouva en deux cent cinquante ans beaucoup plus d'habitans que n'en contient aujourd'hui l'univers. Il s'en faut beaucoup que le Talmud & les Mille & une nuit aient inventé rien de plus absurde. Il a déjà été dit qu'on ne fait point ainsi des enfans à coups de plume. Voyez nos colonies, voyez ces archipels immenses de l'Asie dont il ne sort personne: les Maldives, les Philippines, les Moluques, n'ont pas le nombre d'habitans nécessaire. Tout cela est encor une nouvelle preuve de la prodigieuse antiquité de la

population de la Chine.

Elle était au tems de Charlemagne, comme longtems auparavant, plus peuplée encor que vaste. Le dernier dénombrement dont nous avons connaissance. fait seulement dans les quinze provinces qui composent la Chine proprement dite, monte jusqu'à près de soixante millions d'hommes capables d'aller à la guerre; en ne comptant ni les foldats vétérans, ni les vieillards au dessus de soixante ans, ni la jeunesse au dessous de vingt ans, ni les mandarins, ni la multitude des lettrés, ni les bonzes; encore moins les femmes, qui font par-tout en pareil nombre que les hommes à un quinzième ou feizième près, felon les observations de ceux qui ont calculé avec le plus d'exactitude ce qui concerne le genre humain. A ce compte, il paraît difficile qu'il y ait moins de cent cinquante millions d'habitans à la Chine : notre Europe n'en a pas beaucoup plus de cent millions, à compter vingt millions en France, vingt-deux en Allemagne, quatre dans la Hongrie, dix dans toute l'Italie jusqu'en Dalmatie, huit dans la Grande - Bretagne, & dans l'Irlande, huit dans l'Espagne & le Portugal, dix ou

douze dans la Russie Européanne, six dans la Pologne, autant dans la Turquie d'Europe, dans la Grèce & les isles, quatre dans la Suède, trois dans la Norwége & le Dannemarck, près de quatre dans la Hollande & les Pays-Bas voisins.

On ne doit donc pas être surpris, si les villes chinoises sont immenses; si Pekin, la nouvelle capitale de l'empire, a près de six de nos grandes lieues de circonférence, & renferme environ trois millions de citoyens: si Nanquin, l'ancienne métropole en avoit autrefois davantage; si une simple bourgade nommée Quientzeng, où l'on fabrique la porcelaine, contient environ un million d'habitans.

Le journal de l'empire Chinois, journal le plus autentique & le plus utile qu'on ait dans le monde, puisqu'il contient le détail de tous les besoins publics, des ressources & des intérêts de tous les ordres de l'état. Ce journal, dis-je, rapporte que l'an de notre ère 1725, la femme que l'empereur Yontchin déclara impératrice, fit à cette occasion, selon une ancienne coutume, des libéralités aux pauvres femmes de toute la Chine, qui paffaient foixante - dix ans. Le journal compte dans la feule province de Kanton quatre-vingt-dix-huit mille deux cent vingt femmes de foixante - dix ans qui recurent ces présens, quarante mille huit cent quatre - vingt - treize qui passaient quatre-vingts ans, & trois mille quatre cent cinquante-trois qui approchaient de cent années. Combien de femmes ne recurent pas ce présent? En voilà plus de cent quarante-deux mille qui le reçurent dans une seule province. Ce nombre est de celles qui ne sont plus comptées parmi les perfonnes utiles. Quelle doit donc être la population de l'état ? & si chacune d'elles recut la valeur de dix livres dans toute l'étendue de l'empire, à quelle somme dut monter cette libéralité?

Les forces de l'état consistent, selon les relations des

hommes les plus intelligens qui aient jamais voyagé, dans une milice d'environ huit cent mille foldats bien entretenus : cinq cent foixante-dix mille chevaux font nourriscu dans les écuries ou dans les pâturages de l'empereur, pour monter les gens de guerre, pour les voyages de la cour, & pour les courriers publics. Plusieurs missionnaires, que l'empereur Cang - hi dans ces derniers tems approcha de fa personne par amour pour les sciences, rapportent qu'ils l'ont suivi dans ces chasses magnifiques vers la grande Tartarie, où cent mille cavaliers & foixante mille hommes de pied marchaient en ordre de bataille : c'est un usage immémorial dans ces climats.

Les villes chinoises n'ont jamais eu d'autres fortifications, que celles que le bon sens inspirait à toutes les nations avant l'usage de l'artillerie; un fossé, un rempart, une forte muraille & des tours. Depuis que les Chinois se servent de canons, ils n'ont point suivi le medèle de nos places de guerre : mais au lieu qu'ailleurs on fortifie les places, les Chinois ont fortifié leur empire. La grande muraille qui séparait & défendait la Chine des Tartares, bâtie cent trente-sept ans avant notre ère, subsiste encor dans un contour de cinq cents lieues, s'élève sur des montagnes, descend dans des précipices, ayant presque par-tout vingt de nos pieds de largeur, fur plus de trente de hauteur. Monument supérieur aux pyramides d'Egypte par son utilité, comme par son immenfité.

Ce rempart n'a pu empêcher les Tartares de profiter dans la suite des tems des divisions de la Chine, & de la subjuguer; mais la constitution de l'état n'en a été ni affaiblie ni changée. Le pays des conquérans est devenu une partie de l'état conquis; & les Tartares-Mantchoux, maîtres de la Chine, n'ont fait autre chose que se soumettre les armes à la main aux loix du pays, dont ils ont envahi le trône.

On trouve dans le troisième livre de Confutzée une particularité, qui fait voir combien l'usage des charriots armés est ancien. De son tems les vice-rois ou gouverneurs de provinces étaient obligés de fournir au chef de l'état ou empereur mille chars de guerre à quatre chevaux de front, mille quadriges. Homère qui fleurit long-tems avant le philosophe Chinois, ne parle jamais que de chars à deux ou à trois chevaux. Les Chinois avaient fans doute commencé, & étaient parvenus à fe servir de quadriges. Mais ni chez les anciens Grecs, du tems de la guerre de Troye, ni chez les Chinois, on ne voit aucun usage de la simple cavalerie. Il paraît pourtant incontestable que la méthode de combattre à cheval, précéda celle des charriots. Il est marqué que les Pharaons d'Egypte avaient de la cavalerie, mais ils se servaient aussi de chars de guerre. Cependant il est à croire que dans un pays fangeux, comme l'Egypte & entrecoupé de tant de canaux, le nombre des chevaux fut toujours très-médiocre.

Quant aux finances, le revenu ordinaire de l'empercur fe monte, seson les supputations les plus vraisemblables, à deux cent millions d'onces d'argent. Il est à remarquer que l'once d'argent ne vaut pas cent de nos sous valeur intrinsèque, comme le dit l'histoire de la Chine; car il n'y a point de valeur intrinsèque numéraire; mais à prendre le marc de notre argent à cinquante de nos livres de compte, cette somme revient à douze cent cinquante millions de notre monnoie en 1740. Je dis en ce tems, car cette valeur arbitraire n'a que trop changé parmi nous, & changera peut-être encor: c'est à quoi ne prennent pas affez garde les écrivains, plus instruits des livres que des affaires, qui évaluent souvent l'argent étranger d'une manière très-faurive.

Ils ont eu des monnoies d'or & d'argent frappées au marteau, long-tems avant que les dariques fussent fabriquées en Perse. L'empereur Cang-hi avait rassemblé

une suite de trois mille de ces monnoies, parmi lesquelles il y en avait beaucoup des Indes; autre preuve de l'ancienneté des arts dans l'Asie. Mais depuis longtems l'or n'est plus une mesure commune à la Chine, il y est marchandise comme en Hollande; l'argent n'y est plus monnoie, le poids & le titre en font le prix on n'y frappe plus que du cuivre, qui seul dans ce pays a une valeur arbitraire. Le gouvernement dans des tems difficiles a payé en papier, comme on a fait depuis dans plus d'un état de l'Europe; mais jamais la Chine n'a eu l'usage des banques publiques, qui augmentent les richesses d'une nation, en multipliant son crédit.

Ce pays favorisé de la nature, possède presque tous les fruits transplantés dans notre Europe, & beaucoup d'autres qui nous manquent. Le bled, le riz, la vigne, les légumes, les arbres de toute espèce y couvrent la terre; mais les peuples n'ont fait du vin que dans les derniers tems, satisfaits d'une liqueur assez forte qu'ils savent tirer du riz.

L'infecte précieux qui produit la soie, est originaire de la Chine; c'est de-là qu'il passa en Perse assez tard, avec l'art de faire des étosses du duvet qui les couvre; & ces étosses étaient si rares du tems même de Justinien, que la soie se vendait en Europe au poids de l'or.

Le papier fin, & d'un blanc éclatant, était fabriqué chez les Chinois de tems immémorial; on en faisait avec des filets de bois de bambou beuilli. On ne connaît pas la première époque de la porcelaine & de ce beau vernis, qu'on commence à imiter & à égaler en Europe.

Ils favent depuis deux mille ans fabriquer le verre; mais moins beau & moins transparent que le nôtre.

L'imprimerie fut inventée par eux dans le même tems. On fait que cette imprimerie est une gravure sur des planches de bois, telle que Guttemberg la pratiqua le

THE DANG THE

Essai sur les mœurs. Tom. I. B

premier à Mayence au quinzième siècle. L'art de graver les caractères sur le bois est plus perfectionné à la Chine, notre méthode d'employer les caractères mobiles & de fonte, beaucoup supérieure à la leur, n'a point encor été adoptée par eux, tant ils sont attachés à toutes leurs anciennes méthodes.

L'usage des cloches est chez eux de la plus haute antiquité. Nous n'en avons eu en France qu'au fixième siècle de notre ère. Ils ont cultivé la chymie; & sans devenir jamais bons physiciens, ils ont inventé la poudre; mais ils ne s'en servaient que dans des sêtes, dans l'art des seux d'artisice, où ils ont surpassé les autres nations. Ce furent les Portugais qui dans ces derniers siècles leur ont enseigné l'usage de l'artillerie; & ce sont les jésuites qui leur ent appris à sondre le canon. Si les Chinois ne s'appliquèrent pas à inventer ces instrumens destructeurs, il ne saut pas en louer leur vertu, puisqu'ils n'en ont pas moins sait la guerre.

Ils ne poussèrent loin l'astronomie qu'autant qu'elle est la science des yeux & le fruit de la patience. Ils obfervèrent le ciel assidument, remarquèrent tous les phénomènes, & les transmirent à la postérité. Ils divisèrent, comme nous, le cours du soleil en trois cent soixante-cinq parties & un quart. Ils connurent, mais consusément, la précession des équinoxes & des solstices. Ce qui mérite peut-être le plus d'attention, c'est que de tems immémorial, ils partagent le mois en semaines de sept jours. Les Indiens en usaient ainsi; la Caldée se conforma à cette méthode, qui passa dans le petit pays de la Judée; mais elle ne sut point adoptée en Grèce.

On montre encor les instrumens dont se servit un de leurs fameux astronomes, mille ans avant notre ère, dans une ville qui n'est que du troissème ordre. Nanquin, l'ancienne capitale, conserve un globe de bronze, que trois hommes ne peuvent embrasser, porté sur un cube

de cuivre qui s'ouvre, & dans lequel on fait entrer un homme pour tourner ce globe, sur lequel sont tracés les

méridiens & les parallèles.

Pekin a un observatoire, rempli d'astrolabes & de sphères armillaires; instrumens à la vérité inférieurs aux nôtres pour l'exactitude, mais témoignages célèbres de de la supériorité des Chinois sur les autres peuples d'Afie.

La bouffole qu'ils connaissaient, ne servait pas à son véritable usage de guider la route des vaisseaux. Ils ne navigaient que près des côtes. Possesseurs d'une terre qui fournit tout, ils n'avaient pas besoin d'aller, comme nous, au bout du monde. La boutsole, ainsi que la poudre à tirer, était pour eux une simple curiosité,

& ils n'en étaient pas plus à plaindre.

On est étonné que ce peuple inventeur n'ait jamais percé dans la géométrie au-delà des élémens. Il est certain qu'ils connaissaient ces élémens plusieurs siècles avant qu'Euclide les eût rédigés chez les Grecs d'Alexandrie. L'empereur Cang-hi affura de nos jours au père Parenin, l'un des plus favans & des plus fages missionnaires qui aient approché de ce prince, que l'empereur Yu s'était servi des propriétés du triangle rectangle pour lever un plan géographique d'une province, il'y a plus de trois mille neuf cent soixante années; & le père Parenin lui-même cite un livre écrit onze cents ans avant notre ère, dans lequel il est dit que la fameuse démonstration attribuée en Occident à Pythagore, était depuis long-tems au rang des théorêmes les plus connus.

On demande pourquoi les Chinois ayant été si loin dans des tems si reculés, sont restés à ce terme; pourquoi l'astronomie est chez eux si ancienne & si bornée; pourquoi dans la mufique ils ignorent encore les demi-tons? Il semble que la nature ait donné à cette espèce d'hommes si différente de la nôtre, des organes faits pour

trouver tout-d'un-coup tout ce qui leur était nécessaite, & incapables d'aller au-delà. Nous au contraire, nous avons eu des connaissances très-tard, & nous avons tout persectionné rapidement. Ce qui est moins étonnant, c'est la crédulité avec laquelle ces peuples ont toujours joint leurs erreurs de l'astrologie judiciaire aux vraies connaissances célestes. Cette superstion a été celle de tous les hommes; & il n'y a pas long-tems que nous en sommes guéris; tant l'erreur semble faite pour le genre humain.

Si on cherche pourquoi tant d'arts & de sciences cultivés depuis si long - tems sans interruption à la Chine, ont cependant fait si peu de progrès, il y en a peut - être deux raisons; l'une est le respect prodigieux que ces peuples ont pour ce qui leur a été transmis par leur pères, & qui rend parfait à leurs yeux tout ce qui est ancien; l'autre est la nature de leur langue; premier principe de toutes les connais-sances.

L'art de faire connaître ses idées par l'écriture, qui devait n'être qu'une méthode très-simple, est chez eux ce qu'ils ont de plus dissicile. Chaque mot a des caractères dissiciles: un favant de la Chine est celui qui connaît le plus de ces caractères; quelques – uns sont arrivés à la vieillesse avant que de savoir bien écrire.

Ce qu'ils ont le plus connu, le plus cultivé, le plus perfectionné, c'est la morale & les loix. Le respect des ensans pour leurs pères est le sondement du gouvernement Chinois. L'autorité paternelle n'y est jamais affaiblie. Un fils ne peut plaider contre son père qu'avec le consentement de tous les parens, des amis, & des magistrats. Les mandarins lettrés y sont regardés comme les pères de l'empire. Cette idée, enracinée dans les mœurs, forme une samille de cet état immense.

La loi fondamentale étant donc que l'empire est une famille, on y a regardé plus qu'ailleurs le bien public comme le premier devoir. De là vient l'attention continuelle de l'empereur & des tribunaux à réparer les grands chemins, à joindre les rivières, à creuser des canaux, à favoriser la culture des terres & les manusactures.

Nous traiterons dans un autre chapitre du gouvernement de la Chine. Mais vous remarquerez d'avance que les voyageurs & sur-tout les missionnaires, ont cru voir par-tout le despotisme. On juge de tout par l'extérieur; on voit des hommes qui se prosternent, & dès - lors ont les prend pour des esclaves. Celui devant qui on se prosterne, doit être maître absolu de la vie & de la fortune de cent millions d'hommes. sa seule volonté doit servir de loi. Il n'en est pourtant pas ainfi, c'est ce que nous discuterons. Il suffit de dire ici que dans les plus anciens tems de la monarchie, il fut permis d'écrire fur une longue table placée dans le palais, ce qu'on trouvoit de repréhensible dans le gouvernement; que cet usage fut mis en vigueur sous le règne de Venti, deux siècles avant notre ère vulgaire. & que dans les tems paisibles les représentations des tribunaux ont toujours eu force de loi. Cette observation importante détruit les imputations vagues qu'on trouve dans l'Esprit des loix, contre ce gouvernement le plus ancien qui soit au monde.

Tous les vices existent à la Chine comme ailleurs; mais certainement plus réprimés par le frein des loix, parce que les loix sont toujours uniformes. Le savant auteur des mémoires de l'amiral Anson, témoigne un grand mépris pour la Chine, sur ce que le petit peuple de Kanton trompa les Anglais autant qu'il le put. Mais doit - on juger du gouvernement d'une grande nation par les mœurs de la populace des frontières? Et qu'auraient dit de nous les Chinois, s'ils eussent fait nau-

frage fur nos côtes maritimes dans le tems où les loix des n tions d'Europe confisquaient les effets naufragés, & que la coulume permettait qu'on ég rgeât les pro-

priétaires ?

Les cérémonies continuelles, qui chez les Chinois gênent la société, & dont l'amitié se désait seule dans l'intérieur des maisons ont établi dans toute la nation une retenue & une honnêteté qui donne à la sois aux maurs de la gravité & de la douceur. Ces qualités s'étendent jusqu'aux derniers du peuple. Des missionnaires racontent que souvent dans les marchés publics, au milieu de ces embarras & de ces confusions qui excitent dans nos contrées des clameurs si barbares & des emportemens si fréquens & si odieux, ils ont vu les paysans se mettre à genoux les uns devant les autres, selon la coutume du pays, se demander pardon de l'embarras dont chacun s'accusait, s'aider l'un l'autre, & débarrasser des contents de l'embarras dont chacun s'accusait, s'aider l'un l'autre, & débarrasser des contents de l'embarrasser tout avec tranquillité.

Dans les autres pays les loix punissent les crimes ; à la Chine, elles font plus, elles récompensent la vertu. Le bruit d'une action généreuse & rare se répand-il dans une province, le mandarin est obligé d'en-avertir l'empereur ; & l'empereur envoie une marque d'honneur à celui qui l'a si bien méritée. Dans nos derniers tems, un pauvre payfan nommé Chicou, trouve une bourfe remplie d'or qu'un voyageur a perdue, il la transporte jusqu'à la province de ce voyageur, & remet la bourse au magistrat du canton, sans vouloir rien pour ses peines. Le magistrat, sous peine d'être cassé, était obligé d'en avertir le tribunal suprême de Pekin; le tribunal obligé d'en avertir l'empereur, & le pauvre paysan fut créé mandarin du cinquième ordre : car il y a des places de mandarins pour les paysans qui se distinguent par la morale, comme pour ceux qui réussissent dans l'agriculture. Il faut avouer que parmi nous on n'aurait distingué ce paysan qu'en le mettant à une taille plus

forte, parce qu'on aurait jugé qu'il était à son aise. Cette morale, cette obéissance aux loix, jointe à l'adoration d'un Etre suprême, forment la religion de la Chine, celle des empereurs & des lettrés. L'empereur est de tems immémorial le premier pontise: c'est lui qui facrifie au Tien, au souverain du ciel & de la terre. Il doit être le premier philosophe, le premier prédicateur de l'empire: ses édits sont presque toujours des instructions & des leçons de morale.



CHAPITRE SECOND.

De la religion de la Chine. Que le gouvernement n'est point athée; que le christianisme n'y a point été prêché au 7°. siècle. De quelques sectes établies dans le pays.

Ans le siècle passé, nous ne connaissions pas affez la Chine. Vaussius l'admirait en tout avec exagération. Renaudot son rival, & l'ennemi des gens de lettres, poussait la contradiction jusqu'à feindre de mépriser les Chinois, & jusqu'à les calomnier. Tâchons d'évitér ces excès.

Confutzée, que nous appellons Confucius, qui vivait il y a deux mille trois cents ans, un peu avant Pythagore, rétablit cette religion, laquelle consiste à être juste. Il l'enseigna, & la pratiqua dans la grandeur, dans l'abaissement, tantôt premier ministre d'un roi tributaire de l'empereur, tantôt exilé, sugitif & pauvre. Il eut de son vivant cinq mille disciples; & après sa mort ses disciples surent les empereurs, les Colao, c'est-à-dire, les mandarins, les lettrés, & tout ce ce qui n'est pas peuple. Il commence par dire dans son livre, que quiconque est destiné à gouverner, doit

rectifier la raison qu'il a reçue du ciel, comme on essuie un miroir terni; qu'il doit aussi se renouveller soi-même, pour renouveller le peuple par son exemple. Tout tend à ce but. Il n'est point prophète; il ne se dit point inspiré; il ne connaît d'inspiration que l'attention continuelle à réprimer ses passions; il n'écrit qu'en sage. Aussi n'est-il regardé par ses Chinois que comme un sage. Sa morale est aussi pure, aussi sévère & en même rems aussi humaine que celle d'Epictète. Il ne dit point: Ne sais pas aux autres ce que tu ne ne voudrais pas qu'on te sit; mais, sais aux autres ce que tu veux qu'on te saisc. Il recommande le pardon des injures, le souvenir des bienfaits, l'humilité. Ses disciples étaient un peuple de frères. Le tems le plus heureux & le plus respectable qui sut jamais sur la terre, sut celui où l'on suivit ses loix.

Sa famille subsiste encor; & dans un pays où il n'y a d'autre noblesse que celle des services actuels, elle est distinguée des autres familles en mémoire de son fondateur. Pour lui, il a tous les honneurs, non pas les honneurs divins qu'on ne doit à aucun homme, mais ceux que mérite un homme qui a donné de la Divinité les idées les plus saines que puisse former l'esprit humain sans révélation: c'est pourquoi le père le Comte & d'autres missionnaires ont écrit que les Chinois ont connu le vrai Dieu, quand les autres peuples étaient idolátres; qu'ils lui ont sacrissé dans le plus ancien temple de l'univers.

Les reproches d'athéisme dont on charge si libéralement dans notre Occident quiconque ne pense pas comme nous, ont été prodigués aux Chinois. Il faut être aussi inconsidérés que nous le sommes dans toutes nos disputes, pour avoir osé traiter d'athée un gouvernement dont presque tous les édits parlent (I) d'un être suprême père

⁽¹⁾ Voyez l'édit de l'empereur Yontchin rapporté dans les mémoires de la Chine, rédigés par le jésuite du Halde,

des peuples, récompensant & punissant avec justice, qui a mis entre l'homme & lui une correspondance de prières & de biensaits, de sautes & de châtimens.

Le parti opposé aux jésuites a toujours prétendu que le gouvernement de la Chine était athée, parce que les jésuites en étaient favorisés. Mais il faut que cette rage de parti se taise devant le testament de l'empereur

Cang-hi. Le voici.

Je suis agé de soixante - dix ans, j'en ai régné soixante - un, je dois cette saveur à la protection du ciel, de la terre, de mes ancêtres, & au Dieu de toutes les récoltes de l'empire, je ne puis les attribuer à ma saible vertu.

Il est vrai que leur religion n'admet point de peines & de récompenses éternelles; & c'est ce qui fait voir combien cette religion est ancienne. Moise lui-même ne parle point de l'autre vie dans ses loix. Les Saducéens chez les Juiss ne le crurent jamais; & ce dogme n'a été heureusement constaté dans l'Occident que par le maître de la vie & de la mort.

On a cru que les lettrés Chinois n'avaient pas une idée distincte d'un Dieu immatériel; mais il est injuste d'inférer de-là qu'ils sont athées. Les anciens Egyptiens, ces peuples si religieux n'adoraient pas Isis & Osiris comme de purs esprits. Tous les Dieux de l'antiquité étaient adorés sous une forme humaine; & ce qui montre bien à quel point les hommes sont injustes, c'est qu'on stérissait du nom d'athées chez les Grecs ceux qui n'admettaient pas ces Dieux corporels, & qui adoraient dans la Divinité une nature inconnue, invisible, inaccessible à nos sens.

Le fameux archevêque Navarette dit que selon tous les interprètes des livres sacrés de la Chine, l'ame est une partie aërée, ignée, qui en se séparant du corps se réunit à la substance du ciel. Ce sentiment se trouve le même que celui des stoïciens. C'est ce que Virgile dé-

veloppe admirablement bien dans son livre de l'Enéide. Or, certainement, ni le Manuel d'Episte, ni l'Enéide ne sont infectés de l'athésseme. Tous les premiers pères de l'église ont pensé ainsi. Nous avons calomnié les Chinois, uniquement parce que leur métaphysique n'est pas la nôtre. Nous aurions d'a admirer en eux deux mérites, qui condamnent à la sois les superstions des payens, & les mœurs des chrétiens. Jamais la religion des lettrés ne sut déshonorée par des fables, ni souillée par des querelles & des guerres civiles.

En imputant l'athélime au gouvernement de ce vaste empire, nous avons eu la légéreté de lui attribuer l'idolâtrie par une accusation qui se contredit ainsi ellemême. Le grand mal-entendu sur les rites de la Chine est venu de ce que nous avons jugé de leurs usages par les nôtres: car nous portons au bout du monde les préjugés de notre esprit contentieux. Une génussexion, qui n'est chez eux qu'une révérence ordinaire, nous a paru un acte d'adoration: nous avons pris une table pour un autel: c'est ainsi que nous jugeons de tout. Nous verrons en son tems comment nos divisions & nos disputes ont fait chasser de la Chine nos mission-naires.

Quelque tems avant Confucius, Laokiun avait introduit une fecte, qui croit aux esprits malins, aux enchantemens, aux pressiges. Une secte semblable à celle d'Epicure sut reçue & combattue à la Chine, cinq cents ans avant JESUS - CHRIST: mais dans le premier siècle de notre ère, ce pays sut inondé de la superstition des bonzes. Ils apportèrent des Indes l'idole de Fo ou de Foé, adorée sous dissérens noms par les Japonois & les Tartares, prétendu Dieu descendu sur la terre, à qui on rend le culte le plus ridicule, & par conséquent le plus fait pour le vulgaire. Cette religion née dans les Indes près de mille ans avant JESUS-CHRIST, a insecté l'Asse orientale. C'est ce Dieu que prêchent

les bonzes à la Chine, les talapoins à Siam, les lamas en Tartarie. C'est en son nom qu'ils promettent une vie éternelle, & que des milliers de bonzes consacrent leurs jours à des exercices de pénitence, qui estraient la nature. Quelques – uns passent leur vie enchaînés; d'autres portent un carcan de fer, qui plie leur corps en deux, & tient leur front bassé à terre. Leur fanatisme se subdivisé à l'infini. Ils passent pour chasser des démons, pour opérer des miracles; ils vendent au peuple la rémission des péchés. Cette secte séduit quelquesois des mandarins; & par une fatalité qui mentre que la même supersion est de tous les pays, quelques mandarins se sont fait tondre en bonzes par piété.

Ce sont eux qui dans la Tartarie ont à seur tête le dalailama, idole vivante qu'on adore, & c'est-là peut-

être le trionmphe de la superstition humaine.

Ce dalailama, successeur & vicaire du Dieu Fo, passe pour immortel. Les prêtres nourrissent toujours un jeune lama, désigné successeur secret du souverain pontise, qui prend sa place, dès que celui-ci, qu'on croit immortel, est mort. Les princes Tartares ne lui parlent qu'à genoux. Il décide souverainement tous les points de soi sur lesquels les lamas sont divisés. Enfin il s'est depuis quelque tems sait souverain du Tibet, à l'occident de la Chine. L'empereur reçoit ses ambassadeurs, & lui envoie des présens considérables.

Ces sectes sont tolérées à la Chine pour l'usage du vulgaire, comme des alimens grossiers saits pour les nourrir; tandis que les magistrats & les lettrés séparés en tout du peuple, se nourrissent d'une substance plus pure: il semble en esset que la populace ne mérite pas une religion raisonnable. Confucius gémissait pourtant de cette soule d'erreurs: il y avait beaucoup d'idolâtres de son tems. La secte de Laokiun avait déjà introduit des superstions chez le peuple. Pourquoi, dit-il, dans un de ses livres, y a-t-il plus de crime chez la populace

ignorante que parmi les lettrés? C'est que le peuple est gouverné par les bonzes.

Beaucoup de lettrés sont à la vérité tombés dans le matérialisme, mais leur morale n'en a point été altérée. Ils pensent que la vertu est si nécessaire aux hommes, & si aimable par elle-même, qu'on n'a pas même besoin de la connaissance d'un Dieu pour la suivre. D'ailleurs il ne saut pas croire que tous les matérialistes Chinois soient athées; puisque plusieurs pères de l'église croyaient Dieu & les anges corporels.

Nous ne savons point au fond ce que c'est que la matière; encor moins connaissons nous ce qui est immatériel. Les Chinois a'en savent pas sur cela plus que nous; il a sussi aux lettrés d'adorer un Etre suprême:

on n'en peut douter.

Croire Dieu & les esprits corporels est une ancienne erreur métaphysique; mais ne croire absolument aucun Dieu, ce serait une erreur affreuse en morale, une erreur incompatible avec un gouvernement sage. C'est une contradiction digne de nous de s'élever avec sureur, comme on fait, contre Bayle, sur ce qu'il croit possible qu'une société d'athées subsiste; & de crier avec la même violence que le plus sage empire de l'univers est sondé sur l'athèisme.

Le père Fouquet, jésuite, qui avait passé vingt-cinq ans à la Chine, & qui en revint ennemi des jésuites, m'a dit plusieurs sois qu'il y avait à la Chine très-peu de philosophes athées : il en est de même parmi nous.

On prétend que vers le huitième siècle, avant Charlemagne, la religion chrétienne était connue à la Chine. On assure que nos missionnaires ont trouvé dans la province de Kingt-ching ou Quen-sir, une inscription en caractères syriaques & chinois. Ce monument qu'on voit tout au long dans Kirker, atteste qu'un saint homme nommé Olopuen, conduit par les nuées bleues, & observant la règle des vents, vint à Tacin à la Chine l'an 1092 de l'ère des Séleucides, qui répond à l'an 636 de JESUS-CHRIST; qu'aussi-tôt qu'il fut arrivé au fauxbourg de la ville impériale, l'empereur envoya un colao au-devant de lui, & lui fit bâtir une église chrétienne.

Il est évident par l'inscription même, que c'est une de ces fraudes pieuses qu'on s'est toujours trop aisément permises. Le sage Navarette en convient. Ce pays de Tacin, cette ère des Séleucides, ce nom d'Olopuen, qui est, dit-on, chinois, & qui ressemble à unancien nom espagnol, ces nuées bleues qui servent de guides, cette église chrétienne bâtie tout-d'un-coup à Pekin pour un prêtre de Palestine, qui ne pouvait mettre le pied à la Chine sans encourir la peine de mort; tout cela sait voir le ridicule de la supposition. Ceux qui s'essorte de la soutenir ne sont pas réssexion que les prêtres dont on trouve les noms dans ce prétendu monument, étaient des nessories, & qu'ainsi ils ne combattent que pour des hérétiques.

Il faut mettre cette inscription avec celle de Malabar, où il est dit que St. Thomas arriva dans le pays en qualité de charpentier avec une règle & un pieu, & qu'il porta seul une grosse pourre pour preuve de sa mission. Il y a assez de vérités historiques sans y mêler

ces absurdes mensonges.

Il est très-vrai qu'au tems de Charlemagne la religion chrétienne (ainsi que les peuples qui la professent) avait toujours été absolument inconnue à la Chine. Il y avait des Juiss: plusieurs familles de cette nation non moins errante que superstitieuse, s'y étaient établies deux siècles avant notre ère vulgaire; elles y exerçaient le métier de courtier que les Juiss ont exercé dans presque tout le monde.

Je me réserve à jeter les yeux sur Siam, sur le Japon, & sur tout ce qui est situé vers l'Orient & le Midi, lorsque je serai parvenu au tems où l'industrie des Européans s'est ouvert un chemin facile à ces extrémités de notre hémisphère.



CHAPITRE TROISIEME.

Des Indes.

N suivant le cours apparent du soleil, je trouve d'abord l'Inde ou l'Indoustan, contrée aussi vaste que la Chine, & plus connue par les denrées précieuses que l'industrie des négocians en a tirées dans tous les tems, que par des relations exactes. Ce pays est l'unique dans le monde qui produise ces épiceries, dont la sobriété de ses habitans peut se passer, & qui sont nécessaires

à la voracité des peuples septentrionaux.

Une chaîne de montagnes peu interrompue, semble avoir fixé les limites de l'Inde entre la Chine, la Tartarie & la Perse; le reste est entouré de mers. L'Inde endeçà du Gange sut long-tems soumise aux Persans; & & voilà pourquoi Alexandre, vengeur de la Grèce & vainqueur de Darius, poussa ses conquêtes jusqu'aux Indes tributaires de son ennemi. Depuis Alexandre, les Indiens avaient vécu dans la liberté & dans la mollesse qu'inspirent la chaleur du climat & la richesse de la terre.

Les Gtecs y voyageaient avant Alexandre pour y chercher la science. C'est-là que le célèbre Pilpay écrivit, il y a deux mille trois cents années, ces fables morales, traduites dans presque toutes les langues du monde. Tout a été trairé en fables & en allègories chez les Orientaux, & particuliérement chez les Indiens. Pythagore, disciple des gymnosophistes, serait lui seul une preuve incontestable que les véritables sciences étaient

THE THE

cultivées dans l'Inde. Un législateur en politique & en géométrie n'eût pas resté long-tems dans une école où l'on n'aurait enseigné que des mots. Il est très-vrai-femblable même que Pythagore apprit chez les Indiens les propriétés du triangle rectangle, dont on lui sait honneur. Ce qui était connu à la Chine, pouvait aisément l'être dans l'Inde. On a écrit long-tems après lui qu'il avait sacrissé cent bœufs pour cette découverte. Cette dépense est un peu forte pour un philosophe; il est digne d'un sage de remercier d'une pensée heureuse l'Etre dont nous vient toute pensée, ainsi que le mouvement & la vie. Mais il est bien plus vraisemblable que Pythagore dût ce théorême aux gymnosophistes, qu'il ne l'est qu'il ait immolé cent bœufs.

Long-tems avant Pilpay, les sages de l'Inde avaient traité la morale & la philosophie en fables allégoriques, en paraboles. Voulaient - ils exprimer l'équité d'un de leurs rois, il disaient que les Dieux qui président aux divers élémens, & qui sont en discorde entreux, avaient pris ce roi pour leur arbitre. Leurs anciennes traditions rapportent un jugement qui est à peu-près le même que celui de Salomon. Ils ont une fable qui est précisément la même que celle de Jupiter & d'Amphirrion; mais elle est plus ingénieuse. Un sage découvre qui des deux est le Dieu, & qui est l'homme. Ces traditions montrent combien font anciennes les paraboles qui font enfans des Dieux les hommes extraordinaires. Les Grecs dans leur mythologie n'ont été que des disciples de l'Inde & de l'Egypte. Toutes ces fables enveloppaient autrefois un sens philosophique; ce sens a disparu, & les sables sont restées.

L'antiquité des arts dans l'Inde a toujours été reconnue de tous les autres peuples. Nous avons encor une relation de deux voyageurs Arabes, qui allèrent aux Indes & à la Chine, un peu après le règne de Charlemagne, & quatre cents ans avant le célèbre Marco

Paolo. Ces Arabes prétendent avoir parlé à l'empereur de la Chine, qui régnait alors; ils rapportent que l'empereur leur dit qu'il ne comptait que cinq grands rois dans le monde, & qu'il mettait de ce nombre, le roi des éléphans & des Indiens, qu'on appelle le roi de la sagesse, parce que la sagesse vient originairement des Indes.

J'avoue que ces deux Arabes ont rempli leurs récits de fables, comme tous les écrivains Orientaux; mais enfin il résulte que les Orientaux passaient pour les premiers inventeurs des arts dans tout l'Orient, soit que que l'empereur Chinois en ait fait cet aveu aux deux Arabes, foit qu'ils aient parlé d'eux-mêmes.

Il est indubitable que les plus anciennes théogonies, furent inventées chez les Indiens. Ils ont deux livres écrits, il y a environ cinq mille ans dans leur ancienne langue sacrée, nommée le Hanscrit ou le Sanscrit. De ces deux livres, le premier est le Shasta, & le second, le Védam, Voici le commencement du Shasta.

« L'Eternel absorbé dans la contemplation de son » existence, résolut dans la plénitude du tems de for-» mer des êtres participans de son essence & de sa béa-» titude . . . Ces êtres n'étaient pas : il voulut, & ils

p furent, p

On voit assez que cet exorde véritablement sublime, & qui fut long-tems inconnu aux autres nations, n'a jamais été que fail·lement imité par elles.

Ces êtres nouveaux furent des demi-dieux, les esprits célestes

(1) Le serpent dont il est parlé dans la Genèse devint le principal mauvais ange. On lui donna tantôt le nom de Sathan, qui est un mot persan, tantôt celui de Lucifer étoile du matin, parce que la vulgate traduisit le mot Hélel par celui de Lucifer. Isaie insultant à la mort d'un roi de Babylone, sui dit par une figure de réthorique: comment es-tu descendu du ciel évoile du matin, Lucifer? On a pris ce nom pour celui du diable, & on a appliqué ce passage à la chûte des anges.

TO LETT

célestes adoptés ensuite par les Caldéens, & chez les Grecs par Platon. Les Juiss les admirent quand ils furent captifs à Babylone. Ce fut-là qu'ils apprirent les noms que les Caldéens avaient donnés aux anges, & ces noms n'étaient pas ceux des Indiens. Michael, Gabriel, Raphaël, Israël, même sont des mots Caldéens, qui ne furent jamais connu dans l'Inde.

C'est dans le Shasta qu'on trouve l'histoire de la chûte de ces anges. Voici comme le Shasta s'exprime. (a)

« Depuis la création des Debtalog (c'esst-à-dire des » anges) la joie & l'harmonie environnèrent long-tems » le trône de l'Eternel. Ce bonheur aurait duré jusqu'à » la fin des tems; mais l'envie entra dans le cœur

» de Moifaor & des anges ses suivans. Ils rejettèrent

» le pouvoir de perfectibilité, dont l'Eternel les avait » doués dans fa bonté. Ils firent le mal à la vue de

» doués dans la bonté. Ils firent le mal a la vue de » l'Eternel. Les anges fidèles furent faiss de tristesse.

» La douleur fut connue pour la première fois.,,

Ensuite la rebellion des mauvais anges est décrite. Les trois ministres de Dieu, qui sont peut - être l'original de la trinité de *Platon*, précipitent les mauvais anges dans l'abyme. A la fin des tems, Dieu leur fait grace, & les envoie animer le corps des hommes.

Il n'y a rien dans toute l'antiquité de si majessueux & de si philosophique. Ces myssères de bracmanes percèrent ensin jusques dans la Syrie. Il fallait qu'ils sussent bien connus. puisque les Juiss en entendirent parler du tems d'Hérode. Ce sut alors qu'on forgea, suivant

NB. Tout ce morceau est tiré principalement de M. Ho'wel qui a demeuré trente ans avec les brames, & qui entend très - bien

- Jack

leur langue facrée.

C'est encor le sondement du poëme de Milton. Mais Milton est bien moins raisonnable que le Shasta indien. Le Shasta ne pousse point l'extravagance jusqu'à faire déclarer la guerre à Dieu par les anges ses créatures, & à rendre quelque tems la vistoire indécise. Cet excès était réservé à Milton.

ces principes indiens, le faux livre d'Hénoc, cité par l'apôtre Jude, dans lequel il est dit quelque chose de la chûte des anges. Cette doctrine devint depuis le fon-

dement de la religion chrétienne.

Les esprits ont dégénéré dans l'Inde. Probablement le gouvernement Tartare les a hébétés, comme le gouvernement Turc a déprimé les Grecs & abruti les Egyptiens. Les sciences ont presque péri de même chez les Perses par les révolutions de l'état. Nous avons vu qu'elles se sont fixées à la Chine au même point de médiocrité où elles ont été chez nous au moyen âge, par la même cause qui agisseit sur nous; c'est-à-dire, par un respect supessirieux pour l'antiquité, & par les réglemens même des écoles. Ainsi dans tout pays, l'esprit humain trouve des obstacles à ses progrès.

Cependant jusqu'au treizième siècle de notre ère, l'esprit vraiment philosophique ne périt pas absolument dans l'Inde. Pachimère, dans ce treizième siècle, traduisit quelques écrits d'un brame son contemporain. Voici comme ce brame Indien s'explique: le passage

mérite attention.

« l'ai vu toutes les sectes s'accuser réciproquement d'impossure: j'ai vu tous les mages disputer avec fureur du premier principe & de la dernière fin. Je les ai tous interrogés, & je n'ai vu dans tous ces chess de faction qu'une opiniatreté inflexible, un mépris superbe pour les autres, une haine inplacable. J'ai donc résolu de n'en croire aucun. Ces docteurs, en cherchant la vérité, sont comme une semme qui veut saire entrer son amant par une porte dérobée, & qui ne peut trouver la cles de la porte. Les hommes dans leurs vaines recherches ressemblent à celui qui monte sur un aibre où il y a un peu de miel, & à peine en a-t-il mangé, que les serpens qui sont aurour de l'arbre, le dévorent.

Telle fut la manière d'écrire des Indiens. Leur esprit

paraît encor davantage dans les jeux de leur invention. Le jeu que nous appellons les échecs par corruption, fut inventé par eux, & nous n'avons rien qui en approche; il est allégorique comme leurs fables; c'est l'image de la guerre. Les noms de shack qui veut dire prince, & le pion qui signifie foldat, se sont encor conservés dans cette partie de l'Orient. Les chiffres dont nous nous servons, & que les Arabes ont apporté en Europe vers le tems de Charlemagne, nous viennent de l'Inde. Les anciennes médailles, dont les curieux Chinois sont tant de cas, sont une preuve que plusieurs arts furent cultivés aux Indes avant d'être connus des Chinois.

On y a de tems immémorial divisé la route annuelle du soleil en douze parties. L'année des bracmanes, & des plus anciens gymnosophistes, commença toujours quand le soleil entrait dans la constellation qu'ils nomment moscham, & qui est pour nous le bésier. Leurs semaines furent toujours de sept jours : division que les Grecs ne connurent jamais. Leurs jours portent les noms des sept planètes. Le jour du soleil est apellé chez eux mitradinam : reste à savoir si ce mot mitra, qui chez les Perses signisse aussi le soleil, est originairement un terme de la langue des mages, ou de celle des sages de l'Inde.

Il est bien difficile de dire laquelle des deux nations enseigna l'autre; mais s'il s'agissait de décider entre les Indes de l'Egypte, je croirai toujours les sciences plus anciennes dans les Indes. Ma conjecture est sondée sur ce que le terrain des Indes est plus aisément habitable, que le terrain voisin du Nil, dont les débordemens dûrent long - tems rebuter les premiers colons avant qu'ils eussent dompté ce sleuve en creusant des canaux. Le sol des Indes est d'ailleurs d'une fertilité bien plus variée, & qui a dû exciter davantage la curiosité & l'industrie humaine.

Quelques-uns ont cru la race des hommes originaire

de l'Indoustan, alléguant que l'animal le plus faible devait naître dans le climat le plus doux, & sur une terre qui produit sans culture les fruits les plus nourrisfans, les plus falutaires, comme les dattes & les cocos. Ceux-ci fur-tout donnent aisément à l'homme de quoi le nourrir, le vêtir & le loger. Et de quoi d'ailleurs a besoin un habitant de cette presqu'isle? Tout ouvrier y travaille presque nu, deux aunes d'étosses, tout au plus, servent à couvrir une semme qui n'a point de luxe. Les enfans restent entièrement nus du moment où ils font nés jusqu'à la puberté. Ces matelas, ces amas de plumes, ces ridaux à double contour, qui chez nous exigent tant de frais & de foins, seraient une incommodité intolérable pour ces peuples, qri ne peuvent dormir qu'au frais sur la natte la plus légère. Nos maifons de carnage, qu'on appelle des boucheries, où l'on vend tant de cadavres pour nourrir le nôtre, mettraient la peste dans le climat de l'Inde; il ne faut à ces nations que des nourritures rafraîchissantes & pures; la nature leur a prodigué des forêts de citronniers, d'orangers, de figuiers, de palmiers, de cocotiers, & des campagnes couvertes de riz. L'homme le plus robuste ne peut dépenser qu'un ou deux sous par jour pour ses alimens. Nos ouvriers dépensent plus en un jour qu'un Malabre en un mois. Toutes ces considérations femblent fortifier l'ancienne opinion que le genre humain est originaire d'un pays où la nature a tout fait pour lui, & ne lui a laissé presque rien à faire. Mais cela prouve seulement que les Indiens sont indigènes, & ne prouve point du tout que les autres espèces d'hommes viennent de ces contrées. Les blancs, & les nègres, & les rouges, & les Lapons, & les Samoyèdes, & les Albinos ne viennent certainement pas du même sol. La différence entre toutes ces espèces est aussi marquée qu'entre les chevaux & les chamaux; il n'y a donc qu'un brame mal-instruit & entêté qui puisse prétendre que tous

les hommes descendent de l'Indien Adimo & de sa femme.

L'Inde au tems de Charlemagne n'était connue que de nom; & les Indiens ignoraient qu'il y eût un Charlemagne. Les Arabes seuls maîtres du commerce maritime fournissaient à la fois les denrées des Indes à Constannople & aux Francs. Venise les allait déjà chercher dans Alexandrie. Le débit n'en était pas encor confidérable en France chez les particuliers; elles furent long-tems inconnues en Allemagne, & dans tout le Nord. Les Romains avaient fait ce commerce eux-mêmes dès qu'ils furent les maîtres de l'Egypte. Ainfi les peuples occidentaux ont toujours porté dans l'Inde leur or & leur argent, & ont toujours enrichi ce pays déjà si riche par lui-même. De-là vint qu'on ne vit jamais les peuples de l'Inde, non plus que les Chinois & les Gangarides. fortir de leur pays pour aller exercer le brigandage chez d'autres nations, comme les Arabes, foit Juifs, scit Sarrafins, les Tartares & les Romains même, qui postés dans le plus mauvais pays de l'Italie subsistèrent d'abord de la guerre, & subsistent aujourd'hui de la religion.

Il est incontestable que le continent de l'Inde a été autresois beaucoup plus étendu qu'il ne l'est aujourd'hui. Ces isses, ces immenses archipels qui l'avoisinent à l'orient & au midi, tenaient dans les tems reculés à la terre-ferme. On s'en apperçoit encor par la mer même qui les sépare; son peu de prosondeur, les arbres qui croissent sur son fond, semblables à ceux des isses; les nouveaux terrains qu'elle laisse souvent à découvert, tout fait voir que ce continent a été inondé, & il a dû l'être insensiblement quand l'Océan, qui gagne toujours d'un côté ce qu'il perd de l'autre, s'est retiré de nos terres occidentales.

L'Inde dans tous les tems connus commerçante & industrieuse, avait nécessairement une grande police &

ce peuple, chez qui Pythagore avait voyagé pour s'inftruire, devait avoir de bonnes loix, fans lesquelles les arts ne sont jamais cultivés; mais les hommes avec des loix sagss ont toujours eu des coutumes insensées. Celle qui fait aux femmes un point d'honneur & de religion de se brûler sur le corps de leurs maris, subsistait dans l'Inde de tems immémorial. Les philosophes se jetaient eux-mêmes dans un bûcher, par un excès de fanatisme & de vaine gloire. Calan ou Calanus, qui se brûla devant Alexandre, n'avait pas le premier donné cette exemple : cette abominable dévotion n'est pas détruite encor. La veuve du roi de Tanjour se brûla en 1735 fur le bûcher de son époux. M. Dumas, M. Dupleix gouverneur de Pondichéri, ont été témoins de pareils sacrifices : c'est le dernier effort des erreurs qui pervertissent le genre humain. Le plus austère des derviches n'est qu'un lâche en comparaison d'une femme du Malabar. Il femblerait qu'une nation chez qui les philosophes, & même les femmes se dévouaient ainsi à la mort, dût être une nation guerrière & invincible: cependant depuis l'ancien Sézac, quiconque a attaqué, l'Inde l'a aisément vaincue.

Il ferait encor difficile de concilier les idées sublimes que les bramins conservent de l'Etre suprême avec leurs superstitions & leur mythologie fabuleuse, si l'histoire ne nous montrait pas de pareilles contradictions chez les Grecs & chez les Romains.

Il y avait des chrétiens sur les côtes de Malabar depuis deux cents ans, au milieu de ces nations idolâtres. Un marchand de Syrie nommé Mar Thomas, s'étant établi sur les côtes de Malabar avec sa famille, & ses facteurs, au sixème siècle, y laissa sa religion, qui était le nestorianisme; ces sectaires orientaux, s'étant multipliés, se nommèrent les chrétiens de St. Thomas: ils vécurent paissiblement parmi les idolâtres. Qui ne veut point re-

muer est rarement persécuté. Ces chrétiens n'avaient aucune connaissance de l'église latine.

Ce n'est pas certainement le christianisme qui sleurissait alors dans l'Inde, c'est le mahométisme. Il s'y était introduit par les conquêtes des calises, Aaron al Rachild: cet illustre contemporain de Charlemagne, dominateur de l'Afrique, de la Syrie, de la Perse & d'une partie de l'Inde, envoya des missionnaires musulmans des rives du Gange aux isses de l'Océan Indien, & jusques chez des peuplades de nègres. Depuis ce tems il y eut beaucoup de musulmans dans l'Inde. On ne dit point que le grand Aaron convertit à sa religion les Indiens par le fer & par le feu, comme Charlemagne convertit les Saxons. On ne voit pas non plus que les Indiens aient resusé le joug & la loi d'Aaron al Rachild, comme les Saxons resusèrent de se soumettre à Charles.

Les Indiens ont toujours été aussi mous que nos Septentrionaux étaient agresses. La mollesse inspirée par le climat ne se corrige jamais : mais la dureté s'adoucit.

En général les hommes du midi oriental ont reçu de la nature des mœurs plus douces que les peuples de notre Occident; leur climat les dispose à l'abstinence des liqueurs fortes & de la chair des animum, nourritures qui aigrissent le sang, & portent souvent à la férociré; & quoique la superssion & les irruptions étrangères aient corrompu la bonté de leur naturel, cependant tous les voyageurs conviennent que le caractère de ces peuples n'a rien de cette inquiétude, de cette pétulance & de cette dureté qu'on a eu tant de peine à contenir chez les nations du Nord.

Le physique de l'Inde différant en tant de choses du nôtre, il falluit bien que le moral différât aussi. Leurs vices étaient plus doux que les nôtres. Ils cherchaient en vain des remèdes aux déréglemens de leurs mœurs, comme nous en avons cherché. C'était de tems imméESSAI

morial une maxime chez eux & chez les Chinois; que le sage viendrait de l'Occident. L'Europe au contraire disait que le sage viendrait de l'Orient. Toutes les nations ont toujours eu besoin d'un sage.



CHAPITRE QUATRIEM E.

Des bracmanes; du Védam, & de l'Ezourvédam.

I l'Inde de qui toute la terre a besoin, & qui seule n'a besoin de personne, doit être par cela même la contrée la plus anciennement policée, elle doit conséquemment avoir eu la plus ancienne sorme de religion. Il est très-vraisemblable que cette religion fut long-tems celle du gouvernement chinois, & qu'elle ne consistait que dans le culte pur d'un être suprême dégagé de toute

superstition & de tout fanatisme.

Les premiers bracmanes avaient fondé cette religion simple, telle qu'elle sut établie à la Chine par ses premiers rois. Ces bracmanes gouvernaient l'Inde. Lorsque les chess paisibles d'un peuple spirituel & doux, sont à la tête d'une religion, elle doit être simple & raisonnable, parce que ces chess n'ont pas besoin d'erreurs pour être obéis. Il est si naturel de croire un Dieu unique, de l'adorer, & de sentir dans le fond de son cœur qu'il saut être juste, que quand des princes annoncent ces vérités, la soi des peuples court au-devant de leurs paroles. Il saut du tems pour établir des loix arbitraires; mais il n'en faut point pour apprendre aux hommes rassemblés à croire un Dieu, & à écouter la voix de leur propre cœur.

Les premiers bracmanes étant donc à la fois rois & pontifes, ne pouvaient guère établir la religion que fur la raison universelle. Il n'en est pas de même dans

les pays où le pontificat n'est pas uni à la royauté. Alors les sonctions religieuses qui appartiennent originairement aux peres de famille, forment une profession séparée: le culte de Dieu devient un métier, & pour faire valoir ce métier, il faut souvent des pressiges & des sourberies.

La religion dégénéra donc chez les bracmanes dès qu'ils

ne furent plus fouverains.

Long - tems avant Alexandre, les bracmanes ne régnaient plus dans l'Inde; mais leur tribu qu'on nomme Caste, était toujours la plus considérée, comme elle l'est encor aujourd'hui; & c'est dans cette même tribu qu'on trouvait les fages vrais ou faux, que les Grecs appellèrent gymnosophistes. Il est difficile de nier qu'il y eat parmi eux, dans leur décadence, cette espèce de vertu qui s'accorde avec les illusions du fanatisme. Ils reconnaissaient toujours un Dieu suprême à travers la multitude de divinités subalternes que la superstition populaire adoptait dans tous les pays du monde. Strabon dit expresfément, qu'an fond les bracmanes n'adoraient qu'un feul Dieu. En cela ils étaient semblables à Confucius, à Orphée, à Socrate, à Platon, à Marc-Aurele, à Epictete, à tous les sages, à tous les hiérophantes des mysteres. Les fept années de noviciar chez les bracmanes, la loi du filence pendant ces sept années, étaient en vigueur du tems de Strabon. Le célibat pendant ce tems d'épreuve, l'abstinence de la chair des animaux qui servent l'homme, étaient des loix qu'on ne transgressa jamais, & qui subsistent encor chez les brames. Ils croyaient un Dieu créateur, rémunérateur & vengeur. Ils croyaient l'homme déchu & dégénéré, & cette idée se trouve chez tous les anciens peuples. Aurea prima sata est ætas, est la devise de toutes les nations.

Apulée, Quinte-Curce, Clément d'Alexandrie, Philostrate, Porphyre, Pallade, s'accordent tous dans les éloges qu'ils donnent à la frugalité extrême des bracmanes, à leur vie retirée & pénitente, à leur pauvreté volontaire, à leur mépris de toutes les vanités du monde. St. Ambroise préseire hautement leurs mœurs à celles des chrétiens de son tems. Peut-être est-ce une de ces exagérations qu'on se permet quelquesois, pour faire rougir ses concitoyens de leurs désordres; on loue les bracmanes pour corriger les moines: & si St. Ambroise avait vécu dans l'inde, il aurait probablement loué les moines pour faire honte aux bracmanes. Mais ensin il résulte de tant de témoignages, que ces hommes singuliers étaient en réputation de sainteté dans toute la terre.

Cette connoissance d'un Dieu unique dont tous les philosophes leur savaient tant de gré, ils la conservent encor aujourd'hui au milieu des pagodes, & de toutes les extravagances du peuple. Un de nos poëtes a dit dans une de ses épîtres, où le faux domine presque

toujours:

L'Inde aujourd'hui voit l'orgueilleux bracmane Déffier, brutalement zélé, Le diable même en bronze cifelé.

Certainement des hommes qui ne croient point au diable, ne peuvent adorer le diable. Ces reproches abfurdes sont intolérables : on n'a jamais adoré le diable en aucun pays du monde : les manichéens n'ont jamais rendu de culte au mauvais principe : on ne lui en rendait aucun dans la religion de Zoroastre. Il est tems que nous quittions l'indigne usage de calomnier toutes les sectes, & d'insulter toutes les nations.

Nous avons, comme vous savez, l'Ezourvédam, ancien commentaire composé par Chumontou, sur ce Védam, sur ce livre sacré que les brames prétendent avoir été donné de Dieu aux hommes. Ce commentaire a été rédigé par un brame très-savant, qui a rendu beaucoup de services à notre compagnie des Indes; & il l'a traduit luimême de la langue sacrée en français (1).

(1) Ce manuscrit est à la bibliothèque du roi, où chacun peut le

confulter.

Dans cet Ezouryédam, dans ce commentaire, Chumontou combat l'idolâtrie; il rapporte les propres paroles du Védam. C'est l'Etre suprême qui a tout créé, le senfible & l'insensible, il y a eu quatre âges différens, tout périt à la sin de chaque âge, tout est submergé, & le déluge

est un passage d'un age à l'autre, &c.

Lorsque Dieu existait seul, & que nul autre être n'existait avec lui, il forma le dessein de créer le monde; il créa d'abord le tems, ensuite l'eau & la terre: & du mélange des cinq élémens, à savoir, la terre, l'eau, le seu, l'air & la lumière, il en forma les dissèrens corps, & leur donna la terre pour leur base. Il sit ce globe que nous habitons, en forme ovale comme un œuf. Au milieu de la terre est la plus haute de toutes les montagnes nommée Mérou, (c'est l'Immaüs.) Adimo, c'est le nom du premier homme sorii des mains de Dieu. Procriti est le nom de son épouse. D'Adimo naquit Brama, qui sut le légistateur des nations & le père des brames.

Que de choses curieuses dans ce peu de paroles! on y apperçoit d'abord cette grande vérité, que Dieu est le créateur du monde; on voit ensuite la source primitive de cette ancienne fable des quatre âges, d'or, d'argent, d'airain, & de fer. Tous les principes de la théologie des anciens est rensermée dans le Védam. On y voit ce déluge de Deucalion, qui ne figure autre chose que la peine extrème qu'on a éprouvée dans tous les tems à dessécher les terres, que la négligence des hommes a laissé/longtems inondées. Toutes les citations du Védam, dans ce manuscrit; sont étonnantes; on y trouve expressément ces paroles admirables: Dieu ne créa jamais le vice, il ne peut en être l'auteur. Dieu qui est la sagesse & la sainteté, ne créa jamais que la vertu.

Voici un morceau des plus singuliers du Védam. Le premier homme étant sorti des mains de Dieu, lui dit; il y aura sur la terre différentes occupations, tous ne seront pas propres à toutes, comment les distinguer en-

tr'eux? Dieu lui répondit; Ceux qui sont nés avec plus d'esprit & de goût pour la vertu que les autres, seront les brames. Ceux qui participent le plus du Rosogoun, c'està-dire, de l'ambition, seront les guerriers; ceux qui participent le plus du Tomogun, c'est-à-dire, de l'avarice, seront les marchands. Ceux qui participeront du Comogun, c'est-à-dire, qui seront robustes & bornés, seront occupés aux œuvres serviles.

On reconnaît dans ces paroles l'origine véritable des quatre castes des Indes, ou plutôt les quatre conditions de la société humaine. En effet, sur quoi peut être fondée l'inégalité de ces conditions, finon sur l'inégalité primitive des talens? Le Védam poursuit & dit : L'Etre suprême n'a ni corps ni figure, & l'Ezourvédam ajoute: Tous ceux qui lui donnent des pieds & des mains sont des insensés. Chumontou cite ensuite ces paroles du Védam. Dans le tems que Dieu tira toutes choses du néant, il créa séparément un individu de chaque espèce, & voulut qu'il portat dans lui son germe, afin qu'il pût produire; il est le principe de chaque chose: le soleil n'est qu'un corps sans vie & sans connaissance, il est entre les mains de Dieu comme une chandelle entre les mains d'un homme.

Après cela l'auteur du commentaire combattant l'opinion des nouveaux brames, qui admettaient plusieurs incarnations dans le Dieu Brama & dans le Dieu Vitsnou,

s'exprime ainsi.

Dis-moi donc, homme étourdi & insensé, qu'est-ce que ce kochiopo & cette odité, que tu dis avoir donné naissance à ton Dieu? ne sont-ils pas des hommes comme les autres? & ce Dieu qui est pur de sa nature & éternel de son essence, se serait-il abaissé jusqu'à s'anéantir dans le sein d'une semme pour s'y revêtir d'une sigure humaine? ne rougis-tu pas de nous présenter ce Dieu en posture de Suppliant devant une de ses créatures? as-tu perdu l'esprit? ou es-tu venu à ce point d'impiété de ne pas rougir de faire jouer à l'Etre suprême le personnage de fourbe & de men-

777 346 997

teur?... Cesse de tromper les hommes, ce n'est qu'à cette condition que je continuerai à t'expliquer le Védam; car si tu restes dans les mêmes sentimens, tu es incapable de l'entendre, & ce serait le prostituer que de te l'enseigner.

Au livre 3°. de ce commentaire, l'auteur Chumontou réfute la fable que les nouveaux brames inventaient sur une incarnation du Dieu Brama, qui selon eux parut dans l'Inde sous le nom de kopilo, c'est-à-dire, de pénitent; ils prétendaient qu'il avait voulu naître de Déhobuti, semme d'un homme de bien nommé Kordomo.

S'il est vrai, dit le commentateur, que Brama soit né sur la terre, pourquoi donc portait-il le nom d'Eternel? Celui qui est souverainement heureux, & dans qui seul est notre bonheur, aurait-il voulu se soumettre à tout ce que

souffre un enfant? &c.

On trouve ensuite une description de l'enser toute semblable à celle que les Egyptiens & les Grecs ont donnée depuis sous le nom de Tartare. Que faut-il faire, dit-on, pour éviter l'enser? Il faut aimer Dieu, répond le commentateur Chumontou: il faut faire ce qui nous est ordonné par le Védam, & le faire de la façon dont il nous le prescrit. Il y a, dit-il, quatre amours de Dieu. Le premier est de l'aimer pour lui-même, sans intérêt personnel. Le second, de l'aimer par intérêt. Le troisième, de ne l'aimer que dans les momens où l'on n'écoute pas ses passions. Le quatrième, de ne l'aimer que pour obtenir l'objet de ces passions même: & ce quatrième amour n'en mérite pas le nom.

Tel est le précis des principales singularités du Védam, livre inconnu jusqu'aujourd'hui à l'Europe, & à presque

toute l'Afie.

Les brames ont dégénéré de plus en plus. Leur Cormovédam, qui est leur rituel, est un ramas de cérémonies superstitieuses, qui font rire quiconque n'est pas né sur les bords du Gange ou de l'Indus, ou plutôt quiconque n'étant pas philosophe s'étonne des sottifes des autres LES MŒURS.

peuples, & ne s'étonne point de celles de son pays. Le détail de ces minuties est immense. C'est un assemblage de toutes les solies que la vaine étude de l'astronomie judiciaire a pu inspirer à des savans ingénieux, mais extravagans ou sourbes. Toute la vie d'un brame est consacrée à ces cérémenies superstitieuses. Il y en a pour tous les jours de l'année. Il semble que les hommes soient devenus saibles & lâches dans l'Inde à mesure qu'ils ont été subjugués. Il y a grande apparence qu'à chaque conquête les superstitions, & les pénitences du peuple vaincu ont redoublé. Sézac, Madiés, les Assyriens, les Perses, Alexandre, les Arabes, les Tartares, & de nos jours Sha-Nadir, en venant les uns après les autres ravager ces beaux pays, ont sait un peuple pénitent d'un peuple qui n'a pas su être guerrier.

SUR

Jamais les pagodes n'ont été plus riches que dans les tems d'humiliation & de misere; toutes ces pagodes ont des revenus considérables, & les dévots les enrichissent encor de leurs offrandes. Quand un raya passe devant une pagode, il descend de son cheval, de son chameau, ou de son éléphant, ou de son palanquin, & marche à pied jusqu'à ce qu'il ait passé le territoire du temple.

Cet ancien commentaire du Védam dont je viens de donner l'extrait, me paraît écrit avant les conquêtes d'Alexandre; car on n'y trouve aucun des noms que les vainqueurs Grecs imposèrent aux fieuves, aux villes, aux contrées. L'Inde s'appelle Zomboudipo; le mont Immaüs est Mérou; le Gange est nommé Zanoubi. Ces anciens noms ne sont plus connus que des savans dans la langue sacrée.

L'ancienne pureté de la religion des premiers bracmanes ne subsiste plus que chez quelques-uns de leurs philosophes; & ceux - là ne se donnent pas la peine d'instruire un peuple qui ne veut pas être instruit, & qui ne le mérite pas. Il y aurait même du risque à vouleir le détromper; les brames ignorans se souleveraient; les femmes attachées à leurs pagodes, à leurs petites pratiques fuperstitieuses crieraient à l'impiété. Quiconque veut enseigner la raison à ses concitoyens, est persécuté, à moins qu'il ne scit le plus fort; & il arrive ptesque toujours que le plus fort redouble les chaî-

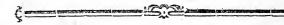
nes de l'ignorance, au lieu de les rompre.

La religion mahométane seule a fait dans l'Inde d'immenses progrès, sur-tout parmi les hommes bien élevés, parce que c'est la religion du prince, & qu'elle n'enseigne que l'unité de Dieu, conformément à l'ancienne doctrine des premiers bracmanes. Le christianisme n'a pas eu dans l'Inde le même succès, malgré l'évidence & la fainteté de sa doctrine, & malgré les grands établissemens des Portugais, des Français, des Anglais, des Hollandais, des Danois. C'est même le concours de ces nations qui a nui au progrès de notre culte. Comme elles se haissent toutes, & que plusieurs d'entre elles se font souvent la guerre dans ces climats, elles y font hair ce qu'elles enseignent. Leurs usages d'ailleurs révoltent les Indiens; ils sont scandalisés de nous voir boire du vin & manger des viandes qu'ils abhorrent. La conformation de nos organes qui fait que nous prononçons si mal les langues de l'Asie, est encor un obstacle presque invincible; mais le plus grand est la dissérence des opinions qui divisent nos missionnaires. Le catholique y combat l'anglican, qui combat le luthérien combattu par le calviniste. Ainsi tous contre tous voulant annoncer chacun la vérité, & accusant les autres de mensonge, ils étonnent un peuple simple &paisible, qui voit accourir chez lui des extrémités occidentales de la terre, des hommes ardens pour se déchirer mutuellement sur les rives du Gange.

Nous avons eu dans ces climats, comme ailleurs, des missionnaires respectables par leur piété, & auxquels on ne peut reprocher que d'avoir exagéré leurs travaux & leurs triomphes. Mais tous n'ont pas été des hommes vertueux & instruits, envoyés d'Europe

PPT SING TH

pour changer la croyance de l'Afie. Le célèbre Niecamp, auteur de l'histoire de la maison de Tranquebar, avoue (1) Que les Fortugais remplirent le séminaire de Goa de malfaiteurs condamnés au bannissement, qu'ils en firent des missionnaires, que ces missionnaires n'oublièrent pas leur premier métier. Notre fainte religion a fait peu de progrès sur les côtes, & nul dans les états soumis immédiatement au grand Mogol. La religion de Mahomet & celle de Brama partagent encor tout ce vaste continent. Il n'y a pas encor deux siècles que nous appellions toutes ces nations la paganie, tandis que les Arabes, les Turcs, les Indiens ne nous connaissaient que sous le nom d'idolâtres.



CHAPITRE CINQUIEME.

De la Perse, au tems de Mahomet le prophete, & de de l'ancienne religion de Zoroastre.

N tournant vers la Perse, on y trouve, un peu avant le tems qui me sert d'époque, la plus grande & la plus prompte révolution que nous connaissions sur la terre.

Une nouvelle domination, une religion & des mœurs jusqu'alors inconnues, avaient changé la face de ces contrées; & ce changement s'étendait déjà fort avant en Asie, en Afrique & en Europe.

Pour me faire une idée du mahométisme, qui a donné une nouvelle forme à tant d'empires, je me rappellerai d'abord les parties du monde qui lui furent les premières soumises.

La Perse avait étendu sa domination avant Alexandre, de

(1) Premier tome, pag. 223.

49

de l'Egypte à la Bactriane, au-delà du pays où est aujourd'hui Samarkande, & de la Thrace jusqu'au sleuve de l'Inde.

Divisée & refferrée sous les Séleucides, elle avait repris des accroissemens sous Arsaces le Parthien, deux cent cinquante ans avant JESUS-CHRIST. Les Arsacides n'eurent ni la Syrie, ni les contrées qui bordent le Pont-Euxin: mais ils disputèrent avec les Romains de l'empire de l'Orient, & leur opposérent toujours des barrières insurmontables.

Du tems d'Alexandre Sévère, vers l'an 226 de notre ère, un simple soldat Persan, qui prit le nom d'Artaxare, enleva ce royaume aux Parthes, & rétablit l'empire des Perses, dont l'étendue ne différait guère alors de ce qu'elle est de nos jours.

Vous ne voulez pas examiner ici quels étaient les premiers Babyloniens conquis par les Perses, ni comment ce peuple se vantait de quatre cent mille ans d'observations astronomiques, dont on ne put retrouver qu'une fuite de dix-neuf cent années du tems d'Alexandre. Vous ne voulez pas vous écarter de votre sujet pour vous rappeller l'idée de la grandeur de Babylone, & de ces monumens plus vantés que solides dont les ruines même sont détruites. Si quelques restes des arts asiatiques mérite un peu notre curicfité, ce sont les ruines de Persépolis décrites dans plusieurs livres, & copiées dens plusieurs estampes. Je sais quelle admiration inspipirent ces masures échappées aux slambeaux dont Alexandre & la courtisane Tais mirent Pesépolis en cendre. Mais était - ce un chef-d'œuvre de l'art qu'un palais bâti au pied d'une chaîne de rochers arides? Les colonnes qui sont encor debout, ne sont assurément ni dans de belles proportions, ni d'un dessin élégant. Les chapitaux furchargés d'ornemens grossiers ont prefque autant de hauteur que le fust même des colonnes. Toutes les figures sont aussi lourdes & aussi sèches que

Essai sur les mœurs. Tom. I. D

- TOWN

celles dont nos églifes gothiques font encor malheureufement ornées. Ce font des monumens de grandeur, mais non pas de goût; & tout nous confirme que fi on s'arrêtait à l'hiftoire des arts, on ne trouverait que quatre fiècles dans les annales du monde; ceux d'Alexandre, d'Auguste, des Médicis & de Louis XIV.

Cependant les Persans surent toujours un peuple ingénieux. Lokman, qui est le même qu'Esope était né à Casbin. Cette tradition est bien plus vraisemblable que celle qui le fait originaire d'Ethiopie, pays où il n'y eut jamais de philosophes. Les dogmes de l'ancien Zerdust, appellé Zoroastre par les Grecs, qui ont changé tous les noms orientaux, subsistaient encor. On leur donne neuf mille ans d'antiquité; car les Persans, ainsi que les Egyptiens, les Indiens, les Chinois reculent l'origine du monde autant que d'autres la rapprochent. Un second Zoroastre sous Durius fils d'Histaspes, n'avait fait que perfectionner cette antique religion. C'est dans ces dogmes qu'on trouve, ainsi que dans l'Inde, l'inmortalité de l'ame, & une autre vie heureuse ou malheureuse. C'est-là qu'on voit expressément un enfer. Zoroastre dans les écrits que le Sadder a rédigés, dit que Dieu lui fit voir cet enser, & les peines réservée aux méchans; il y voit plusieurs rois, un entr'autres auquel il manquait un pied; il en demande à Dieu la raison. Dieu lui répond : Ce roi pervers n'a fait qu'une action de bonté en sa vie. Il vit en allant à la chasse un dromadaire qui était lié trop loin de son auge, & qui voulant y manger ne pouvait y atteindre. Il approcha l'auge d'un coup de ried ; j'ai mis son pied dans le ciel, tout le reste est ici. Ce trait peu connu, fait voir l'espèce de philosophie qui régnait dans ces tems reculés; philosophie toujours allégorique, & quelquesois très-prosonde.

Vous favez que les Babyloniens furent les premiers après les Indiens qui admirent des êtres mitoyens entre la divinité & l'homme. Les Juifs ne donnèrent de noms

aux anges que dans le tems de leur captivité à Babylone. Le nom de Sathan paraît pour la première fois dans le livre de Job; ce nom est persan, & on prétend que Job l'était. Le nom de Raphaël est employé par l'auteur, quel qu'il soit de Tobie, qui était captif à Ninive, & qui écrivit en caldéen. Le nom d'Israel même était caldéen, & signifiait voyant Dieu. Ce Sadder est l'abrégé du Zenda-Vesta ou du Zend, l'un des plus anciens livres qui soit au monde, comme nous l'avons déjà dit dans la philosophie de l'histoire. Ce mot Zenda-Vesta fignifiait chez les Caldéens le culte du feu, le Sadder est divisé en cent articles, que les Orientaux appellaient portes ou puissances; il est important de les lire, si l'on veut connaître quelle était la morale de ces anciens peuples. Notre ignorante crédulité se figure toujours que nous avons tout inventé, que tout est venu des Juifs & de nous qui avons succédé aux Juifs ; on est bien détrompé quand on fouille un peu dans l'antiquité. Voici quelques-unes de ces portes qui ferviront à nous tirer d'erreur.

I. PORTE.

Le décret du très-juste Dieu est que les hommes soient jugés par le bien ou le mal qu'ils auront fait. Leurs actions seront pesées dans les balances de l'équité. Les bons habiteront la lumière. La foi les délivrera de Sathan.

II.

Si les vertus l'emportent sur les péchés, le ciel est ton partage: si les péchés l'emportent, l'enser est ton châtiment.

$\mathbf{v}.$

Qui donne l'aumône est véritablement un homme; c'est le plus grand mérite dans notre sainte religion, &c.

VI.

Célèbre quatre fois par jour le foleil; célèbre la lune au commencement du mois. NB. Il ne dit point, Adore comme des dieux le folcil & la lune, mais célèbre le folcil & la lune comme ouvrages du createur. Les anciens Perses n'étaient point ignicoles, mais déicoles, comme le prouve invinciblement l'historien de la religion des Perses.

VII.

Dis, Ahunavar & Ashim Vuhu, quand quelqu'un éternue.

NB. On ne rapporte cet article que pour faire voir de quelle prodigieuse antiquité est l'usage de saluer ceux qui éternuent.

I X.

Fuis sur-tout le péché contre nature, il n'y en a

point de plus grand.

NB. Ce principe fait bien voir combien Sextus Empiricus fe trompe, quand il dit que cette infamie était permife par les loix de Perfe.

х т.

Aie soin d'entretenir le seu sacré, c'est l'ame du monde, &c.

NB. Ce feu facré devint un des rites de plufieurs nations.

XII.

N'ensevelis point les morts dans des draps neufs, &c. NB. Ce précepte prouve combien se sont trompés tous les auteurs qui ont dit que les Perses n'ensevelissaient point leurs morts. L'usage d'enterrer ou de brûler les cadavres, ou de les exposer à l'air sur des collines, a varié souvent. Les rites changent chez tous les peuples, la morale seule ne change pas.

XIII.

Aime ton père & ta mère, si tu veux vivre à jamais.

THE THE THE

NB. Voyez le décalogue.

X V.

Quelque chose qu'on te présente, bénis Dieu.

XIX.

Marie-toi dans ta jeunesse; ce monde n'est qu'un passage; il saut que ton sils te suive, & que la chaîne des êtres ne soit point interrompue.

XXX.

Il est certain que Dieu a dit à Zoroastre, Quand on sera dans le doute si une action est bonne ou mauvaise, qu'on ne la fasse pas.

NB. Ceci est un peu contre la doctrine des opinions

probables.

XXXIII.

Que les grandes libéralités ne soient répandues que fur les plus dignes; ce qui est consié aux indignes est perdu.

XXXV.

Mais s'il s'agit du nécessaire, quand tu manges, donne aussi à manger aux chiens.

X L.

Quiconque exhorte les hommes à la pénitence, doit être fans péché; qu'il ait du zèle, & que ce zèle ne foit point trompeur; qu'il ne mente jamais; que fon caractère foit bon, fon ame fenfible à l'amitié, fon cœur & fa langue toujours d'intelligence; qu'il foit éloigné de toute débauche, de toute injustice, de tout péché; qu'il foit un exemple de bonté, de justice devant le peuple de Dieu.

NB. Quel exemple pour les prêtres de tout pays! & remarquez que dans toutes les religions de l'Orient le

peuple est appellé le peuple de Dieu.

X L I.

Quand les Fervardagans viendront, fais les repas

d'expiation & de bienveillance, cela est agréable au Créateur.

NB. Ce précepte a quelque ressemblance avec les Agapes.

LXVII.

Ne mens jamais, cela est insame, quand même le mensonge serait utile.

NB. Cette doctrine est bien contraire à celle du mensonge officieux.

LXIX.

Point de familiarité avec les courtisanes. Ne cherche à séduire la femme de personne.

LXX.

Qu'on s'abstienne de tout vol, de toute rapine.

LXXI.

Que ta main, ta langue & ta pensée soient pures de tout péché. Dans tes afflictions offre à Dieu ta patience; dans le bonheur rends-lui des actions de grace.

X C I.

Jour & nuit pense à faire du bien, la vie est courte. Si devant servir aujourd'hui ton prochain, tu attends à demain, fais pénitence. Célèbre les six Gahambars; car Dieu a créé le monde en six sois dans l'espace d'une année, &c. Dans le tems des six Gahambars ne resuse personne. Un jour le grand roi Giemshid ordonna au ches de ses cuisines de donner à manger à tous ceux qui se présenteraient; le mauvais génie ou Sathan se présenta sous la sorme d'un voyageur: quand il eut dîné, il demanda encor à manger; Giemshid ordonna qu'on lui servit un bœus, Giemshid lui sit servir des chevaux; Sathan en demanda encor d'autres. Alors le juste Dieu envoya l'ange Behman, qui chassa le diable; mais l'action de Giemshid sur agréable à Dieu.

N. B. On reconnaît bien le génie criental dans cette allégorie.

5

Ce font-là les principaux dogmes des anciens Perses. Presque tous sont conformes à la religion naturelle de tous les peuples du monde; les cérémonies sont par-tout différentes; la vertu est par-tout la même : c'est qu'elle vient de Dieu, & le reste est des hommes.

Nous remarquerons feulement que les Parsis eurent toujours un baptême, & jamais la circoncision. Le baptême est commun à toutes les anciennes nations de l'Orient; la circoncision des Egyptiens, des Arabes & des Juiss, est infiniment postérieure; car rien n'est plus naturel que de se laver : il a fallu bien des siècles, avant d'imaginer qu'une opération contre la nature & contre la pudeur pût plaire à l'Etre des êtres.

Nous passons tout ce qui concerne des cérémonies inutiles pour nous, ridicules à nos yeux, liées à des usages que nous ne connaissons plus. Nous supprimons aussi toutes les amplifications orientales, & toutes ces figures gigantesques incohérentes & fausses, si familières à tous ces peuples, chez lesquels il n'y a peut-être jamais eu que l'auteur des fables attribuées à Esope, qui ait

écrit naturellement.

Nous savons assez que le bon goût n'a jamais été connu dans l'Orient, parce que les hommes n'y ayant jamais vécu en société avec les femmes, & ayant presque toujours été dans la retraite, n'eurent pas les mêmes occasions de se former l'esprit, qu'eurent les Grecs & les Romains. Otez aux Arabes, aux Persans, aux Juifs le foleil & la lune, les montagnes & les valiées, les dragons & les basilics, il ne leur reste plus de poësse.

Il suffit de savoir que ces préceptes de Zoroastre rapportés dans le Sadder, font de l'antiquité la plus haute; qu'il y est parlé des rois dont Bérose lui-même ne fait pas

mention.

Nous ne savons pas quel était le premier Zoroastre, en quel tems il vivait, si c'est le Brama des Indiens, & l'Abraham des Juifs: mais nous favons, à n'en pouvoir

ESSAI

douter, que sa religion enseignait la vertu; c'est le but essentiel de toutes les religions; elles ne peuvent jamais en avoir eu d'autre; car il n'est pas dans la nature humaine, quelque abrutie qu'elle puisse être, de croire à un homme qui viendrait enseigner le crime.

Les dogmes du Sadder nous prouvent encor que les Perses n'étaient point idolâtres. Notre ignorante témérité accusa long-tems d'idolâtrie les Persans, les Indiens, les Chinois, & jusqu'aux mahométans, si attachés à l'unité de Dieu, qu'ils nous traitent nous-mêmes d'idolâtres, saute d'avoir approsondi nos mystères. Tous nos anciens livres italiens, français, espagnols, appellent les mahométans payens, & seur empire la paganie. Nous ressemblions dans ce tems-là aux Chinois, qui se croyaient le seul peuple raisonnable, & qui n'accordaient pas aux autres hommes la figure humaine. La raison est toujours venue tard; c'est une divinité, qui n'est apparue qu'à peu de personnes.

Les Juiss imputèrent aux chrétiens des repas de Thieste, & des noces d'Œdipe; les chrétiens aux payens; toutes les sectes s'accusèrent mutuellement des plus grands

crimes: l'univers s'est calomnié.

La doctrine des deux principes est de Zoroastre. Orosmade ou Oromaze, l'ancien des jours, & Arimane, le génie des ténèbres, sont l'origine du manichéisme. C'est l'Ossiris & le Typhon des Egyptiens; c'est la Pandore des Grecs; c'est le vain essort de tous les sages pour expliquer l'origine du bien & du mal. Cette théologie des mages sut respectée dans l'Orient sous les gouvernemens; & au milieu de toutes les révolutions, l'ancienne religion s'était toujours soutenne en Perse. Ni les dieux des Grecs, ni d'autres divinités n'avaient prévalu.

Noushirvan ou Cofroes le Grand, fur la fin du fixième fiècle, avait étendu fon empire dans une partie de l'Arabie-Pétrée, & de celle qu'on nommait heureuse.

Il en avait chassé les Abyssins, demi-chrétiens qui l'avaient envahie. Il proscrivit, autant qu'il le put, le christianisme de ses propres états, forcé à cette sévérité par le crime d'un fils de sa femme, qui s'étant fait chrétien, se révolta contre lui.

Les enfans du grand Noushirvan, indignes d'un tel père, désolaient la Perse par des guerres civiles & par des parricides. Les successeurs du législateur Justinien avilissaient le nom de l'empire. Maurice venait d'être détroné par les armes de Phocas, & par les intrigues du patriarche Cyriaque, & de quelques évêques, que Phocas punit ensuite de l'avoir servi. Le sang de Maurice & de ses cinq fils avait coulé sous la main du bourreau; & le pape Grégoire le Grand, ennemi des patriarches de Constantinople, tâchait d'attirer le tyran Phocas dans son parti, en lui prodiguant des louanges, & en condamnant la mémoire de Maurice, qu'il avait loué pendant sa vie.

L'empire de Rome en occident était anéanti; un déluge de Barbares, Goths, Hérules, Huns, Vandales, Francs, inondait l'Europe, quand Mahomet jetait dans les déferts de l'Arabie, les fondemens de la religion & de

la puissance musulmane.



CHAPITRE SIXIEME.

De l'Arabie & de Mahomet.

E tous les législateurs & de tous les conquérans, il n'en est aucun dont la vie ait été écrite avec plus d'autenticité & dans un plus grand détail par ses contemporains: ôtez de cette vie les prodiges dont cette partie du monde sut toujours insatuée, le reste est d'une vérité reconnue. Il naquit dans la ville de Mecca, que

nous nommons la Mecque, l'an 579 de notre ère vulgaire au mois d'Avril. Son père s'appellait Abdala, sa mère Emina: il n'est pas douteux que sa famille ne sût une des plus considérées de la première tribu, qui était celle des Coracites. Mais la généalogie qui le fait descendre d'Abraham en droite ligne, est une de ces fables inventées par ce desir si naturel d'en imposer aux hommes.

Les mœurs & les superstitions des premiers ages que nous connaissons, s'étaient conservées dans l'Arabie. On le voit par le vœu que fit son grand-père Abdala Moutaleb de sacrifier un de ses ensans. Une prêtresse de la Mecque lui ordonna de racheter ce fils pour quelques chameaux, que l'exagération arabe sait monter au nombre de cent. Cette prêtresse était consacrée au culte d'une étoile qu'on croit avoir été celle de Sirius: car chaque tribu avait son étoile ou sa planète. (1) On rendait aussi un culte à des génies, à des dieux mitoyens; mais on reconnaissait un Dieu supérieur: & c'est en quoi presque tous les peuples se sont accordés.

Abdala Moutaleb vécut, dit-on, cent dix ans; son petit-fils Mahomet porta les armes dès l'âge de quatorze ans dans une guerre sur les confins de la Syrie; réduit à la pauvreté, un de ses oncles le donna pour facteur à une veuve nommée Cadishé, qui faisait en Syrie un négoce considérable; il avait alors vingt-cinq ans. Cette veuve épousa bientôt son facteur, & l'oncle de Mahomet qui sit ce mariage, donna douze onces d'or à son neveu: environ neus cents francs de notre monnoie, surent tout le patrimoine de celui qui devait changer la face de la plus grande & de la plus belle partie du monde. Il vécut obscur avec sa première semme Cadishé, jusqu'à l'âge de quarante ans. Il ne déploya qu'à cet

⁽¹⁾ Voyez le Koran & la préface du Koran, écrite par le favant & judicieux Sale, qui avait demeuré vingt-cinq ans en Arabie.

âge les talens qui le rendaient supérieur à ses compatriotes. Il avait une éloquence vive & forte, dépouillée d'art & de méthode, telle qu'il le fallait à des Arabes; un air d'autorité & d'insinuation, animé par des yeux perçans & par une physionomie heureuse, l'intrépidité d'Alexandre, sa libéralité, & la sobriété dont Alexandre aurait eu besoin pour être un grand homme en tout.

L'amour, qu'un tempérament ardent lui rendait nécessaire, & qui lui donna tant de semmes & de concubines, n'affaiblit ni son courage, ni son application, ni sa santé. C'est ainsi qu'en parlent les contemporains;

& ce portrait est justifié par ses actions.

Après avoir bien connu le caractère de ses concitoyens, leur ignorance, leur crédulité & leur disposition à l'enthousiasme, il vit qu'il pouvait s'ériger en prophète. Il forma le dessein d'abolir dans sa patrie le sabisme, qui confiste dans le mélange du culte de Dieu & de celui des astres, le judaisme détésté de toutes les nations, & qui prenait une grande supériorité dans l'Arabie, enfin le christianisme qu'il ne connaissait que par les abus de plufieurs fectes répandues autour de fon pays; il prétendait rétablir le culte simple d'Abraham ou Ibrahim, dont il se croyait descendu, & rappeller les hommes à l'unité d'un Dieu, dogme qu'il s'imaginait être défiguré dans toutes les religions. C'est en effet ce qu'il déclare expressément dans le troissème Sura ou chapitre de son Koran. Dieu connaît, & vous ne connaissez pas. Abraham n'était ni Juif ni chrétien, mais il était de la vraie religion. Son cœur était résigné à Dieu; il n'était point du nombre des idolatres.

Il est à croire que Mahomet comme tous les enthousiastes, violemment frappé de ses idées, les débita d'abord de bonne soi, les fortissa par des rêveries, se trompa lui-même en trompant les autres, & appuya ensin par des sourberies nécessaires une doctrine qu'il croyait bonne. Il commença par se faire croire dans sa maison, ce qui était probablement le plus difficile; sa femme & le jeune Aly mari de sa sille Fatime furent ses premiers disciples. Ses concitoyens s'élevèrent contre lui; il devait bien s'y attendre: sa réponse aux menaces des Coracites marque à la fois son caractère & la manière de s'exprimer commune à sa nation. Quand vous viendrez à moi, dit-il, avec le so-leil à la droite & la lune à la gauche, je ne recule-

rai pas dans ma carrière.

Il n'avait encor que seize disciples, en comptant quatre semmes, quand il su obligé de les saire sortir de la Mecque où ils étaient persécutés, & de les envoyer prêcher sa religion en Ethiopie; pour lui il osa rester à la Mecque, où il affronta ses ennemis, & il sit de noveaux prosélytes qu'il envoya encor en Ethiopie au nombre de cent. Ce qui affermit le plus sa religion naissante, ce sut la conversion d'Omar qui l'avait long-tems persécuté. Omar qui depuis devint un si grand conquérant, s'écria dans une assemblée nombreuse; J'atteste qu'il n'y a qu'un Dieu, qu'il n'a ni compagnon, ni associé, & que Mahomet est son serviteur & son prophète.

Le nombre de ses ennemis l'emportait encor sur ses partisans. Ses disciples se répandirent dans Médine; ils y sormèrent une faction considérable. Mahomet persécuté dans la Mecque, & condamné à mort, s'ensuit à Médine. Cette suite qu'on nomme Egire, devint l'époque de sa gloire & de la fondation de son empire. De sugitif il devint conquérant. S'il n'avait pas été persécuté, il n'aurait peut-être pas réussi. Résugié à Médine, il y persuada le peuple & l'asservit. Il battit d'abord avec cent treize hommes les Mecquois qui étaient venus sondre sur lui au nombre de mille. Cette victoire, qui sur un miracle aux yeux de ses sectateurs, les persuada que Dieu combattait pour eux comme eux pour lui. Dès la première victoire, ils es-

pérèrent la conquête du monde. Mahomet prit la Mecque vit ses persécuteurs à ses pieds, conquit en neuf ans, par la parole & par les armes, toute l'Arabie, pays aussi grand que la Perse, & que les Perses ni les Romains n'avaient pu conquérir. Il se trouvait à la tête de quarante mille hommes tous enivrés de son entousialme. Dans ses premiers succès, il avait écrit au roi de Perse Cosroes second, à l'empereur Héraclius, au prince des Coptes, gouverneur d'Egypte, au roi des Abyssins, à un roi nommé Mondar, qui régnait dans une province près du golphe Persique.

Il osa leur proposer d'embrasser sa religion; & ce qui est étrange, c'est que de ces princes il y en eut deux qui se firent mahométans; ce furent le roi d'Abyssinie & ce Mondar. Cosroès déchira la lettre de Mahomet avec indignation. Héraclius répondit par des présens. Le prince des Coptes lui envoya une fille qui passait pour un ches-d'œuvre de la nature, & qu'on

appellait la belle Marie.

Mahomet au bout de neuf ans se croyant affez sort pour étendre ses conquêtes & sa religion chez les Grecs & chez les Perses, commença par attaquer la Syrie soumise alors à Héraclius, & lui prit quelques villes. Cet empereur, entêté de disputes métaphysiques de religion, & qui avait pris le parti des monothelites, essuya en peu de tems deux propositions bien singulières; l'une de la part de Cosroès second, qui l'avait long-tems vaincu, & l'autre de la part de Mahomet. Cosroès voulait qu'Héraclius embrassat la réligion des mages, & Mahomet qu'il se sit musulman.

Le nouveau prophête donnait le choix à ceux qu'il voulait subjuguer, d'embrasser sa secte, ou de payer un tribut. Ce tribut était réglé par l'alcoran à treize dragmes d'argent par an pour chaque chef de famille. Une taxe si modique est une preuve que les peuples qu'il soumit étaient pauvres. Le tribut a augmenté de-

THE AL STREET

puis. De tous les légissateurs qui ont fondé des religions, il est le seul qui ait étendu la sienne par les conquêtes. D'autres peuples ont porté leur culte avec le fer & le feu chez des nations étrangères; mais nul fondateur de secte n'avait été conquérant. Ce privilége unique est au yeux des musulmans l'argument le plus fort, que la divinité prit soin elle-même de seconder leur prophète.

Enfin Mahomet, maître de l'Arabie, & redoutable à tous se voisins, attaqué d'une maladie mortelle à Médine à l'âge de soixante-trois ans & demi, voulut que ses derniers momens parussent ceux d'un héros & d'un juste: Que celui à qui j'ai fait violence & injustice paraisse, s'écria-t-il, & je suis prêt de lui faire réparation. Un homme se leva, qui lui redemanda quelque argent; Mahomet le lui sit donner, & expira peu de tems après, regardé comme un grand homme par ceux même qui savaient qu'il était un imposteur, & révéré comme un prophète par tout le reste.

Ce n'était pas sans doute un ignorant, comme quelques-uns l'ont prétendu. Il fallait bien même qu'il fût très-savant pour sa nation & pour son tems, puisqu'on a de lui quelques aphorismes de médecine, & qu'il réforma le calendrier des Arabes comme César celui des Romains. Il se donne à la vérité le titre de prophète non lettré; mais on peut savoir écrire & ne pas s'arroger le nom de favant. Il était poëte; la plupart de ses chapitres sont rimés; le reste est en prose cadencée. La poésie ne servit pas peu à rendre son alcoran respectable. Les Arabes faisaient un très-grand cas de la poésie, & lorsqu'il y avait un bon poète dans une tribu, les autres tribus envoyaient une ambassade de félicitation à celle qui avait produit un auteur qu'on regardait comme inspiré, & comme utile. On affichait les meilleures poésies dans le temple de la Mecque; & quand on y afficha le fecond chapitre de

W DA

Mahomet, qui commence ainsi: Il ne faut point douter, c'est ici la science des justes, de ceux qui croient aux mystères, qui prient quand il le faut, qui donnent avec générosité, &c. alors le premier poëte de la Mecque, nomme Abid, déchira ses propres vers affichés au temple, admira Mahomet, & se rangea sous sa loi. Voilà des mœurs, des usages, des faits si différens de tout ce qui se passe parmi nous, qu'ils doivent nous montrer combien le tableau de l'univers est varié, & combien nous devons être en garde contre notre habitude

de juger de tout par nos usages.

Les Arabes contemporains écrivirent la vie de Mahomet dans le plus grand detail. Tout y ressent la fimplicité barbare des tems qu'on nomme héroïques. Son contrat de mariage avec sa première femme Cadishé est exprimé en ces mots: Attendu que Cadishé est amoureuse de Mahomet, & Mahomet pareillement amoureux d'elle. On voit quels repas apprêtaient ses femmes: on apprend le nom de ses épées & de ses chevaux. On peut remarquer sur-tout dans fon peuple des mœurs conformes à celles des anciens Hébreux, (je ne parle ici que des mœurs) la même ardeur à courir au combat au nom de la divinité, la même foif du butin, la même partage des dépouilles, & tout se rapportant à cet objet.

Mais en ne considérant ici que les choses humaines, & en faisant toujours abstraction des jugemens de Dieu, & de ses voies inconnues, pourquoi Mahomet & ses fuccesseurs, qui commencerent leurs conquêtes précisément comme les Juifs, firent-ils de si grandes choses, & les Juifs de si petites? Ne serait-ce point parce que les musulmans eurent les plus grand soin de soumettre les vaincus à leur religion, tantôt par la force, tantôt par la perfuafion? les Hébreux au contraire n'afsocièrent guère les étrangers à leur culte. Les musulmans Arabes incorporèrent à eux les autres nations;

m Jitem

les Hébreux s'en tinrent toujours séparés. Il paraît enfin que les Arabes eurent un enthousiasme plus courageux, une politique plus généreuse & plus hardie. Le peuple Hébreu avait en horreur les autres nations, & craignait toujours d'être asservi. Le peuple Arabe au contraire voulut attirer tout à lui, & se crut fait pour dominer.

Si ces Ismaëlites ressemblaient aux Juifs par l'enthousiasme & par-la soif du pillage, ils étaient prodigieufement supérieurs par le courage, par la grandeur d'ame, par la magnanimité: leur histoire ou vraie ou fabuleuse avant Mahomet, est remplie d'exemples d'amitié tels que la Grèce en inventa dans les fables de Pilade & d'Oreste, de Thésée & de Piritoüs. L'histoire des Barmécides n'est qu'une suite de générosités inouïes qui élèvent l'ame. Ces traits caractérisent une nation. On ne voit au contraire dans toutes les annales du peuple Hébreu aucune action généreuse. Ils ne connaisfent ni l'hospitalité, ni la liberalité, ni la clémence. Leur fouverain bonheur est d'exercer l'usure avec les étrangers; & cet esprit d'usure, principe de toute lâcheté, est tellement enraciné dans leurs cœurs, que c'est l'objet continuel des figures qu'ils emploient dans l'efpèce d'éloquence qui leur est propre. Leur gloire est de mettre à feu & à sang les petits villages dont ils peuvent s'emparer. Ils égorgent les vieillards & les enfans; ils ne réservent que les filles nubiles; ils assassinent leurs maîtres quand ils font esclaves; ils ne savent jamais pardonner quand ils font vainqueurs; ils font les ennemis du genre humain. Nulle politesse, nulle science, nul art perfectionné dans aucun tems chez cette nation atroce. Mais dès le second siècle de l'égire, les Arabes deviennent les précepteurs de l'Europe dans les sciences & dans les arts, malgré leur loi qui semble l'ennemie des arts.

nnemie des arts. La dernière volonté de *Mahomet* ne fut point exé-

cutée

cutée. Il avait nommé Aly fon gendre, époux de Fatime, pour l'héritier de fon empire. Mais l'ambition, qui l'emporte fur le fanatisme même, engagea les chefs de fon armée à déclarer calife, c'est-à-dire, vicaire du prophète, le vieux Abubéker son beau-père, dans l'espérance qu'ils pourraient bientôt eux-mêmes partager la succession. Aly resta dans l'Arabie, attendant le tems de se signaler.

Cette division fut la première semence du grand schissme qui sépare aujourd'hui les sectateurs d'Omar & ceux d'Aly, les Sunni & les Chias, les Turcs & les Per-

fans modernes.

Abubéker raffembla d'abord en un corps les feuilles éparses de l'alcoran. On lut, en présence de tous les chess, les chapitres de ce livre, écrits les uns sur des feuilles de palmier, les autres sur du parchemin, & on établit ainsi son authenticité invariable. Le respect superstitieux pour ce livre alla jusqu'à se persuader que l'original avait été écrit dans le ciel. Toute la question sut de savoir s'il avait été écrit de toute éternité, ou seulement au tems de Mahomet. Les plus dévots se déclarèrent pour l'éternité.

Bientôt Abubéker mena ses musulmans en Palestine, & y désit le frère d'Héraclius. Il mourut peu après avec la réputation du plus généreux de tous les hommes, n'ayant jamais pris pour lui qu'environ quarante sous de notre monnoie par jour de tout le butin qu'on partageait, & ayant sait voir combien le mépris des petits intérêts peut s'accorder avec l'ambition que les

grands intérêts inspirent.

Abubéker passe chez les Osmanlis pour un grand homme & pour un musulman sidèle. C'est un des saints de l'alcoran. Les Arabes rapportent son testament conçu en ces termes: Au nom de Dieu très-miséricordieux, voici le testament d'Abubéker sait dans le tems qu'il allait passer de ce monde à l'autre, dans le tems où

Essai sur les mæurs. Tom. I.

les impies cessent de douter, & où les menteurs disent la vérité. Ce début semble être d'un homme persuadé. Cependant Abubéker, beau-père de Mahomet, avait vu ce prophète de bien près. Il saut qu'il ait été trompé lui-même par le prophête, ou qu'il ait été le complice d'une imposture illustre qu'il regardait comme nécessaire. Sa place lui ordonnait d'en imposer aux hommes

pendant sa vie & à sa mort.

Omar, ésu après lui, fut un des plus rapides conquérans qui aient désolé la terre. Il prend d'abord Damas, célèbre par la fertilité de son territoire, par ses ouvrages d'acier les meilleurs de l'univers, par ses étoffes de soie qui portent encor son nom. Il chasse de la Syrie & de la Phénicie les Grecs qu'on appellait Romains. Il reçoit à composition, après un long siége, la ville de Jérusalem, presque toujours occupée par des étrangers, qui se succédèrent les uns aux autres depuis que David l'eut enlevée à ses anciens ciròyens: ce qui mérite la plus grande attention, c'est qu'il laissa aux Juiss & aux chrétiens, habitans de Jérusalem, une pleine liberté de conscience.

Dans le même tems les lieutenans d'Omar s'avançaient en Perse. Le dernier des rois Persans, que nous appellons Hormisdas IV. livre bataille aux Arabes à quelques lieues de Madain, devenue la capitale de cet empire. Il perd la bataille & la vie. Les Perses passent sous la domination d'Omar plus facilement quils

n'avaient subi le joug d'Afexandre.

Alors tomba cette ancienne religion des mages, que le vainqueur de Darius avait respectée: car il ne tou-

cha jamais au culte des peuples vaincus.

Les mages, adorateurs d'un feul Dieu, ennemis de tout simulacre, révéraient dans le feu qui donne la vie à la nature, l'emblème de la divinité. Ils regardaient leur religion comme la plus ancienne & la plus pure. La connaissance qu'ils avaient des mathématiques, de

TO LETT

l'astronomie & de l'histoire, augmentait leur mépris pour leurs vainqueurs alors ignorans. Ils ne purent abandonner une religion confacrée par tant de siècles pour une secte ennemie qui venait de naître. La plupart se retirèrent aux extrémités de la Perse, & de l'Inde. C'est-là qu'ils vivent aujoud'hui sous le nom de Gaures ou de Guèbres, de Farsis, d'ignicoles, ne se mariant qu'entr'eux, entretenant le feu sacré, sidèles à ce qu'ils connaissent de leur ancien culte; mais ignorans, méprifés, &, à leur pauvreté près, femblables aux Juifs si long-tems dispersés sans s'allier aux autres nations, plus encor aux banians, qui ne font établis & dispersés que dans l'Inde, & en Perse. Il resta un grand nombre de familles Guèbres où ignicoles à Ispahan, jusqu'au tems de sha-Abbas qui les bannit, comme Isabelle chassa les Juiss d'Espagne. Ils ne furent tolérés dans les fauxbourgs de cette ville que sous ses successeurs. Les ignicoles maudissent depuis long-tems dans leurs prières Alexandre, & Mahomet. Il est à croire qu'ils y ont joint Sha-Abbas.

Tandis qu'un lieutenant d'Omar subjugue la Perse, un autre enlève l'Egypte entière aux Romains, & une grande partie de la Libye. C'est dans cette conquête qu'est brûlée la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, monument des connaissances & des erreurs des hommes, commencée par Ptolomée Philadelphe, & augmentée par tant de rois. Alors les Sarrazins ne voulaient de science que l'alcoran; mais ils saissant déjà voir que leur génie pouvait s'étendre à tout. L'entreprise de renouveller en Egypte l'ancien canal creusé par les rois, & retabli ensuite par Trajan, & de rejoindre ainsi le Nil à la mer rouge, est digne des siècles les plus éclairés. Un gouverneur d'Egypte entreprend ce grand travail sous le califat d'Omar, & en vient à bout. Quelle différence entre le génie des Arabes, & celui des Turcs!

68

Ceux-ci ont laissé périr un ouvrage dont la conservation valait mieux que la conquête d'une grande province.

Les amateurs de l'antiquité, ceux qui se plaisent à comparer les génies des nations, verront avec plaisir combien les mœurs, les usages du tems de Mahomet, d'Abubéker, d'Omar ressemblaient aux mœurs antiques dont Homère a été le peintre fidèle. On voit les chefs désier à un combat les chefs ennemis; on les voit s'avancer hors des rangs & combattre aux yeux des deux armées spectatrices immobiles. Ils s'interrogent l'un l'autre, ils se bravent, ils invoquent Dieu avant d'en venir aux mains. Onlivra plusieurs combats singuliers dans ce genre,

au siége de Damas.

Il est évident que les combats des Amazones dont parlent Homère & Hérodote, ne sont point fondés sur des fables. Les femmes de la tribu d'Imiar, de l'Arabie-Heureuse étaient guerrières, & combattaient dans les armées d'Abubéker & d'Omar. On ne doit pas croire qu'il y ait jamais eu un royaume des Amazones, où les femmes vécussent sans hommes. Mais dans les tems & dans les pays où l'on menait une vie agreste & pastorale, il n'est pas étonnant que des femmes aussi durement élevées que des hommes, aient quelquefois combattu comme eux. On voit fur-tout au siégé de Damas une de ces femmes de la tribu d'Imiar, venger la mort de son mari tué à ses côtes, percer d'un coup de slèche le commandant de la ville. Rien ne justifie plus l'Arioste & le Tasse, qui dans leurs poëmes font combattre tant d'héroïnes.

L'histoire vous en présentera plus d'une dans les tems de la chevalerie. Ces usages toujours très-rares parais-sent aujourd'hui incroyables, sur-tout depuis que l'artillerie ne laisse plus agir la valeur, l'adresse, l'agilité de chaque combattant, & où les armées sont devenues des espèces de machines régulières, qui se meuvent comme par des ressorts.

Les discours des héros Arabes à la tête des armées, ou dans les combats singuliers, ou en jurant des trèves, tiennent tous de ce naturel qu'on trouve dans Homère; mais ils ont incomparablement plus d'enthousiasme & de sublime.

Vers l'an II de l'égire, dans une bataille entre l'armée d'Héraclius & celle des Sarrazins, le général mahométan nommé Dérar est pris; les Arabes en sont épouvantés. Rasi un de leurs capitaines court à eux. Qu'importe, leur dit-il, que Dérar soit pris ou non? Dieu est vivant & vous regarde, combattez; il leur fait tourner tête, & remporte la victoire.

Un autre s'écrie, Voilà le ciel, combattez pour Dieu,

& il vous donnera la terre.

Le général Kaled, prend dans Damas la fille d'Héraclius, & la renvoie fans rançon. On lui demande pourquoi il en use ainsi. C'est, dit-il, que j'espère reprendre

bientôt la fille avec le père dans Constantinople.

Quand le calife Mohavia prêt d'expirer l'an 60 de l'égire, fit affurer à son fils Yesud le trône des califes, qui jusqu'alors était électif, il dit: Grand Dieu! si j'ai établi mon fils dans le califat, parce que je l'en ai cru digne, je te prie d'affermir mon fils sur le trône; mais si je n'ai agi que comme père, je te prie de l'en

précipiter.

Tout ce qui arrive alors, caractérise un peuple supérieur. Les succès de ce peuple conquérant semblent dus encor plus à l'enthousiasme qui l'anime, qu'à ses conducteurs: car Omar est assassime par un esclave Perse en 653. Otman son successeur l'est en 655 dans une émeute. Aly ce fameux gendre de Mahomet n'est élu, & ne gouverne qu'au milieu des troubles. Il meurt au bout de cinq ans assassimé comme ses prédécesseurs; & cependant les armes musulmanes sont toujours heureuses. Ce calise Aly, que les Persans révèrent aujourd'hui, & dont ils suivent les principes en opposition à ceux

E 3

d'Omar, avait transféré le siège des califes de la ville de Médine, où Mahomet est enseveii, dans la ville de Coussa, sur les bords de l'Euphrate: à peine en reste-il aujourd'hni des ruines. C'est le sort de Babylone, de Séleucie, & de toutes les anciennes villes de la Caldée, qui n'étaient bâties que de briques.

Il est évident que le génie du peuple Arabe mis en mouvement par Mahomet, fit tout de lui-même pendant près de trois siècles, & ressembla en cela au génie des anciens Romains. C'est en esset sous Valid, le moins guerrier des califes, que se font les plus grandes conquêtes. Un de ses généraux étend son empire jusqu'à Samarkande en 707. Un autre attaque en même tems l'empire des Grecs vers la mer Noire. Un autre en 711 passe d'Egypte en Espagne, soumise tour-à-tour par les Carthaginois, par les Romains, par les Goths & Vendales, & enfin par ces Arabes qu'on nomme Maures. Ils y établirent d'abord le royaume de Cordoue. Le fultan d'Egypte secoue à la vérité le joug du grand calife de Bagdat, & Abdérame gouverneur de l'Espagne conquise ne reconnaît plus le sultan d'Egypte; cependant tout plie encor fous les armes musulmanes.

Abdérame, petit-fils du calife Heshame prend les royaumes de Castille, de Navarre, du Portugal, d'Arragon. Il s'établit en Languedoc; il s'empare de la Guienne, & du Poitou; & sans Charles Martel qui lui ôte la victoire & la vie, la France était une province ma-

hométane.

Après le règne de dix-neuf califes de la maison des Ommiades, commence la dynastie des califes Abassides vers l'an 752 de notre ère. Abougiasar Almanzor, second calife Abasside, fixa le siège de ce grand empire à Bagdat au-delà de l'Euphrate dans la Caldée. Les Turcs disent qu'il en jeta les fondemens. Les Persans assurent qu'elle était très-ancienne, & qu'il ne sit que la réparer. C'est cette ville qu'on appelle quelques sabylone, &

qui a été le sujet de tant de guerres entre la Perse & la Turquie.

La domination des califes dura fix cent cinquantecinq ans : despotiques dans la religion, comme dans le gouvernement, ils n'étaient point adorés ainsi que le grand lama, mais ils avaient une autorité plus réelle, & dans les tems même de leur décadence; ils furent respectés des princes qui les persécutaient. Tous ces sultans Turcs, Arabes, Tartares, reçurent l'investiture des califes, avec bien moins de contestation, que plusieurs princes chrétiens ne l'ont reçue des papes. On ne baisait point les pieds du calife, mais on se prosternait sur le seuil de son palais.

Si jamais puissance a menacé toute la terre, c'est celle de ces califes; car ils avaient le droit du trône & de l'autel, du glaive & de l'enthousiasme. Leurs ordres étaient autant d'oracles, & leurs soldats autant de fanatiques.

Dès l'an 671 ils assiégèrent Constantinople, qui devait un jour devenir mahométane; les divisions, presque inévitables parmi tant de chefs audacieux n'arrêtèrent pas leurs conquêtes. Ils ressemblèrent en ce point aux anciens Romains, qui parmi leurs guerres civiles avaient subjugué l'Asie-Mineure.

A mesure que les mahométans devinrent puissans, ils se polirent. Ces califes toujours reconnus pour souverains de la religion, & en apparence de l'empire par ceux qui ne reçoivent plus leurs ordres de si loin, tranquilles dans leur nouvelle Babylone, y sont bientôt renaître les arts. Aaron al Rachild contemporain de Charlemagne, plus respecté que ses prédécesseurs, & qui sut se faire obéir jusqu'en Espagne & aux Indes, ranima les sciences, sit sleurir les arts agréables & utiles, attira les gens de lettre, composa des vers, & sit succéder dans ces vastes états la politesse à la barbarie. Sous lui les Arabes, qui adoptaient déjà les chissres indiens, les apportèrent en Europe. Nous ne connûmes

m Jitem

en Allemagne & en France le cours des aftres, que par le moyen de ces mêmes Arabes. Le mot feul d'Almanach en est encor un témoignage.

L'almageste de Ptolomée sur alors traduit de grec en arabe par l'astronome Ben - Honain. Le calise Almamon sit mesurer géométriquement un degré du méridien, pour déterminer la grandeur de la terre: opération qui n'a été faite en France que plus de neuf cents ans après, sous Louis XIV. Ce même astronome Ben-Honain poussafes observations assez loin, reconnut que ce Ptolomée avoit sixé la plus grande déclinaison du soleil trop au septentrion, ou que l'obliquité de l'écliptique avait changé. Il vit même que la période de trente-six mille ans qu'on avait assignée au mouvement prétendu des éroiles sixes d'occident en orient, devait être beaucoup racourcie.

La chymie & la médecine étaient cultivée par les Arabes. La chymie, perfectionnée aujourd'hui par nous, ne nous fut connue que par eux. Nous leur devons de nouveaux remèdes, qu'on nomme les minoratifs, plus doux & plus falutaires, que ceux qui étaient auparavant en ufage dans l'école d'Hippocrate & de Galien. L'algèbre fut une de leurs inventions. Ce terme le montre encor affez, foit qu'il dérive du mot Algiabarat, foit plutôt qu'il porte le nom du fameux Arabe Geber qui enseignait cet art dans notre huitième siècle. Ensin, dans le second siècle de Mahomet, il fallut que les chrétiens d'occident s'instruissifient chez les musulmans.

Une preuve infaillible de la supériorité d'une nation dans les arts de l'esprit, c'est la culture perfectionnée de la poésie. Je ne parle point de cette poésie enslée & gigantesque, de ce ramas de lieux communs insipides sur le soleil, la lune, les étoiles, les montagnes & les mers: mais de cette poésie sage & hardie, telle qu'elle fleurit du tems d'Auguste, telle qu'on l'a vue renaître sous Louis XIV. Cette poésie d'image & de sentiment sut

connue du tems d'Aaron al Rachild. En voici entre autres exemples un qui m'a frappé, que je rapporte ici, parce qu'il est court. Il s'agit de la célèbre disgrace de Giafar le Barmécide.

Mortel, faible mortel, à qui le fort prospère Fait goûter de ses dons les charmes dangereux, Connais quelle est des rois la faveur passagère Contemple Barmécide, & tremble d'être heureux.

Ce dernier vers sur-tout est traduit mot à mot. Rien ne me paraît plus beau que tremble d'être heureux. La langue arabe avait l'avantage d'être perfectionnée depuis long-tems; elle était fixée avant Mahomet, & ne s'est point altérée depuis. Aucun des jargons qu'on parlait alors en Europe, n'a pas seulement laissé la moindre trace. De quelque côté que nous nous tournions, il faut avouer que nous n'existons que d'hier. Nous allons plus loin que les autres peuples en plus d'un genre: & c'est peut-être parce que nous sommes venus les derniers.



CHAPITRE SEPTIEME.

De l'alcoran & de la loi musulmane. Examen si la religion musulmane était nouvelle, & si elle a été persécutante.

E précédent chapitre a pu nous donner que lque connaissance des mœurs de *Mahomet* & de ses Arabes, par qui une grande partie de la terre éprouva une révolution si grande & si prompte. Il faut tracer à présent une peinture fidelle de leur religion.

C'est un préjugé répandu parmi nous, que le mahométisme n'a fait de si grands progrès que parce qu'il favorise les inclinations voluptueuses. On ne fait pas réslexion que toutes les anciennes religions de l'Orient ont admis la pluralité des semmes. Mahomet réduisit à quatre le nombre illimité jusqu'alors. Il est dit que David avait dix-huit semmes, & Salomon trois cents avec sept cents concubines. Ces rois buvaient du vin avec leurs compagnes. C'était donc la religion juive qui était

voluptueuse, & celle de Mahomet était sévère.

C'est un grand problème parmi les politiques, si la polygamie est utile à la société & à la propagation. L'Orient a décidé cette question dans tous les siècles, & la nature est d'accord avec les peuples Orientaux, dans presque toute espèce animale, chez qui plusieurs femelles n'ont qu'un mile. Le tems perdu par les groffesses, par les couches, par les incommodités naturelles aux femmes, semble exiger que ce tems soit réparé. Les femmes dans les climats chauds cessent de bonne heure d'être belles & fécondes. Un chef de famille, qui met sa gloire & sa prospérité dans un grand nombre d'enfans, a besoin d'une femme qui remplace une épouse inutile. Les loix de l'Occident femblent plus favorables aux femmes, celles de l'Orient aux hommes & à l'état ; il n'est point d'objet de législation qui ne puisse être un sujet de dispute. Ce n'est pas ici la place d'une dissertation; notre objet est de peindre les hommes plutôt que de les juger.

On déclame tous les jours contre le paradis fensuel de Mahomet; mais l'antiquité n'en avait jamais connu d'autre. Hercule épousa Hébé dans le ciel, pour récompense des peines qu'il avait éprouvées sur la terre. Les héros buvaient le nectar avec les dieux; & puisque l'homme était supposé ressusciter avec ses sens, il était naturel de supposer aussi qu'il goûterait, soit dans un jardin, soit dans quelqu'autre globe, les plaisirs propres aux sens qui doivent jouir, puisqu'ils subsistent. Cette croyance même sut celle des pères de l'église du second & du troisième siècle. C'est ce qu'atteste précisément

St. Justin dans la seconde partie de ses dialogues: Jérusalem, dit-il, sera agrandie & embellie, pour recevoir les saints, qui jouiront pendant mille ans de tous

les plaisirs des sens.

Cent auteurs qui en ont copié un, ont écrit que c'était un moine nestorien qui avait composé l'alcoran. Les uns ont nommé ce moine Sergius, les autres Boeira. Mais il est évident que les chapitres de l'alcoran furent écrits suivant l'occurrence, dans les voyages de Mahomet, & dans ses expéditions militaires. Avait-il toujours ce moine avec lui? On a cru encor sur un passage équivoque de ce livre, que Mahomet ne savait ni lire ni écrire. Comment un homme qui avait sait le commerce vingt années, un poète, un médecin, un législateur, aurait-il ignoré ce que les moindres ensans de sa tribu apprenaient?

Le koran, que je nomme ici alcoran, pour me conformer à notre vicieux usage, veut dire, le livre ou la lecture. Ce n'est point un livre historique dans lequel on ait voulu imiter les livres des Hébreux, & nos évangiles; ce n'est pas non plus un livre purement de loix comme le lévitique ou le déutéronome, ni un recueil de psaumes & de cantiques, ni une vision prophétique & allégorique dans le goût de l'apocalypse. C'est un mélange de tous ces divers genres, un assemblage de sermons dans lesquels on trouve quelques faits historiques, quelques visions, des révélations, des loix religieuses & civiles.

Le koran est devenu le code de la jurisprudence, ainsi que la loi canonique, chez toutes les nations mahométanes. Tous les interprètes de ce livre conviennent que sa morale est contenue dans ces paroles: Recherchez qui vous chasse; donnez à qui vous ôte, pardonnez à qui vous offense; faites du bien à tous; ne contestez

point avec les ignorans.

Il auroit dû bien plutôt recommander de ne point

disputer avec les savans : mais dans cette partie du monde on ne se doutait pas qu'il y eût ailleurs de la science & des lumières.

Parmi les déclamations incohérentes dont ce livre est rempli selon le goût oriental, on ne laisse pas de trouver des morceaux qui peuvent paraître sublimes. Mahomet, par exemple, parlant de la cessation du déluge, s'exprime ainsi: Dieu dit, terre engloutis tes eaux: ciel puise les ondes que tu as versées: le ciel & la terre obéirent.

Sa définition de Dieu est d'un genre plus véritablement sublime. On lui demandait quel était cet Alla qu'il annonçait; C'est celui, répondit-il, qui tient l'être de soi-même, & de qui les autres le tiennent; qui n'engendre point & qui n'est point engendré, & à qui rien n'est semblable dans toute l'étendue des êtres. Cette sameuse réponse consacrée dans tout l'Orient, se trouve presque mot-à-mot dans l'antépénultième chapitre du koran.

Il est vrai que les contradictions, les absurdités, les anachronismes sont répandus en soule dans ce livre. On y voit sur-tout une ignorance prosonde de la physique la plus simple & la plus connue. C'est-là la pierre-de-touche des livres que les fausses religions prétendent écrits par la divinité; car Dieu n'est ni absurde, ni ignorant; mais le peuple qui ne voit pas ces sautes, les adore; & les imans emploient un déluge de paroles pour les pallier.

Les commentateurs du koran distinguent toujours le sens positif & l'allégorique, la lettre & l'esprit. On reconnaît le génie arabe dans les commentaires comme dans le texte; un des plus autorisés commentateurs dit, que le koran porte tantôt une face d'homme, tantôt une face de bête, pour signifier l'esprit & la lettre.

Une chose qui peut surprendre bien des lecteurs, c est qu'il n'y eut rien de nouveau dans la loi de Mahomet, sinon que Mahomet était prophète de Dieu.

En premier lieu, l'unité d'un Etre suprême créateur & conservateur était très-ancienne. Les peines & les récompenses dans un autre vie, la croyance d'un paradis & d'un enser avaient été admises chez les Chinois, les Indiens, les Perses, les Egyptiens, les Grecs, les Romains, & ensuite chez les Juiss, & sur - tout chez les chrétiens, dont la religion consacra cette doctrine.

L'alcoran reconnaît des anges & des génies; & cette croyance vient des anciens Perfes. Celle d'une réfurrection & d'un jugement dernier, était visiblement puisée dans le talmud & dans le cristianisme. Les mille ans que Dieu emploiera, selon Mahomet, à juger les hommes, & la manière dont il y procédera, sont des accessoires qui n'empêchent pas que cette idée ne soit entiérement empruntée. Le pont aigu sur lequel les refuscités passeront, & du haut duquel les reprouvés tomberont en enser, est tiré de la doctrine allégorique

des mages.

C'est chez ces mêmes mages, c'est dans leur jannat que Mahomet a pris l'idée d'un paradis, d'un jardin, où les hommes revivans avec tous leurs sens persectionnés, goûteront par ces sens même toutes les voluptés, qui leur sont propres, sans quoi ces sens leur
seraient inutiles. C'est-là qu'il a puisé l'idée de ses
houris, de ces semmes célestes qui seront le partage
des élus, & que les mages appellaient hourani, comme on le voit dans le sadder. Il n'exclut point les
semmes de son paradis, comme on le dit souvent
parmi nous. Ce n'est qu'une raillerie sans sondement,
telle que tous les peuples en sont les uns des autres.
Il promet des jardins, c'est le nom du paradis; mais
il promet pour souveraine béatitude la vision, la communication de l'Etre suprême.

Le dogme de la prédessination absolue & de la fatalité qui semble aujourd'hui caractériser le mahométisme, était l'opinion de toute l'antiquité; elle n'est pas moins

claire dans l'iliade que dans l'alcoran.

A l'égard des ordonnances légales, comme la circoncision, les ablutions, les prières, le pélérinage de la Mecque, Mahomet ne sit que se consormer pour le fonds aux usages reçus. La circoncision était pratiquée de tems immémorial chez les Arabes, chez les anciens Egyptiens, chez les peuples de la Colchide, & chez les Hébreux. Les ablutions surent toujours recommandées dans l'Orient, comme un symbole de la pureté de l'ame.

Point de religion sans prières: la loi que Mahomet porta de prier cinq sois par jour, était gênante; & cette gêne même sur respectable. Qui aurait osé se plaindre que la créature soit obligée d'adorer cinq sois

par jour son créateur?

Quant au pélérinage de la Mecque, aux cérémonies pratiquées dans le kaaba, & fur la pierre noire, peu de personnes ignorent que cette dévotion était chère aux Arabes depuis un grand nombre de siècles. Le kaaba passait pour le plus ancien temple du monde; & quoiqu'on y vénérât alors trois cents idoles, il était principalement sanctissée par la pierre noire, qu'on disait être le tombeau d'Ismael. Loin d'abolir ce pélérinage, Mahomet pour se concilier les Arabes, en sit un précepte positif.

Le jeûne était établi chez plusieurs peuples, particuliérement chez les Juiss & chez les chrétiens. Mahomet le rendit très-sévère, en l'étendant à un mois lunaire, pendant lequel il n'est pas permis de boire un verre d'eau, ni de sumer avant le coucher du soleil; & ce mois lunaire arrivant souvent au plus sort de l'été, le jeûne devient par-là d'une si grande rigueur, qu'on a été obligé d'y apporter des adoucissemens,

fur-tout à la guerre.

Il n'y a point de religion dans laquelle on n'ait

recommandé l'aumône. La mahométanne est la seule qui en ait fait un précepte légal, positif, indispensable. L'alcorant ordonne de donner deux & demi pour cent de son revenu, soit en argent, soit en denrées.

Dans toutes ses ordonnances positives, vous ne trouvez rien qui ne soit consacré par les usages les plus antiques. Parmi les préceptes négatifs, c'est-à-dire, ceux qui ordonnent de s'abstenir, vous ne trouverez que la défense générale à toute une nation de boire du vin, qui soit nouvelle & particulière au mahométisme. Cette abstinence dont les musulmans se plaignent & se dispensent souvent dans les climats froids, sut ordonnée dans un climat brûlant, où le vin altérait trop aisément la santé & la raison. Mais d'ailleurs, il n'était pas nouveau que les hommes voués au service de la divinité, se sussent abstenus de cette liqueur. Plusieurs collèges de prêtres en Egypte, en Syrie, aux Indes, les nazaréens, les récabites chez les Juiss s'étaient imposé cette mortification. (a)

Elle ne fut point révoltante pour les Arabes: Mahomet ne prévoyait pas qu'elle deviendrait un jour presque insupportable à ses musulmans dans la Thrace, la Macédoine, la Bosnie & la Servie. Il ne savait pas que les Arabes viendraient un jour jusqu'au milieu de la France, & les Turcs mahométans devant les bassions de Vienne.

Il en est de même de la désense de manger du porc, du sang & de bêtes mortes de maladies; ce sont des préceptes de santé: le porc sur-tout est une nourriture trèsdangéreuse dans ces climats, aussi-bien que dans la Palestine, qui en est voisine. Quand le mahométisme s'est étendu dans les pays plus froids, l'abstinence a cessé d'être raisonnable, & n'a pas cessé de subsister.

La prohibition de tous les jeux de hasard est peut-être la seule loi dont on ne puisse trouver d'exemple dans

⁽a) Voyez dans les questions sur l'Encyclopédie les articles Arot & Marot.

Essai, &c. Tom. I.

80

aucune religion. Elle ressemble à une loi de couvent plutôt qu'à une loi générale d'une nation. Il semble que Mahomet n'ait formé un peuple que pour prier, pour peu-

pler & pour combattre.

Toutes ces loix, qui à la polygamie près, sont si austères, & sa doctrine qui est si simple, attirèrent bientôt à sa religion le respect & la consiance. Le dogme sur-tout de l'unité d'un Dieu, présenté sans mystère, & proportionné à l'intelligence humaine, rangea sous sa loi une soule de nations; & jusqu'à des nègres dans l'Afrique, & à des insulaires dans l'Océan Indien.

Cette religion s'appella l'issamim, c'est-à-dire, résignation à la volonté de Dieu; & ce seul mot devait faire beaucoup de profélytes. Ce ne fut point par les armes que l'issamim s'établit dans plus de la moitié de notre hémisphère, ce fut par l'enthousiasme, par la persuasion, & sur-tout par l'exemple des vainqueurs, qui a tant de force sur les vaincus. Mahomet dans ses premiers combats en Arabie contre les ennemis de son imposture, faisait tuer sans miséricorde ses compatriotes rénitens. Il n'était pas alors affez puissant pour laisser vivre ceux qui pouvaient détruire sa religion naissante. Mais si-tôt qu'elle fut affermie dans l'Arabie par la prédication & par le fer, les Arabes franchissant les limites de leur pays dont ils n'étaient point fortis jusqu'alors, ne forcèrent jamais les étrangers à recevoir la religion musulmane. Ils donnèrent toujours le choix aux peuples subjugués d'être musulmans, ou de payer tribut. Ils voulaient piller, dominer, faire des esclaves, mais non pas obliger ces esclaves à croire. Onand ils furent ensuite dépossédés de l'Asie par les Turcs & par les Tartares, ils firent des prosélytes de leurs vainqueurs même, & ces hordes de Tartares devinrent un grand peuple musulmam. Par - là on voit en effet qu'ils ont converti plus de monde qu'ils n'en ont subjugué.

Le

Le peu que je viens de dire, dément bien tout ce que nos historiens, nos déclamateurs & nos préjugés nous disent; mais la vérité doit les combattre.

Bornons-nous toujours à cette vérité historique; le législateur des musulmans, homme puissant & terrible, établit ses dogmes par son courage & par ses armes; cependant, sa religion devint indulgente & tolérante. L'instituteur divin du christianisme vivant dans l'humilité & dans la paix, prêcha le pardon des outrages; & sa sainte & douce religion est devenue par nos fureurs la plus intolérante de toutes.

Les mahométans ont eu comme nous des sectes & des disputes scholastiques; il n'est pas vrai qu'il y ait scixante-treize sectes chez eux; c'est une de leurs rêveries. Ils ont prétendu que les mages en avaient soixante-dix, les Juis soixante-onze, les chrétiens soixante-douze, & que les musulmans, comme plus parfaits, devaient en avoir soixante-treize. Etrange persection, & bien digne des scholastiques de tous les pays!

Les diverses explications de l'alcoran formèrent chez eux les sectes qu'ils nommèrent orthodoxes, & celles qu'ils nommèrent hérétiques. Les orthodoxes sont les sonties, c'est-à-dire les traditionistes, docteurs attachés à la tradition la plus ancienne, laquelle sert de supplément à l'alcoran. Ils sont divisés en quatre sectes, dont l'une domine aujourd'hui à Constantinople, une autre en Afrique, une troissème en Arabie, & une quatrième en Tartarie & aux Indes; elles sont regardées comme également utiles pour le faiut.

Les hérétiques sont ceux qui nient la prédessination absolue, ou qui diffèrent des sonnites sur quelques points de l'école. Le mahométisme a eu ses pélagiens, ses scotistes, ses thomistes, ses molinistes, ses jansénistes. Toutes ces sectes n'ont pas produit plus de révolutions que parmi nous. Il faut pour qu'une secte fasse

Essai sur les mœurs. Tom. I. F

naître de grands troubles, qu'elle attaque les fondemens de la fecte dominante, qu'elle la traite d'impie, d'ennemie de Dieu & des hommes, qu'elle ait un étendard que les esprits les plus grossiers puissent appercevoir sans peine, & sous lequel les peuples puissent aisément se rallier. Telle a été la fecte d'Aly, rivale de la secte d'Omar; mais ce n'est que vers le seizième siècle que ce grand schissme s'est établi; & la politique y a eu beaucoup plus de part que la religion.



CHAPITRE HUITIEME.

De l'Italie & de l'église, avant CHARLEMAGNE. Comment le christianisme s'était établi. Examen s'il a souffert autant de persécutions qu'on le dit.

ILIEN n'est plus digne de notre curiosité que la manière dont Dieu voulut que l'église s'établît, en faisant concourir les causes secondes à ses décrets éternels. Laissons respectueusement ce qui est divin à ceux qui en font les dépositaires, & attachons-nous uniquement à l'historique. Des disciples de Jean s'établissent d'abord dans l'Arabie voifine de Jérusalem; mais les disciples du CHRIST s'étendent par-tout. Les philosophes platoniciens d'Alexandrie, où il y avait tant de Juifs, se joignent aux premiers chrétiens, qui empruntent des expressions de leur philosophie, comme celle de logos, sans emprunter toutes leurs idées. Il y avait déjà quelques chrétiens à Rome du tems de Néron : on les confondait avec les Juifs, parce qu'ils étaient leurs compatriotes, parlant la même langue, s'abstenant comme eux des alimens défendus par la loi mosaïque. Plusieurs même étaient circoncis, & observaient le sabbat. Ils étaient encor si obscurs, que ni l'historien Joseph, ni Philon

CHAPITRE VIII

n'en parlent dans aucun de leurs écrits. Cependant on voit évidemment que ces demi-Juifs, demi - chrétiens étaient dès le commencement partagés en plusieurs sectes, ébionistes, marcionistes, carpocratiens valentiniens, caïnites. Ceux d'Alexandrie étaient fort dissérens de ceux de Syrie, les Syriens disséraient des Achaïens. Chaque parti avait son évangile, & les véritables Juiss étaient les ennemis irréconciliables de tous ces partis.

Ces Juifs également rigides & frippons étaient encor dans Rome au nombre de quatre mille. Il y en avait eu huit mille du tems d'Auguste; mais Tibère en fit paffer la moitié en Sardaigne pour peupler cette isle, & pour délivrer Rome d'un trop grand nombre d'usuriers. Loin de les gêner dans leur culte, on les laissait jouir de la tolérance qu'on prodiguait dans Rome à toutes les religions. On leur permettait des synagogues & des juges de leur nation, comme ils en ont aujourd'hui dans Rome chrétienne, où ils sont en plus grand nombre. On les regardait du même œil que nous voyons les nègres, comme une espèce d'hommes inférieure. Ceux qui dans les colonies Juives n'avaient pas affez de talent pour s'appliquer à quelque métier utile, & qui ne pouvaient couper du cuir & faire de fandales, faisaient des fables. Ils savaient les noms des anges, de la seconde femme d'Adam, & de son précepteur, & ils vendaient aux dames Romaines des philtres pour se faire aimer. Leur haine pour les chrétiens, ou galiléens, ou nazaréens, comme on les nommait alors, tenait de cette rage dont tous les superstitieux sont animés contre tous ceux qui se séparent de leur communion. Ils accusèrent les Juifs chrétiens de l'incendie qui consuma une partie de Rome sous Néron. Il était aussi injuste d'imputer cet accident aux chrétiens qu'à l'empereur. Ni lui, ni les Juifs, ni les chrétiens, n'avaient aucun intérêt à brûler Rome: mais il fallait appaiser le peuple qui se soulevait contre des étrangers également hais des Romains & des Juifs. On abandonna quelques

THE JUNE TITE

infortunés à la vengeance publique. Il semble qu'on n'aurait pas dû compter parmi les perfécutions faites à leur foi, cette violence passagère; elle n'avait rien de commun avec leur religion qu'on ne connaissait pas, & que les Romains confondaient avec le judaïsme protégé

par les loix autant que méprifé.

S'il est vrai qu'on ait trouvé en Espagne des inscriptions où Néron est remercié d'avoir aboli dans la province une superstition nouvelle, l'antiquité de ces monumens est plus que suspecte. S'ils sont authentiques, le christianisme n'y est pas désigné: & si ensin ces monumens outrageans regardent les chrétiens, à qui peut-on les attribuer qu'aux Juiss jaloux établis en Espagne, qui abhorraient le christianisme, comme un ennemi né dans leur sein?

Nous nous garderons bien de vouloir percer l'obscurité impénétrable qui couvre l'église naissante, & que

l'érudition même a quelquefois redoublée.

Mais ce qui est très-certain, c'est qu'il n'y a que l'ignorance, le fanatisme, l'esclavage des écrivains co-pistes d'un premier imposteur, qui aient pu compter parmi les papes, l'apôtre L'ierre, Lin, Clet, & d'autres dans le

premier siècle.

Il n'y eut aucune hiérarchie pendant près de cent ans parmi les chrétiens. Leurs affemblées fecretes se gouvernaient comme celles des primitifs ou quakers d'aujour-d'hui. Ils observaient à la lettre les préceptes de leur maître, les princes des nations dominent, il n'en sera pas ainsi entre vous: quiconque voudra être le premier sera le dernier. La hiérarchie ne put se former que quand la société devint nombreuse, & ce ne sut que sous Trajan qu'il y eut des surveillans episcopoi, que nous avons traduit par le mot d'évêque, des presbiteroi, des pissoi, des énergumènes, des cathécumènes. Il n'est question du terme pape dans aucun des auteurs des premiers siècles. Ce mot grec était inconnu dans le petit nombre des demi-Juirs, qui prenaient à Rome le nom de chrétiens.

Il est reconnu par tous les vrais savans que Simon Barjone, surnommé Pierre, n'alla jamais à Rome. On rit aujourd'hui de la preuve que des idiots tirèrent d'une épître attribuée à cet apôtre, né en Galilée. Il dit dans cette épître qu'il est à Babylone. Les seuls qui parlent de son prétendu martyre, sont des fabulisses décries, un Hegesipe, un Marcel, un Abdias, copiés depuis par Eusèbe. Ils content que Simon Barjone & un autre Simon, qu'ils appellèrent le magicien, disputèrent sous Néron à qui refluciterait un mort, & à qui s'éleverait le plus haut dans l'air; que Simon Barjone sit tember l'autre Simon, favori de Néron, & que cet empereur irrité fit crucifier Barjone, lequel par humilité voulut être crucifié la tête en bas. Ces inepties sont aujourd'hui méprisées de tous les chrétiens instruits; mais depuis Constantin elles furent autorisées jusqu'à la renaisfance des lettres & du bon sens.

Pour prouver que Pierre ne mourut point à Rome, il n'y a qu'à observer que la première basilique bâtie par les chrétiens dans cette capitale, c'est celle de St. Jean de Latran; c'est la première église latine, l'aurait-on

dédiée à Jean si Pierre avait été pape.

La liste frauduleuse des prétendus premiers papes est tirée d'un livre apocryphe, intitulé le pontificat de Damase, qui dit en parlant de Lin, prétendu successeur de Pierre, que Lin sut pape jusqu'à la treizième année de l'empereur Néron. Or c'est précisément cette année 13 qu'on fait cruciser Pierre. Il y aurait donc eu deux papes à la fois.

Enfin, ce qui doit trancher toute difficulté aux yeux de tous les chrétiens, c'est que ni dans les actes des apôtres, ni dans les épîtres de Paul, il n'est pas dit un seul mot d'un voyage de Simon Barjone à Rome. Le terme de siége pontifical, de papauté, attribué à Pierre est d'un ridicule sensible. Quelle siége qu'une assemblée inconnue de quelques pauvres de la populace Juive,

F 3

86

C'eft cependant sur cette fable que la puissance papale est sondée & se soutient encor aujourd'hui après toutes ses pertes. Qu'on juge après cela comment l'opinion gouverne le monde, & comment le mensonge subjugue l'ignorance.

C'est ainsi qu'autrefois les analystes barbares de l'Europe comptaient parmi les rois de France un *Pharamond* & son père *Marcomir*, & des rois d'Espagne, de Suède, d'Ecosse, depuis le désuge. Il faut avouer que l'histoire, ainsi que la physique, n'a commencé à se débrouiller que sur la fin du seizième siècle. La raison ne fait que de pastre.

Ce qui est encor certain, c'est que le génie du sénat ne fut jamais de persécuter personne pour sa croyance, que jamais aucun empereur ne voulut forcer les Juissà changer de religion, ni après la révolte sous Vespassen, ni après celle qui éclata sous Adrien. On insulta toujours à leur culte; on s'en moqua; on érigea des statues dans leur temple avant sa ruine, mais jamais il ne vint dans l'idée d'aucun César, ni d'aucun proconsul, ni du sénat Romain, d'empêcher les Juiss de croire à leur loi. Cette seule raison sert à faire voir quelle liberté eut le christianisme de s'étendre en secret, après s'être sormé obscurément dans le sein du judaïsme.

Aucun des Césars n'inquiéta les chrétiens jusqu'à Domitien. Don Cassius dit qu'il y eut sous cet empereur quelques personnes condamnées comme athées, & comme imitant les mœurs des Juiss. Il paraît que cette vexation sur laquelle on a d'ailleurs si peu de lumières, ne sut ni longue, ni générale. On ne sait précisément ni pourquoi il y eut quelques chrétiens bannis, ni pourquoi ils surent rappellés. Comment croire Tertullien, qui sur la foi d'Hegesipe rapporte sérieusement, que Domitien interrogea les petits – sils de l'apôtre St. Jude de la race de David, dont il redoutait les droits au trône de Judée, & que les voyant pauvres

& misérables, il cessa la persécution? S'il eût été possible qu'un empereur Romain craignît des prétendus descendans de David quand Jérusalem était détruite, sa politique n'en eût donc voulu qu'aux Juiss & non aux chrétiens. Mais comment imaginer que le maître de la terre connue ait eu des inquiétudes sur les droits de deux petits-fils de St. Jude au royaume de la Palestine, & les air interrogés? Voilà malheureusement comme l'histoire a été écrite par tant d'hommes plus pieux qu'éclairés.

Nerva, Vespasien, Tite, Trajan, Adrien, les Antonins, ne furent point persécuteurs. Trajan qui avait renouvellé les défenses portées par la loi des douze tables contre les affociations particulières, écrit à Pline : Il ne faut faire aucune recherche contre les chrétiens. Ces mots essentiels, il ne faut faire aucune recherche, prouvent qu'ils purent se cacher, se maintenir avec prudence. quoique souvent l'envie des prêtres, & la haine des Juifs les traînât aux tribunaux & aux supplices. Le peuple les haissait, & sur-tout le peuple des provinces, toujours plus dur, plus superstitieux, & plus intolérant que celui de la capitale : il excitait les magistrats contr'eux, il criait qu'on les exposat aux bêtes dans les cirques. Adrien non-seulement défendit à Fondanus, proconsul de l'Asie-Mineure, de les persécuter; mais son ordonnance porte; si on calomnie les chrétiens, châtiez sévérement le calomniateur.

C'est cette justice d'Adrien qui a fait si faussement imaginer qu'il était chrétien lui-même. Celui qui éleva un temple à Antinoüs, en aurait-il voulu élever à

JESUS-CHRIST ?

Marc-Aurèle ordonna qu'on ne poursuivît point les chrétiens pour cause de religion. Caracalla, Héliogabale, Alexandre, Philippe, Gallien, les protégèrent ouvectement. Ils eurent donc tout le tems d'étendre & de fortisser leur église naissante. Ils tinrent cinq conciles

dans le premier siècle, seize dans le second, & trentefix dans le troisième. Les autels étaient magnisques dès le tems de ce troisième siècle. L'histoire eccléssastique en remarque quelques-uns ornés de colonnes d'argent qui pesaient ensemble trois mille marcs. Les calices faits sur le modèle des coupes romaines, & les patènes, étaient d'or pur.

Les chrétiens jouirent d'une si grande liberté, malgré les cris & les persécutions de leurs ennemis, qu'ils avaient publiquement dans plusieurs provinces, des églises élevées sur les débris de quelques temples tombés ou ruinés. Origène & St. Cyprien l'avouent; & il faut bien que le repos de l'église ait été long, puisque ces deux grands hommes reprochent déjà à leurs contemporains le luxe, la mollesse, l'avarice, suite de la félicité & de l'abondance. St. Cyprien se plaint expressément que plusieurs évêques imitant mal les saints exemples qu'ils avaient sous leurs yeux, accumulaient de grandes sommes d'argent, s'enrichissaient par l'usure, & ravissaient des terres par la fraude. Ce sont ses propres paroles: elles sont un témoignage évident du bonheur tranquille dont on jouissoit sous les loix romaines. L'abus d'une chose en démontre l'existence.

Si Décius, Maximin, & Dioclétien perfécutèrent les chrétiens, ce fut pour des raisons d'état: Décius, parce qu'ils tenaient le parti de la maison de Philippe soupconné, qu iqu'à tort, d'être chrétien lui-même; Maximin, parce qu'ils soutenaient Gordien. Ils jouirent de la plus grande liberté pendant vingt années sous Dioclétien. Non-seulement ils avaient cette liberté de religion que le gouvernement romain accorda de tout tems à tous les peuples, sans adopter leurs cultes; mais ils participaient à tous les droits des Romains. Plusieurs chrétiens étaient gouverneurs des provinces. Eusèbe cite deux chrétiens, Dorothée & Gorgonius, officiers du palais, à qui Dioclétien prodiguait sa faveur. Ensin il avait épousé une

chrétienne. Tout ce que nos déclamateurs écrivent contre Dioclétien, n'est donc qu'une calomnie fondée sur l'ignorance. Loin de les persécuter, il les éleva au point

qu'il ne fut plus en son pouvoir de les abattre.

En 303 César Galérius qui les haïssait, engage Dioclétien à faire démolir l'église cathédrale de Nicomédie élevée vis-à-vis le palais de l'empereur. Un chrétien plus qu'indiscret déchire publiquement l'édit; on le punit. Le feu consume quelques jours après une partie du palais de Galérius; on en accuse les chrétiens: cependant il n'y eut point de peine de mort décernée contr'eux. L'édit portait qu'on brûlât leurs temples & leurs livres, qu'on privât leurs personnes de tous les honneurs.

Jamais Dioclétien n'avait voulu jusques-là les contraindre en matière de religion. Il avait après sa victoire fur les Perses donné des édits contre les manichéens attachés aux intérêts de la Perse, & secrets ennemis de l'empire Romain. La feule raison d'état fut la cause de ces édits. S'ils avaient été dictés par le zèle de la religion, zèle que les conquérans ont si rarement, les chrétiens y auraient été enveloppé. Ils ne le furent pas; ils eurent par conséquent vingt années entières sous Dioclétien même pour s'affermir, & ne furent maltraités fous lui que pendant deux années; encor Laclance, Eusèbe, & l'empereur Constantin lui-même imputent ces violences au seul Galérius, & non à Dioclétien. Il n'est pas en effet vraisemblable qu'un homme affez philosophe pour renoncer à l'empire, l'ait été affez peu pour être un persécuteur fanatique.

Dioclétien n'était à la vérité qu'un foldat de fortune; mais c'est cela même qui prouve son extrême mérite. On ne peut juger d'un prince que par ses exploits & par ses loix. Ses actions guerrières furent grandes & ses loix justes. C'est à lui que nous devons la loi qui annulle les contrats de vente, dans lesquels il y a lésion d'outre

moitié. Il dit lui-même que l'humanité dicte cette loi, humanum est.

Il fut le père des pupilles trop négligés, il voulut que les capitaux de leurs biens portassent intérêt.

C'est avec autant de sagesse que, d'équité qu'en protégeant les mineurs, il ne voulut pas que jamais ces mineurs pussent abuser de cette protection, en trompant leurs debiteurs. Il ordonna qu'un mineur qui aurait usé de fraude serait déchu du bénésice de la loi. Il réprima les délateurs & les usuriers. Tel est l'homme que l'ignorance se représente d'ordinaire comme un ennemi armé sans cesse contre les sidèles, & son règne comme une St. Barthelemi continuelle, ou comme la persécution des Albigeois. C'est ce qui est entièrement contraire à la vérité. L'ère des martyrs qui commence à l'avènement de Dioclétien, n'aurait donc dû être datée que deux ans avant son abdication, puisqu'il ne sit aucun martyr

pendant vingt ans.

C'est une fable bien méprisable, qu'il ait quitté l'empire de regret de n'avoir pu abolir le christianisme. S'il l'avait tant persécuté, il aurait au contraire continué à régner pour tâcher de le détruire; & s'il fut forcé d'abdiquer, comme on l'a dit fans preuve, il n'abdiqua donc pas par dépit & par regret. Le vain plaisir d'écrire des choses extraordinaires, & de grossir le nombre des martyrs, a fait ajouter des persécutions fausses & incroyables à celles qui n'ont été que trop réelles. On a prétendu que du tems de Dioclétien en 287, Maximien-Hercule César envoya au martyre au milieu des Alpes une légion entière appellée Thébaine, composée de six mille six cents hommes tous chrétiens, qui se laissèrent massacrer sans murmurer. Cette histoire si fameuse ne fut écrite que près de deux cents ans après par l'abbé Eucher, qui la rapporte sur des ouï-dire. Quandmême il y aurait eu une légion Thébaine ou Thébéenne, comment Maximien-Hercule aurait-il, comme on le dit,

appellé d'Orient cette légion pour aller appaifer dans les Gaules une fédition réprimée depuis une année entière ? Pourquoi se serait-il défait de six mille six cents bons soldats dont il avait besoin pour aller réprimer cette sédition? Comment tous étaient-ils chrétiens sans exception? Pourquoi les égorger en chemin? Qui les aurait massacrés dans une gorge étroite, entre deux montagnes près de St. Maurice en Valais, où l'on ne peut mettre quatre cents hommes en ordre de bataille, & où une légion rélisserait aisément à la plus grande armée? A quel propos cette boucherie dans un tems où l'on ne perfécutait pas, dans l'époque de la plus grande tranquillité de l'église, tandis que sous les yeux de Dioclétien même. à Nicomédie vis-à-vis son palais, les chrétiens avaient un temple superbe? La profonde paix & la liberté entière dont nous jouissons, dit Eusèbe, nous fit tomber dans le relachement. Cette profonde paix, cette entière liberté s'accorde-t-elle avec le massacre de six mille six cents soldats? Si ce fait incroyable pouvait être vrai, Eusèbe l'eûtil passé sous silence? Tant de vrais martyrs ont scellé l'évangile de leur sang, qu'on ne doit point saire partager leur gloire à ceux qui n'ont pas partagé leurs fouffrances. Il est certain que Dioclétien les deux dernières années de son empire, & Galerius quelques années encor après, perfécutèrent violemment les chrétiens de l'Afie-Mineure & des contrées voisines. Mais dans les Espagnes, dans les Gaules, dans l'Angleterre, qui étaient alors le partage de Constance Clore, loin d'être poursuivis, ils virent leur religion dominante, & Eusèbe dit que Maxence élu empereur à Rome en 306, ne persécuta personne.

Ils fervirent utilement Constance Clore qui les protégea, & dont la concubine Hélène embrassa publiquement le christianisme. Ils firent donc alors un grand parti dans l'état. Leur argent & leurs armes contribuèrent à mettre Constantin sur le trône. C'est ce qui le rendit odieux au fénat, au peuple Romain, aux prétoriens, qui tous avaient pris le parti de Maxence, fon concurrent à l'empire. Nos historiens appellent Maxence, tyran, parce qu'il fut malheureux. Il est pourtant certain qu'il était véritable empereur, puisque le sénat & le peuple Romain l'avaient proclamé.



Que les fausses légendes des premiers chrétiens n'ont point nui à l'établissement de la religion chrétienne.

J ESUS-CHRIST avait permis que les faux évangiles se mêlassent aux véritables dès le commencement du christianisme; & même pour mieux exercer la foi des fidèles, les évangiles qu'on appelle aujourd'hui apocryphes précédèrent les quatre ouvrages facrés qui font aujourd'hui les fondemens de notre foi ; cela est si vrai que les pères des premiers fiècles, citent presque toujours quelqu'un de ces évangiles, qui ne subsistent plus. Ni Barnabé, ni Clément, ni Ignace, enfin tous, jusqu'à Justin ne citent que ces apocryphes. Clément, par exemple, dans le huitième chap. épit. 2. s'exprime ainsi : Le Seigneur dit, dans son évangile; si vous ne gardez pas le petit, qui vous confiera le grand? Or ces paroles ne sont ni dans Matthieu, ni dans Marc, ni dans Luc, ni dans Jean.

Il est bien évident que dans les dix ou douze sectes qui partageaient les chrétiens dès le premier siècle un parti ne se prévalait pas des évangiles de ses adversaires, à moins que ce ne fût pour les combattre; chacun n'apportait en preuves que les livres de fon parti. Comment donc les pères de notre véritable églife, ont-ils pu citer les évangiles qui ne font point canoniques? il faut bien que ces écrits fussent regardés alors

comme authentiques & comme facrés.

Ce qui paraîtrait encor plus fingulier si on ne savait pas de quels excès la nature humaine est capable, c'est que dans toutes les sectes chrétiennes reprouvées par notre église dominante, il se soit trouvé des hommes, qui aient souffert la persécution pour leurs évangiles apocryphes. Cela ne prouve que trop que le faux zèle est martyr de l'erreur, ainsi que le véritable zèle est martyr de la vérité.

On ne peut dissimuler les fraudes pieuses, que malheureusement les premiers chrétiens de toutes les sectes employèrent pour soutenir notre religion sainte, qui n'avait pas besoin de cet appui honteux. On supposa une lettre de Pilate à Tibère, dans laquelle Pilate dit à cet empereur : « Le Dieu des Juifs leur ayant pro-» mis de leur envoyer font Saint du haut du ciel . » qui serait leur roi à bien juste titre, & ayant pro-» mis, qu'il naîtrait d'une vierge, le Dieu de Juifs l'a » envoyé en effet, moi étant président en Judée. »

On supposa un prétendu édit de Tibère, qui mettait JESUS au rang des dieux; on supposa des lettres de Sénèque à Paul & de Paul à Sénèque. On supposa le testament des douze patriarches, qui passa très-longtems pour authentique, & qui fut même traduit en grec par St. Jean Chrysostome. On supposa le testament de Moyse, celui d'Enoch, celui de Joseph: on supposa le célèbre livre d'Enoch que l'on regarde comme le fondement de tout le christianisme : puisque c'est dans ce feul livre qu'on rapporte l'histoire de la révolte des anges précipités dans l'enfer, & changés en diables pour tenter les hommes. Ce livre fut forgé dès le tems des apôtres, & avant même qu'on eût les épîtres de St. Jude qui cite les prophéties de cet Enoch septième homme après Adam.

On supposa une lettre de JESUS-CHRIST à un prétendu roi d'Edesse, dans le tems qu'Edesse n'avait point

de roi & qu'elle appartenait aux Romains.

On supposa les voyages de St. Pierre, l'apocalypse de St. Pierre, les actes de St. Pierre, les actes de St. Pierre, les actes de St. Paul, les actes de Pilate; on falssisa l'histoire de Flavien Joseph, & on sut assez mal-avisé pour faire dire à ce Juif si zélé pour sa religion juive que Jesus était le CHRIST, le Messie.

On écrivit le roman de la querelle de St. Pierre avec Simon le magicien; d'un mort, parent de Néron, qu'ils se chargèrent de ressusciter; de leur combat dans les airs; du chien de Simon qui apportait des lettres à

St. Pierre. & qui rapportait les réponses.

On supposa des vers des sybilles, qui eurent un cours si prodigieux qu'il en est encor fait mention dans nos hymnes:

Teste David cum sibylla.

Enfin on supposa un nombre prodigieux de martyrs que l'on consondit, comme nous l'avons déjà dit avec les véritables.

Nous avons encor les actes du martyre de St. André l'apôtre, qui sont reconnus pour faux par les plus pieux & les plus savans critiques, de même que les actes du

martyre de St. Clément.

Eusèbe de Césarée au quatrième siècle recueillit une grande partie de ces légendes. C'est - là qu'on voit d'abord le martyre de St. Jacques frère ainé de JESUS-CHRIST, qu'on prétend avoir été un bon Juif, & même récabite, & que les Juiss de Jérusalem appellaient Jacques le juste. Il passait les journées entières à prier dans le temple. Il n'était donc pas de la religion de son frère. Ils le pressèrent de déclarer que son frère était un imposteur, mais Jacques leur répondit: sachez qu'il est assis à la droite de la souveraine puissance de Dieu, & qu'il doit paraître au milieu des nuées, pour juger de-là tout l'univers.

Ensuite vient un Siméon, cousin-germain de JESUS-CHRIST, fils d'un nommé Cléophas, & d'une Marie, fœur de Marie mère de JESUS. On le fait libéralement évêque de Jérusalem. On suppose qu'il sut déséré aux Romains comme descendant en droite ligne du roi David; qu'il avait un droit évident au royaume de Jérusalem aussi-bien que St. Jude; que Trajan, qui craignait extrêmement la race de David, ne sut pas si clément envers Siméon, que Domitien l'avait été envers les petits-fils de Jude, & qu'il ne manqua pas de faire crucifier Siméon de peur qu'il ne lui enlevât la Palestine. Il fallait que ce cousin-germain de JESUS-CHRIST sût bien vieux, puisqu'il vivait sous Trajan dans la 107eme année de notre ère vulgaire.

On supposa une longue conversation entre Trajan & St. Ignace à Antioche. Trajan lui dit: Qui es-tu, esprit impur, démon insernal? Ignace lui répondit: Je ne m'appelle point esprit impur. Je m'appelle porte-Dieu. Cette conversation est tout-à-fait vraisemblable.

Vient ensuite une Ste. Simphorose avec ses sept enfans qui allèrent voir familiérement l'empereur Adrien, dans le tems, qu'il bâtissait sa belle maison de campagne à Tibur. Adrien, quoiqu'il ne persécutât jamais personne, sit sendre en sa présence le cadet des sept frères, de la tête en bas, & sit tuer les six autres avec la mère par des genres dissérens de mort, pour avoir plus de plaisir.

Ste. Félicité & ses sept enfans, car il en faut toujours sept, est interrogée avec eux, jugée & condamnée par le préset de Rome dans le champ de Mars, où on ne jugeait jamais personne. Le préset jugeait dans le prétoire; mais on n'y regarde pas de si près.

St. Polycarpe étant condamné au feu, on entend une voix du ciel, qui lui dit : Courage, Polycarpe, fois ferme, & aussi-tôt les flammes du bûcher se divisent & forment un beau dais sur sa tête sans le toucher.

Un cabaretier chrétien nommé St. Théodote, rencontre dans un pré le curé Fronton, auprès de la ville d'Ancyre, on ne sait pas trop quelle année, & c'est bien dommage; mais c'est sous l'empereur Dioclétien. Ce pré, dit la légende recueillie par le révérend père Bollandus, était d'un verd naissant, relevé par les nuances diverses que sormaient les divers coloris des sleurs. Ah! le beau pré, s'écria le St. cabaretier, pour y bâtir une chapelle! Vouz avez raison, dit le curé Fronton, mais il me saut des reliques. Allez, allez, reprit Théodote, je vous en sournirai. Il savait bien ce qu'il disait. Il y avait dans Ancyre sept vierges chrétiennes d'environ soixante-douze ans chacune. Elles surent condamnées par le gouverneur à être violées par tous les jeunes gens de la ville, selon les loix romaines; car ces légendes supposent toujours qu'on faisait soussirie et supplice à toutes les filles chrétiennes.

Il ne se trouva heureusement aucun jeune homme qui voulut être leur exécuteur, il n'y eut qu'un jeune ivrogne, qui eut assez de courage pour s'attaquer d'abord à Ste Técuse, la plus jeune de toutes, qui était dans sa soixante - onzième année. Técuse se jeta à ses pieds, lui montra la peau slasque de ses cuisses décharnées, & toutes ses rides pleines de crasse, & c. cela désarma le jeune homme; le gouverneur indigné que les sept vieilles eussent conservé leur pucellage, les sit sur le champ prêtresses de Diane & de Minerve, & elles surent obligées de servir toutes nues ces deux déesses, dont pourtant le semmes n'approchaient jamais que voilées de la tête aux pieds.

Le cabaretier Théodote les voyant ainsi toute nues, & ne pouvant soussirir cet attentat fait à leur pudeur, pria Dieu avec larmes, qu'il eût la bonté de les faire mourir sur le champ; aussi-tôt le gouverneur les sit jeter dans le lac d'Ancyre une pierre au cou.

La bienheureuse Técuse apparut la nuit à St. Théodote. « Vous dormez, mon fils, lui dit-elle, sans pen-» ser à nous. Ne soussirez pas, mon cher Théodote,

o que

» que nos corps foient mangés par les truites. » Théo-dote rêva un jour entier à cette apparition.

La nuit suivante il alla au lac avec quelques-uns de ses garçons. Une lumière éclatante marchait devant eux, & cependant la nuit était fort obscure. Une pluie épouvantable tomba, & sit ensier le lac. Deux vieillards dont les cheveux, la barbe & les habits étaient blancs comme la neige, lui apparurent alors, & lui dirent: Marchez, ne craignez rien, voici un slambeau céleste, & vous trouverez auprès du lac, un cavalier céleste, armé de toutes pièces qui vous conduira.

Aussi-tôt l'orage redoubla. Le cavalier céleste se préfenta avec une lance énorme. Ce cavalier était le glorieux martyr Soziandre lui-même, à qui Dieu avait ordonné de descendre du ciel sur un beau cheval pour conduire le cabarctier. Il poursuivit les sentinelles du lac la lance dans les reins. Les sentinelles s'ensuirent. Théodote trouva le lac à sec, ce qui était l'effet de la pluie; on emporta les sept vierges, & les garçons cabaretiers les enterrèrent.

La légende ne manque pas de rapporter leurs noms: c'étaient Ste. Técuse, Ste. Alexandra, Ste. Phaine, hérétiquès, & Ste. Claudia, Ste. Euphrasse, Ste. Matrone & Ste. Julite, catholiques.

Dès qu'on sut dans la ville d'Ancyre que ces sept pucelles avaient été enterrées, toute la ville sut en alarmes & en combustion, comme vous le croyez bien. Le gouverneur sit appliquer Théodote à la question. Voyez, disait Théodote, les biens, dont Jesus-Christ comble ses serviteurs, il me donne le courage de souffrir la question, & bientôt je serai brûlé. Il le sut en esset. Mais il avait promis des reliques au curé Fronton pour mettre dans sa chapelle, & Fronton n'en avait point. Fronton monta sur un âne pour aller chercher ses reliques à Ancyre; & chargea son âne de quelques bouteilles d'excellent vin, car il s'agissait d'un cabaretier. Essai sur les mœurs. Tom. I.

THE WETT

Il rencontra des foldats qu'il fit boire. Les foldats lui racontèrent le martyre de St. Théodote. Ils gardaient fon corps, quoiqu'il eût été réduit en cendres. Il les enivra si bien qu'il eut le tems d'enlever le corps. Il l'ensevelit & bâtit sa chapelle. Eh bien, lui dit St. Théodote, t'avais-je pas bien dit que tu aurais des reliques.

ESSAI SUR LES MŒURS.

Voilà ce que les jésuites Bollandus & Papebroc, ne rougirent pas de rapporter dans leur histoire des saints. Voilà ce qu'un moine nommé Dom Ruinart a l'insolente imbécillité d'insérer dans ses actes sincères.

Tant de fraudes, tant d'erreurs, tant de bêtises dégoûtantes, dont nous sommes inondés depuis dix-sept cents années, n'ont pu faire tort à notre religion. Elle est sans doute divine, puisque dix-sept siècles de fripponeries & d'imbécillités n'ont pu la détruire, & nous révérons d'autant plus la vérité que nous méprisons le mensonge.



CHAPITRE DIXIEME.

Suite de l'établissement du christianisme. Comment CONSTANTIN en sit la religion dominante. Décadence de l'ancienne Rome.

LE règne de Constantin est une époque glorieuse pour la religion chrétienne, qu'il rendit triomphante. On n'avait pas besoin d'y joindre des prodiges, comme l'apparition du Labarum dans les nuées, sans qu'on dise seulement en quel pays cet étendard apparut. Il ne fallait pas écrire que les gardes du Labarum ne pouvaient jamais être blessés. Le bouclier tombé du ciel dans l'ancienne Rome, l'orissamme apporté à Saint-Denis par un ange, toutes ces imitations du Palladium de Troye ne servent qu'à donner à la vérité l'air de la

CHAPITRE X.

fable. De favans antiquaires ont suffisamment réfuré ces erreurs que la philosophie désavoue, & que la critique détruit. Attachons-nous seulement à voir comment Rome cessa d'être Rome.

Pour développer l'histoire de l'esprit humain chez les peuples chrétiens, il fallut remonter jusqu'à Constantin, & même au-delà. C'est une nuit dans laquelle il faut allumer soi-même le slambeau dont on a besoin. On devrait attendre des lumières d'un homme tel qu'Eu-sèbe évêque de Césarée, consident de Constantin, ennemi d'Athanase, homme d'état, homme de lettres, qui le premier sit l'histoire de l'église.

Mais qu'on est étonné quand on veut s'instruire dans les écrits de cet homme d'état, père de l'histoire

ecclésiastique!

On y trouve, à propos de l'empereur Constantin, que « Dieu a mis les nombres dans son unité, qu'il a » embelli le monde par le nombre de deux, & que » par le nombre de trois il le composa de matière & de » forme; qu'ensuite ayant doublé le nombre de deux, » il inventa les quatre élémens: que c'est une chose » merveilleuse qu'en faisant l'addition d'un, de deux, » de trois & de quatre on trouve le nombre de dix, » qui est la fin, le terme & la perfection de l'unité; » & que ce nombre dix si parsait multiplié par le nom- » bre plus parsait de trois qui est l'image sensible de » la divinité, il en résulte le nombre des trente jours » du mois (1).

C'est ce même Eusèbe qui rapporte la lettre dont nous avons déja parlé d'un Abgare roi d'Edesse à JESUS-CHRIST, dans laquelle il lui offre sa petite ville qui est assez propre, & la réponse de JESUS-CHRIST au roi Abgare.

Il rapporte d'après Tertullien, que sitôt que l'empe-

(1) Eusèbe, panégyrique de Constantin, chap. 4. & 5.

reur Tibère eut appris par Pilate la mort de JESUS-CHRIST, Tibère, qui chassait les Juiss de Rome ne manqua pas de proposer au sénat d'admettre au nombre des dieux de l'empire, celui qu'il ne pouvait connaître encor que comme un homme de Judée, que le sénat n'en voulut rien faire, & que Tibère en sut extrêmement courroucé.

Il rapporte d'après Justin la prétendue statue élevée à Simon le magicien; il prend les Juiss thérapeutes pour des chrétiens.

C'est lui qui sur la soi d'Hégesippe, prétend que les petits-neveux de JESUS-CHRIST par son frère Jude, surent désérés à l'empereur Domitien, comme des personnages très-dangereux, qui avoient un droit tout naturel au trône de David; que cet empereur prit lui-même la peine de les interroger, qu'ils répondirent qu'ils étaient de bons paysans, qu'ils labouraient de leurs mains un champ de trente-neus arpens, le seul bien qu'ils possédassent.

Il calomnie les Romains autant qu'il le peut, parce qu'il était Asiatique. Il ose dire que de son tems le sénat de Rome sacrifiait tous les ans un homme à Jupiter. Est-il donc permis d'imputer aux Titus, aux Trajan, aux divins Antonins des abominations dont aucun peuple ne se souillait alors dans le monde connu?

C'est ainsi qu'on écrivait l'histoire dans ces tems où le changement de religion donna une nouvelle face à l'empire Romain. Grégoire de Tours ne s'est point écarté de cette méthode, & on peut dire que jusqu'à Guichardin & Machiavel, nous n'avons pas eu une histoire bien faire. Mais la grossiéreté même de tous ces monumens nous fait voir l'esprit du tems dans lequel ils ont été faits, & il n'y a pas jusqu'aux légendes qui ne puissent nous apprendre à connaître les mœurs de nos nations.

Constantin, devenu empereur malgré les Romains, ne pouvait être aimé d'eux. Il est évident que le meur-

tre de Licinius son beau-frère assassiné malgré la foi des sermens, Licinien son neveu massacré à l'âge de douze ans, Maximien son beau-père égorgé par son ordre à Marseille, son propre fils Crispus mis à mort après lui avoir gagné des batailles, son épouse Fausta étouffée dans un bain, toutes ces horreurs n'adoucirent pas la haine qu'on lui portait. C'est probablement la raison qui fit transférer le siège de l'empire à Bizance. On trouve dans le code théodossen un édit de Constantin, où il déclare qu'il a fondé Constantinople par ordre de Dieu. Il feignaic ainsi une révélation pour imposer silence aux murmures. Ce trait seul pourrait faire connaître son caractère. Notre avide curiofité voudrait pénétrer dans les replis du cœur d'un homme tel que Constantin, par qui tout changea bientôt dans l'empire romain; féjour du trône, mœurs de la cour, usages, langage, habillemens, administration, religion. Comment démêler celui qu'un parti a peint comme le plus criminel des hommes, & un autre comme le plus vertueux? Si on pense qu'il fit tout servir à ce qu'il crut son intérêt. on ne se trompera pas.

De favoir s'il fut cause de la ruine de l'empire, c'est une recherche digne de votre esprit. Il paraît évident qu'il sit la décadence de Rome. Mais en transportant le trône sur le Bosphore de Thrace, il posait dans l'Orient des barrières contre les invasions des barbares qui inondèrent l'empire sous ses successeurs, & qui trouvèrent l'Italie sans désense. Il semble qu'il air immolé l'Occident à l'Orient. L'Italie tomba quand Constantinople s'éleva. Ce serait une étude curieuse & instructive que l'hissoire positique de ces tems-là. Nous n'avons guère que des satyres & des panégyriques. C'est quelquesois par les panégyriques mêmes qu'on peut trouver la vérité. Par exemple, on comble d'éloges Constantin pour avoir fait dévorer par les bêtes séroces dans les jeux du cirque tous les chess des Francs avec tous les

Essai, &c. Tom. I.

prisonniers qu'il avait faits dans une expédition sur le Rhin. C'est ainsi que surent traités les prédécesseurs de Clovis & de Charlemagne. Les écrivains qui ont été assez lâches pour louer des actions cruelles, constatent au moins ces actions, & les lecteurs sages les jugent. Ce que nous avons de plus détaillé sur l'histoire de cette révolution, est ce qui regarde l'établissement de l'église & ses troubles.

Ce qu'il y a de déplorable, c'est qu'à peine la religion chrétienne sut sur le trône, que la sainteté en sur profanée par les chrétiens qui se livrèrent à la sois de la vengeance, lors même que leur triomphe devait leur inspirer l'esprit de paix. Ils massacrèrent dans la Syrie & dans la Palestine tous les magistrats qui avaient sévi contr'eux; ils noyèrent la semme & la fille de Maximien, ils firent périr dans les tourmens ses sils & ses parens. Les querelles au sujet de la consubstantiabilité du verbe troublèrent le monde & l'ensanglantèrent. Ensin, Ammian Marcellin dit que les chrétiens de son tems se déchiraient entr'eux comme des bêtes séroces. Il y avait de grandes vertus qu'Ammian ne remarque pas: elles sont presque toujours cachées, sur-tout à des yeux ennemis, & les vices éclatent.

L'église de Rome sut préservée de crimes & de ces malheurs; elle ne sut d'abord ni puissante, ni souillée; elle resta long-tems tranquille & sage au milieu d'un sénat & d'un peuple qui la méprisait. Il y avait dans cette capitale du monde connu sept cents temples grands ou petits dédiés aux dieux majorum & minorum gentium. Ils subsissèrent jusqu'à Théodose; & les peuples de la campagne persistèrent long-tems après lui dans leur ancien culte. C'est ce qui sit donner aux sectateurs de l'ancienne religon le nom de paiens, pagani, du nom de bourgades appellées pagi, dans lesquelles on laissa subsissée pur l'idolàtrie, jusqu'au huitième siècle; de sorte que le nom de païen ne signisse que paysan vilageois.

On fait affez sur quelle imposture est fondée la do-

nation de Constantin; (a) mais on ne sait point assez combien cette imposture a été long-tems accréditée. Ceux qui la niaient, surent souvent punis en Italie & ailleurs. Qui croirait qu'en 1478 il y eut des hommes brûlés à

Strasbourg pour avoir combattu cette erreur.

Constantin donna en effet, non au seul évêque de Rome, mais à la cathédrale qui était l'église de St. Jean, mille marcs d'or, & trente mille d'argent, avec quatorze mille sous de rente, & des terres dans la Calabre. Chaque empereur ensuite augmenta ce patrimoine. Les évêques de Rome en avaient besoin. Les missions qu'ils envoyèrent bientôt dans l'Europe payenne, les évêques chassés de leurs siéges, auxquels ils donnèrent un asvle. les pauvres qu'ils nourrirent, les mettaient dans la nécessité d'être très-riches. Le crédit de la place supérieur aux richesses, sit bientôt du pasteur des chrétiens de Rome, l'homme le plus considérable de l'Occident. La piété avait toujours accepté ce mystère ; l'ambition le brigua. On se disputa la chaire; il y eut deux antipapes dès le milieu du quarrième siècle, & le consul Frétextat idolatre disait en 466, Faites - moi évêque de Rome, & je me fais chrétien.

Cependant cet évêque n'avait d'autre pouvoir que celui que peut donner la vertu, le crédit ou l'intrigue dans des circonstances favorables. Jamais aucun pasteur de l'église n'eut la jurisdiction contentieuse, encore moins les droits régaliens. Aucun n'eut ce qu'on appelle jus terrendi, ni droit de territoire, nidroit de prononcer do, dico, abdico. Les empereurs restèrent les juges suprêmes de tout, hors du dogme. Ils convoquèrent les conciles. Constantin à Nicée recut & jugea les accusations que les évêques portèrent les uns contre les autres. Le titre de Souverain Pontisse resta même attaché à l'empire.

(a) Voyez le contenu de cetre donation prétendue dans l'histoire du christianisme par

Essai, &c. Tom. I.

Malle. Elle commence par ces mots: Nous avec nos fatrapes.
C'est un moment curieux.

CHAPITRE ONZIÈME.

Cause de la chûte de l'empire Romain.

I quelqu'un avait pu affermir l'empire, ou du moins retarder sa chûte, c'était l'empereur Julien. Il n'était point un soldat de fortune comme les Dioclétiens, & les Théodoses. Né dans la pourpre, élu par les armées, chéri des soldats, il n'avait point de factions à craindre; on le regardait, depuis ses victoires en Allemagne, comme le plus grand capitaine de son siècle. Nul empereur ne sut plus équitable, & ne rendit la justice plus impartialement, non pas même Marc-Aurèle. Nul philosophe ne sut plus sobre & plus continent. Il régnait donc par les loix, par la valeur & par l'exemple. Si sa carrière eut été plus longue, il est à présumer, que l'empire eut moins chancélé après sa mort.

Deux fléaux détruisirent enfin ce grand colosse, les

barbares & les disputes de teligion.

Quant aux barbares, il est aussi difficile de se faire une idée nette de leurs incursions que de leur origine. Procope, Jornandès nous ont débité des sables que tous nos auteurs copient. Mais le moyen de croire que des Huns venus du nord de la Chine aient passé les Palus-Méotides à gué, à la suite d'une biche, & qu'ils aient chassé devant eux comme des troupeaux de moutons, des nations belliqueuses, qui habitaient les pays aujourd'hui nommés la Crimée, une partie de la Posogne, l'Ukraine, la Moldavie, la Valachie. Ces peuples robustes & guerriers, tels qu'ils le sont encore aujourd'hui, étaient connus des Romains sous le nom général de Goths. Comment ces Goths s'ensuirent-ils sur les bords du Danube dès qu'ils virent paraître les

- CHOW

Huns? Comment demandèrent-ils à mains jointes que les Romains daignassent les recevoir? Et comment, dès qu'ils furent passés, ravagèrent-ils tout jusqu'aux portes de Constantinople à main armée?

Tout cela reffemble à des contes d'Hérodote, & à d'autres contes non moins vantés. Il est bien plus vraisemblable que tous ces peuples coururent au pillage les uns après les autres. Les Romains avaient volé les nations, les Goths & les Huns vinrent voler les Romains.

Mais pourquoi les Romains ne les exterminèrent-ils pas comme Marius avait extérminé le Cimbres? C'est qu'il ne se trouvait point de Marius, c'est que les mœurs étaient changées, c'est que l'empire était partagé entre les ariens & les athanasiens. On ne s'occupait que de deux objets, les courses du cirque & les trois hypostases. L'empire Romain avait alors plus de moines que de soldats, & ces moines couraient en troupes de, ville en ville, pour soutenir ou pour détruire la consubstantiabilité du verbe. Il y en avait soixante-dix mille en Egypte.

Le christianisme ouvrait le ciel, mais il perdait l'empire: car non-seulement les sectes nées dans son sein se combattaient avec le délire des querelles théologiques; mais toutes combattaient encor l'ancienne religion de l'empire; religion fausse, religion ridicule sans doute, mais sous laquelle Rome avait marché de victoire en victoire pendant dix siècles.

Les descendans des Scipions étant devenus des controversistes, les évêchés étant plus brigués que ne l'avaient été les couronnes triomphales, la considération personnelle ayant passé des Hortentius & des Cicérons aux Cyrilles, aux Grégoires, aux Ambroises

Cicérons aux Cyrilles, aux Grégoires, aux Ambroises, tout fut perdu; & si l'on doit s'étonner de quelque chose, c'est que l'empire Romain ait subsisté encor un

peu de tems.

Théodose, qu'on appelle le grand Théodose paya un tribut au superbe Alaric sous le nom de pension du trésor impérial. Alaric mit Rome en contribution la première sois qu'il parut devant les murs, & la seconde il la mit au pillage. Tel était alors l'avilissement de l'empire, que ce Goth dédaigna d'être roi de Rome, tandis que le misérable empereur d'Occident Honorius tremblait dans Ravenne où il s'était

réfugié.

Alaric se donna le plaisir de créer dans Rome un empereur nommé Attale qui venait recevoir ses ordres dans son anti-chambre. L'histoire nous a conservé deux anecdotes concernant Honorius qui montrent bien tout l'excès de la turpitude de ces tems. La première; qu'une des causes du mépris où Honorius érait tombé, c'est qu'il était impuissant; la seconde, c'est qu'on proposa à cet Attale empereur, valet d'Alaric, de châtrer Honorius pour rendre son ignominie plus complette.

Après Alaric vint Attila qui ravageait tout, de la Chine jusqu'à la Gaule. Il était si grand, & les empereurs Théodose, & Valentinien III. si petits, que la princesse Honoria, sœur de Valentinien III. lui proposa de l'épouser. Elle lui envoya son anneau pour gage de sa foi; mais avant qu'elle eût réponse d'Attila, elle était déjà grosse de la façon d'un de ses domes-

tiques.

Lors qu'Attila eut détruit la ville d'Aquilée, Léon évêque de Rome vint mettre à ses pieds tout l'or qu'il avait pu recueillir des Romains pour racheter du pillage les environs de cette ville, dans laquelle l'empereur Valentinien III. était caché. L'accord étant conclu, les moines ne manquèrent pas d'écrire que le pape Léon avait sait trembler Attila, qu'il était venu à ce Hun avec un air & un ton de maître, qu'il était accompagné de St. Fierre & de St. Paul, armés tous deux d'épées slamboyantes qui étaient visiblement les

deux glaives de l'évêque de Rome. Cette manière d'écrire l'histoire a duré chez les chrétiens jusqu'au seizième siècle sans interruption.

Bientôt après, des déluges de barbares inondèrent de tous côtés ce qui était échappé aux mains d'Attila.

Que faifaient cependant les empereurs? Ils assemblaient des conciles. C'était tantôt pour l'ancienne querelle des partisans d'Athanase, tantôt pour les donatistes; & ces disputes agitaient l'Afrique quand le Vandale Genseric la subjugua. C'était ailleurs pour les argumens de Nestorius & de Cyrille, pour les subtilités d'Eutiches, & la plupart des articles de foi se décidaient quelquefois à grands coups de bâtons, comme il arriva sous Théodose second dans un concile convoqué par lui à Ephèse, concile qu'on appelle encor aujourd'hui le brigandage. Enfin pour bien connaître l'esprit de ces malheureux tems, souvenons-nous qu'un moine ayant été rebuté un jour par Théodose second qu'il importunait, le moine excommunia l'empereur, & que ce César fut obligé de se faire relever de l'excommunication par le patriarche de Constantinople.

Pendant ces troubles-là même les Francs envahissaient la Gauie; les Visigoths s'emparaient de l'Espagne; les Ostrogoths sous Théodose dominaient en Italie, bientôt après chasses par les Lombards. L'empire Romain du tems de Clovis n'existait plus que dans la Grèce, l'Asse-Mineure & dans l'Egypte, tout le reste était la proie des barbares; Scythes, Vandales & Francs se sirvetiennes assujetties par eux: car il ne faut pas croire que ces barbares sussent sans politique, ils en avaient beaucoup, & en ce point tous les hommes sont à-peuprès égaux. L'intérêt rendit donc chrétiens ces déprédateurs; mais il n'en furent que plus inhumains. Le jésuite Daniel, historien français, qui déguise tant de choses, n'ose dissimuler que Clovis sut beaucoup plus san-

guinaire, & se souilla de plus grands crimes après son baptème, que tandis qu'il était payen. Et ces crimes n'étaient pas de ces sorsaits héroïques, qui éblouissent l'imbécillité humaine, c'étaient des vols & des parricides. Il suborna un prince de Cologne qui assassina son père, après quoi il sit massacrer le sils, & tua un roitelet de Cambrai qui lui montrait ses trésors. Un citoyen moins coupable eût été traîné au supplice, & Clovis sonda une monarchie.



CHAPITRE DOUZIEME.

Suite de la décadence de l'ancienne Rome.

UAND les Goths s'emparèrent de Rome après les Hérules, quand le célèbre Théodoric non moins puissant que sut depuis Charlemagne, eut établi le siège de son empire à Ravenne au commencement de notre fixième siècle, sans prendre le titre d'empereur d'Occident qu'il eût pu s'arroger; il exerca sur les Romains précisément la même autorité que les Césars, conservant le fénat, laissant subsister la liberté de religion, foumettant également aux loix civiles, orthodoxes, ariens, & idolâtres; jugeant les Goths par les loix gothiques, & les Romains par les loix romaines, présidant par ses commissaires aux élections des évêques, défendant la simonie, appaisant des schismes. Deux papes se disputaient la chaire épiscopale; il nomma le pape Simmaque, & ce pape Simmaque étant accusé, il le fit juger par ses Missi Dominici.

Atalaric son petit-fils régla les élections des papes, & de tous les autres métropolitains de ses royaumes, par un édit qui su observé; édit rédigé par Cassioore son ministre, qui depuis se retira au Mont-Cassin, & embrassa la

règle de St. Benoît; édit auquel le pape Jean II. se soumit sans difficulté.

Quand Bélizaire vint en Italie, & qu'il la remit fous le pouvoir impérial, on fait qu'il exila le pape Silverius, & qu'en cela il ne passa point les bornes de son autorité, s'il passa celles de la justice. Bélizaire, & ensuite Narses ayant arraché Rome au joug des Goths, d'autres barbares, Gépides, Francs, Germains inondèrent l'Italie. Tout l'empire occidental était dévasté & déchiré par des fauvages. Les Lombards établirent leur domination dans toute l'Italie citérieure. Albouin fondateur de cette nouvelle dynastie, n'était qu'un brigand barbare; mais bientôt les vainqueurs adoptèrent les mœurs, la politesse, la religion des vaincus. C'est ce qui n'était pas arrivé aux premiers Francs, aux Bourguignons, qui portèrent dans les Gaules leur langage groffier, & leurs mœurs encor plus agreftes. La nation Lombarde était d'abord composée de payens & d'ariens. Leur roi Rotharis publia vers l'an 640 un édit qui donna la liberté de professer toutes sortes de religions; de forte qu'il y avait dans presque toutes les villes d'Italie un évêque catholique, & un évêque arien, qui laissaient vivre paisiblement les peuples nommés idolâtres, répandus encor dans les villages.

Le royaume de Lombardie s'étendit depuis le Piémont jusqu'à Brindes & à la terre d'Otrante; il renfermait Bénevent, Bari, Tarente; mais il n'eut ni la Pouille, ni Rome, ni Ravenne. Ces pays demeurèrent annexés au faible empire d'Orient. L'église romaine avait donc repassé de la domination des Goths à celle des Grecs. Un exarque gouvernait Rome au nom de l'empereur; mais il ne résidait point dans cette ville presqu'abandonnée à elle-même. Son séjour était à Ravenne, d'où il envoyait ses ordres au duc ou préset de Rome, & aux sénateurs qu'on appellait encor pères conscripts. L'apparence du gouvernement municipal sub-

m July m

sissait toujours dans cette ancienne capitale si déchue, & les sentimens républicains n'y furent jamais éteints. Ils se soutenaient par l'exemple de Venise, république sondée d'abord par la crainte & par la misère, & bientôt élevée par le commerce, & par le courage. Venise était déjà si puissante, qu'elle rétablit au huitième siècle l'exarque Scholasticus qui avait été chassé de Ravenne.

Quelle était donc aux septième & huitième siècles la situation de Rome? Celle d'une ville malheureuse, mal désendue par les exarques, continuellement menacée par les Lombards, & reconnaissant toujours les empereurs pour ses maîtres. Le crédit des papes augmentait dans la désolation de la ville. Ils en étaient souvent les consolateurs & les pères, mais toujours sujets; ils ne pouvaient être consacrés qu'avec la permission expresse de l'exarque. Les formules par lesquelles cette permission était demandée & accordée, subsistent encor. Le clergé romain écrivait au métropolitain de Ravenne, & demandait la protection de sa béatitude auprès du gouverneur, ensuite le pape envoyait à ce métropolitain sa profession de soi.

Le roi Lombard Assolphe s'empara enfin de tout l'exarcat de Ravenne, en 751, & mit fin à cette vice-royauté impériale qui avait duré cent quatre-vingt-

trois ans.

Comme le duché de Rome dépendait de l'exarcat de Ravenne, Aftolphe prétendit avoir Rome par le droit de sa conquête. Le pape Etienne II. seul désenfeur des malheureux Romains, envoya demander du secours à l'empereur Constantin surnommé Copronyme. Ce misérable empereur envoya pour tout secours un officier du palais avec une lettre pour le roi Lombard. C'est cette faiblesse des empereurs Grecs qui su l'origine du nouvel empire d'Occident, & de la grandeur pontisicale.

Vous ne voyez avant ce tems aucun évêque qui ait aspiré à la moindre autorité temporelle, au moindre territoire. Comment l'auraient-ils osé? leur législateur fut un pauvre qui catéchisa des pauvres. Les successeurs de ces premiers chrétiens surent pauvres. Le clergé ne sit un corps que sous Constantin premier; mais cet empereur ne sousserie pauvin évêque sût propriétaire d'un seul village. Ce ne peut être que dans des tems d'anarchie que les papes aient obtenu quelques seigneuries. Ces domaines surent d'abord médiocres. Tout

s'agrandit, & tout tombe avec le tems.

Lorsqu'on passe de l'histoire de l'empire Romain à celle des peuples qui l'ont déchiré dans l'Occident, on ressemble à un voyageur, qui au fortir d'une ville superbe se trouve dans des déserts couverts de ronces. Vingt jargons barbares fuccèdent à cette belle langue latine, qu'on parlait du fond de l'Illyrie au mont Atlas. Au lieu de ses sages loix qui gouvernaient la moitié de notre hémisphère, on ne trouve plus que des coutumes sauvages. Les cirques, les amphithéatres élevés dans toutes les provinces font changés en masures couvertes de paille. Ces grands chemins si beaux, si folides, établis du pied du capitole jusqu'au mont Taurus, font couverts d'eaux croupissantes. La même révolution se fait dans les esprits, & Grégoire de Tours, le moine de St. Gal Frédegaire, font nos Polybe & nos Tite-Live. L'entendement humain s'abrutit dans les superstitions les plus lâches & les plus insensées. Ces superstitions sont portées au point que des moines deviennent seigneurs & princes. Ils ont des esclaves & ces esclaves n'osent pas même se plaindre. L'Europe entière croupit dans cet avilissement jusqu'au seizième siècle, & n'en fort que par des convulsions terribles.

ESSAI SUR LES MŒURS.

CHAPITRE TREIZIEME.

Origine de la puissance des papes. Digression sur le facre des rois. Lettre de St. Pierre à Pepin, maire de France, devenu roi. Prétendues donations au St. Siége.

L n'y a que trois manières de subjuguer les hommes, celle de les policer en leur proposant des loix, celle d'employer la religion pour appuyer ces loix, celle enfin d'égorger une partie d'une nation pour gouverner l'autre; je n'en connais pas une quatrième. Toutes les trois demandent des circonstances favorables. Il faut remonter à l'antiquité la plus reculée pour trouver des exemples de la première; encor font-ils suspects. Charlemagne, Clovis, Théodoric, Albouin, Alaric, se servirent de la troisième; les papes employèrent la feconde.

Le pape n'avait pas originairement plus de droit fur Rome, que St. Augustin n'en aurait eu, par exemple, à la fouveraineté de la petite ville d'Hippone. Quand même St. Pierre aurait demeuré à Rome. comme on l'a dit, sur ce qu'une de ses épîtres est datée de Babylone, quand même il eût été évêque de Rome, dans un tems où il n'y avait certainement aucun siége particulier, ce séjour dans Rome ne pouvait donner le trône des Césars; & nous avons vu que les évêques de Rome ne se regardèrent pendant

fept cents ans que comme des fujets.

Rome tant de fois faccagée par les barbares, abandonnée des empereurs, pressée par les Lombards, incapable de récablir l'ancienne république, ne pouvait plus prétendre à la grandeur. Il lui fallait du repos: elle l'aurait goûté si elle avait pu dès-lors être gouvernée par son évêque, comme le furent depuis tant de

villes d'Allemagne; & l'anarchie eût au moins produit ce bien. Mais il n'était pas encor reçu dans l'opinion des chrétiens, qu'un évêque pût être fouverain, quoiqu'on eût dans l'histoire du monde tant d'exemples de l'union du sacerdoce & de l'empire dans d'autres

religions.

Le pape Grégoire III. recourut le premier à la protection des Francs contre les Lombards, & contre les empereurs. Zacharie son successeur, animé du même esprit, reconnut Pepin ou Fipin, maire du palais, usurpateur du royaume de France, pour roi légitime. On a prétendu que Fepin, qui n'était que premier ministre, fit demander d'abord au pape, quel était le vrai roi, ou de celui qui n'en avait que le droit & le nom, ou de celui qui en avait l'autorité & le mérite; & que le pape décida que le ministre devait être roi. Il n'a jamais été prouvé qu'on ait joué cette comédie; mais ce qui est vrai, c'est que le pape Etienne III. appella Fepin à son secours contre les Lombards, qu'il vint en France se jeter aux pieds de Pepin, & ensuite le couronner avec des cérémonies qu'on appellait Sacre. C'était une imitation d'un appareil judaïque. Samuel avait versé de l'huile sur la tête de Saül. Les rois Lombards se faisaient aussi facrer; les ducs de Bénevent même avaient adopté cet usage. On employait l'huile dans l'installation des évêques; & on croyait imprimer un caractère de sainteté au diadême, en y joignant une cérémonie épiscopale. Un roi Goth, nommé Vamba, fut sacré en Espagne avec de l'huile bénite en 674. Mais les Arabes vainqueurs firent bientôt oublier cette cérémonie. que les Espagnols n'ont pas renouvellée.

Pepin ne fut donc pas le premier roi facré en Europe, comme nous l'écrivons tous les jours. Il avait déjà reçu cette onction de l'Anglais Boniface, mission-naire en Allemagne, & évêque de Mayence, qui ayant

Essai sur les mœurs. Tom. I.

long-tems voyagé en Lombardie, le facra suivant l'usage de ce pays.

Remarquez attentivement que ce Boniface avait été créé évêque de Mayence par Carloman, frère de l'ufurpateur Pepin, sans aucun concours du pape, sans que la cour Romaine influât alors fur la nomination des évêchés dans le royaume des Francs. Rien ne vous convaincra plus que toutes les loix civiles & eccléfiastiques sont dictées par la convenance, que la force les maintient, que la faiblesse les détruit, & que le tems les change. Les évêques de Rome prétendaient une autorité suprême, & ne l'avaient pas. Les papes sous le joug des rois Lombards auraient laissé toute la puissance ecclésiastique en France au premier Franc qui les aurait délivrés du joug en Italie.

Le pape Etienne avait plus besoin de Pepin, que Pepin n'avait besoin de lui; il y paraît bien, puisque ce fut le prêtre qui vint implorer la protection du guerrier. Le nouveau roi fit renouveller son sacre par l'évêque de Rome dans l'église de St. Denis : ce fait paraît singulier; on ne se fait pas couronner deux fois, quand on croit la première cérémonie suffisante. Il paraît donc que dans l'opinion des peuples, un évêque de Rome était quelque chose de plus saint, de plus autorisé, qu'un évêque d'Allemagne; que les moines de St. Denis, chez qui se faisait le second sacre, attachaient plus d'efficacité à l'huile répandue sur la tête d'un Franc, par un évêque Romain, qu'à l'huile répandue par un missionnaire de Mayence, & que le fuccesseur de St. Pierre avait plus droit qu'un autre de légitimer une usurpation.

Pepin fut le premier roi sacré en France, & non le seul qui l'y ait été par un pontise de Rome : car Innocent III. couronna depuis, & facra Louis le Jeune à Rheims. Clovis n'avait été ni couronné, ni facré roi par l'évêque Remi. Il y avait long-tems qu'il

régnait quand il fut baptisé. S'il avait reçu l'onction royale, ses successeurs auraient adopté une cérémonie si solemnelle, devenue bientôt nécessaire. Aucun ne sut sacré jusqu'à Pepin, qui reçut l'onction dans l'abbaye de St. Denis.

Ce ne fut que trois cents ans après Clovis que l'archevêque de Reims Hincmar écrivit qu'au facre de Clovis un pigeon avait apporté du ciel une phiole qu'on appelle la fainte ampoule. Peut-être crut-il fortifier par cette fable le droit de facrer les rois, que ces métropolitains commençaient alors à exercer. Ce droit ne s'établit qu'avec le tems, comme tous les autres ufages: & ces prélats long-tems après facrèrent tous les rois, depuis Philippe I. jusqu'à Henri IV. qui fut couronné à Chartres, & oint de l'ampoule de St. Martin, parce que les ligueurs étaient maîtres de l'ampoule de St. Remi.

Il est vrai que ces cérémonies n'ajoutent rien aux droits des monarques, mais elles semblent ajouter à la

vénération des peuples.

Il n'est pas douteux que cette cérémonie du sacre, aussi-bien que l'usage d'élever les rois Francs, Goths & Lombards fur un bouclier, ne vinssent de Constantinople. L'empereur Cantacusène nous apprend luimême que c'était un usage immémorial d'élever les empereurs fur un bouclier foutenu par les grands officiers de l'empire & par le patriarche; après quoi l'empereur montait du trône au pupître de l'église, & le patriarche faisait le signe de la croix sur sa tête, avec un plumassau trempé dans de l'huile bénite; les diacres apportaient la couronne. Le principal officier, ou le prince du fang impérial le plus proche, mettait la couronne sur la tête du nouveau César. Le patriarche & le peuple criaient, Il en est digne. Mais au sacre des rois d'Occident, l'évêque dit au peuple : Voulezvous ce roi? Et ensuite le roi fait serment au peuple après l'avoir fait aux évêques.

H 2

Le pape Etienne ne s'en tint pas avec Pepin à cette cérémonie; il défendit aux Français, sous peine d'excommunication, de se donner jamais des rois d'une autre race. Tandis que cet évêque, chassé de sa patrie, & suppliant dans une terre étrangère, avait le courage de donner des loix, sa politique prenait une autorité qui assurait celle de Pepin; & ce prince, pour mieux jouir de ce qui ne lui était pas dû, laissait au pape des droits qui ne lui appartenaient pas.

Hugues Capet en France, & Conrad en Allemagne, firent voir depuis qu'une telle excommunication n'est

pas une loi fondamentale.

Cependant l'opinion qui gouverne le monde, imprima d'abord dans les esprits un si grand respect pour la cérémonie faite par le pape à St. Denis, qu'Eginhart secretaire de Charlemagne, dit en termes exprès, que le roi Hilderic sut déposé par ordre du pape Etienne.

Tous ces événemens ne sont qu'un tissu d'injustice, de rapine, de sourberie. Le premier des domestiques d'un roi de France dépouillait son maître Hilderic III. l'enfermait dans le couvent de St. Bertin, tenait en prison le fils de son maître dans le couvent de Fontenelle en Normandie; un pape venait de Rome con-

facrer ce brigandage.

On croirait que c'est une contradiction que ce pape sût venu en France se prosterner aux pieds de Pepin, & disposer ensuite de la couronne: mais non; ces prosternemens n'étaient regardés alors que comme le sont aujourd'hui nos révérences. C'était l'ancien usage de l'Orient. On saluait les évêques à genoux; les évêques saluaient de même les gouverneurs de leurs diocèses. Charles sils de Pepin avait embrassé les pieds du pape Etienne à St. Maurice en Valais: Etienne embrassa ceux de Pepin. Tout cela était sans conséquence. Mais peu-àpeu les papes attribuèrent à eux seuls cette marque de respect. On prétend que le pape Adrien I. sut celui qui

exigea qu'on ne parût jamais devant lui fans lui baiser les pieds. Les empereurs & les rois se soumirent depuis comme les autres à cette cérémonie, qui rendait la

religion romaine plus vénérable aux peuples.

On nous dit que Pepin passa les monts en 754, que le Lombard Astolphe intimidé par la seule présence du Franc, céda aussi-tôt au pape tout l'exarcat de Ravenne, que Pepin repassa les monts, & qu'à peine s'en fut-il retourné, qu'Astolphe au lieu de donner Ravenne au pape, mit le siège devant Rome. Toutes les démarches de ces tems-là étaient si irrégulières, qu'il se pourrait à toute force que Pepin eût donné aux papes l'exarcat de Ravenne qui ne lui appartenait point, & qu'il eût même fait cette donation singulière du bien d'autrui, sans prendre aucune mesure pour la faire exécuter. Cependant il est bien peu vraisemblable qu'un homme tel que Pepin, qui avait dé rôné son roi, n'ait passé en Italie avec une armée que pour y aller faire des présens. Rien n'est plus douteux que cette donation citée dans tant de livres. Le bibliothécaire Anastase, qui écrivait cent quarante ans après l'expédition de Pepin, est le premier qui parle de cette donation. Mille auteurs l'ont citée, mais les meilleurs rublicistes d'Allemagne la réfutent aujourd'hui.

Il régnait alors dans les esprits un mélange bizarre de politique & de simplicité, de grossiéreté & d'artisce, qui caractérise bien la décadence générale. Etienne seignit une lettre de St. Pierre, adressée du ciel à Pepin & à ses ensans; elle mérite d'être rapportée; la voici; « Pierre » appellé apôtre par JESUS - CHRIST sils du Dieu vi- » vant, &c... Comme par moi toute l'église catholique, » apostolique, romaine, mère de toutes les autres » églises, est sondée sur la pierre, & afin qu'Etienne » evêque de cette douce église romaine, & que la » grace & la vertu soient pleinement accordées du » Seigneur notre Dieu pour arracher l'église de Dieu

m Jub m

 H_3

» des mains des persécuteurs. A vous excellens Pepin, » Charles & Carloman trois rois, & à tous faints » évêques & abbés, prêtres & moines, & même aux » duos oux comtes, & aux peuples, moi Pierre apô-» tre, &c. je vous conjure, & la vierge Marie qui n vous aura obligation, vous avertit, & vous com-» mande, aussi-bien que les trônes, les dominations... D Si vous ne combattez pour moi, je vous déclare » par la Ste. Trinité & par mon apostolat, que vous

» n'aurez jamais de part au paradis. »

La lettre eut son effet. Pepin passa les Alpes pour la seconde fois. Il assiégea Pavie, & fit encor la paix avec Affolphe. Mais est-il probable qu'il ait passé deux fois les monts uniquement pour donner des villes au pape Etienne? Pourquoi St. Pierre dans sa lettre ne parle-t-il pas d'un fait si important? Pourquoi ne se plaint-il pas à Pepin de n'être pas en possession de l'exarcat? Pourquoi ne le redemande-t-il pas expressément?

Tout ce qui est vrai, c'est que les Francs qui avaient envahi les Gaules, voulurent toujours subjuguer l'Italie, objet de la cupidité de tous les barbares; non que l'Italie soit en effet un meilleur pays que les Gaules, mais alors elle était mieux cultivée; les villes bâties, accrues & embellies par les Romains, subsistaient; & la réputation de l'Italie tenta toujours un peuple pauvre, inquiet & guerrier. Si Pepin avait pu prendre la Lombardie, comme fit Charlemagne, il l'aurait prise sans doute; & s'il conclut un traité avec Assolphe, c'est qu'il y fut obligé. Usurpateur de la France, il n'y était pas affermi. Il avait à combattre des ducs d'Aquitaine & de Gascogne, dont les droits sur ces pays valaient mieux que les siens sur la France. Comment donc aurait-il donné tant de terres aux papes, quand il était forcé de revenir en France, pour y soutenir son usurpation?

Le titre primordial de cette donation n'a jamais paru.

On est donc réduit à douter. C'est le parti qu'il faut prendre souvent en histoire comme en philosophie. Le faint Siége d'ailleurs n'a pas besoin de ces titres équivoques; le tems lui a donné des droits aussi réels sur ses états, que les autres fouverains de l'Europe en ont fur les leurs. Il est certain que les pontifes de Rome avaient dès-lors de grands patrimoines dans plus d'un pays; que ces patrimoines étaient respectés, qu'ils étaient exempts de tribut. Ils en avaient dans les Alpes, en Toscane, à Spolette, dans les Gaules, en Sicile, & jusques dans la Corse, avant que les Arabes se fussent rendus maîtres de cette isle au huitième siècle. Il est à croire que Pepin fit augmenter beaucoup ce patrimoine dans les pays de la Romagne, & qu'on l'appella le patrimoine de l'exarcat. C'est probablement ce mot de patrimoine qui fut la source de la méprise. Les auteurs postérieurs supposèrent dans des tems de ténèbres; que les papes avaient régné dans tous les pays où ils avaient seulement possédé des villes & des territoires.

Si quelque pape fur la fin du huitième siècle prétendit être au rang des princes, il paraît que c'est Adrien I. La monnoie qui sut frapppée en son nom (si cette monnoie fut en esset fabriquée de son tems) fait voir qu'il eut les droits régaliens; & l'usage qu'il introduisit de se faire baiser les pieds, fortisse encor cette conjecture. Cependant il reconnut toujours l'empereur Grec pour son souverain. On pouvoit très-bien rendre à ce souverain éloigné un vain hommage, & s'attribuer une indépendance réelle appuyée de l'autorité du

Voyez par quels degrés la puissance pontificale de Rome s'est élevée. Ce sont d'abord des pauvres qui inftruisent des pauvres dans les souterrains de Rome; ils sont au bout de deux siècles à la tête d'un troupeau

ministère ecclésiastique.

confidérable. Ils font riches & respectés sous Constantin; ils deviennent patriarches de l'Occident; ils ont d'im-

menses revenus & des terres; ensin ils deviennent de grands souverains; mais c'est ainsi que tout s'est écarté de son origine. Si les sondateurs de Rome, de l'empire des Chinois, de celui des califes, revenaient au monde, ils verraient sur leurs trônes des Goths, des Tartares & des Turcs.

Avant d'examiner comment tout changea en Occident par la translation de l'empire, il est nécessaire de vous faire une idée de l'eglise de l'Orient. Les disputes de cette église ne servirent pas peu à cette grande révolution.



CHAPITRE QUATORZIEME.

Etat de l'église en Orient avant CHARLEMAGNE. Querelle pour les images. Révolution de Rome commencée.

UE les usages de l'église grecque & de la latine aient été dissérens comme leurs langues; que la liturgie, les habillemens, les ornemens, la forme des temples, celle de la croix n'aient pas été les mêmes; que les Grecs priassent debout, & les Latins à génoux, ce n'est pas ce que j'examine. Ces dissérentes coutumes ne mirent point aux prises l'Orient & l'Occident; elles servaient seulement à nourrir l'aversion naturelle des nations devenues rivales. Les Grecs surtout qui n'ont jamais reçu le baptême que par immersion, en se plongeant dans les cuves des baptistères, haissent les Latins, qui en faveur des chrétiens septentrionaux introduisirent le baptême par aspersion. Mais ces oppositions n'excitèrent aucun trouble.

La domination temporelle, cet éternel sujet de discorde dans l'Occident, sur inconnue aux églises d'Orient. Les évêques sous les yeux du maître restèrent sujets; mais d'autres querelles non moins sunestes y furent excitées par ces disputes interminables, nées de l'esprit sophistique des Grecs & de leurs disciples.

La fimplicité des premiers tems disparut sous le grand nombre de questions que forma la curiosité humaine; car le fondateur de la religion n'ayant jamais rien écrit & les hommes voulant tout savoir, chaque mystère sit naître des opinions, & chaque opinion coûta du sang.

C'est une chose très-remarquable, que de près de quatre-vingts sectes qui avaient déchiré l'église depuis sa naissance, aucune n'avait eu un Romain pour auteur, fi on excepte Novatian, qu'à peine encor on peut regarder comme un hérétique. Aucun Romain dans les cinq premiers siècles ne fut compté ni parmi les pères de l'églife, ni parmi les héréfiarques. Il femble qu'lls ne furent que prudens. De tous les évêques de Rome il n'y en eut qu'un seul qui favorisa un de ces systèmes condamnés par l'église; c'est le pape Honorius I. On l'accuse encor tous les jours d'avoir été monothélite. On croit par-là flétrir sa mémoire; mais si on se donne la peine de lire sa fameuse lettre pastorale, dans laquelle il n'attribue qu'une volonté à JESUS-CHRIST, on verra un homme très-sage. Nous confessons, dit-il, une seule volonté dans JESUS-CHRIST. Nous ne voyons point que les conciles, ni l'écriture nous autorisent à penser autrement : mais de savoir si à cause des œuvres de divinité & d'humanité qui sont en lui, on doit entendre une opération ou deux, c'est ce que je laisse aux grammairiens, & ce qui n'importe guère.

Peut-être n'y a-t-il rien de plus précieux dans toutes les lettres des papes que ces paroles. Elles nous convainquent que toutes les disputes des Grecs étaient des disputes de mots, & qu'on aurait dû assoupir ces querelles de sophistes dont les suites ont été si funestes. Si on les avait abandonnées aux grammairiens, comme le veut ce judicieux pontife, l'église eût été dans une paix inaltérable. Mais voulut-on savoir si le fils était consubstantiel au père, ou seulement de même nature, ou d'une nature insérieure? Le monde chrétien sut partagé; la moitié persécuta l'autre, & en sut persécutée. Voulut-on savoir si la mère de Jesus-Christ était la mêre de Dieu, ou de Jesus? Si le Christ avait deux natures & deux volontés dans une même personne, ou deux personnes & une volonté, ou une volonté & une personne? Toutes ces disputes, nées dans Constantinople, dans Antioche, dans Alexandrie, excitèrent des séditions. Un parti anathématisait l'autre; la faction dominante condamnait à l'exil, à la prison, à la mort & aux peines éternelles après la mort l'autre faction, qui se vengeait à son tour par les mêmes armes.

De pareils troubles n'avaient point été connus dans le paganisme; la raison en est, que les payens, dans leurs erreurs grossières, n'avaient point de dogmes, & que les prêtres des idoles; encor moins les séculiers, ne s'assemblaient jamais juridiquement pour disputer.

Dans le huitième siècle on agita dans les églises d'Orient s'il fallait rendre un culte aux images. La loi de Moyse l'avait expressément désendu. Cette loi n'avait jamais été révoquée; & les premiers chrétiens, pendant plus de deux cents ans, n'avaient même jamais

fouffert d'images dans leurs affemblées.

Peu-à-peu la coutume s'introduisit par-tout d'avoir chez soi des crucifix. Ensuite on eut les portraits vrais ou faux des martyrs ou des confesseurs. Il n'y avait point encor d'autels érigés pour les saints, point de messes célébrées en leur nom. Sculement, à la vue d'un crucifix & de l'image d'un homme de bien, le cœur, qui sur-tout dans ces climats a besoin d'objets sensibles, s'excitait à la piété.

Cet usage s'introduisit dans les églises. Quelques évêques ne l'adoptèrent pas. On voit qu'en 393 St. Epiphane arracha d'une église de Syrie une image de-

TO THE

vant laquelle on priait. Il déclara que la réligion chrétienne ne permettait pas ce culte: & sa sévérité ne

causa point de schisme.

Enfin cette pratique pieuse dégénéra en abus, comme toutes les choses humaines. Le peuple, toujours grossier, ne distingua point Dieu & les images. Bientôt on en vint jusqu'à leur attribuer des vertus & des miracles. Chaque image guérissait une maladie. On les mêla même aux sortiléges, qui ont presque toujours séduit la crédulité du vulgaire. Je dis non-seulement le vulgaire du peuple, mais celui des princes & des savans.

En 727 l'empereur Léon l'Isaurien voulut, à la perfuasion de quelques évêques, déraciner l'abus; mais, par un abus peut-être plus grand, il sit essacer toutes les peintures. Il abattit les statues & les représentations de Jesus-Christ avec celles des saints; en ôtant ainsi tout-d'un-coup au peuples les objets de leur culte, il les révolta; on désobéit: il persécuta; il devint tyran, parce qu'il avait été imprudent.

Il est honteux pour notre siècle qu'il y ait encor des compilateurs qui répètent cette ancienne fable, que deux Juiss avaient prédit l'empire à Léon, & qu'ils avaient exigé de lui qu'il abolit le culte des images; comme s'il est importé à des Juiss que les chrétiens eussent ou non des sigures dans leurs églises. Les historiens qui croient qu'on peut ainsi prédire l'avenir,

sont bien indignes d'écrire ce qui est passé.

Son fils, Conftantin Copronyme, fit passer en loi civile & ecclésiastique l'abolition des images. Il tint à Constantinople un concile de trois cent trente - huit évêques; ils proscrivirent d'une commune voix ce culte, recu dans plusieurs églises, & sur-tout à Rome.

Cet empereur eût voulu abolir aussi aisément les moines qu'il avait en horreur, & qu'il n'appellait que les abominables; mais il ne put y réussir : ces moines, déjà

777年

fort riches, défendirent plus habilement leurs biens que les images de leurs saints.

Les papes Grégoire II. & III. & leurs successeurs, ennemis secrets des empereurs, & opposés ouvertement à leur doctrine, ne lancèrent pourtant point ces fortes d'excommunications, depuis si fréquemment & si légérement employées. Mais soit que ce vieux respect pour les successeurs des Césars contint encor les métropolitains de Rome, foit plutôt qu'ils vissent combien ces excommunications, ces interdits, ces dispenses du serment de fidélité seraient méprifées dans Constantinople, où l'églife patriarchale s'égalait au moins à celle de Rome, les papes tinrent deux conciles en 728, & en 732, où l'on décida que tout ennemi des images serait excommunié, sans rien de plus, & sans parler de l'empereur. Ils songèrent dès-lors plus à négocier qu'à disputer. Gregoire II. se rendit maître des affaires dans Rome, pendant que le peuple soulevé contre les empereurs ne payait plus les tributs. Grégoire III. se conduisit suivant les mêmes principes. Quelques auteurs Grecs postérieurs voulant rendre les papes odieux, ont écrit que Gregoire II. excommunia & déposa l'empereur, & que tout le peuple Romain reconnut Gregoire II. pour son souverain. Ces Grecs ne songeaient pas que les papes qu'ils voulaient faire regarder comme des usurpateurs, auraient été dès-lors les princes les plus légitimes. Ils auraient tenu leur puissance des suffrages du peuple Romain. Ils eussent été souverains de Rome à plus juste titre que beaucoup d'empereurs. Mais il n'est ni vraisemblable, ni vrai, que les Romains menacés par Léon l'Isaurien, pressés par les Lombards, eussent élu leur évêque pour seul maître, quand ils avaient besoin de guerriers. Si les papes avaient eu dès-lors un si beau droit au rang des Césars, ils n'auraient pas depuis transféré ce droit à Charlemagne.

٠-.

"水水"。

CHAPITRE QUINZIEME.

De CHARLEMAGNE. Son ambition, sa politique. Il dépouille ses neveux de leurs états. Oppression & conversion des Saxons, &c.

Bavière aux Pyrénées & aux Alpes. Karle son fils, que nous respectons sous le nom de Charlemagne, recueillit cette succession toute entière; car un de ses frères était mort après le partage, & l'autre s'était fait moine auparavant au monastère de St. Sylvestre. Une espèce de piété qui se mêlait à la barbarie de ces tems, enferma plus d'un prince dans le cloître; ainsi Rachis, roi des Lombards, un Carloman, frère de Pepin, un duc d'Aquitaine, avait pris l'habit de bénédictin. Il n'y avait presque alors que cet ordre dans l'Occident. Les couvens étaient riches, puissans, respectés; c'étaient des assiles honorables pour ceux qui cherchaient une vie passible. Bientôt après ces assiles furent les prisons des princes détrônés.

La réputation de Charlemagne est une des plus grandes preuves que les succès justissent l'injustice & donnent la gloire. Pepin son père avait partagé en mourant ses états entre ses deux enfans, Karlman ou Carloman, & Karl. Une assemblée solemnelle de la nation avait ratissé le testament. Carloman avait la Provence, le Languedoc, la Bourgogne, la Suisse & l'Alsace, & quelques pays circonvoiss. Karl ou Charles jouissait de tout le reste. Les deux srères furent toujours en mésintelligence. Carloman mourut subitement, & laissa une veuve & deux enfans en bas âge. Charles s'empara d'abord de leur patrimoine. La mère su obligée de fuir avec ses enfans chez le roi des Lombards Desiderius, que nous nommons Didier, ennemi na-

126

turel des Francs, était beau-père de Charlemagne, & ne l'en haïssait pas moins, parce qu'il le redoutait. On voit évidemment que Charlemagne ne respecta pas plus le droit naturel & les liens du sang que les autres conquérans.

Pepin son père n'avait pas eu à beaucoup près le domaine direct de tous les états que posséda Charlemagne. L'Aquitaine, la Bavière, la Provence, la Bretagne, pays nouvellement conquis rendaient hommage, &

payaient tribut.

Deux voisins pouvaient être redoutables à ce vaste état, les Germains septentrionaux & les Sarrazins. L'Angleterre, conquise par les Anglo-Saxons, partagée en sept dominations, toujours en guerre avec l'Albanie qu'on nomme Ecosse, & avec les Danois, était sans politique & sans puissance. L'Italie, faible & déchirée, n'attendait qu'un nouveau maître qui voulût s'en

emparer.

Les Germains septentrionaux étaient alors appellés Saxons. On connaissait sous ce nom tous ces peuples qui habitaient les bords du Véser & ceux de l'Elbe, de Hambourg à la Moravie, & du bas-Rhin à la mer Baltique. Ils étaient payens, ainsi que tout le Septentrion. Leurs mœurs & leurs loix étaient les mêmes que du tems des Romains. Chaque canton se gouvernait en république; mais ils élifaient un chef pour la guerre. Leurs loix étaient simples comme leurs mœurs, leur religion grossière : ils sacrifiaient, dans les grands dangers, des hommes à la divinité, ainsi que tant d'autres nations; car c'est le caractère des barbares, de croire la divinité malfaisante : les hommes font Dieu à leur image. Les Francs quoique déjà chrétiens, eurent sous Theodebert cette superstition horrible: ils immolèrent des victimes humaines en Italie, au rapport de Procope, & vous n'ignorez pas que trop de nations, ainsi que les Juifs; avaient commis ces facriléges par piété.

D'ailleurs les Saxons avaient conservé les anciennes mœurs germaniques, leur simplicité, leur superstition, leur pauvreté. Quelques cantons avaient sur-tout gardé l'esprit de rapine, & tous mettaient dans leur liberté leur bonheur & leur gloire. Ce sont eux qui sous le nom de Cattes, de Chéruskes & de Brustères, avaient vaincu Varus, & que Germanicus avait ensuite désaits.

Une partie de ces peuples vers le cinquième siècle, appellée par les Bretons insulaires contre les habitans de l'Ecosse, subjugua la Bretagne qui touche à l'Ecosse, & lui donna le nom d'Angleterre. Ils y avaient déjà passé au troissème siècle; car au tems de Constantin, les côtes de cette isse étaient appellées les côtes

Saxoniques.

Charlemagne, le plus ambitieux, le plus politique, & le plus grand guerrier de son siècle, sit la guerre aux Saxons trente années avant de les assujettir pleinement. Leur pays n'avait point encor ce qui tente aujourd'hui la cupidité des conquérans: les riches mines de Goslar & de Friedberg, dont on a tiré tant d'argent, n'étaient point découvertes; elles ne le furent que sous Henri l'Oiseleur. Point de richesses accumulées par une longue industrie, nulle ville digne de l'ambition d'un usurpateur. Il ne s'agissait que d'avoir pour esclave des millions d'hommes qui cultivaient la terre sous un climat triste, qui nourrissaient leurs troupeaux, & qui ne youlaient point de maîtres.

La guerre contre les Saxons avait commencé pour un tribut de trois cents chevaux, & de quelques vaches que Pepin avait exigé d'eux, & cette guerre dura trente années. Quel droit les Francs avaient-ils fur eux? Le même droit que ces Saxons avaient eu fur l'Angleterre.

Ils étaient mal armés; car je vois dans les capitulaires de *Charlemagne* une défense rigoureuse de vendre des cuirasses aux Saxons. Cette dissérence des armes, jointe à la discipline, avait rendu les Romains vainqueurs de tant de peuples : elle fit triompher enfin

Charlemagne.

Le général de la plupart de ces peuples était ce fameux Vitikind, dont on fait aujourd'hui descendre les principales maisons de l'empire: homme tel qu'Arminius, mais qui eut enfin plus de faibless. Charles prend d'abord la fameuse bourgade d'Eresbourg; car ce lieu ne méritait ni le nom de ville, ni celui de forteresse. Il fait égorger les habitans; il y pille & rase ensuite le principal temple du pays, élevé autresois au dieu Tansana, principe universel; si jamais ces sauvages ont connu un principe universel. Il était alors dédié au dieu Irminsul; soit que ce dieu sût celui de la guerre, l'Ares des Grecs, le Mars des Romains, soit qu'il eût été consacré au fameux Herman Arminius, vainqueur de Varus & vengeur de la liberté germanique.

On y massacra les prêtres sur les débris de l'idole renversée. On pénétra jusqu'au Véser avec l'armée victorieuse. Tous ces cantons se soumirent. Charlemagne voulut les lier à son joug par le christianisme. Tandis qu'il court à l'autre bout de ses états à d'autres conquêtes, il leur laisse des missionnaires pour les persuader, & des soldats pour les forcer. Presque tous ceux qui habitaient vers le Véser, se trouvèrent en un an chrétiens,

mais esclaves.

Vitikind, retiré chez les Danois, qui tremblaient déjà pour leur liberté & pour leurs dieux, revient au bout de quelques années. Il ranime ses compatriotes, il les rassemble. Il trouve dans Brême, capitale du pays qui porte ce nom, un évêque, une église, & ses Saxons désespérés, qu'on traîne à des autels nouveaux. Il chasse l'évêque, qui a le tems de fuir & de s'embarquer. Il détruit le christianisme, qu'on n'avait embrasse que par la force. Il vient jusqu'auprès du Rhin, suivi d'une multitude de Germains. Il bat les lieutenans de Charlemagne.

Ce prince accourt : il défait à fon tour Vitikind; mais il traite de révolte cet effort courageux de liberté. Il demande aux Saxons tremblans qu'on lui livre leur général; & fur la nouvelle qu'ils l'ont laissé retourner en Dannemarck, il sait massacrer quatre mille cinq cents prisonniers au bord de la petite rivière d'Alre. Si ces prisonniers avaient été des sujets rebelles, un tel châtiment aurait été une sévérité horrible; mais traiter ainsi des hommes qui combattaient pour leur liberté & pour leurs loix, c'est l'action d'un brigand, que d'illustres succès & des qualités brillantes ont d'ailleurs fait grand homme.

Il fallut encor trois victoires avant d'accabler ces peuples fous le joug. Enfin, le fang cimenta le christianisme & la fervitude. Vitikind lui-même, lassé de ses malheurs, sut obligé de recevoir le baptême, & de vivre désormais tributaire de son vainqueur.

Charles pour mieux s'affurer du pays, transporta environ dix mille familles Saxonnes en Flandre, en France & dans Rome. Il établit des colonies de Francs dans les terres des vaincus. On ne voit depuis lui aucun prince en Europe qui transporte ainsi des peuples malgré eux. Vous verrez de grandes émigrations, mais aucun fouverain qui établisse ainsi des colonies suivant l'ancienne méthode romaine; c'est la preuve de la politique & de l'excès du despotisme, de contraindre ainsi des hommes à quitter le lieu de leur naissance, Charles joignit à cette politique la cruauté de faire poignarder par des espions les Saxons qui voulaient retourner à leur culte. Souvent les conquérans ne sont cruels que dans la guerre ; la paix amène des mœurs & des loix plus douces. Charlemagne au contraire fit des loix qui tenaient de l'inhumanité de ses conquêtes.

Ayant vu comment ce conquérant traita les Germains, observons comment il se conduisit avec les Arabes d'Espagne. Il arrivait déjà parmi eux ce qu'on

THE WETTER

Essai sur les mœurs. Tom. I.

vit bientôt après en Allemagne, en France & en Italie. Les gouverneurs se rendaient indépendans. Les émirs de Barcelone & ceux de Sarragosse s'étaient mis sous la protection de Pepin. L'émir de Sarragosse, nommé Ibnal Arabi, c'est-à-dire, Ibnal l'Arabe, en 778 vient jusqu'à Paderborn prier Charlemagne de le soutenir contre son souverain. Le prince Français prit le parti de ce musulman; mais il se donna bien de garde de le faire chrétien. D'autres intérêts, d'autres soins. Il s'allie avec des Sarrazins contre des Sarrazins; mais après quelques avantages sur les frontières d'Espagne, son arrière-garde est défaite à Roncevaux, vers les montagnes des Pyrénées, par les chrétiens même de ces montagnes, mêlés aux musulmans. C'est-là que périt Roland son neveu. Ce malheur est l'origine de ces sables qu'un moine écrivit au onzième fiècle, sous le nom de l'archevêque Turpin, & qu'ensuite l'imagination de l'Arioste a embellies. On ne sait point en quel tems Charles essuya cette disgrace; & on ne voit point qu'il ait tiré vengeance de sa désaite. Content d'assurer ses frontières contre des ennemis trop aguerris, il n'embrasse que ce qu'il peut tenir, & règle son ambition sur les conjectures qui la favorisent.



CHAPITRE SEIZIEM E.

CHARLEMAGNE, empereur d'Occident.

L'EST à Rome & à l'empire d'Occident que cette ambition aspirait. La puissance des rois de Lombardie était le seul obstacle; l'église de Rome, & toutes les églises sur lesquelles elle instluait; les moines; déjà puissans, les peuples, déjà gouvernés par eux, tout appellait Charlemagne à l'empire de Rome. Le pape Adrien, né Romain, homme d'un génie adroit & serme,

applanit la route. D'abord il l'engage à répudier la fille du roi Lombard *Didier*, chez qui l'infortunée belle-fœur de *Charles* s'était réfugiée avec ses enfans.

Les mœurs & les loix de ce tems-là n'étaient pas gênantes, du moins pour les princes. Charles avait épousé cette fille du roi Lombard dans le tems qu'il avait déjà, dit-on, une autre femme. Il n'était pas rare d'en avoir plusieurs à la fois. Grégoire de Tours rapporte que les rois Gontran, Caribert, Sigebert, Chilperic avaient plus d'une épouse. Charles répudie la fille de Didier sans aucune raison, sans aucune formalité.

Le roi Lombard qui voit cette union fatale du roi & du pape contre lui, prend un parti courageux. Il veut surprendre Rome, & s'assurer de la personne du pape; mais l'évêque habile fait tourner la guerre en négociation. Charles envoie des ambassadeurs pour gagner du tems. Il redemande au roi de Lombardie sa bellesœur & ses deux neveux. Non-seulement Didier refuse ce sacrifice, mais il veut faire sacrer rois ces deux enfans, & leur faire rendre leur héritage. Charlemagne vient de Thionville à Genève, tient dans Genève un de ces parlemens qui en tout pays souscrivirent toujours aux volontés d'un conquérant habile. Il passe le Mont-Cenis, il entre dans la Lombardie. Didier après quelques défaites s'enferme dans Pavie sa capitale; Charlemagne l'y assiége au milieu de l'hiver. La ville, réduite à l'extrémité, se rend après un siége de six mois. Ainsi sinit ce royaume des Lombards, qui avaient détruit en Italie la puissance Romaine, & qui avaient substitué leurs loix à celles des empereurs. Didier, le dernier de ces rois, fut conduit en France dans le monassère de Corbie, où il vécut & mourut captif & moine, tandis que son fils allait inutilement demander des secours dans Constantinople à ce fantôme d'empire Romain, détruit en Occident par ses ancêtres. Il faut remarquer que Didier ne fut pas le seul souverain que Charlemagne

enferma; il traita ainsi un duc de Bavière & ses enfans.

La belle - fœur de *Charles &* fes deux enfans furent remis entre les mains du vainqueur. Les historiens ne nous apprennent point s'ils furent aussi confinés dans un monassère, ou mis à mort.

Charlemagne n'osait pas encor se faire souverain de Rome; il ne prit que le titre de roi d'Italie, tel que le portaient les Lombards. Il se sit couronner comme eux dans Pavie d'une couronne de ser, qu'on garde encor dans la petite ville de Monza. La justice s'administrait toujours à Rome, au nom de l'empereur Grec. Les papes recevaient de lui la consistant à l'empereur ou à l'exarque de Ravenne, quand il y en avait un: Nous vous supplions d'ordonner la consecration de notre père & pasteur. On en donnait part au métropolitain de Ravenne. L'élu était obligé de prononcer deux professions de soi. Il y a loin de là à la tiare; mais est-il quelque grandeur qui n'ait eu de sables commencemens?

Charlemagne prit, ainsi que Pepin, le titre de Patrice, que Théodoric, & Attila avaient aussi daigné prendre; ainsi ce nom d'empereur, qui dans son origine ne désignait qu'un général d'armée, signifiait encor le maître de l'Orient & de l'Occident. Tout vain qu'il était, on le respectait, on craignait de l'usurper; on n'affectait que celui de Patrice, qui autrefois voulait dire sénateur Romain.

Les papes déjà très-puissans dans l'église, très-grands seigneurs à Rome, & possesseurs de plusieurs terres, n'avaient dans Rome même qu'une autorité précaire & chancelante. Le préset, le peuple, le sénat, dont l'ombre subsissait, s'élevaient souvent contr'eux. Les inimitiés des samilles qui prétendaient au pontificat, remplissaient Rome de confusion.

Les deux neveux d'Adrien conspirèrent contre Léon III. son successeur, élu pape selon l'usage par le peuple & le clergé Romain. Ils l'accusent de beaucoup de crimes; ils animent les Romains contre lui: on traîne en prison; on accable de coups à Rome celui qui était si respecté par-tout ailleurs. Il s'évade; il vient se jeter aux genoux du patrice Charlemagne à Paderborn. Ce prince qui agissait déjà en maître absolu, le renvoya avec une escorte & des commissaires pour le juger. Ils avaient ordre de le trouver innocent. Enfin Charlemagne, maître de l'Italie, comme de l'Allemagne & de la France, juge du pape, arbitre de l'Europe, vient à Rome à la fin de l'année 799. L'année commençait alors à Noël chez les Romains. Léon III. le proclame empereur d'Occident pendant la messe, le jour de Noël en 800. Le peuple joint ses acclamations à cette cérémonie. Charles feint d'être étonné, mais il n'en fait pas moins valoir l'autorité de son nouvel empire. Ces droits étaient légitimes, puisqu'enfin les fuffrages de tout un peuple sont le premier des droits.

Voilà donc le fils d'un domessique, d'un de ces capitaines Francs que Constantin avait condamnés aux bêtes, élevé à la dignité de Constantin. D'un côté un Franc, de l'autre une famille thrace partagent l'em-

pire Romain. Tel est le jeu de la fortune.

On a écrit, on écrit encor que Charles avant même d'être empereur, avait confirmé la donation de l'exarcat de Ravenne; qu'il y avait ajouté la Corfe, la Sardaigne, la Ligurie, Parme, Mantoue, les duchés de Spolette & de Bénevent, la Sicile, Venife, & qu'il déposa l'acte de cette donation sur le tombeau dans lequel on prétend que reposent les cendres de St. Pierre & de St. Paul.

On pourrait mettre cette donation à côté de celle de Constantin. On ne voit point que jamais les papes aient possédé aucun de ces pays jusqu'au tems

d'Innocent III. S'ils avaient eu l'exarcat, ils auraient été souverains de Ravenne & de Rome; mais dans le testament de Charlemagne qu'Eginhart nous a conservé, ce monarque nomme à la tête des villes métropolitaines qui lui appartiennent, Rome & Ravenne, auxquelles il fait des présens. Il ne put donner ni la Sicile, ni la Corse, ni la Sardaigne qu'il ne possédait pas, ni le duché de Bénevent, dont il avait à peine la fouveraineté, encor moins Venise qui ne le reconnaissait pas pour empereur. Le duc de Venise reconnaissait alors pour la forme l'empereur d'Orient, & en recevait le titre d'hippatos. Les lettres du pape Adrien parlent des patrimoines de Spolette & de Bénevent; mais ces patrimoines ne se peuvent entendre que des domaines que le papes possédaient dans ces deux duchés Grégoire VII. lui même avoue dans ses lettres que Charlemagne donnait douze cents livres de pension au St. Siége. Il n'est guère vraisemblable qu'il eût donné un tel secours à celui qui aurait possédé tant de belles provinces. Le St. Siége n'eut Bénevent que long-tems après, par la concession qu'on croit que l'empereur Henri le Noir lui en fit vers l'an 1047. Cette concession se réduisit à la ville, & ne s'étendit point jusqu'au duché. Il ne fut point question de confirmer le don de Charlemagne.

Ce qu'on peut recueillir de plus probable au milieu de tant de doutes, c'est que du tems de Charlemagne, les papes obtinrent en propriété une partie de la marche d'Ancone, outre les villes, les châteaux & les bourgs qu'ils avaient dans les autres pays. Voici sur quoi je pourrais me fonder. Lorsque l'empire d'Occident se renouvella dans la famille des Othons au dixième siècle, Othon III. assigna particulièrement au St. Siège la marche d'Ancone, en consirmant toutes les concessions saites à cette église: on prétend que l'acte est faux. Il paraît donc que Charlemagne avait donné cette mar-

THE THE

che, & que les troubles survenus depuis en Italie avaient empêché les papes d'en jouir. Nous verrons qu'il perdirent ensuite le domaine utile de ce petit pays sous l'empire de la maison de Souabe. Nous les verrons tantôt grands terriens, tantôt dépouillés presque de tout, comme plusieurs autres souverains. Qu'il nous suffise de savoir qu'ils possèdent aujourd'hui la souver ine é reconnue d'un pays de cent quatre-vingt grands milles d'Italie en longueur, des portes de Mantoue aux confins de l'Abbruzze le long de la mer Adriatique, & qu'ils en ont plus de cent milles en largeur, depuis Civita-Vecchia jusqu'au rivage d'Ancone d'une mer à l'autre. Il a fallu négocier toujours, & souvent combattre pour s'assurer cette domination.

Tandis que Charlemagne devenait empereur d'Occident, régnait en Orient cette impératrice Irène, fameuse par son courage & par ses crimes, qui avait fait mourir son fils unique, après lui avoir arraché les yeux. Elle est voulu perdre Charlemagne; mais trop faible peur lui faire la guerre, elle voulut, dit-on, l'épouser, & réunir les deux empires. Tandis qu'on ménageait ce mariage, une révolution chasse Irène d'un trône qui lui avait tant coûté. Charles n'eut donc que l'empire d'Occident. Il ne posséda presque rien dans les Espagnes; car il ne saut pas compter pour domaine le vain hommage de quelques Sarragins. Il n'avait rien sur les côtes d'Afrique. Tout le reste était sous

sa domination.

S'il eût fait de Rome sa capitale, si ses successeurs y eussent fixé leur principal séjour, & sur-tout si l'usage de partager ses états à ses ensans n'eût point prévalu chez les barbares, il est vraisemblable qu'on eût vu renaître l'empire Romain. Tout concourut depuis à démembrer ce vaste corps, que la valeur & la fortune de Charlemagne avaient formé; mais rien n'y contribua plus que ses descendans.

I 4

Il n'avait point de capitale: seulement Aix-la-Chapelle était le séjour qui lui plaisait le plus. Ce fut-la qu'il donna des audiences, avec le faste le plus imposant, aux ambassadeurs des califes, & à ceux de Constantinople. D'ailleurs, il était toujours en guerre ou en voyage, ainsi que vécut Charles Quint longtems après lui. Il partagea ses états, & même de son vivant, comme tous les rois de ce tems-là.

Mais enfin, quand de ses fils qu'il avait désignés pour régner, il ne resta plus que ce Louis, si connu sous le nom de Débonnaire, auquel il avait déjà donné le royaume d'Aquitaine, il l'associa à l'empire dans Aix-la-Chapelle, & lui commanda de prendre lui-même sur l'autel la couronne impériale, pour faire voir au monde que cette couronne n'était due qu'à la valeur du père & au mérite du fils, & comme s'il eût pressenti qu'un jour les ministres de l'autel voudraient disposer de ce diadème.

Il avait raison de déclarer son fils empereur de son vivant; car cette dignité, acquise par la fortune de Charlemagne, n'était point assurée au fils par le droit d'héritage; mais en laissant l'empire à Louis, & en donnant l'Italie à Bernard fils de son fils Pepin, ne déchirait-il pas lui-même cet empire, qu'il voulait conferver à sa postérité? N'était-ce pas armer nécessairement ses successeurs les uns contre les autres? Etait-il à présumer que le neveu roi d'Italie obéirait à son oncle empereur, ou que l'empereur voudrait bien n'être pas le maître en Italie.

Charlemagne mourut en 814, avec la réputation d'un empereur aussi heureux qu'Auguste, aussi guerrier qu'Adrien, mais non tel que les Trajans, & les Antonins, auxquels nul souverain n'a été comparable.

Il y avait alors en Orient un prince qui l'égalait en gloire comme en puissance; c'était le célèbre calife Aaron

mediterr-

al Rachild, qui le surpassa beaucoup en justice, en science, en humanité.

J'ose presque ajouter à ces deux hommes iliustres le pape Adrien, qui dans un rang moins élevé, dans une fortune presque privée, & avec des vertus moins héroiques, montra une prudence à laquelle ses successeurs ont dû leur agrandissement.

La curiosité des hommes, qui pénètre dans la vie privée des princes, a voulu savoir jusqu'au détail de la vie de Charlemagne, & au secret de ses plaisirs. On a écrit qu'il avait poussé l'amour des semmes jusqu'à jouir de ses propres silles. On en a dit autant d'Auguste; mais qu'importe au genre humain le détail de ces saiblesses; qui n'ont influé en rien sur les affaires publiques? L'église a mis au nombre des saints cet homme qui répandit tant de sang, qui dépouilla ses neveux, & qui fut soupconné d'incesse.

J'envisage son règne par un endroit plus digne de l'attention d'un citoyen. Les pays qui composent aujoud'hui la France & l'Allemagne jusqu'au Rhin, surent tranquilles pendant près de cinquante ans, & l'Italie pendant treize, depuis son avénement à l'empire. Point de révolution, point de calamité pendant ce demi-siècle, qui par-là est unique. Un bonheur si long ne sussit pas pourtant pour rendre aux hommes la politesse & les arts. La rouille de la barbarie était trop sorte, & les âges suivans l'épaissirent encor.



CHAPITR E DIX-SEPTIEME.

Mœurs, gouvernement & usages vers le tems de Charlemagne.

JE m'arrête à cette célèbre époque pour confidérer les usages, les loix, la religion, les mœurs qui régnaient alors. Les Francs avaient toujours été des barbares, & le furent encor après Charlemagne. Remarquons attentivement que Charlemagne paraissait ne se point regarder comme un Franc. La race de Clovis & de ses compagnons Francs fut toujour distincte des Gaulois. L'Allemand Fepin, & Karl fon fils, furent distincts des Francs. Vous en trouverez la preuve dans le capitulaire de Karl ou Charlemagne, concernant ses métairies, article 4. Si les Francs commettent quelque délit dans nos possessions, qu'ils soient jugés suiyant leur loi. Il semble par cet ordre que les Francs n'étaient pas alors regardés comme la nation de Charlemagne. A Rome la race Carlovingienne paffa toujours pour Allemande. Le pape Adrien IV. dans sa lettre aux archevêques de Mayence, de Cologne, & de Trèves, s'exprime en ces termes remarquables, L'empire fut transféré des Grecs aux Allemans, leur roi ne fut empereur qu'après avoir été couronné par le pape... tout ce que l'empereur possède, il le tient de nous. Et comme ZACHARIE donna l'empire Grec aux Allemans, nous vouvons donner celui des Allemans aux Grecs,

Cepcendant en France le nom de Franc prévalut toujours. La race de Charlemagne fut souvent appellée Franca dans Rome même & à Constantinople. La cour Grecque désignait même du tems des Othons les empereurs d'Occident par le nom d'usurpateurs Francs, barbares Francs, elle affectait pour ces Francs un mépris

qu'elle n'avait pas.

TOTAL STREET

Le règne seul de Charlemagne eut une lueur de politesse qui fut probablement le fruit du voyage de

Rome, ou plutôt de son génie.

Ses prédécesseurs ne furent illustres que par des céprédations. Ils détruisirent des villes, & n'en fondèrent aucune. Les Gaulois avaient été heureux d'être vaincus par les Romains. Marfeille, Arles, Autun, Lyon, Trèves étaient des villes florissantes qui jouissaient paifiblement de leurs loix municipales, subordonnées aux fages loix romaines. Un grand commerce les animait. On voit par une lettre d'un proconsul à Théodose, qu'il y avait dans Autun vingt-cinq mille chefs de famille; mais dès que les Bourguignons, les Goths, les Francs arrivent dans la Gaule, on ne voit plus de grandes villes peuplées. Les cirques, les amphithéatres construits par les Romains jusqu'au bord du Rhin, sont démolis ou négligés. Si la criminelle & malheureuse reine Brunehaut conserve quelques lieues de ces grands chemins qu'on n'imita jamais, on en est encor étonné.

Qui empêchait ces nouveaux venus de bâtir des édifices réguliers fur les modèles romains? Ils avaient la pierre, le marbre, & de plus beaux bois que nous. Les laines fines couvraient les troupeaux anglais & espagnols comme aujourd'hui. Cependant, les beaux draps ne se fabriquaient qu'en Italie. Pourquoi le reste de l'Europe ne faisait-il venir aucune des denrées de l'Asie ? Pourquoi toutes les commodités qui adoucissent l'amertume de la vie, étaient-elles inconnues, finon parce que les fauvages qui passèrent le Rhin, rendirent les autres peuples sauvages? Qu'on en juge par ces loix saliques, ripuaires, bourguignonnes que Charlemagne lui-même confirma, ne pouvant les abroger. La pauvreté & la rapacité avaient évalué à prix d'argent la vie des hommes, la mutilation des membres, le viol, l'inceste, l'empoisonnement. Quiconque avait quatre cents sous, c'est-à-dire, quatre cents écus du tems à

140

donner, pouvait tuer impunément un évêque. Il en coûtait deux cents sous pour la vie d'un prêtre, autant pour le viol, autant pour avoir empoisonné avec des herbes. Une sorcière qui avait mangé de la chair humaine, en était quitte pour deux cents sous: & cela prouve qu'alors les sorcières ne se trouvaient pas seulement dans la lie du peuple, comme dans nos derniers siècles, mais que ces horreurs extravagantes étaient pratiquées chez les riches. Les combats & les épreuves décidaient, comme nous le verrons, de la possession d'un héritage, de la validité d'un testament. La jurisprudence était celle de la férocité & de la surperstition.

Qu'on juge des mœurs des peuples par celles des princes. Nous ne voyons aucune action magnanime. La religion chretienne qui devait humani ser les hommes, n'empêche point le roi Clovis de faire affassiner les petits Régas ses voisins & ses parens. Le deux enfans de Clodomir sont massacrés dans Paris en 533 par un Childebert, & un Clotaire ses oncles, qu'on appelle rois de France; & Clodoald le frère de ces innocens égorgés, est invoqué sous le nom de St. Cloud; parce qu'on l'a fait moine. Un jeune barbare, nommé Chram; fait la guerre à Clotaire son père, Réga d'une partie de la Gaule. Le père fait brûler son fils avec

tout ses amis prisonniers en 559.

Sous un Chilperic, roi de Soissons en 562, les sujets esclaves désertent ce prétendu royaume, lassés de la tyrannie de leur maître, qui prenait leur pain & leur vin, ne pouvant prendre l'argent qu'ils n'avaient pas. Un Sigebert, un autre Chilperic sont assassinés. Brunehaut, d'arienne devenue catholique, est accusée de mille meurtres; & un Clotaire II. non moins barbare qu'elle, la fait traîner, dit-on, à la queue d'un cheval dans son camp, & la fait mourir par ce nouveau genre de supplice en 616. Si cette aventure n'est pas

vraie, il est du moins prouvé qu'elle a été crue comme une chose ordinaire, & cette opinion même atteste la barbarie du tems. Il ne reste de monumens de ces âges assreux que des sondations de monastères, & un confus souvenir de misère & de brigandages. Figurez-vous des déserts où les loups, les tigres & les renards égorgent un bétail épars & timide; c'est le portrait de

l'Europe pendant tant de siècles.

Il ne faut pas croire que les empereurs reconnussent pour rois ces chefs fauvages qui dominaient en Bourgogne, à Soissons, à Paris, à Metz, à Orléans. Jamais ils ne leur donnèrent le titre de Basileus. Ils ne le donnèrent pas même à Dagobert II. qui réunissait fous fon pouvoir toute la France occidentale jusqu'auprès du Véser. Les historiens parlent beaucoup de la magnificence de ce Dagobert, & ils citent en preuve l'orfêvre St. Eloy, qui arriva, dit-on, à la cour avec une ceinture garnie de pierreries, c'est-à-dire, qu'il vendait des pierreries, & qu'il les portait à fa ceinture. On parle des édifices magnifiques qu'il fit conftruire. Où font-ils? La vieille église de St. Paul n'est qu'un petit monument gothique. Ce qu'on connait de Dagobert, c'est qu'il avait à la fois trois épouses, qu'il affemblait des conciles, & qu'il tyrannisait son pays.

Sous lui, un marchand de Sens nommé Samon, va trafiquer en Germanie. Il passe jusques chez les Slaves, barbares qui dominaient vers la Pologne & la Bohême, Ces autres sauvages sont si étonnés de voir un homme qui a fait tant de chemin pour leur apporter les choses dont ils manquent, qu'ils le font roi. Ce Samon sit, dit-on, la guerre à Dagobert; & si le roi des Francs eut trois semmes, le nouveau roi Slavon en eut

quinze.

C'est sous ce Dagobert que commence l'autorité des maires du palais. Après lui viennent les rois sainéans,

142

la confusion, le despotisme de ces maires. C'est du tems de ces maires, au commencement du huitième siècle, que les Arabes vainqueurs de l'Espagne, pénètrent jusqu'à Toulouse, prennent la Guienne, ravagent tout jusqu'à la Loire, & sont prêts d'enlever les Gaules entières aux Francs qui les avaient enlevées aux Romains. Jugez en quel état devaient être alors

les peuples, l'églife & les loix.

Les évêques n'eurent aucune part au gouvernement jusqu'à Pepin ou Pipin, père de Charles Martel, & grand-père de l'autre Pepin qui se fit roi. Les évêques n'assisfiaient point aux assemblées de la nation Franque. Ils étaient tous ou Gaulois ou Italiens, peuples regardés comme ferfs. En vain l'évêque Remi. qui baptisa Clovis, avait écrit à ce roi Sicambre cette fameuse lettre où l'on trouve ces mots: Gardez-vous bien sur-tout de prendre la préséance sur les évêques; prenez leurs conseils; tant que vous serez en intelligence avec eux, votre administration sera facile. Ni Clovis, ni ses successeurs ne firent du clergé un ordre de l'état. Le gouvernement ne fut que militaire. On ne peut le mieux comparer qu'à celui d'Alger & de Tunis, gouvernés par un chef & une milice. Seulement les rois consultaient quelquefois les évêques quand ils avaient besoin d'eux.

Mais quand les majordômes ou maires de cette milice, usurpèrent insensiblement le pouvoir, ils voulurent cimenter leur autorité par le crédit des prélats & des abbés, en les appellant aux assemblées du champ de Mai.

Ce fut, selon les annales de Metz, en 692 que le maire Pepin I. du nom procura cette prérogative au clergé; époque bien négligée par la plupart des historiens, mais époque très-considérable, & premier fondement du pouvoir temporel des évêques & des abbés en France & en Allemagne.

יווים אל ליווי

CHAPITRE DIX-HUITIEME.

Suite des usages du tems de CHARLEMAGNE, & avant lui. S'il était despotique, & le royaume héréditaire.

N demande si Charlemagne, ses prédécesseurs & ses successeurs étaient despotiques, & si leur royaume était héréditaire par le droit de ces tems-là? Il est certain que par le fait Charlemagne était despotique, & que par conséquent son royaume sut héréditaire, puisqu'il déclare son fils empereur en plein parlement. Le droit est un peu plus incertain que le fait; voici sur quoi tous les droits étaient alors fondés.

Les habitans du Nord & de la Germanie étaient originairement des peuples chasseurs; & les Gaulois. foumis par les Romains, étaient agriculteurs, ou bourgeois. Des peuples chaffeurs, toujours armés, doivent nécessairement subjuguer des laboureurs & des pasteurs, occupés toute l'année de leurs travaux continuels & pénibles, & encor plus aisément des bourgeois paisibles dans leurs foyers. Ainsi les Tartares ont asservi l'Asie; ainsi les Goths sont venus à Rome. Toutes les hordes de Tartares & de Goths, de Huns, de Vandales & de Francs, avaient des chefs. Ces chefs d'émigrans étaient élus à la pluralité des voix, & cela ne pouvait être autrement; car quel droit pourrait avoir un voleur de commander à ses camarades? Un brigand habile, hardi, & fur-tout heureux, dut à la longue acquérir beaucoup d'empire sur des brigands subordonnés, moins habiles, moins hardis, & moins heureux que lui. Ils avaient tous également part au butin; & c'est la loi la plus inviolable de tous les premiers peuples conquérans. Si on avait besoin de preuves pour faire connaître cette première loi des barbares, on la trouverait aisément dans l'exemple de ce guerrier Franc, qui ne voulut jamais permettre que *Clovis* ôtât du butin général un vase de l'église de Reims, & qui fendit le vase à coups de hache, sans que le chef osât l'en

empêcher.

Clovis devint despotique à mesure qu'il devint puissant; c'est la marche de la nature humaine. Il en sur ainsi de Charlemagne; il était sils d'un usurpateur. Le sils du roi légitime était rasé & condamné à dire son bréviaire dans un couvent de Normandie. Il était donc obligé à de très-grands ménagemens devant une nation de guerriers assemblée en parlement. Nous vous avertissons, dit-il dans un de ses capitulaires, qu'en considération de notre humilité & de notre obéissance à vos conseils que nous vous rendons par la crainte de Dieu, vous nous conserviez l'honneur que Dieu nous a accordé, comme vos ancêtres l'ont sait à l'égard de nos ancêtres.

Ses ancêtres se réduisaient à son père, qui avait envahi le royaume; lui-même avait usurpé le partage de son frère, & avait dépouillé ses neveux. Il flattait les seigneurs en parlement: mais le parlement dissous, malheur à

quiconque eût bravé ses volontés.

Quant à la fuccession, il est naturel qu'un chef de conquérans les ait engagés à élire son fils pour son successeur. Cette coutume d'élire, devenue avec le tems plus légale & plus consacrée, se maintient jusqu'à nos jours dans l'empire d'Allemagne. L'élection était si bien regardée comme un droit du peuple conquérant, que lorsque Pepin usurpa le royaume des Francs sur le roi dont il était le domessique, le pape Etienne, avec lequel cet usurpateur était d'accord, prononça une excommunication contre ceux qui éliraient pour roi un autre qu'un descendant de la race de Pepin; cette excommunication était à la vérité un grand exemple de superstition, comme l'entreprise de Pepin était un exemple

exe.

exemple d'audace. Mais cette superstition même est une preuve du droit d'élire; elle fait voir encor que la nation conquérante élisait parmi les descendans d'un chef celui qui lui plaisait davantage. Le pape ne dit pas, vous élirez les premiers-nés de la maison de Pepin, mais, vous ne choisirez point ailleurs que dans sa maison.

Charlemagne dit dans un capitulaire: Si de l'un des trois princes mes enfans il naît un fils tel que la nation le veuille pour succéder à son père, nous voulons que ses oncles y consentent. Il est évident par ce titre & par plusieurs autres, que la nation des Francs eut, du moins en apparence, le droit de l'élection. Cet usage a été d'abord celui de tous les peuples, dans toutes les religions, & dans tous les pays. On le voit s'établir chez les Juiss, chez les autres peuples de l'Asie, chez les Romains; les premiers successeurs de Mahomet sont élus; les soudans d'Egypte, les premiers miramolins ne règnent que par ce droit; & ce n'est qu'avec le tems qu'un état devient purement héréditaire. Le courage, l'habileté & le besoin sont toutes les loix.

CHAPITRE DIX-NEUVIEME.

Suite des usages du tems de CHARLEMAGNE. Commerce, finances, sciences.

CHARLES MARTEL, usurpateur & soutien du pouvoir suprême dans une grande monarchie, vainqueur des conquérans Arabes qu'il repoussa jusqu'en Gascogne, n'est cependant appellé que sous-roitelet, subreguius, par le pape Grégoire II. qui implore sa protection contre les rois Lombards. Il se dispose à aller secourir l'église romaine; mais il pille en attendant les églises

- TONT

Essai sur les mœurs. Tom. I.

145 ESSAI SUR LES MŒUI

des Francs, il donne les biens des couvens à fes capitaines, il tient son roi Thierri en captivité. Fepin, fils de Charles Martel de subregulus se fait roi, & reprend l'usage des parlemens Francs. Il a toujours des troupes aguerries sous le drapeau; & c'est à cet établissement que Charlemagne doit toutes ses conquêtes. Ces troupes se levaient par des ducs gouverneurs des provinces, comme elles se lèvent aujourd'hui chez les Turcs par les béglierbeys. Ces ducs avaient été institués en Italie par Dioclétien. Les comtes, dont l'origine me paraît du tems de Théodose, commandaient sous les ducs, & assemblaient les troupes, chacun dans son canton. Les mérairies, les bourgs, les villages fournissaient un nombre de soldats proportionné à leurs forces. Douze métairies donnaient un cavalier armé d'un casque & d'une cuirasse; les autres soldats n'en portaient point : mais tous avaient le bouclier quarré long, la hache d'armes, le javelor & l'épée. Ceux qui fe servaient de flèches, étaient obligés d'en avoir au moins douze dans leur carquois. La province qui fournissait la milice, lui distribuait du bled & des provisions nécessaires pour six mois : le roi en fournissait pour le reste de la campagne. On faisait la revue au premier de Mars ou au premier de Mai. C'est d'ordinaire dans ces tems qu'on tenait les parlemens.

Dans les fiéges, on employait le bélier, la baliste, la tortue, & la plupart des machines des Romains. Les feigneurs nommés barons, leudes, richeomes, composaient avec leurs suivans le peu de cavalerie qu'on voyait alors dans les armées. Les musulmans d'Afrique

& d'Espagne avaient plus de cavaliers.

Charles avait des forces navales, c'est-à-dire, de grands bateaux aux embouchures de toutes les grandes rivières de fon empire; avant lui on ne les connaissait pas chez les barbares; après lui on les ignora long-tems. Par ce moyen & par sa police guerrière, il arrêta ces inon-

- TOWN

dations des peuples du Nord: il les contint dans leurs climats glacés; mais fous fes faibles descendans ils se répandirent dans l'Europe.

Les affaires générales se réglaient dans des assemblées qui représentaient la nation. Sous lui ses parlemens n'avaient d'autre volonté que celle d'un maître qui

favait commander & persuader.

Il fit fleurir le commerce, parce qu'il était le maître des mers; ainsi les marchands des côtes de Toscane & ceux de Marseille allaient trasiquer à Constantinople chez les chrétiens, & au port d'Alexandrie chez les musulmans, qui les recevaient, & dont ils tiraient les richesses de l'Asse.

Venise & Gènes, si puissantes depuis par le négoce, n'attiraient pas encor à elles les richesses des nations; mais Venise commençait à s'enrichir & à s'agrandir. Rome, Ravenne, Milan, Lyon, Arles, Tours, avaient beaucoup de manusactures d'étosses de laine. On damasquinait le fer à l'exemple de l'Asie: on fabriquait le verre; mais les étosses de soie n'étaient tissues dans aucune ville de l'empire d'Occident.

Les Vénitiens commençaient à les tirer de Constantinople; mais ce ne fut que près de quatre cents ans après Charlemagne que les princes Normans établirent à Palerme une manufacture de soie. Le linge était peu commun. St. Boniface dans une lettre à un évêque d'Allemagne, lui mande qu'il lui envoie du drap à longs poils pour se laver les pieds. Probablement ce manque de linge était la cause de toutes ces maladies de la peau, connues sous le nom de lèpre, si générales alors; car les hôpitaux nommés léproseries étaient déjà trèsnombreux.

La monnoie avait à-peu-près la même valeur que celle de l'empire Romain depuis Constantin. Le sou d'or était le solidum Romanum. Ce sou d'or équivalait à quarante deniers d'argent. Ces deniers, tantôt

THE METERS

plus forts, tantôt plus faibles, pefaient, l'un portant l'autre, trente grains.

Le sou d'or vaudrait aujourd'hui en 1740 environ quinze francs; le denier d'argent trente sous de compte.

Il faut toujours, en lifant les histoires, se ressouvenir qu'outre ces monnoies réelles d'or & d'argent, on se fervait dans le calcul d'une autre dénomination. On s'exprimait souvent en monnoie de compte; monnoie sièclice, qui n'était, comme aujourd'hui, qu'une manière de compter.

Les Asiatiques & les Grecs comptaient par mines & par talens, les Romains par grands sesserces, sans qu'il y eût aucune monnoie qui valût un grand sesserce ou un talent.

La livre numéraire du tems de Charlemagne était réputée le poids d'une livre d'argent de douze onces. Cette livre se divisait numériquement, comme aujour-d'hui, en vingt parties. Il y avait à la vérité des sous d'argent semblables à nos écus, dont chacun pesait la vingtième, vingt-deuxième ou vingt-quatrième partie d'une livre de douze onces: & ce sou se divisait, comme le nôtre, en douze deniers. Mais Charlemagne ayant ordonné que le sou d'argent serait précisément la vingtième partie de douze onces, on s'accoutuma à régarder dans les comptes numéraires vingt sous comme une livre.

Pendant deux siècles les monnoies restèrent sur le pied où Charlemagne les avait mises; mais petit-àpetit les rois, dans leurs besoins, tantôt chargèrent les sous d'alliage, tantôt en diminuèrent le poids; desorte que, par un changement qui est peut-être la honte des gouvernemens de l'Europe, ce sou, qui était autresois ce qu'est à-peu-près un écu d'argent, n'est plus qu'une légère pièce de cuivre avec un onzième d'argent tout au plus; & la livre, qui était le signe représentatif de douze onces d'argent, n'est plus en

France que le figne représentatif de vingt de nos sous de cuivre. Le denier, qui était la deux cent vingt-quatrième partie d'une livre d'argent, n'est plus que le tiers de cette vile monnoie qu'on appelle un liard. Supposé donc qu'une ville de France dût à une autre cent vingts-sous ou solides de rente, elle s'acquitterait aujourd'hui de sa dette en payant ce que nous appellons un écu de six francs.

La livre de compte des Anglais, celle des Hollandais, ont moins varié. Une livre sterling d'Angleterre vaut environ vingt-deux francs de France, & une livre de compte hollandaisse vaut environ douze francs de France; ainsi les Hollandais se sont moins écartés que les Français de la loi primitive, & les Anglais encor moins.

Toutes les fois donc que l'histoire nous parle de monnoie sous le nom de livres, nous n'avens qu'à examiner ce que valait la livre au tems & dans les pays dont on parle, & la comparer à la valeur de la nôtre. Nous devons avoir la même attention en lisant l'histoire Grecque & Romaine. C'est, par exemple, un très-grand embarras pour le lecteur, d'être obligé de réformer toujours les comptes qui se trouvent dans l'histoire ancienne d'un célèbre professeur de l'université de Paris, dans l'histoire ecclésiastique de Fleuri, & dans tant d'autres auteurs utiles. Quand ils veulent exprimer en monnoie de France les talens, les mines, les sesserces, ils se servent toujours de l'évaluation que quelques favans ont faite avant la mort du grand Colbert. Mais le marc de huit onces, qui valait vingtfix francs & dix fous dans les premiers tems du ministère de Colbert, vaut depuis long-tems quarance-neuf livres dix fols : ce qui fait une différence de près de la moitié. Cette différence qui a été quelquefois beaucoup plus grande, pourra augmenter ou être réduite. Il faut fonger à ces variations; sans quoi en aurait une idée

très-fausse des forces des anciens états, de leur commerce, de la paye de leurs soldats, & de toute leur économie.

Il paraît qu'il y avait alors huit fois moins d'espèces circulantes en Italie & vers les bords du Rhin, qu'il ne s'en trouve aujourd'hui. On n'en peut guère juger que par le prix des denrées nécessaires à la vie; & je trouve la valeur de ces denrées, du tems de Charlemagne, huit fois moins chère qu'elle ne l'est de nos jours. Vingt-quatre livres de pain blanc valaient un denier d'argent, par les capitulaires. Ce denier était la quarantième partie d'un sou d'or, qui valait environ quinze à seize livres de notre monnoie d'aujour-d'hui. Ainsi la livre de pain revenait à un liard & quelque chose, ce qui est en esset la huitième partie de notre prix ordinaire.

Dans les pays septentrionaux l'argent était beaucoup plus rare: le prix d'un bœuf y sut sixé, par exemple, à un sou d'or. Nous verrons dans la suite comment le commerce & les richesses se sont étendues de proche

en proche.

Les sciences & les beaux-arts ne pouvaient avoir que des commencemens bien faibles dans ces vastes pays tout sauvages encor. Eginhart, secretaire de Charlemagne nous apprend que ce conquérant ne savait pas signer son nom. Cependant il conçut par la force de son génie combien les belles-lettres étaient nécessaires. Il sit venir de Rome des maîtres de grammaire & d'arithmétique. Les ruines de Rome fournissent tout à l'Occident qui n'est pas encor formé. Alcuin, cet Anglais alors sameux, & Pierre de Pise qui enseigna un peu de grammaire à Charlemagne, avaient tous deux étudié a Rome.

Il y avait des chantres dans les églises de France; & ce qui est à remarquer, c'est qu'ils s'appellaient chantres Gaulois. La race des conquérans Francs

- WITT JANG TOT

n'avait cultivé aucun art. Ces Gaulois prétendaient, comme aujourd'hui, disputer du chant avec les Romains. La musique grégorienne, qu'on attribue à st. Grégoire surnommé le Grand, n'était pas sans mérite, & avait quelque dignité dans sa simplicité. Les chantres Gaulois, qui n'avaient point l'usage des anciennes notes alphabétiques, avaient corrompu ce chant, & prétendaient l'avoir embelli. Charlemagne dans un de ses voyages en Italie les obligea de se conformer à la musique de leurs maîtres. Le pape Adrien leur donna des livres de chant notés; & deux musiciens Italiens furent établis pour enseigner la note alphabétique, l'un dans Metz, l'autre dans Soissons. Il fallut encor envoyer des orgues de Rome.

Il n'y avait point d'horloge sonnante dans les villes de son empire, & il n'y en eut que vers le treizième siècle. De là vient l'ancienne coutume qui se conserve encor en Allemagne, en Flandre, en Angleterre, d'entretenir des hommes qui avertissent de l'heure pendant la nuit. Le présent que le calise Aaron al Rachild sit à Charlemagne d'une horloge sonnante, sur regardé comme une merveille. A l'égard des sciences de l'esprit, de la saine philosophie, de la physique, de l'astronomie, des principes de la médecine, comment auraient-elles pu être connues? Elles ne viennent que de naître parmi nous.

On comptait encor par nuits, & de là vient qu'en Angleterre on dit encor fept nuits, pour signifier une semaine, & quatorze nuits pour deux semaines. La langue romance commençait à se former du mélange du latin avec le tudesque. Ce langage est l'origine du français, de l'espagnol, & de l'italien. Il dura jusqu'au tems de Fréderic II. & on le parle encor dans quelques villages des Grisons, & vers la Suisse.

Les vêtemens, qui ont toujours changé en Occident depuis la ruine de l'empire Romain, étaient courts,

THE LOTTE

excepté aux jours de cérémonie, où la faie était couverte d'un manteau fouvent doublé de pelleterie. On tirait comme aujourd'hui ces fourrures du Nord, & fur-tout de la Russie. La chaussure des Romains s'était conservée. On remarque que Charlemagne se couvrait les jambes de bandes entrelassées en forme de brodequins, comme en usent encor les montagnards d'Ecosse, seul peuple chez qui l'habillement guerrier des Romains s'est conservé.



CHAPITRE VINGTIEME.

De la religion du tems de CHARLEMAGNE.

I nous tournons à présent les yeux sur les biens que sit la religion, sur les maux que les hommes s'attirèrent quand ils en firent un instrument de leurs passions, sur les usages consacrés, sur les abus de ces usages; la querelle des Iconoclasses & des Iconolasses est d'abord ce qui présente le plus grand objet.

L'impératrice Irène, tutrice de son malheureux fils Constantin Porphirogénète, pour se frayer le chemin à l'empire, statte le peuple & les moines, à qui le culte des images, proscrit par tant d'empereurs depuis Léon l'Isaurien, plaisait encor. Elle y était elle-même attachée, parce que son mari les avait eues en horreur. On avait persuadé à Irène que pour gouverner son époux il fallait mettre sous le chevet de son lit les images de certaines saintes. La crédulité entre même dans les esprits politiques. L'empereur son mari avait puni les auteurs de cette superstition. Irène, après la mort de son mari, donne un libre cours à son goût & à son ambition. Voilà ce qui assemble en 786 le second concile de Nicée, septième concile écuménique, commencé d'abord à Constantinople. Elle sait élire pour

patriarche un laïque, secretaire d'état, nommé Taraise. Il y avait eu autresois quelques exemples de séculiers élevés ainsi à l'évêché, sans passer par les autres grades; mais alors cette coutume ne subsistait plus.

Ce patriarche ouvrit le concile. La conduite du pape Adrien est très-remarquable. Il n'anathématise pas ce secretaire d'état qui se fait patriarche; il proteste seulement avec modestie dans ses lettres à Irène contre le titre de patriarche universel; mais il insiste qu'on lui rende les patrimoines de la Sicile. Il redemande hautement ce peu de bien, tandis qu'il arrachait, ainsi que ses prédécesseurs, le domaine utile de tant de belles terres qu'il assure avoir été données par Fepin & par Charlemagne. Cependant le concile écuménique de Nicée, auxquels président les légats du pape & ce ministre patriarche, rétablit le culte des images.

C'est une chose avouée de tous les sages critiques, que les pères de ce concile, qui étaient au nombre de trois cent cinquante, y rapportèrent beaucoup de pièces évidemment fausses; beaucoup de miracles, dont lè récit scandaliserait dans nos jours; beaucoup de livres apocryphes. Ces pièces fausses ne firent point de tort

aux vraies, fur lesquelles on décida.

Mais quand il fallut faire recevoir ce concile par Charlemague & par les églises de France, quel sur l'embarras du pape? Charles s'était déclaré hautement contre les images. Il venait de faire écrire les livres qu'on nomme carolins, dans lesquels ce culte est anathématisé. Ces livres sont écrits dans un latin assez pur; ils sont voir que Charlemagne avait réussi à faire revivre les lettres; mais ils sont voir aussi qu'il n'y a jamais eu de dispute théologique sans invectives. Le titre même est une injure. Au nom de notre seigneur & sauveur Jesus-Christ, commence le livre de l'illustrissime & excellentissime Charles, &c. contre le synode impertinent & arrogant tenu en Grèce pour

TSA

adorer des images. Le livre doit être attribué par le titre au roi Charles, comme on met sous le nom des rois les édits qu'ils n'ont point rédigés: il est certain que tous les peuples des royaumes de Charlemagne regardaient les Grecs comme des idolâtres.

Ce prince en 794 affembla un concile à Francfort, auquel il présida selon l'usage des empereurs & des rois: concile composé de trois cents évêques ou abbés tant d'Italie que de France, qui rejettèrent d'un confentement unanime le service (servitium) & l'adoration des images. Ce mot équivoque d'adoration était la source de tous ces dissérends; car si les hommes définissaint les mots dont ils re servent, il y aurait moins de disputes; & plus d'un royaume a été bouleversé pour un mal-entendu.

Tandis que le pape Adrien envoyait en France les actes du concile de Nicée, il reçoit les livres carolins, opposés à ce concile; & on le presse au nom de Charles de déclarer hérétiques l'empereur de Constantinople & sa mère. On voit assez par cette conduite de Charles, qu'il voulait se faire un nouveau droit de l'hérésie prétendue de l'empereur, pour lui enlever Rome sous couleur de justice.

Le pape, partagé entre le concile de Nicée qu'il adoptait, & Charlemagne qu'il ménageait, prit, me femble, un tempérament politique, qui devrait fervir d'exemple dans toutes ces malheureuses disputes qui ont toujours divisé les chrétiens. Il explique les livres carolins d'une manière favorable au concile de Nicée, & par - là réfute le roi sans lui déplaire; il permet qu'on ne rende point de culte aux images; ce qui était très-raisonnable chez les Germains, à peine sortis de l'idolâtrie, & chez les Francs encor grossiers, qui n'avaient ni sculpteurs ni peintres. Il exhorte en même tems à ne point briser ces mêmes images. Ainsi il satisfait tout le monde, & laisse au tems à consirmer

ou à abolir un culte encor douteux. Attentif à ménager les hommes & à faire servir la religion à ses intérêts, il écrit à *Charlemagne*: « Je ne peux déclarer *Irène* » & son fils hérétiques, après le concile de Nicée; » mais je les déclarerai tels s'ils ne me rendent les » biens de Sicile. »

On voit la même politique intéressée de ce pape dans une dispute encor plus délicate, & qui seule eût suffi en d'autres tems pour allumer des guerres civiles. On avait voulu savoir si le St. Esprit procède du Père & du Fils, ou du Père seulement.

On avait d'abord dans l'Orient ajouté au premier concile de Nicée qu'il procédait du Père; ensuite en Espagne, & puis en France, & en Allemagne, on ajouta qu'il procédait du Père & du Fils : c'était la croyance de presque tout l'empire de Charles. Ces mots du symbole, qui ex patre filioque procedit, étaient sacrés pour les Français; mais ces mêmes mots n'avaient jamais été adoptés à Rome. On presse, de la part de Charlemagne, le pape de se déclarer. Cette matière éclaircie avec le tems par les lumières de l'église, semblait alors trèsobscure. On citait des passages des pères, & sur-tout celui de St. Grégoire de Nice, où il est dit, qu'une personne est cause, & l'autre vient de cause, l'une sort immédiatement de la première, l'autre en sort par le moyen du fils; par lequel moyen le fils se réserve la propriété d'unique, sans exclure l'esprit saint de la rélation du père.

Ces autorités ne parurent pas alors affez claires. Adrien I. ne décida rien: il favait qu'on pouvait être chrétiens fans pénétrer dans la profondeur de tous les mystères. Il répond qu'il ne condamne point le sentiment du roi, mais ne change rien au symbole de Rome. Il appaise la dispute en ne la jugeant pas, & en laiffant à chacun ses usages. Il traite, en un mot, les

affaires spirituelles en prince; & trop de princes les ont traitées en évêques.

Dès-lors la politique profonde des papes établissait peu-à-peu leur puissance. On fait bientôt après un recueil de faux actes connus aujourd'hui sous le nom de fausses décrétales. C'est, dit-on, un Espagnol nommé Isidore Mercator, ou l'iscator, ou Peccator, qui les digère. Ce sont les évêques Allemans, dont la bonne foi fut trompée, qui les répandent & les font valoir. On prétend avoir aujourd'hui des preuves incontestables qu'elles furent composées par un Algeram abbé de Senones, évêque de Metz; elles sont en manuscrit dans la bibliothèque du Vatican, Mais qu'importe leur auteur? Dans ces fausses décrétales on suppose d'anciens canons, qui ordonnent qu'on ne tiendra jamais un feul concile provincial sans la permission du pape, & que toutes les causes ecclésiastiques ressortiront à lui. On y fait parler les fuccesseurs immédiats des apôtres; on leur suppose des écrits. Il est vrai que tout étant de ce mauvais style du huitième siècle, tout étant plein de fautes contre l'histoire & la géographie, l'artifice était groffier; mais c'était des hommes groffiers qu'on trompait. On avait forgé dès la naissance du christianisme; comme on l'a déjà dit, de faux évangiles, les vers sibyllins, les livres d'Hermas, les constitutions apostoliques; & mille autres écrits que la saine critique a réprouvés.

Ces fausses décrétales ont abusé les hommes pendant huit siècles; & ensin, quand l'erreur a été reconnue, les usages établis par elle ont subsisté dans une partie de l'église: l'antiquité leur a tenu lieu de vérité.

Dès ces tems les évêques d'Occident étaient des seigneurs temporels, & possédaient plusieurs terres en sief; mais aucun n'était souverain indépendant. Les rois de France nommaient souvent aux évêchés; plus hardis en cela & plus politiques que les empereurs des Grecs,

TELLETT.

& les rois de Lombardie, qui se contentaient d'inter-

poser leur autorité dans les élections.

Les premières églifes chrétiennes s'étaient gouvernées en républiques sur le modèle des synagogues. Ceux qui présidaient à ces assemblées, avaient pris insensiblement le titre d'évêque, d'un mot grec, dont les Grecs appellaient les gouverneurs de leurs colonies. Les anciens de ces assemblées se nommaient prêtres,

qui signifie en grec vieillard.

Charlemagne dans sa vieillesse accorda aux évêques un droit dont son propre fils devint la victime. Ils firent accroire à ce prince que dans le code rédigé sous Théodose, une loi portait que si de deux séculiers en procès, l'un prenait un évêque pour juge, l'autre était obligé de se soumettre à ce jugement sans en pouvoir appeller. Cette loi, qui jamais n'avait été exécutée, passe chez tous les critiques pour supposée. C'est la dernière du code Théodosien; elle est sans date, sans nom de confuls. Elle a excité une guerre civile fourde entre les tribunaux de la justice & les ministres du sanctuaire; mais comme en ce tems-là-tout ce qui n'était pas clergé, était en Occident d'une ignorance profonde, il faut s'étonner qu'on n'ait pas donné encor plus d'empire à ceux qui seuls étant un peu instruits, semblaient feuls mériter de juger les hommes.

Ainsi que les évêques disputaient l'autorité aux séculiers, les moines commençaient à la disputer aux évêques, qui pourtant étaient leurs maîtres par les canons. Ces moines étaient déjà trop riches pour obéir. Cette célèbre formule de Marculse était déjà bien souvent mise en usage: Moi, pour le repos de mon ame, & pour n'être pas placé après ma mort parmi les boucs, je donne à tel monastère, &c. On crut dès le premier siècle de l'église que le monde allait sinir; on se sondait sur un passage de St. Luc, qui met ces paroles dans

la bouche de JESUS-CHRIST.

« Il y aura des signes dans le soleil, dans la lune » & dans les étoiles; les nations seront consternées; » la mer & les fleuves seront un grand bruit; les hom-» mes sécheront de frayeur dans l'attente de la révo-» lution de l'univers, les puissances des cieux seront » ébranlées, & alors ils verront le fils de l'homme ve-» nant dans une nuée avec une grande puissance & une » grande majesté. Lorsque vous verrez arriver ces cho-

» fes, fachez que le royaume de Dieu est proche. Je » vous dis en vérité, en vérité, que cette génération » ne finira point sans que ces choses soient accomplies.

Plusieurs personnages pieux ayant toujours pris à la lettre cette prédiction, qui selon les commentateurs regarde Jérusalem, pensaient que l'univers allait être détruit, & attendaient le jugement dernier, où JESUS-CHRIST devait venir dans les nuées. On se sondait aussi sur l'épître de St. Paul à ceux de Thessalonique, qui dit: Nous qui sommes vivans, nous serons emportés dans l'air, au devant de JESUS. De là toutes ces suppositions de tant de prodiges apperçus dans les airs. Chaque génération croyait être celle qui devait voir la fin du monde, & cette opinion se sortifiant dans les siècles suivans, on donnait ses terres aux moines, comme si elles eussent dû être préservées dans la consiagration générale. Beaucoup de chartes de donation commencent par ces mots, Adventante mundi vespero.

Des abbés bénédictins, long-tems avant Charlemagne, étaient affez puissans pour se révolter. Un abbé de Fontenelle avait osé se mettre à la tête d'un parti contre Charles Martel, & assembler des troupes. Le héros sit trancher la tête aux religieux; exécution qui ne contribua pas peu à toutes ces révélations que tant de moines eurent depuis de la domination de Charles Martel.

Avant ce tems, on voit un abbé de St. Remi de Reims, & l'évêque de cette ville, fusciter une guerre civile contre Childebert au sixième siècle: crime qui

n'appartient qu'aux hommes puissans.

Les évêques & les abbés avaient beaucoup d'esclaves. On reproche à l'abbé Alcuin d'en avoir eu jusqu'à vingt mille. Ce nombre n'est pas incroyable: Alcuin possédait plusieurs abbayes, dont les terres pouvaient être habitées par vingt mille hommes. Ces esclaves, connus sous le nom de serss, ne pouvaient se marier, ni changer de demeure sans la permission de l'abbé. Ils étaient obligés de marcher cinquante lieues avec leurs charrettes, quand il l'ordonnait. Ils travaillaient pour lui trois jours de la semaine, & il partageait tous les fruits de la terre.

On ne pouvait à la vérité reprocher à ces bénédictins de violer par leurs richesses, leur vœu de pauvreté; car ils ne font point expressément ce vœu; ils ne s'engagent, quand ils sont reçus dans l'ordre, qu'à obéir à leur abbé. On leur donna même souvent des terres incultes, qu'ils désrichèrent de leurs mains, & qu'ils firent ensuite cultiver par des serss. Ils formèrent des bourgades, des petites villes même autour de leurs monastères. Ils étudièrent; ils furent les seuls qui conservèrent les livres en les copiant; & ensin dans ces tems barbares où les peuples étaient si misérables, c'était une grande consolation de trouver dans les cloîtres une retraite assurée contre la tyrannie.

En France & en Allemagne plus d'un évêque allait au combat avec ses serss. Charlemagne dans une lettre à Frastade une de ses semmes, lui parle d'un évêque qui a vaillamment combattu auprès de lui, dans une bataille contre les Avares, peuples descendus des Scythes, qui habitaient vers le pays qu'on nomme à présent l'Autriche. Je vois de son tems quatorze monastères qui doivent sournir des soldats. Pour peu qu'un abbé sût guerrier, rien ne l'empêchait de les conduire lui-même. Il est vrai qu'en 803 un parlement se plaignit à Charlemagne du trop grand nombre de

prêtres qu'on avait tués à la guerre. Il fut défendu alors, mais inutilement, aux ministres de l'autel d'aller aux combats.

Il n'était pas permis de se dire clerc sans l'être, de porter la tonsure sans appartenir à un évêque. De tels clercs s'appellaient Acéphales. On les punissait comme vagabonds. On ignorait cet état aujourd'hui si commun, qui n'est ni séculier ni ecclésiastique. Le titre d'abbé, qui signifie père, n'appartenait qu'aux chess des monastères.

Les abbés avaient dès-lors le bâton pastoral que portaient les évêques, & qui avait été autrefois la marque de la dignité pontificale dans Rome payenne. Telle était la puissance de ces abbés sur les moines, qu'ils condamnaient quelquesois aux peines afflictives les plus cruelles. Ils prirent le barbare usage des empereurs Grecs, de faire brûler les yeux; & il fallut qu'un concile leur défendit cet attentat, qu'ils commençaient à regarder comme un droit.



CHAPITRE VINGT-UNIEME.

Suite des rites religieux du tems de CHARLEMAGNE.

A messe était dissérente de ce qu'elle est aujourdhui, & plus encor de ce qu'elle était dans les premiers tems. Elle sut d'abord une cène, un festin nocturne; ensuite la majesté du culte augmentant avec le nombre des sidèles, cette assemblée de nuit se changea en une assemblée du matin: la messe devint à-peu-près ce qu'est la grand'messe aujourd hui. Il n'y eut jusqu'au cinquième siècle qu'une messe commune dans chaque église. Le nom de synaxe qu'elle a chez les Grecs, & qui signisie assemblée, les formules qui subsistent & qui s'adressent à cette assemblée, tout fait voir que les messes privées dûrent être long-tems inconnues. Ce facrisce, cette assemblée,

modition.

afsemblée, cette commune prière avait le nom de missa chez les Latins, parce que selon quelques-uns on renvoyait, mittebantur, les pénitens qui ne communiaient pas; & selon d'autres, parce que la communion était envoyée, missa erat, à ceux qui ne pouvaient venir à l'église.

Il femble qu'on devrait favoir la date précise des établissemens de nos rites, mais aucune n'est connue. On ne sait en quel tems commença la messe telle qu'on la dit aujourd'hui; on ignore l'origine précise du baptême par aspersion, de la confession auriculaire, de la communion avec du pain azime, & sans vin; on ne sait qui donna le premier le nom de sacrement au mariage, à la consistmation, à l'onction qu'on administre aux malades.

Quand le nombre de prêtres fut augmenté, on fut obligé de dire des messes particulières. Les hommes puissans eurent des aumôniers; Agobard évêque de Lyon s'en plaint au neuvième siècle. Denis le Petit dans son recueil des canons, & beaucoup d'autres, confirment que tous les fidèles communiaient à la messe publique. Ils apportaient de fon tems le pain & le vin que le prêtre confacrait; chacun recevait le pain dans ses mains. Ce pain était fermenté comme le pain ordinaire; il y avait très-peu d'églises où le pain sans levain fût en usage; on donnait ce pain aux enfans comme aux adultes. La communion fous le deux espèces était un usage universel sous Charlemagne; il se conferva toujours chez les Grecs, & dura chez les Latins jusqu'au douzième siècle. On voit même que dans le treizième il était encor pratiqué quelquefois. L'auteur de la relation de la victoire que remporta Charles d'Anjou fur Mainfroi en 1264, rapporte que ses chevaliers communièrent avec le pain & le vin avant la bataille. L'usage de tremper le pain dans le vin s'était établi avant Charlemagne: celui de sucer le vin avec un cha-

Essai sur les mœurs. Tom. I. L

m Jule m

+60

lumeau ou un sciphon de métal, ne s'introduisit qu'environ deux cents ans après, & fut bientôt aboli. Tous ces rites, toutes ces pratiques changèrent selon la conjoncture des tems, & selon la prudence des passeurs.

L'église latine était la seule qui priât dans une langue étrangère inconnue au peuple. Les inondations des barbares qui avaient introduit dans l'Europe leurs idiomes, en étaient cause. Les Latins étaient encor les seuls qui conférassent le baptême par la seule aspersion; indulgence très-naturelle pour des enfans nés dans les climats rigoureux du Septentrion, & convenance décente dans le climat chaud d'Italie. Les cérémonies du baptême des adultes, & de celui qu'on donnait aux enfans, n'étaient pas les mêmes. Cette dissérence était

indiquée par la nature.

La confession auriculaire s'était introduite, dit-on, dès le fixième fiècle. Les évêques exigèrent d'abord que les chanoines se confessassent à eux deux fois l'année, par les canons du concile d'Attigny en 763; & c'est la première fois qu'elle fut expressément commandée. Les abbés foumirent leurs moines à ce joug, & les féculiers peu-à-peu le portèrent. La confession publique ne fut jamais en usage dans l'Occident: car lorsque les barbares embrassèrent le christianisme, les abus & les scandales qu'elle entraînait après elle, l'avaient abolie en Orient, fous le patriarche Nectaire, à la fin du quatrième siècle; mais souvent les pécheurs publics faifaient des pénitences publiques dans les églifes d'Occident, sur-tout en Espagne, où l'invasion des Sarrazins redoublait la ferveur des chrétiens humiliés. Je ne vois aucune trace jusqu'au douzième siècle de la formule de la confession, ni des confessionaux établis dans les églises, ni de la nécessité préalable de se confesser immédiatement avant la communion.

Vous observerez que la confession auriculaire n'était point reçue aux huitième & neuvième siècles dans les pays au-delà de la Loire, dans le Languedoc, dans les Alpes. Alcuin s'en plaint dans ses lettres. Les peuples de ces contrées semblent avoir eu toujours quelques dispositions à s'en tenir aux usages de la primitive église, & à rejeter les dogmes & les coutumes que l'église plus étendue jugea convenable d'adopter.

Aux huitième & neuvième siècles il y avait trois carêmes, comme dans l'église grecque, & on se confessait d'ordinaire à ces trois tems de l'année. Les commandemens de l'église, qui ne sont bien connus qu'après le quatrième concile de Latran en 1215, imposèrent la nécessité de saire une sois l'année ce qui semblait

auparavant plus arbitraire.

Au tems de Charlemagne il y avait des confesseurs dans les armées. Charles en avait un pour lui en titre d'office; il s'appellait Valdon, & était abbé d'Augi

près de Constance.

Il était permis de se confesser à un laïque, & même à une semme en cas de nécessité. Cette permission dura très-long-tems. C'est pourquoi Joinville dit qu'il confessa en Afrique un chevalier, & qu'il lui donna l'abfolution selon le pouvoir qu'il en avait. Ce n'est pas tout-à-fait un sacrement, dit St. Thomas; mais c'est comme sacrement.

On peut regarder la confession comme le plus grand frein des crimes secrets. Les sages de l'antiquité avaient embrassé l'ombre de cette pratique salutaire. On s'était confessé dans les expiations chez les Egyptiens; & chez les Grecs, & dans presque toutes les célébrations de leurs mystères. Marc-Aurèle en s'associant aux mystères de Cérès Eleusine, se confessa à l'hiérophante.

Cet usage si saintement établi chez les chrétiens, sut malheureusement depuis l'occasion de quelques sunesses abus. La faiblesse du sex rendit quelquesois les semmes plus dépendantes de leurs confesserent les reines époux. Presque tous ceux qui confesserent les reines fe servirent de cet empire secret & sacré pour entrer dans les affaires d'état. Lorsqu'un religieux domina fur la conscience d'un souverain, tous ses confrères s'en prévalurent, & plusieurs employèrent le crédit du confesseur pour se venger de leurs ennemis. Enfin, il arriva que dans les divisions entre les empereurs & les papes, dans les factions des villes, les prêtres ne donnaient pas l'absolution à ceux qui n'étaient pas de leur parti. C'est ce qu'on a vu en France du tems du roi Henri I V. Presque tous les confesseurs refusaient d'absoudre les sujets qui reconnaissaient leur roi. La facilité de féduire les jeunes personnes, & de les porter au crime dans le tribunal même de la pénitence, fut encor un écueil très-dangereux. Telle est la déplorable condition des hommes, que les remèdes les plus divins ont été tournés en poison.

La religion chrétienne ne s'était point encor étendue au Nord plus loin que les conquêtes de Charlemagne. La Scandinavie, le Dannemarck, qu'on appellait le pays des Normans, avaient un culte que nous appellons ridiculement idolátrie. La religion des idolâtres ferait celle qui attribuerait la puissance divine à des figures, à des images; ce n'était pas celle des Scandinaves; ils n'avaient ni peintres, ni sculpteurs. Ils adoraient Odin, & ils se figuraient qu'après leur mort le bonheur de l'homme confistait à boire dans la salle d'Odin de la bierre dans le crâne de ses ennemis. On a encor de leurs anciennes chansons traduites, qui expriment cette idée. Il y avait long-tems que les peuples du Nord croyaient une autre vie. Les druides avaient enseigné aux Celtes qu'ils renaîtraient pour combattre, & les prêtres de la Scandinavie persuadaient aux hommes qu'ils boiraient de la bierre après leur mort.

La Pologne n'était ni moins barbare, ni moins grossière. Les Moscovites, aussi fauvages que le reste de la grande Tartarie, en savaient à peine assez pour être payens; mais tous ces peuples vivaient en paix dans leur ignorance : heureux d'être inconnus à Charlemagne, qui vendait si cher la connaissance du christianisme!

Les Anglais commencaient à recevoir la religion chrétienne. Elle y avait été apportée un peu auparavant par Constance Clore, protecteur secret de cette religion alors perfécutée. Elle n'y domina point ; l'ancien culte du pays eut encor long-tems le dessus. Quelques missionnaires des Gaules cultivèrent grossiérement un petit nombre de ces infulaires. Le fameux Pélage, trop zélé défenseur de la nature humaine, était né en Angleterre; mais il n'y fut point élevé, & il faut le compter parmi les Romains.

L'Irlande, qu'on appellait Ecoffe, & l'Ecoffe connue alors sous le nom d'Albanie ou du pays des Pictes, avait recu aussi quelques semences du christianisme. étouffées toujours par l'ancien culte, qui dominait. Le moine Colomban, né en Irlande, était du fixième siècle; mais il paraît par sa retraite en France, & par les monastères qu'il fonda en Bourgogne, qu'il y avait peu à faire & beaucoup à craindre pour ceux qui cherchaient en Irlande & en Angleterre de ces établissemens riches & tranquilles, qu'on trouvait ailleurs

à l'abri de la religion.

Après une extinction presque totale du christianisme dans l'Angleterre, l'Ecosse & l'Irlande, la tendresse conjugale l'y fit renaître. Ethelbert, un des rois barbares Anglo-Saxons de l'eptarchie d'Angleterre, qui avait son petit royaume dans la province de Kent, où est Cantorbery, voulut s'allier avec un roi de France. Il épousa la fille de Childebert roi de Paris. Cette princesse chrétienne, qui passa la mer avec un évêque de Soissons, disposa son mari à recevoir le baptême, comme Clotilde avait soumis Clovis. Le pape Grégoire le Grand envoya Augustin, que les Anglais nomment Austin, avec d'autres moines Romains en 598. Ils firent peu de conversions; car il faut au moins entendre la langue du pays, pour en changer la religion; mais, favorisés par la reine, ils bâtirent un monastère.

Ce fut proprement la reine qui convertit le petit royaume de Cantorberi. Ses sujets barbares, qui n'avaient point d'opinions, fuivirent aisément l'exemple de leurs fouverains. Cet Augustin n'eut pas de peine à se faire déclarer primat par Grégoire le Grand. Il eût voulu même l'être des Gaules; mais Grégoire lui écrivit qu'il ne pouvait lui donner de jurisdiction que sur l'Angleterre. Il fut donc premier archevêque de Cantorberi, premier primat de l'Angleterre. Il donna à l'un de ses moines le titre d'évêque de Londres, à l'autre celui de Rochester. On ne peut mieux comporer ces évêques, qu'à ceux d'Antioche & de Babylone, qu'on appelle évêques in partibus infidelium. Mais avec le tems, la hiérarchie d'Angleterre se forma. Les monastères sur-tout étaient très-riches au huitième & au neuvième siècle. Ils mettaient au catalogue des saints tous les grands seigneurs qui leur avaient donné des terres; d'où vient que l'on trouve parmi leurs saints de ce temslà, fept rois, fept reines, huit princes, feize princesses. Leurs chroniques disent que dix rois & onze reines finirent leurs jours dans des cloîtres. Il est croyable que ces dix rois & onze reines se firent seulement revêtir à leur mort d'habits religieux, & peut-être porter, à leurs dernières maladies, dans des couvens: mais non pas qu'en effet ils aient en fanté renoncé aux affaires publiques, pour vivre en cénobites.

CECCECCECCEC

CHAPITRE VINGT-DEUXIEME.

Suite des usages du tems de CHARLEMAGNE. De la justice, des loix. Coutumes singulières. Epreuves.

ES comtes nommés par le roi rendaient fommairement la justice. Ils avaient leurs districts assignés. Ils devaient être instruits des loix, qui n'étaient, ni si difficiles, ni si nombreuses que les nôtres. La procédure était simple: chacun plaidait sa cause en France & en Allemagne. Rome seule, & ce qui en dépendait, avait encor retenu beaucoup de loix & de formalités de l'empire Romain. Les loix lombardes avaient lieu dans le reste de l'Italie citérieure.

Chaque comte avait sous lui un lieutenant, nommé viguier, sept affesseurs, scabini, & un greffier, notarius. Les comtes publiaient dans leur jurisdiction l'ordre des marches pour la guerre, enrôlaient les soldats sous des centeniers, les menaient aux rendezvous, & laissaient alors leurs lieutenans faire les sonctions

de juge.

Les rois envoyaient des commissaires avec lettres expresses, missi dominici, qui examinaient la conduite des comtes. Ni ces commissaires, ni ces comtes ne condamnaient presque jamais à la mort, ni à aucun supplice; car si on en excepte la Saxe, où Charlemagne sit des loix de sang, presque tous les délits se rachetaient dans le reste de son empire. Le seul crime de rebellion était puni de mort, & les rois s'en réservaient le jugement. La loi salique, celle des Lombards, celle des ripuaires, avaient évalué à prix d'argent la plupart des autres attentats, ainsi que nous l'avons vu.

Leur jurisprudence, qui paraît humaine, était peutêtre en esset plus cruelle que la nôtre. Elle laissait la liberté de mal-faire à quiconque pouvait la payer. La plus douce loi est celle qui mettant le frein le plus terrible à l'iniquité, prévient ainsi le plus de crimes; mais on ne connaissait pas encor la question, la torture, usage dangereux qui, comme on sait, ne sert que trop souvent à perdre l'innocent, & à sauver le coupable.

Les loix saliques furent remises en vigueur par Charlemagne. Parmi ces loix saliques, il s'en trouve une qui marque bien expressément dans quel mépris étaient tombés les Romains chez les peuples barbares. Le Franc qui avait tué un citoyen Romain, ne payait que mille cinquante deniers; & le Romain payait pour le sang d'un Franc deux mille cinq cents deniers.

Dans les causes criminelles indécises, on se purgeait par serment. Il fallait non-seulement que la partie accusée jurât, mais elle était obligée de produire un certain nombre de témoins qui juraient avec elle. Quand les deux parties opposaient serment à serment, on permettait quelquesois le combat, tantôt à fer émoulu, tantôt à outrance.

(1) Ces combats étaient appellés, le jugement de Dieu; c'est aussi le nom qu'on donnait à une des plus déplorables folies de ce gouvernement barbare. Les accusés étaient soumis à l'épreuve de l'eau froide, de l'eau bouillante ou du fer ardent. Le célèbre Etienne Baluze a rassemblé toutes les anciennes cérémonies de ces épreuves. Elles commençaient par la messe; on y communiait l'accusé. On bénissait l'eau froide, on l'exorcisait. Ensuite l'accusé était jeté, garotté, dans l'eau. S'il tombait au fond, il était réputé innocent. S'il surnageait, il était jugé coupable. M. de Fleuri dans son histoire ecclésiastique dit que c'était une manière sure de ne trouver personne criminel. J'ose croire que c'était une manière de faire périr beaucoup d'innocens. Il y a bien des gens qui ont la poitrine assez large & les pou-

(1) Voyez le chapitre des duels.

mons affez légers pour ne point enfoncer, lorsqu'une grosse corde qui les lie par plusieurs tours, fait avec leur corps un volume moins pesant qu'une pareille quantité d'eau. Cette malheureuse coutume, proscrite depuis dans les grandes villes, s'est conservée jusqu'à nos jours dans beaucoup de provinces. On y a trèsfouvent assujetti, même par sentence du juge, ceux qu'on faisait passer pour sorciers; car rien ne dure si longtems que la superstition: & il en a coûté la vie à plus d'un malheureux.

Le jugement de Dieu par l'eau chaude s'exécutait en faisant plonger le bras nud de l'accusé dans une cuve d'eau bouillante. Il fallait prendre au sond de la cuve un anneau béni. Le juge, en présence des prêtres & du peuple, enfermait dans un sac le bras du patient, scellait le sac de son cachet; & si trois jours après il ne paraissait sur le bras aucune marque de brûlure, l'innocenee était reconnue.

Tous les historiens rapportent l'exemple de la reine Teutberge, bru de l'empereur Lothaire, petit-fils de Charlemagne, accusée d'avoir commis un inceste avec son frère, moine & sous-diacre. Elle nomma un champion qui se soumit pour elle à l'épreuve de l'eau bouillante, en présence d'une cour nombreuse. Il prit l'anneau béni sans se brûler. Il est certain qu'on a des secrets pour soutenir l'action du seu sans péril pendant quelques secondes. J'en ai vu des exemples. Ces secrets étaient alors d'autant plus communs qu'ils étaient plus nécessaires. Mais il n'en est point pour nous rendre absolument impassibles. Il y a grande apparence que dans ces étranges jugemens on faisait subir l'épreuve d'une manière plus ou moins rigoureuse selon qu'on voulait condamner ou absoudre.

Cette épreuve de l'eau bouillante était destinée parti-Essai, &c. Tom. I. culiérement à la conviction de l'adultère. Ces coutumes font plus anciennes, & se sont étendues plus loin qu'on ne pense.

Les favans n'ignorent pas qu'en Sicile, dans le temple des dieux Paliques, on écrivait son serment qu'on jetait dans un bassin d'eau, & que si le serment surnageait, l'accusé était absous. Le temple de Trezène était fameux par de pareilles épreuves. On trouve encore au bout de l'orient dans le Malabar & dans le Japon des usages semblables, fondés sur la simplicité des premiers tems, & sur la superstition commune à toutes les nations. Ces épreuves étaient autrefois si autorisées en Phénicie, qu'on voit dans le pentateuque, que lorsque les Juiss errèrent dans le désert, ils faisaient boire d'une eau mêlée avec de la cendre à leurs femmes soupçonnées d'adultère. Les coupables ne manquaient pas, fans doute, d'en crever, mais les femmes fidelles à leurs maris buvaient impunément. Il est dit dans l'évangile de St. Jacques que le grand - prêtre ayant fait boire de cette eau à Marie & à Joseph, les deux époux se reconcilièrent.

A l'égard des loix civiles, voici ce qui me paraît de plus remarquable. Un homme qui n'avait point d'enfans, pouvait en adopter. Les époux pouvaient se répudier en justice; & après le divorce il leur était permis de passer à d'autres noces. Nous avons dans Marculfe le détail de ces loix.

Mais ce qui paraîtra peut-être plus étonnant, & ce qui n'en est pas moins vrai, c'est qu'au livre deuxième de ces formules de Marculse, on trouve que rien n'étair plus permis, ni plus commun que de déroger à cette sameuse loi salique, par laquelle les silles n'héritaient pas. On amenait sa fille devant le comte ou le

The state of the s

commissaire, & on disait: « Ma chere fille, un usage » ancien & impie ôte parmi nous toute p rion pa» ternelle aux filles; mais ayant considéré cette im» piéré, j'ai vu que, comme vous m'avez été donnés » tous de Dieu également, je dois vous aimer de même; » ainsi, ma chère fille, je veux que vous héritiez » par portion égale avec vos frères dans toutes mes » terres, &c.»

On ne connaissait point chez les Francs, qui vivaient suivant la loi salique & ripuaire, cette distinction de nobles & de roturiers, de nobles de nom & d'armes, & de nobles ab avo, ou gens vivant noblement. Il n'y avait que deux ordres de citoyens, les libres & les sers, à-peu-près comme aujourd'hui dans les empires mahométans & à la Chine. Le terme nobilis n'est employé qu'une seule sois dans les capitulaires au livre cinquième, pour signifier les officiers, les comtes, les centeniers.

Toutes les villes d'Italie & de France étaient gouvernées felon leur droit municipal. Les tributs qu'elles payaient au souverain, consistaient en foderum, paratum, mansionaticum, sourrages, vivres, meubles de séjour. Les empereurs & les rois entretinrent longtems leurs cours avec leurs domaines, & ces droits payés en nature quand ils voyageaient. Il nous reste un capitulaire de Charlemagne concernant ses métairies. Il entre dans le plus grand détail. Il ordonne qu'on lui rende un compte exact de ses troupeaux. Un des grands biens de la campagne consistait en abeilles. Enfin les plus grandes choses, & les plus petites de ce tems-là nous sont voir des loix, des mœurs & des usages dont à peine il reste des traces.

1/2

CHAPITRE VINGT-TROISIEME.

Louis le Faible ou le Débonnaire, déposé par ses enfans & par des prélats.

l'HISTOIRE des grands événemens de ce monde n'est guère que l'histoire des crimes. Il n'est point de siècle que l'ambirion des séculiers & des ecclésiastiques n'ait rempli d'horreurs.

A peine Charlemagne est-il au tombeau, qu'une

guerre civile désole sa famille & l'empire.

Les archevêques de Milan & de Crémone allument les premiers feux. Leur prétexte est que Bernard, roi d'Italie, est le chef de la maison Carlovingienne, le fils de l'ainé de Charlemagne. On voit affez la véritable raison dans cette fureur de remuer, & dans cette frénésie d'ambition, qui s'autorise toujours des loix même faites pour la réprimer. Un évêque d'Orléans entre dans leurs intrigues, l'oncle & le neveu lèvent des armées. On est prêt d'en venir aux mains à Châlonfur-Saone; mais le parti de l'empereur gagne par argent & par promesses la moitié de l'armée d'Italie. On négocie, c'est-à-dire, on veut tromper. Le roi est assez imprudent pour venir dans le camp de son oncle. Louis, qu'on a nommé le Débonnaire, parce qu'il était faible, & qui fut cruel par faiblesse, fait crever les yeux à son neveu, qui lui demandait grace à genoux. Le malheureux roi meurt dans les tourmens du corps & de l'esprit, trois jours après cette exécution cruelle. Il fut enterré à Milan; & on grava sur son tombeau: Ci gist Bernard de sainte mémoire. Il semble que le nom de saint en ce tems-là ne fut qu'un titre honorifique. Alors Louis fait tondre & enfermer dans un monassère trois de ses frères, dans la crainte qu'un jour le sang de Charlemagne, trop respecté en eux, ne suscitat des

mode the

guerres. Ce ne fut pas tout. L'empereur fait arrêter tous les partifans de Bernard, que ce roi avait nommés fous l'espoir de sa grace. Ils éprouvent le même supplice que le roi. Les ecclésiastiques sont exceptés de la sentence. On les épargne, eux qui étaient les auteurs de la guerre. La déposition ou l'exil sont leur seul châtiment. Louis ménageait l'église; & l'église lui sit bientôt sentir qu'il eût dû être moins cruel & plus ferme.

Dès l'an 817 Louis avait suivi le mauvais exemple de son père, en donnant des royaumes à ses ensans; & n'ayant ni le courage d'esprit de son père, ni l'autorité que ce courage donne, il s'exposait à l'ingratitude. Oncle barbare & srère trop dur, il su un père trop

facile.

Ayant affocié à l'empire son fils ainé Lothaire, donné l'Aquitaine au second nommé Pepin, la Bavière à Louis son troissème fils, il lui restait un jeune ensant d'une nouvelle semme. C'est ce Charles le Chauve, qui sut depuis empereur. Il voulut après le partage, ne pas laisser sans états cet ensant d'une semme qu'il aimait.

Une des fources du malheur de Louis le Faible, & de tant de défastres plus grands qui depuis ont affligé l'Europe, fut cet abus qui commençait à naître, d'accorder de la puissance dans le monde à ceux qui ont renoncé

au monde.

Vala, abbé de Corbie, son parent par bâtardise, commença cette scène mémorable. C'était un homme furieux par zèle ou par esprit de faction, ou par tous les deux ensemble, & l'un de ces chess de parti qu'on a vu si souvent faire le mal en prêchant la vertu, & troubler tout par l'esprit de la règle.

Dans un parlement, tenu en 829 à Aix-la-Chapelle, parlement où étaient entrés les abbés, parce qu'ils étaient feigneurs de grandes terres, ce Vala reproche publiquement à l'empereur tous les désordres de l'état:

m Sil Gran

a c'est vous, lui dit-il, qui en êtes coupable. » Il parle ensuite en particulier à chaque membre du parlement avec plus de sédition. Il ose accuser l'impératrice Judith d'adultère. Il veut prévenir & empêcher les dons que l'empereur veut faire à ce fils qu'il a eu de l'impératrice. Il déshonore & trouble la famille royale, & par conséquent l'état, sous prétexte du bien de l'état même.

Enfin l'empereur irrité renvoie Vala dans son monastère, dont il n'eût jamais dû fortir. Il se résout, pour satisfaire sa femme, à donner à son fils une petite partie de l'Allemagne vers le Rhin, le pays des Suisses

& la Franche-Comté.

Si dans l'Europe les loix avaient été fondées sur la puissance paternelle, si les esprits eussent été pénétrés de la nécessité du respect filial comme du premier de tous les devoirs, ainsi que je l'ai remarqué de la Chine; les trois enfans de l'empereur, qui avaient reçu de lui des couronnes, ne se feraient point révoltés contre leur père qui donnait un héritage à un enfant du second lit.

D'abord ils se plaignirent : aussi-tôt l'abbé de Corbie se joint à l'abbé de Saint-Denis, plus factieux encor, & qui ayant les abbayes de St. Médard de Soissons & de St. Germain-des-Prés, pouvait lever des troupes, & en leva ensuite. Les évêques de Vienne, de Lyon, d'Amiens, unis à ces moines, poussent les princes à la guerre civile, en déclarant rebelles à Dieu, & à l'église, ceux qui ne seront pas de leur parti. En vain le Débonnaire, au lieu d'affembler des armées, convoque quatre conciles, dans lesquels on fait de bonnes & d'inutiles loix. Ses trois fils prennent les armes. C'est, je crois, la première fois qu'on a vu trois enfans soulevés ensemble contre leur père. L'empereur arme à la fin. On voit deux camps remplis d'évêques, d'abbés & de moines. Mais du côté des princes est le pape Grégoire IV. dont le nom donne un grand poids à leur parti.

77

C'était déjà l'intérêt des papes d'abaisser les empereurs. Déjà un Etienne, prédécesseur de Grégoire, s'était installé dans la chaire pontificale sans l'agrément de Louis le Débonnaire. Brouiller le père avec les ensans, semblait le moyen de s'agrandir sur leurs ruines. Le pape Grégoire vient donc en France, & menace l'empereur de l'excommunier. Cette cérémonie d'excommunication n'emportait pas encor l'idée qu'on voulut lui attacher depuis. On n'osait pas prétendre qu'un excommunié dût être privé de ses biens par la seule excommunication. Mais on croyait rendre un homme exécrable, & rompre par ce glaive tous les liens qui peuvent attacher les hommes à lui.

Les évêques du parti de l'empereur se servent de leur droit, & font dire courageusement au pape : SI EXCOMMUNICATURUS VENIET, EXCOMMUNICATUS ABIBIT : S'il vient pour excommunier, il retournera excommunié lui-même. Ils lui écrivent avec fermeté, en le traitant à la vérité de pape, mais en même tems de frère. Grégoire, plus fier encor, leur mande : « Le » terme de frère sent trop l'égalité, tenez-vous-en à » celui de pape; reconnaissez ma supériorité : sachez » que l'autorité de ma chaire est au dessus de celle » du trône de Louis. » Enfin il élude dans cette lettre le ferment qu'il a fait à l'empereur.

La guerre tourne en négociation. Le pontife se rend arbitre. Il va trouver l'empereur dans son camp. Il y a le même avantage que Louis avait eu autresois sur Bernard. Il séduit ses troupes, ou il souffre qu'elles soient séduites. Il trompe Louis, ou il est trompé lui-même par les rebelles au nom desquels il porte la parole. A peine le pape est-il sorti du camp, que la nuit même la moitié des troupes impériales passe du côté de Lothaire son sils. Cette désertion arriva près de Bâle, sur les confins de l'Alsace; & la plaine où le pape avait négocié, s'appelle encor le champ du mensonge. Nom qui pour-

raît être commun à plusieurs lieux où l'on a négocié. Alors le monarque malheureux se rend prisonnier à ses fils rebelles, avec sa femme Judith; objet de leur haine. Il leur livre son fils Charles, âgé de dix ans, prétexte innocent de la guerre. Dans des tems plus barbares, comme fous Clovis & ses enfans, ou dans des pays tels que Constantinople, je ne serais point surpris qu'on eût fait périr Judith & son fils, & même l'empereur. Les vainqueurs se contentèrent de faire raser l'impératrice, de la mettre en prison en Lombardie, de renfermer le jeune Charles dans le couvent de Prum, au milieu de la forêt des Ardennes, & de détrôner leur père. Il me femble, qu en lisant le désastre de ce père trop bon, on reffent au moins une satisfaction secrete, quand on voit que ses fils ne furent guère moins ingrats envers cet abbé vala, le premier auteur de ces troubles, & envers le pape qui les avait si bien soutents. Le pontife retourna à Rome, méprisé des vainqueurs, & Vala se renferma dans un monastère en Italie.

Lothaire, d'autant plus coupable qu'il était affocié à l'empire, traîne son père prisonnier à Compiègne. Il y avait alors un abus funeste introduit dans l'église, qui désendait de porter les armes, d'exercer les sonctions civiles pendant le tems de la pénitence publique. Ces pénitences étaient rares, & ne tombaient guère que sur quelques malheureux de la lie du peuple. On résolut de faire subir à l'empereur ce supplice infamant, sous le voile d'une humiliation chrétienne & volontaire, & de lui imposer une pénitence perpétuelle, qui le dégraderait pour toujours.

Louis est intimidé: il a la lâcheté de condescendre à cette proposition, qu'on a la hardiesse de lui faire. Un archevêque de Reims, nommé Ebbon, tiré de la condition servile malgré les loix, élevé à cette dignité par Louis même, dépose ainsi son souverain & son bienfaiteur. On fait comparaître le souverain, entourré de

rente

trente évêques, de chanoines, de moines, dans l'églife de Notre-Dame de Soissons. Son fils Lothaire présent, y jouit de l'humiliation de son père. On fait étendre un cilice devant l'autel. L'archevêque ordonne à l'empereur d'ôter son baudrier, son épée, son habit, & de se prosterner sur ce cilice. Louis, le visage contre terre, demande lui-même la pénitence publique, qu'il ne méritait que trop en s'y foumettant. L'archevêque le force de lire à haute voix un écrit, dans lequel il s'accuse de sacrilége & d'homicide. Le malheureux lit posément la liste de ses crimes, parmi lesquels il est spécifié qu'il avait fait marcher ses troupes en carême, & indiqué un parlement un jeudi saint. On dresse un procès-verbal de toute cette action: monument encor subsistant d'insolence & de baffeffe. Dans ce procès-verbal on ne daigne pas seulement nommer Louis du nom d'empereur : il y est appellé DOMINUS LUDOVICUS, noble homme, vénérable homme.

On tâche toujours d'appuyer par des exemples les entreprises extraordinaires. Cette pénitence de Louis fut autorifée par le fouvenir d'un certain roi Visigoth nommé Vamba, qui régnait en Espagne en 681. C'est le même qui avait été oint à son couronnement. Il devint imbécille & foumis à la pénitence publique dans un concile de Tolède. Il s'était mis dans un cloître. Son successeur Hervique avait reconnu qu'il tenait sa couronne des évêques. Ce fait était cité; comme si un exemple pouvait justifier un attentat. On alléguait encor la pénitence de l'empereur Théodose; mais elle fut bien différente. Il avait fait massacrer quinze mille citoyens à Thessalonique, non pas dans un mouvement de colère, comme on le dit tous les jours très-faussement dans de vains panégyriques, mais après une longue délibération. Ce crime réfléchi, pouvait attirer sur lui la vengeance des peuples, qui ne l'avaient pas élu pour en être égorgés. St. Ambroise fit une très-belle action en lui refusant Essai sur les mœurs. Tom. I.

THE THE

178

l'entrée de l'église, & Théodose en fit une très-sage d'appaiser un peu la haine de l'empire, en s'abstenant d'entrer dans l'église pendant huit mois ; saible & misérable satisfaction pour le forfait le plus horrible, dont jamais un souverain se soit souillé.

Louis fut enfermé un an dans une cellule du couvent de St. Médard de Soissons, vêtu du fac de pénitent, sans domestiques, sans consolation, mort pour le reste du monde. S'il n'avait eu qu'un fils, il était perdu pour toujours; mais ses trois ensans disputant ses dépouilles, leur désunion rendit au père sa liberté & sa couronne.

Transféré à St. Denis, deux de ses sils, Louis & Pepin, vinrent le rétablir, & remettre entre ses bras sa semme & son sils Charles. L'assemblée de Soissons est anathématisée par une autre à Thionville; mais il n'en coûta à l'archevêque de Reims que la perte de son siége; encor sut-il jugé & déposé dans la sacrissie: l'empereur l'avait été en public aux pieds de l'autel. Quelques évêques furent aussi déposés. L'empereur ne put ou n'osa les punir davantage.

Bientôt après un de ces mêmes enfans qui l'avaient rétabli, Louis de Bavière, se révolte encor. Le malheureux père mourut de chagrin dans une tente auprès de Mayence, en disant: Je pardonne à Louis, mais qu'il sache qu'il m'à donné la mort.

Il confirma, dit-on, solemnellement par son testament la donation de Fepin & de Charlemagne à l'église

de Rome.

Les mêmes doutes s'élèvent fur cette confirmation, que sur les dons qu'elle ratifie. Il est difficile de croire que *Charlemagne* & son fils aient donné aux papes Venise, la Sicile, la Sardaigne, & la Corse, pays sur lesquels ils n'avaient tout au plus que la prétention disputée du domaine suprême. Et dans quel tems *Louis*

TOMOT

eût-il donné la Sicile qui appartenait aux empereurs Grecs, & qui était infestée par les descentes continuelles des Arabes ?

المتعادة والمتعادة والمتعا

CHAPITRE VINGT-QUATRIEME.

Etat de l'Europe après la mort de LOUIS le Débonnaire ou le Faible. L'Allemagne pour toujours séparée de l'empire Franc ou Français.

A PRÈS la mort du fils de Charlemagne, son empire éprouva ce qui était arrivé à celui d'Alexandre, & que nous verrons bientôt être la desfinée de celui des califes. Fondé avec précipitation, il s'écroula de même : les guerres intestines le divisèrent.

Il n'est pas surprenant que des princes qui avaient détrôné leur père, se soient voulu exterminer l'un l'autre. C'était à qui dépouillerait son frère. Lothaire empereur, voulait tout. Charles le Chauve, roi de France, & Louis, roi de Bavière, s'unissent contre lui. Un fils de Pepin, ce roi d'Aquitaine fils du Débonnaire, & devenu roi après la mort de son père. se joint à Lothaire. Ils désolent l'Empire ; ils l'épuifent de foldats. Enfin, deux rois contre deux rois. dont trois sont frères, & dont l'autre est leur neveu, se livrent une bataille à Fontenai dans l'Auxerrois, dont l'horreur est digne des guerres civiles. Plusieurs auteurs affurent qu'il y périt cent mille hommes. Il est vrai que ces auteurs ne font pas contemporains, & que du moins il est permis de douter que tant de sang ait été répandu. L'empereur Lothaire fut vaincu. Cette bataille, comme tant d'autres, ne décida de rien. Il faut observer seulement que les évêques qui avaient combattu dans l'armée de Charles & de Louis, firent jeuner leurs troupes &

prier Dieu pour les morts, & qu'il eût été plus chrétien de ne les point tuer que de prier pour eux. Lothaire donna alors au monde l'exemple d'une politique toute

contraire à celle de Charlemagne.

Le vainqueur des Saxons les avait affujettis au christianisme comme à un frein nécessaire. Quelques révoltes, & de fréquens retours à leur culte, avaient marqué leur horreur pour une religion qu'ils regardaient comme leur châtiment Lothaire, pour se les attacher, leur donne une liberté entière de conscience. La moitié du pays redevint idolâtre, mais fidelle à fon Roi. Cette conduite & celle de Charlemagne son grand-père, firent voir aux hommes combien diversement les princes plient la religion à leurs intérêts. Ces intérêts font toujours la destinée de la terre. Un Franc, un Salien avait fondé le royaume de France; un fils du maire ou majordôme Pepin, avait fondé l'empire Franc. Trois frères le divisent à jamais. Ces trois enfans dénaturés, Lothaire, Louis de Bavière & Charles le Chauve, après avoir versé tant de sang à Fontenai, démembrent enfin l'empire de Charlemagne par la fameuse paix de Verdun. Charles II. surnommé le Chauve, eut la France; Lothaire l'Italie, la Provence, le Dauphiné, le Languedoc, la Suisse, la Lorraine, l'Alsace, la Flandre; Louis de Bavière ou le Germanique eut l'Allemagne.

C'est à cette époque que les savans dans l'histoire, commencent à donner le nom de Français aux Francs; c'est alors que l'Allemagne à ses loix particulières; c'est l'origine de son droit public, & en même tems l'origine de la haine entre les Français & les Allemans. Chacun des trois frères sut troublé dans son partage, par des querelles ecclésiassiques, autant que par les divisions qui arrivent toujours entre des ennemis qui ont fait la

paix malgré eux.

C'est au milieu de ces discordes que Charles le Chauve, premier roi de la seule France, & Louis le Germanique

TO THE THE

premier roi de la seule Allemagne, assemblèrent un concile à Aix-la-Chapelle contre Lothaire; & ce Lothaire est le premier empereur Franc privé de l'Allemagne & de la France.

Les prélats d'un commun accord, déclarèrent Lothaire déchu de son droit à la couronne, & ses sujets
déliés du serment de sidélité: Promettez-vous de mieux
gouverner que lui? disent-ils aux deux frères Charles
& Louis: Nous le promettons, répondirent les deux rois:
Et nous, dit l'évêque qui présidait, nous vous permettons
par l'autorité divine, & nous vous commandons de régner
à sa place. Ce commandement ridicule n'eut alors aucune suite.

En voyant les évêques donner ainsi les couronnes, on se tromperait si on croyait qu'ils sussent alors tels que des électeurs de l'Empire. Ils étaient puissans à la vérité, mais aucun n'était souverain. L'autorité de leur caractère & le respect des peuples étaient des instrumens dont les rois se servaient à leur gré. Il y avait dans ces ecclé-sassiques bien plus de faiblesse que de grandeur, à décider ainsi du droit des rois suivant les ordres du plus fort.

On ne doit pas être surpris, que quelques années après, un archevêque de Sens, avec vingt autres évêques, ait osé, dans des conjectures pareilles, déposer Charles le Chauve, roi de France. Cet attentat sut commis pour plaire à Louis de Bavière. Ces monarques, aussi méchans rois que frères dénaturés, ne pouvant se faire périr l'un l'autre, se faisaient anathématiser tourà-tour. Mais ce qui surprend, c'est l'aveu que fait Charles le Chauve dans un écrit qu'il daigna publier contre l'archevêque de Sens: Au moins cet archevêque ne devait pas me déposer avant que j'eusse comparu devant les évêques qui m'avaient sacré roi; il fallait qu'auparavant j'eusse suit jugement; ayant toujours été prêt à me soumettre à leurs corrections paternelles & à leur châti-

ment. La race de Charlemagne, réduite à parler ainsi, marchait visiblement à sa ruine.

Je reviens à Lothaire, qui avait toujours un grand parti en Germanie, & qui était maître paisible en Italie. Il passe les Alpes, fait couronner son fils Louis, qui vient juger dans Rome le pape Sergius II. Le pontife comparaît, répond juridiquement aux accusations d'un évêque de Metz, se justifie, & prête ensuite serment de fidélité à ce même Lothaire déposé par ses évêques. Lothaire même fit cette célèbre & inutile ordonnance, que, pour éviter les séditions trop fréquentes, le pape ne sera plus élu rar le peuple, & que l'on avertira l'empereur de la vacance du Saint Siége.

On s'étonne de voir l'empereur tantôt si humble, & tantôt si fier; mais il avait une armée auprès de Rome quand le pape lui jura obéissance, & n'en avait point à Aix-la-Chapelle quand les évêques le détrônèrent.

Leur sentence ne sut qu'un scandale de plus ajouté aux désolations de l'Europe. Les provinces depuis les Alpes au Rhin ne savaient plus à qui elles devaient obéir. Les villes changeaient chaque jour de tyrans, les campagnes étaient ravagées tour-à-tour par différens partis. On n'entendait parler que de combats; & dans ces combats il y avait toujours des moines, des abbés, des évêques qui périssaient les armes à la main. Hugues un des sils de Charlemagne, forcé jadis à être moine, devenu depuis abbé de St. Quentin, sut tué devant Toulouse avec l'abbé de Ferrière: deux évêques y furent saits prisonniers.

Cet incendie s'arrêta un moment, pour recommencer avec fureur. Les trois frères, Lothaire, Charles & Louis, firent de nouveaux partages, qui ne furent que de nouveaux fujets de divisions & de guerre.

L'empereur Lothaire, après avoir bouleversé l'Europe sans succès & sans gloire, se sentant affaibli, vint se faire moine dans l'abbaye de Prum. Il ne vecut dans

le froc que six jours, & mourut imbécille après avoir

régné en tyran.

A la mort de ce troisième empereur d'Occident, il s'éleva de nouveaux royaumes en Europe, comme des monceaux de terre après les secousses d'un grand tremblement.

Un autre Lothaire, fils de cet empereur, donna le nom de Lotharinge à une affez grande étendue de pays, nommé depuis par contradiction Lorraine, entre le Rhin, l'Escaut, la Meuse & la Mer. Le Brabant fut appellé la Basse-Lorraine; le reste sur connu sous le nom de la Haute. Aujourd'hui de cette Haute-Lorraine il ne reste qu'une petite province de ce nom, engloutie depuis peu dans le royaume de France.

Un fecond fils de l'empereur Lothaire, nommé Charles, eut la Savoie, le Dauphiné, une partie du Lyonnois, de la Provence & du Languedoc. Cet état composa le royaume d'Arles, du nom de la capitale, ville autrefois opulente & embellie par les Romains, mais alors, petite, pauvre, ainsi que toutes les villes en-

decà des Alpes.

Un barbare, qu'on nomme Salomon, se fit bientôt après roi de la Bretagne, dont une partie était encor payenne; mais tous ces royaumes tombèrent presque

aussi promptement qu'ils furent élevés.

Le fantôme d'empire Romain subsistait. Louis, second fils de Lothaire, qui avait eu en partage une partie de l'Italie, sut proclamé empereur par l'évêque de Rome Sergius II. en 855. Il ne résidait point à Rome; il ne possédait pas la neuvième partie de l'empire de Charlemagne, & n'avait en Italie qu'une autorité contestée par les papes & par les ducs de Bénevent, qui possédaient alors un état considérable.

Après sa mort, arrivée en 875, si la loi salique avait été en vigueur dans la maison de *Charlemagne*, c'était à l'ainé de la maison qu'appe tenait l'empire. Louis de Ger-

M 4

manie ainé de la maison de Charlemagne, devait succéder à son neveu mort sans ensans; mais des troupes & de l'argent firent les droits de Charles le Chauve. Il ferma les passages des Alpes à son frère, & se hâta d'aller à Rome avec quelques troupes. Reginus, les annales de Metz & de Fulde, assurent qu'il acheta l'empire du pape Jean VIII. Le pape non-seulement se sit payer, mais prositant de la conjoncture, il donna l'empire en souverain, & Charles le reçut en vassal, protestant qu'il le tenait du pape, ainsi qu'il avait protesté auparavant en France en 859, qu'il devait subir le jugement des évêques, laissant toujours avilir sa dignité pour en jouir.

Sous lui l'empire Romain était donc composé de la France & de l'Italie. On dit qu'il mourut empoisonné par son médecin, un Juis nommé Sédécias; mais personne n'a jamais dit par quelle raison ce médecin commit ce crime. Que pouvait-il gagner en empoisonnant son maître? Auprès de qui eût-il trouvé une plus belle fortune? Aucun auteur ne parle du supplice de ce médecin. Il faut donc douter de l'empoisonnement, & faire réslexion seulement que l'Europe chrétienne était si ignorante, que les rois étaient obligés de chercher pour leurs médecins des Juiss & des Arabes.

On voulait toujours saisir cette ombre d'empire Romain; & Louis le Bègue, roi de France, fils de Charles le Chauve, le disputait aux autres descendans de Charlemagne; c'était toujours au pape qu'on le demandait. Un duc de Spolette, un marquis de Toscane, invessis de ces états par Charles le Chauve, se saissirent du pape Jean VIII. & pillèrent une partie de Rome, pour le forcer, disaient-ils, à donner l'empire au roi de Bavière, Carloman, l'ainé de la race de Charlemagne. Non-seulement le pape Jean VIII. était ainsi persécuté dans Rome par des Italiens, mais il venait en 877 de payer vingt-cinq mille livres pesant d'argent aux mahométans, possessement de la Sicile & du Garillan; c'était l'argent

dont Charles le Chauve avait acheté l'empire. Il passa bientôt des mains du pape en celles des Sarrazins; & le pape même s'obligea par un traité authentique, à leur en payer autant tous les ans.

Cependant ce pontife, tributaire des musulmans & prisonnier dans Rome, s'échappe, s'embarque, passe en France. Il vient sacrer empereur Louis le Bègue dans la ville de Troyes, à l'exemple de Léon III. d'Adrien & d'Etienne III. persécutés chez eux, & donnant ailleurs des couronnes.

Sous Charles le Gros, empereur & roi de France, la défolation de l'Europe redoubla. Plus le sang de Charlemagne s'éloignait de sa source, plus il dégénérait. Charles le Gros fut déclaré incapable de régner. par une assemblée de seigneurs Français & Allemans, qui le déposèrent auprès de Mayence dans une diète convoquée par lui-même. Ce ne sont point ici des évêques, qui en servant la passion d'un prince, semblent disposer d'une couronne; ce furent les principaux feigneurs, qui crurent avoir le droit de nommer celui qui devait les gouverner, & combattre à leur tête. On dit que le cerveau de Charles le Gros était affaibli. Il le fut toujours fans doute, puisqu'il se mit au point d'être détrôné sans résistance, de perdre à la fois l'Allemagne, la France & l'Italie, & de n'avoir enfin pour subsistance que la charité de l'archevêque de Mayence, qui daigna le nourrir. Il paraît bien qu'alors l'ordre de la fuccession était compté pour rien, puisqu'Arnould, bâtard de Carloman, fils de Louis le Begue, fut déclaré empereur, & qu'Eudes ou Odon. comte de Paris, fut roi de France. Il n'y avait alors ni droit de naissance, ni droit d'élection reconnu. L'Europe était un chaos dans lequel le plus fort s'élevait fur les ruines du plus faible, pour être ensuite précipité par d'autres. Toute cette histoire n'est que celle de quelques capitaines barbares qui disputaient avec des

évêques la domination sur des serfs imbécilles. Il manquait aux hommes deux choses nécessaires pour se soustraire à tant d'horreurs, la raison & le courage.



CHAPITRE VINGT-CINQUIEME.

Des Normans vers le neuvième siècle.

Out étant divisé, tout était malheureux & faible. Cette confusion ouvrit un passage aux peuples de la Scandinavie & aux habitans des bords de la mer Baltique. Ces sauvages, trop nombreux, n'ayant à cultiver que des terres ingrates, manquans de manufactures, & privés des arts, ne cherchaient qu'à se répandre loin de leur patrie. Le brigandage & la piraterie leur étaient nécessaires, comme le carnage aux bêtes féroces. En Allemagne on les appellait Normans, hommes du Nord, fans distinction, comme nous disons encor en général les corsaires de Barbarie. Dès le quatrième siècle ils se mêlèrent aux flots des autres barbares, qui portèrent la désolation jusqu'à Rome & en Afrique. On a vu que resserrés sous Charlemagne, ils craignirent l'esclavage. Dès le tems de Louis le Débonnaire ils commencèrent leurs courses. Les forêts dont ces pays étaient hérissés, leur fournissaient assez de bois pour construire leurs barques à deux voiles & à rames. Environ cent hommes tenaient dans ces bâtimens, avec leurs provisions de bierre, de biscuit de mer, de fromage, & de viande fumée. Ils côtoyaient les terres; descendaient où ils ne trouvaient point de résistance, & retournaient chez eux avec leur butin, qu'ils partageaient ensuite selon les loix du brigandage, ainsi qu'il se pratique en Barbarie. Dès l'an 843 ils entrèrent en France par l'embouchure de la rivière de Seine, & mirent la ville de Rouen au pillage. Une autre flotte entra par la Loire, & dévasta tout jusqu'en Tourraine. Ils emmenaient en esclavage les hommes; ils partageaient entr'eux les semmes & les filles, prenant jusqu'aux enfans pour les élever dans leur métier de pirates. Les bestiaux, les meubles, tout étair emporté. Ils vendaient quelquesois sur une côte ce qu'ils avaient pillé sur une autre. Leurs premiers gains excitèrent la cupidité de leurs compatriotes indigens. Les habitans des côtes Germaniques & Gauloises se joignirent à eux, ainsi que tant de renégats de Provence & de Sicile ont servi sur les vaisseaux d'Alger.

En 844 il couvrirent la mer de vaisseaux. On les vit descendre presqu'à la fois en Angleterre, en France & en Espagne. Il faut que le gouvernement des Français & des Anglais sût moins bon que celui des mahométans, qui régnaient en Espagne; car il n'y eut nulle mesure prise par les Français ni par les Anglais, pour empêcher ces irruptions; mais en Espagne les Arabes gardèrent leurs

côtes, & repoufsèrent enfin les pirates.

En 845 les Normans pillèrent Hambourg, & pénétrèrent avant dans l'Allemagne. Ce n'était plus alors un ramas de corsaires sans ordre : c'était une flotte de fix cents bateaux, qui portait une armée formidable. Un roi de Dannemarck nommé Eric, était à leur tête. Il gagna deux batailles avant de se rembarquer. Ce roi des pirates, après être retourné chez lui avec les dépouilles allemandes, envoie en France un des chefs des corfaires, à qui les histoires donnent le nom de Regnier. Il remonte la Seine avec cent-vingts voiles. Il n'y a point d'apparence que ces cent-vingts voiles portassent dix mille hommes. Cependant, avec un nombre probablement inférieur, il pille Rouen une seconde fois, & vient jusqu'à Paris. Dans de pareilles invasions, quand la faiblesse du gouvernement n'a pourvu à rien, la terreur du peuple augmente le péril, & le plus grand nombre fuit devant le plus petit. Les Parisiens qui se

PART DIE TER

désendirent dans d'autres tems avec tant de courage, abandonnèrent alors leur ville; & les Normans n'y trouvèrent que des maisons de bois, qu'ils brûlèrent. Le malheureux roi, Charles le Chauve, retranche à Saint Denis avec peu de troupes, au lieu de s'opposer à ces barbares, acheta de quatorze mille marcs d'argent la retraite qu'ils daignèrent faire. Il est croyable que ces marcs étaient ce qu'on a appellé long-tems des marques, marcas, qui valaient environ un de nos demiécus. On est indigné quand on lit dans nos auteurs que plusieurs de ces barbares furent punis de mort subite pour avoir pillé l'église de St. Germain-des-Prés. Ni les peuples, ni leurs saints ne se désendirent; mais les vaincus se donnent toujours la honteuse consolation de supposer des miracles opérés contre leurs vainqueurs.

Charles le Chauve, en achetant ainsi la paix, ne faisait que donner à ces pirates de nouveaux moyens de faire la guerre, & s'ôter celui de la foutenir. Les Normans se servirent de cet argent pour aller assiéger Bordeaux, qu'ils pillèrent. Pour comble d'humiliation & d'horreur, un descendant de Charlemagne, Pepin, roi d'Aquitaine, n'ayant pu leur résister, s'unit avec eux; & alors la France vers l'an 858 fut entiérement ravagée. Les Normans, fortifiés de tout ce qui se joignait à enx, défolèrent long-tems l'Allemagne, la Flandre, l'Angleterre. Nous avons vu depuis peu des armées de cent mille hommes pouvoir à peine prendre deux villes après des victoires fignalées; tant l'art de fortifier les places, de préparer des ressources à été perfectionné; mais alors des barbares, combattant d'autres barbares défunis, ne trouvaient, après le premier succès, presque rien qui arrêtât leurs courfes. Vaincus quelquefois, ils reparaissaient avec de nouvelles forces.

Godefroy, prince de Dannemarck, à qui Charles le Gros céda enfin une partie de la Hollande en 882, pénètre de la Hollande en Flandre; ses Normans passent de la Somme à l'Oise sans résistance, prennent, & brûlent Pontoise, & arrivent par eau & par terre devant Paris.

Les Parisiens, qui s'attendaient alors à l'irruption des barbares, n'abandonnèrent point la ville, comme autrefois. Le comte de Paris, *Cdon* ou *Eudes*, que sa valeur éleva depuis sur le trône de France, mit dans la ville un ordre qui anima les courages, & qui leur

tint lieu de tours & de remparts.

Sigefroy, chef des Normans, pressa le siège avec une fureur opiniâtre, mais non destituée d'art. Les Normans se servirent du bélier pour battre le murs. Cette invention est presque aussi ancienne que celle des murailles; car les hommes font aussi industrieux pour détruire, que pour édifier. Je ne m'écarterai ici qu'un moment de mon sujet pour observer que le cheval de Troye n'était précisément que la même machine, laquelle on armait d'une tête de cheval de métal, comme on y mit depuis une tête de bélier, & c'est ce que Paufanias nous apprend dans sa description de la Grèce. Ils firent brèche, & donnèrent trois affauts. Les Parifiens les foutinrent avec un courage inébranlable. Ils avaient à leur tête non-seulement le comte Eudes, mais encor leur évêque Goslin, qui chaque jour, après avoir donné la bénédiction à son peuple, se mettait sur la brèche, le casque en tête, un carquois sur le dos, & une hache à sa ceinture, & ayant planté la croix sur le rempart, combattait à sa vue. Il paraît que cet évêque avait dans la ville autant d'autorité pour le moins que le comte Eudes, puisque ce fut à lui que Sigefroy s'était d'abord adressé, pour entrer par sa permission dans Paris. Ce prélat mourut de ses fatigues au milieu du siège, laissant une mémoire respectable & chère; car s'il arma des mains que la religion réservait seulement au ministère de l'autel, il les arma pour cet autel même & pour fes concitoyens, dans la cause la plus juste, & pour la défense la plus nécessaire, première loi naturelle, qui est toujours au dessus des loix de convention. Ses confrères ne s'étaient armés que dans des guerres civiles & contre des chrétiens. Peut-être si l'apothéose est due à quelques hommes, eût-il mieux valu mettre dans le ciel ce prélat qui combattit & mourut pour son pays, que tant d'hommes obscurs, dont la vertu, s'ils en ont eu, a é.é pour le moins inutile au monde.

Les Normans tinrent la ville assiégée une année & demie: les Parisiens éprouvèrent toutes les horreurs qu'entraînent dans un long siége la famine, & la contagion qui en sont les suites, & ne surent point ébranlés. Au bout de ce tems, l'empereur Charles le Gros, roi de France, parut ensin à leur secours sur le mont de Mars, qu'on appelle aujourd'hui Montmartre; mais il n'osa pas attaquer les Normans: il ne vint que pour acheter encor une trève honteuse. Ces barbares quittèrent Paris pour aller assiéger Sens & piller la Bourgogne, tandis que Charles alla dans Mayence assembler ce parlement qui lui ôta un trône dont il était si indigne.

Les Normans continuèrent leurs dévastations; mais queiqu'ennemis du nom chrétien, il ne leur vint jamais en pensée de forcer personne à renoncer au christianisme. Ils étaient à-peu-près tels que les Francs, les Goths, les Alains, les Huns, les Hérules, qui, en cherchant au cinquième siècle de nouvelles terres, loin d'imposer une religion aux Romains, s'accomodèrent aisément de la leur: ainsi les Turcs en pillant l'empire des califes, se sont soumis à la religion mahométane.

Enfin Rolon ou Raoul, le plus illustre de ces brigands du Nord, après avoir été chassé du Dannemarck ayant rassemblé en Scandinavie tous ceux qui voulurent s'attacher à sa fortune, tenta de nouvelles aventures, & fonda l'espérance de sa grandeur sur la faiblesse de l'Europe. Il aborda l'Angleterre, où ses compatriotes étaient déjà établis; mais après des victoires inutiles, il

THE TE

tourna du côté de la France, que d'autres Normans savaient ruiner, mais qu'ils ne favaient pas affervir.

Rolon fut le seul de ces barbares qui cessa d'en mériter le nom, en cherchant un établissement fixe. Maître de Rouen sans peine, au lieu de la détruire, il en fit relever les murailles & les tours. Rouen devint sa place d'armes; de là il volait tantôt en Angleterre, tantôt en France, faisant la guerre avec politique, comme avec fureur. La France était expirante sous le règne de Charles le Simple, roi de nom; & dont la monarchie était encor plus démembrée par les ducs, par les comtes & par les barons ses sujets, que par les Normans. Charles le Gros n'avait donné que de l'or aux barbares : Charles le Simple offrit à Rolon sa fille & des provinces.

Raoul demanda d'abord la Normandie; & on sut trop heureux de la lui céder. Il demanda ensuite la Bretagne; on disputa; mais il fallut la céder encor avec des clauses que le plus fort explique toujours à fon avantage. Ainsi la Bretagne, qui était tout-à-l'heure un royaume, devint un fief de la Neustrie; & la Neustrie, qu'on s'accoutuma bientôt à nommer Normandie du nom de ses usurpateurs, fut un état séparé, dont les ducs rendaient un vain hommage à la couronne de France.

L'archevêque de Rouen sut persuader à Rolon de se faire chrétien. Ce prince embrassa volontiers une reli-

gion qui affermissait sa puissance.

Les véritables conquérans sont ceux qui savent faire des loix. Leur puissance est stable; les autres sont des torrens qui passent. Rolon paisible, fut le seul législateur de son tems dans le continent chrétien. On sait avec quelle inflexibilité il rendit la justice. Il abolit le vol chez ses Danois, qui n'avaient jusques-là vécu que de rapine. Long-tems après lui, son nom prononcé, était un ordre aux officiers de justice d'accourir pour réprimer la violence; & de là est venu cet usage de la clameur de haro, si connue en Normandie. Le

fang des Danois & des Francs mêlé ensemble, produisit ensuite dans ce pays ces héros qu'on verra conquérir l'Angleterre, Naples & Sicile.



CHAPITRE VINGT-SIXIEME.

De l'Angleterre vers le neuvième siècle. ALFRED LE GRAND.

Es Anglais, ce peuple devenu puissant, célèbre par le commerce & par la guerre, gouverné par l'amour de ses propres loix, & de la vraie liberté qui consiste à n'obéir qu'aux loix, n'étaient rien alors de ce qu'ils sont aujourd'hui.

Ils n'étaient échappés du joug des Romains que pour tomber sous celui de ces Saxons, qui ayant conquis l'Angleterre vers le sixième siècle, furent conquis au huitième par Charlemagne dans leur propre pays natal. Ces usurpateurs partagèrent l'Angleterre en sept petits cantons malheureux, qu'on appella royaumes. Ces sept provinces s'étaient enfin réunies sous le roi Egbert de la race Saxonne, lorsque les Normans vinrent ravager l'Angleterre, aussi-bien que la France. On prétend qu'en 852 ils remontèrent la Tamise avec trois cents voiles. Les Anglais ne se défendirent guère mieux que les Francs. Ils payèrent, comme eux, leurs vainqueurs Un roi, nommé Ethelbert, suivit le malheureux exemple de Charles le Chauve. Il donna de l'argent ; la même faute eut la même punition. Les pirates se servirent de cet argent pour mieux subjuguer le pays. Ils conquirent la moitié de l'Angleterre. Il fallait que les Anglais, nés courageux, & défendus par leur situation, eussent dans leur gouvernement des vices bien effentiels, puisqu'ils furent toujours assujettis par des peuples qui

ne devaient pas aborder impunément chez eux. Ce qu'on raconte des horribles dévastations qui désolèrent cette isle, surpasse encor ce qu'on vient de voir en France. Il y a des tems où la terre entière n'est qu'un théatre de carnage, & ces tems sont trop fréquens.

Le lecteur respire ensin un peu, lorsque dans ces horreurs il voit s'élever quelque grand homme qui tire sa patrie de la servitude, & qui la gouverne en bon roi.

Je ne sais s'il y a jamais eu sur la terre un homme plus digne des respects de la postérité qu'Alfred le Grand, qui rendit ces services à sa patrie, supposé que tout ce qu'on raconte de lui soit véritable.

Il fuccédait à fon frère Ethelred I. qui ne lui laissa qu'un droit contesté sur l'Angleterre, partagée plus que jamais en souverainetés, dont plusieurs étaient possédées par les Danois. De nouveaux pirates venaient encor, presque chaque année, disputer aux premiers usurpateurs le peu de dépouilles qui pouvaient rester.

Alfred, n'ayant pour lui qu'une province de l'ouest, fut vaincu d'abord en bataille rangée par ces barbares, & abandonné de tout le monde. Il ne se retira point à Rome dans le collège Anglais, comme Butred fon oncle, devenu roi d'une petite province, & chassé par les Danois; mais seul & sans secours, il voulut périr ou venger fa patrie. Il se cacha six mois chez un berger dans une chaumière environnée de marais. Le feul comte de Dévon, qui défendait encor un faible château, favait son secret. Enfin, ce comte ayant rassemblé des troupes, & gagné quelqu'avantage, Alfred. couvert des haillons d'un berger, ofa se rendre dans le camp des Danois, en jouant de la harpe : voyant ainsi par ses yeux la situation du camp & ses défauts, instruit d'une fête que les barbares devaient célébrer, il court au comte de Dévon qui avait des milices prêtes; il revient aux Danois avec une petite troupe, mais déterminée : il les surprend, & remporte une victoire com-

Essai sur les mœurs. Tom. I. N

plette. La discorde divisait alors les Danois. Alfred sut négocier comme combattre; &, ce qui est étrange, les Anglais & les Danois le reconnurent unanimement pour roi. Il n'y avait plus à réduire que Londres ; il la prit, la fortifia, l'embellit, équipa des flottes, contint les Danois d'Anglererre, s'opposa aux descentes des autres, & s'appliqua ensuite, pendant douze années d'une possession paisible, à policer sa patrie. Ses loix furent douces, mais févérement exécutées. C'est lui qui fonda les jurés, qui partagea l'Angleterre en shires ou comtés, & qui le premier encouragea ses sujets à commercer. Il prêta des vaisseaux & de l'argent à des hommes entreprenans & fages, qui allèrent jufqu'à Alexandrie; & de là, passant l'isthme de Suez, trasiquèrent dans la mer de Perse. Il institua des milices; il établit divers conseils, mit par-tout la règle & la paix qui en est la suite.

Qui croirait même que cet Alfred, dans des tems d'une ignorance générale, ofa envoyer un vaisseau pour tenter de trouver un passage aux Indes par le nord de l'Europe & de l'Asie? On a la relation de ce voyage écrite en anglo-saxon, & traduite en latin à Coppenhague, à la prière du comte de Plelo, ambassadeur de Louis XV. Alfred est le premier auteur de ces tentatives hardies que les Anglais, les Hollandais & les Russes ont faites dans nos derniers tems. On voit par-là combien ce prince était au dessus de son siècle.

Il n'est point de véritablement grand homme qui n'ait un bon esprit. Alfred jeta les sondemens de l'académie d'Oxford. Il sit venir des livres de Rome. L'Angleterre toute barbare, n'en avait presque point. Il se plaignait qu'il n'y eût pas alors un prêtre Anglais qui sût le latin. Pour lui, il le savait. Il était même assez bon géomètre pour ce tems-là. Il possédait l'histoire. On dit même qu'il faisait des vers en anglo-saxon. Les momens qu'il ne donnait pas aux soins de l'état, il les donnait à l'étude. Une sage économie le mit en état d'être libéral. On

voit qu'il rebâtit plusieurs églises, mais aucun monastère. Il pensait sans-doute que dans un état désolé qu'il fallait repeupler, il eût mal servi sa patrie, en favorisant trop ces samilles immenses sans père & sans enfans, qui se perpétuent aux dépens de la nation: aussi ne sui ne sui pas au nombre des saints; mais l'histoire, qui d'ailleurs ne lui reproche ni défaut ni faiblesse, le met au premier rang des héros utiles au genre humain, qui sans ces hommes extraordinaires, eût toujours été semblable aux bêtes farouches.

£1£1£1£1£1£1£1£1£1£1£1£1£1£1£1£1£1

CHAPITRE VINGT-SEPTIEME.

De l'Espagne & des musulmans Maures, aux huitième & neuvieme siecles.

OUS avez vu des états bien malheureux & bien mal gouvernés; mais l'Espagne, dont il faut tracer le tableau, fut long-tems plongée dans un état plus déplorable. Les barbares dont l'Europe fut inondée au commencement du cinquième siècle, ravagèrent l'Espagne comme les autres pays; pourquoi l'Espagne qui s'était si bien désendue contre les Romains, céda-telle tout-d'un-coup aux barbares? c'est qu'elle était composée de patriotes lorsque les Romains l'attaquèrent; mais fous le joug des Romains, elle ne fut plus composée que d'esclaves, maltraités par des maîtres amollis; elle fut donc tout-d'un-coup la proie des Suèves, des Alains, des Vandales; aux Vandales fuccédèrent les Visigoths, qui commencerent à s'établir dans l'Aquitaine. & dans la Catalogne; tandis que les Ostrogoths détruisaient le siège de l'empire Romain en Italie. Ces Ostrogoths & ces Visigoths étaient, comme on sait, chrétiens; non pas de la communion romaine, non pas de la com-

N 2

munion des empereurs d'Orient qui régnaient alors, mais de celle qui avait été long-tems reçue de l'église grecque, & qui croyait au Christ sans le croire égal à Dieu. Les Espagnols, au contraire, étaient attachés au rite romain; ainsi les vainqueurs étaient d'une religion, & les vaincus d'une autre, ce qui appesantissait encor l'esclavage. Les diocèses étaient partagés en évêques ariens, & en évêques athanassens, comme en Italie; partage qui augmentait encor les malheurs publics. Les rois Visigoths voulurent faire en Espagne, ce que sit, comme nous l'avons vu, le roi Lombard, Lotharis, en Italie, & ce qu'avait fait Constantin à son avénement à l'empire; c'était de réunir par la liberté de conscience les peuples divisés par les dogmes.

Le roi Visigoth, Leuvigilde, prétendit réunir ceux qui croyaient à la consubstantiabilité, & ceux qui n'y croyaient pas. Son fils Herminigilde se révolta contre lui; il y avait encor alors un roitelet Suève, qui possédait la Galice, & quelques places aux environs. Le fils rebelle se ligua avec ce Suève, & fit long-tems la guerre à son père; ensin, n'ayant jamais voulu se soumettre, il sut vaincu, pris dans Cordoue, & tué par un officier du roi. L'église romaine en a fait un saint, ne considérant en lui que la religion romaine, qui sut le prétexte de sarévolte.

Cette mémorable aventure arriva en 584, & je ne la rapporte que comme un des exemples de l'état funeste

où l'Espagne était réduire.

Ce royaume des Visigoths n'était point héréditaire; les évêques qui eurent d'abord en Espagne la même autorité qu'ils acquirent en France du tems des Carlovingiens, faisaient & défaisaient les rois, avec les principaux seigneurs. Ce su une nouvelle source de troubles continuels; par exemple, ils élurent le bâtard Liuva, au mépris de ses frères légitimes; & ce Liuva ayant été assassiné par un capitaine Goth nommé Vitteric, ils élurent ce Vitteric sans dissiculté.

Un de leurs meilleurs rois nommé Vamba, dont nous avons déjà parlé, étant tombé malade, fut revêtu d'un fac de pénitent, & fe foumit à la pénitence publique, qui devait, dit-on, le guérir; & il guérit en effet; mais en qualité de pénitent, on lui déclara qu'il n'était pas capable des fonctions de la royauté, & il fut mis fept jours dans un monassère. Cet exemple fut cité en France, à la déposition de Louis le Faible.

Ce n'était pas ainsi que se laissaient traiter les premiers conquérans Goths, qui subjuguèrent les Espagnes; ils fondèrent un empire qui s'étendit de la Provence & du Languedoc à Ceuta & à Tanger en Afrique; mais cet empire si mal gouverné, périt bientôt. Il y eut tant de rebellions en Espagne, qu'enfin le roi Vitiza désarma une partie des sujets, & sit abattre les murailles de plusieurs villes. Par cette conduite, il forçait à l'obésssance, mais il se privait lui-même de secours & de retraites. Pour mettre le clergé dans son parti, il rendit dans une assemblée de la nation un édit, par lequel il était permis aux évêques & aux prêtres de se marier.

Rodrigue, dont il avait affassiné le père l'affassina à fon tour, & fut encor plus méchant que lui. Il ne faut pas chercher ailleurs la cause de la supériorité des musulmans en Espagne. Je ne sais s'il est bien vrai que Rodrigue eût violé Florinde, nommée la Cava ou la Méchante, fille malheureusement célèbre du comte Julien: & si ce fut pour venger son honneur que ce comte appella les Maures. Peut-être l'aventure de la Cava est copiée en partie sur celle de Lucrèce; & ni l'une ni l'autre ne paraît appuyée sur des monumens bien authentiques. Il paraît que pour appeller les Africains, on n'avait pas besoin du prétexte d'un viol, qui est d'ordinaire aussi difficile à prouver qu'à faire. Déjà fous le roi Vamba, le comte Hervig, depuis roi, avait fait venir une armée de Maures. Opas, archevêque de Seville, qui fut le principal instrument de la grande révolution, avait des intérêts plus chers à foutenir que la pudeur d'une fille. Cet évêque, fils de l'usurpateur Vitiza détrôné & affassiné par l'usurpateur Rodrigue, sur celui dont l'ambition fit venir les Maures pour la seconde sois. Le comte sulien, gendre de Vitiza, trouvait dans cette seule alliance assez de saisons pour se soulever contre le tyran. Un autre évêque nommé Torizo, entre dans la conspiration d'Opas & du comte. Y a-t-il ap-

parence que deux évêques se fussent ligués ainsi avec les ennemis du nom chrétien, s'il ne s'était agique d'une fille?

Quoi qu'il en soit, les mahométans étaient maîtres. comme ils le sont encor, de toute cette partie de l'Afrique qui avait appartenu aux Romains. Ils venaient d'y jeter les premiers fondemens de la ville de Maroc, près du mont Atlas. Le calife Valid Almanzor, maître de cette belle partie de la terre, résidait à Damas en Syrie. Son vice-roi Muzza, qui gouvernait l'Afrique, fit par un de ses lieutenans la conquête de toute l'Espagne. Il y envoya d'abord son général Tarif, qui gagna en 714 cette célèbre bataille dans les plaines de Xerès, où Rodrigue perdit la vie. On prétend que les Sarrazins ne tinrent par leurs promesses à Julien, dont ils se défizient sans doute. L'archevêque Opas fut plus satisfait d'eux. Il prêta ferment de fidélité aux mahométans, & conferva sous eux beaucoup d'autorité sur les églises chrétiennes, que les vainqueurs toléraient.

Pour le roi Rodrigue, il fut si peu regretté, que sa veuve Egilone épousa publiquement le jeune Abdalis, sils du conquérant Muzza, dont les armes avaient fait périr son mari, & réduit en servitude son pays & sa religion.

Les vainqueurs n'abusèrent point du succès de leurs armes; ils laissèrent aux vaincus leurs biens, leurs loix, leur culte, satisfaits d'un tribut & de l'honneur de commander. Non-seulement la veuve du roi Rodrigue épousa le jeune Abdalis, mais à son exemple le sang des Maures & des Espagnols se mêla souvent. Les Es-

me Men

pagnols si scrupuleusement attachés depuis à leur religion, la quittèrent en assez grand nombre, pour qu'on leur donnât alors le nom de Mosarabes, qui signifiait, dit-on, moitié Arabes, au lieu de celui de Vosigoths que portait auparavant leur royaume. Ce nom de Mosarabes n'était point outrageant, puisque, les Arabes étaient les plus clémens de tous les conquérans de la terre, & qu'ils apportèrent en Espagne de nouvelles sciences & de nouveaux arts.

L'Espagne avait été soumise en quatorze mois à l'empire des califes, à la réserve des cavernes & des rochers de l'Asturie. Le Goth , Pélage Teudomer , parent du dernier roi Rodrigue, caché dans ces retraites, y conferva sa liberté. Je ne sais comment on a pu donner le nom de roi à ce prince, qui en était peut-être digne, mais dont toute la royauté se borna à n'être point captif. Les historiens Espagnols, & ceux qui les ont suivis, lui font remporter de grandes victoires, imaginent des miracles en sa faveur, lui établissent une cour, lui donnent son fils Favilla & son gendre Alphonse pour succeffeurs tranquiiles dans ce prétendu royaume. Mais comment dans ce tems-là même les mahométans, qui sous Abdérame, vers l'an 734 subjuguèrent la moitié de la France, auraient-ils laissé subsister derrière les Pyrénées ce royaume des Asturies ? C'était beaucoup pour les chrétiens de pouvoir se réfugier dans ces montagnes & d'y vivre de leurs courses, en payant tribut aux mahométans. Ce ne fut que vers l'an 759, que les chrétiens commencerent à tenir tête à leurs vainqueurs, affaiblis par les victoires de Charles Martel & par leurs divisions; mais eux-mêmes, plus divisés entr'eux que les mahométans, retombèrent bientôt sous le joug. Mauregat, à qui il a plu aux historiens de donner le titre de roi, eut la permission de gouverner les Asturies & quelques terres voilines, en rendant hommage & en payant tribu. Il se soumit sur-tout à fournir cent belles

filles tous les ans pour le ferrail d'Abdérame. Ce fut longtems la coutume des Arabes, d'exiger de pareils tributs, & aujourd'hui les caravanes, dans les présens qu'ils font aux Arabes du désert, offrent toujours des filles nubiles.

On donne pour successeur à ce Mauregat un diacre nommé Vérémon, chef de ces montagnards résugiés, faisant le même hommage & payant le même nombre de filles qu'il était obligé de fournir souvent. Est-ce là

un royaume, & font-ce-là des rois.

ESSAI

Après la mort de cet Abdérame, les émirs des provinces d'Espagne voulurent être indépendans. On a vu dans l'article de Charlemagne, qu'un d'eux, nommé Ibna, eut l'imprudence d'appeller ce conquérant à son secours. S'il y avait eu alors un véritable royaume chrétien en Espagne, Charles n'eût-il pas protégé ce royaume par ses armes, plutôt que de se joindre à des mahométans? Il prit cet émir sous sa protection, & se sit rendre hommage des terres qui sont entre l'Ebre & les Pyrénées, que les musulmans gardèrent. On voit en 794 le Maure Abutar rendre hommage à Louis le Débonnaire, qui gouvernait l'Aquitaine sous son père avec le titre de roi.

Quelques tems après, les divisions augmentèrent chez les Maures d'Espagne. Le conseil de Louis le Débonnaire en prosita; ses troupes assiégèrent deux ans Barcelone, & Louis y entra en triomphe en 796. Voilà le commencement de la décadence des Maures. Ces vainqueurs n'étaient plus soutenus par les Africains & par les califes dont ils avaient secoué le joug. Les successeurs d'Abdèrame, ayant établi le siège de leur royaume à Cordoue, étaient mal obéis des gouverneurs des autres provinces.

Alphonse, de la race de Pélage, commença, dans ces conjonctures heureuses, à rendre considérables les chrétiens Espagnols retirés dans les Asturies. Il resusa le tribut ordinaire à des maîtres contre lesquels il pouvait

combattre; & après quelques victoires, il se vit maître paisible des Asturies & de Léon au commencement du neuvième fiècle.

C'est par lui qu'il faut commencer de retrouver en Espagne des rois chrétiens. Cet Alphonse était artificieux & cruel. On l'appelle le Chaste, parce qu'il fut le premier qui réfusa les cent filles aux Maures. On ne songe pas qu'il ne soutint point la guerre pour avoir refusé ce tribut, mais que voulant se soustraire à la domination des Maures, & ne plus être tributaire, il fallait bien qu'il refusat les cent filles ainsi que le reste.

Les fuccès d'Alphonse, malgré beaucoup de traverses, enhardirent les chrétiens de Navarre à se donner un roi. Les Arragonois levèrent l'étendard sous un comte : ainsi sur la fin de Louis le Débonnaire, ni les Maures, ni les Français n'eurent plus rien dans ces contrées stériles; mais le reste de l'Espagne obéissait aux rois musulmans. Ce fut alors que les Normans ravagèrent les côtes de l'Espagne; mais étant repoussés, ils retournèrent piller la France & l'Angleterre.

On ne doit point être furpris que les Espagnols des Asturies, de Léon, d'Arragon, aient été alors des barbares. La guerre qui avait succédé à la servitude, ne les avait pas polis. Ils étaient dans une si profonde ignorance, qu'un Alphonse; roi de Léon & des Asturies, furnommé le Grand, fut obligé de livrer l'éducation de

fon fils à des précepteurs mahométans.

Je ne cesse d'être étonné, quand je vois quels titres les historiens prodiguent aux rois. Cet Alphonse qu'ils appellent le Grand, fit crever les yeux à ses quatre frères; sa vie n'est qu'un tissu de cruauté & de perfidies. Ce roi finit par faire révolter contre lui ses sujets, & fut obligé de céder fon petit royaume à fon fils Don Garcie l'an 910.

Ce titre de Don était un abrégé de Dominus, titre qui parut trop ambitieux à l'empereur Auguste, parce qu'il fignifiait maître, & que depuis on donna aux bénédictins, & aux seigneurs Espagnols, & ensin aux rois de ce pays. Les seigneurs de sief commencèrent alors à prendre le titre de rich homes, ricos hombres; riche signifiait possessement de terres; car dans ces tems-là il n'y avait point parmi les chrétiens d'Espagne d'autres richesses. La grandesse n'était point encor connue. Le titre de grand ne sur en usage que trois siècles après, sous Alphonse le Sage, dixième du nom, roi de Castille dans le tems que l'Espagne commençait à devenir florissante.

CHAPITRE VINGT-HUITIEME.

Puissance des musulmans en Asie & en Europe aux huitième & neuvième siècles. L'Italie attaquée par eux. Conduite magnanime du pape LEON IV.

Es mahométans qui perdaient cette partie de l'Espagne qui confine à la France, s'étendaient par-tout ailleurs. Si j'envisage leur religion, je la vois embrassée par toutes les Indes, & par les côtes orientales de l'Afrique, où ils trassquaient. Si je regarde leurs conquêtes, d'abord le calife Aaron al Rachild, ou le Sage, impose un tribut de soixante – dix mille écus d'or par an à l'impératrice Irène. L'empereur Nicéphore ayant ensuite resusé de payer le tribut, Aaron prend l'isse de Chypre, & vient ravager la Grèce. Almamon son petit-fils, prince d'ailleurs si recommandable par son amour pour les sciences & par son savoir, s'empare par ses lieutenans de l'isse de Crète en 826. Les musulmans bâtirent Candie, qu'ils ont reprise de nos jours.

En 828 les mêmes Africains qui avaient subjugué l'Espagne & fait des incursions en Sicile reviennent encor désoler cette isle fertile, encouragés par un Sicilien

nommé Euphémius, qui ayant, à l'exemple de son empereur Michel, épousé une religieuse, poursuivi par les loix que l'empereur s'était rendues favorables, sit à-peu-près en Sicile ce que le comte Julien avait fait en Espagne.

Ni les empereurs Grecs, ni ceux d'Occident, ne purent alors chaffer de Sicile les musulmans : tant l'Orient & l'Occident étaient mal gouvernés. Ces conquérans allaient se rendre maîtres de l'Italie, s'ils avaient été unis; mais leurs fautes fauvèrent Rome, comme celles des Carthaginois la sauvèrent autrefois. Ils partent de Sicile en 846 avec une flotte nombreuse. Ils entrent par l'embouchure du Tibre, & ne trouvant qu'un pays presque désert, ils vont assiéger Rome. Ils prirent les dehors, & ayant pillé la riche église de St. Pierre hors des murs, ils levèrent le siège pour aller combattre une armée de Français qui venait fecourir Rome fous un général de l'empereur Lothaire. L'armée Française fut battue, mais la ville rafraîchie fut manquée; & cette expédition, qui devait être une conquête, ne devint, par leur mésintelligence, qu'une incursion de barbares. Ils revinrent bientôt après avec une armée formidable, qui semblait devoir détruire l'Italie & faire une bourgade mahométane de la capitale du christianisme. Le pape Léon IV. prenant dans ce danger une autorité que les généraux de l'empereur Lothaire semblaient abandonner, se montra digne, en défendant Rome, d'y commander en souverain. Il avait employé les richesses de l'église à réparer les murailles, à élever des tours, à tendre des chaînes sur le Tibre. Il arma les milices à ses dépens, engagea les habitans de Naples & de Gayette à venir défendre les côtes & le port d'Offie, sans manquer à la sage précaution de prendre d'eux des ôtages, sachant bien que ceux qui sont assez puissans pour nous secourir, le sont assez pour nous nuire. Il visita lui-même tous les postes, & reçut les Sarrazins à leur descente, non pas en équipage de

guerrier, ainsi qu'en avait usé Gostin évêque de Paris dans une occasion encor plus pressante, mais comme un pontife qui exhortait un peuple chrétien, & comme un roi qui veillait à la sureté de ses sujets. Il était né Romain. Le courage des premiers âges de la république revivait en lui dans un tems de lâcheté & de corruption, tel qu'un des beaux monumens de l'ancienne Rome qu'on trouve quelquefois dans les ruines de la nouvelle. Son courage & ses soins furent secondés. On recut courageusement les Sarrazins à leur descente; & la tempête ayant dissipé la moitié de leurs vaisseaux, une partie de ces conquérans, échappés au naufrage, fut mise à la chaine. Le pape rendit sa victoire utile, en faisant travailler aux fortifications de Rome & à ses embellissemens les mêmes mains qui devaient les détruire. Les mahométans restèrent cependant maîtres du Garillan entre Capoue & Gayette, mais plutôt comme une colonie de corsaires indépendans, que comme des conquérans disciplinés.

Je vois donc au neuvième siècle les musulmans redoutables à la fois à Rome & à Constantinople, maîtres de la Perse, de la Syrie, de l'Arabie, de toutes les côtes d'Afrique jusqu'au mont Atlas, des trois quarts de l'Espagne. Mais ces conquérans ne forment pas une nation, comme les Romains, qui étendus presqu'autant

qu'eux, n'avaient fait qu'un seul peuple.

Sous le fameux calife Almamon, vers l'an 815, un peu après la mort de Charlemagne, l'Egypte était indépendante, & le Grand-Caire fut la résidence d'un autre calife. Le prince de la Mauritanie Tangitane, sous le titre de miramolin, était maître absolu de l'empire de Maroc. La Nubie & la Libie obésssaient à un autre calife. Les Abdérames, qui avaient fondé le royaume de Cordoue, ne purent empêcher d'autres mahométans de fonder celui de Tolède. Toutes ces nouvelles dynasties révéraient dans le calife le suc-

cesseur de leur prophète. Ainsi que les chrétiens allaient en feule en pélérinage à Rome, les Mahométans de toutes les parties du monde allaient à la Mecque, gouvernée par un shérif que nommait le calife; & c'était principalement par ce pélérinage que le calife, maître de la Mecque, était vénerable à tous les princes de sa croyance. Mais ces princes, distinguant la religion de leurs intérêts, dépouillaient le calife en lui rendant hommage.



CHAPITRE VINGT-NEUVIEME.

De l'empire de Constantinople, aux huitième & neuvième siècle.

ANDIS que l'empire de Charlemagne se démembrait, que les inondations des Sarrazins & des Normans défolaient l'Occident, l'empire de Constantinople subsissait comme un grand arbre, vigoureux encor, mais déjà vieux, dépouillé de quelques racines, & affailli de tous côtés par la tempête. Cet empire n'avait plus rien en Afrique; la Syrie & une partie de l'Afie-Mineure lui étaient enlevées. Il défendait contre les musulmans ses frontières vers l'orient de la mer Noire; & tantôt vaincu, tantôt vainqueur, il aurait pu au moins fe fortifier contr'eux par cet usage continuel de la guerre. Mais du côté du Danube & vers le bord occidental de la mer Noire, d'autres ennemis le ravageaient. Une nation de Scythes, nommé les Abares ou Avares, les Bulgares, autres Scythes, dont la Bulgarie tient son nom, désolaient tout ces beaux climats de la Romanie, où Adrien & Trajan avaient construit de si belles villes, & ces grands chemins desquels il ne subsiste plus que quelques chaussées.

Les Arabes sur-tout, répandus dans la Hongrie & dans l'Autriche, se jetaient tantôt sur l'empire d'Orient, tan-

m Jack

205

tôt sur celui de Charlemagne. Ainsi des frontières de la Perse à celles de la France, la terre était en proie à

des incursions presque continuelles.

Si le frontières de l'empire Grec étaient-toujours resserrées & toujours désolées, la capitale était le théatre des révolutions & des crimes. Un mélange de l'artifice des Grecs & de la férocité des Thraces, formait le caractère qui régnait à la cour. En effet, quel spectacle nous présente Constantinople? Maurice & ses cinq enfans massacrés: Phocas assassiné pour prix de ses meurtres & de ses incestes: Constantin empoisonné par l'impératrice Martine, à qui on arrache la langue, tandis qu'on coupe le nez a Héracléonas son fils: Constans qui fait égorger son frère: Constans assommé dans un bain par ses domestiques: Constantin Pogonate qui fait crever les yeux à ses deux frères : Justinien II. fon fils prêt à faire à Constantinople ce que Théodose fit à Thessalonique, surpris, mutilé & enchaîné par Léonce, au moment qu'il allait faire égorger les principaux citoyens: Léonce bientôt traité lui-même comme il avait traité Justinien II. ce Justinien rétabli, faisant couler fous fes yeux dans la place publique le fang de ses ennemis, & périssant enfin sous la main d'un bourreau: Philippe Bardanès détrôné & condamné à perdre les yeux: Léon l'Isaurien & Constantin Copronyme morts à la vérité dans leur lit, mais après un règne fanguinaire, aussi malheureux pour le prince que pour les sujets: l'impératrice Irène, la première femme qui monta sur le trône des Césars, & la première qui sit périr fon fils pour régner : Nicéphore son successeur, détesté de ses sujets, pris par les Bulgares, décollé, fervant de pâture aux bêtes, tandis que son crâne sert de coupe à son vainqueur : enfin Michel Curopalate, contemporain de Charlemagne, confiné dans un cloître, & mourant ainsi moins cruellement, mais plus honteusement que ses prédécesseurs. C'est ainsi que l'empire

me Library

est gouverné pendant trois cents ans. Quelle histoire de brigands obscurs, punis en place publique pour leurs crimes, est plus horrible & plus dégoûtante?

Cependant il faut poursuivre : il faut voir au neuvième siècle Léon l'Arménien, brave guerrier, mais ennemi des images, affassiné à la messe dans tems qu'il chantait une antienne : ses affassins s'applaudissant d'avoir tué un hérétique, vont tirer de prison un officier, nommé Michel le Bègue, condamné à la mort par le sénat, & qui au lieu d'être exécuté, reçut la pourpre impériale. Ce sut lui qui étant amoureux d'une religieuse, se fit prier par le sénat de l'épouser, sans qu'aucun évêque osât être d'un sentiment contraire. Ce fait est d'autant plus digne d'attention, que presqu'en même tems on voit Euphémius en Sicile, poursuivi criminellement pour un semblable mariage; & quelque tems après on condamne à Constantinople le mariage très-légitime de l'empereur Léon le Philosophe. Où est donc le pays où l'on trouve alors des loix & des mœurs? Ce n'est pas dans notre Occident.

Cette ancienne querelle des images troublait toujours l'empire. La cour était tantôt favorable, tantôt contraise à leur culte, felon qu'elle voyait pencher l'esprit du plus grand nombre. Michel le Bègue, commença par les

confacrer, & finit par les abattre.

Son successeur Théorhile, qui régna environ douze ans, depuis 829 jusqu'à 842, se déclara contre ce culte: on a écrit qu'il ne croyait point la résurrection, qu'il niait l'existence des démons, & qu'il n'admettait pas Jesus-Christ pour Dieu. Il se peut faire qu'un empereur pensât ains; mais faut-il croire, je ne dis pas sur les princes seulement, mais sur les particuliers, des ennemis qui sans prouver aucun fait, décrient la religion & les mœurs des hommes qui n'ont pas pensé comme eux?

Ce Théophile, fils de Michel le Bègue, fut presque le seul empereur qui eût paisiblement succédé à son père

depuis deux siècles. Sous lui les adorateurs des images furent plus persécutés que jamais. On connaît aisément par ces longues persécutions, que tous les citoyens étaient divisés.

Il est remarquable, que deux semmes aient rétabli les images. L'une est l'impératrice Irène, veuve de Léon IV. & l'autre l'impératrice Théodora, veuve de

Théophile.

Théodora, maîtresse de l'empire d'Orient sous le jeune Michel son fils, persécuta à son tour les ennemis des images. Elle porta son zèle ou sa politique plus loin. Il y avait encor dans l'Afie-Mineure un grand nombre de manichéens qui vivaient paisibles, parce que la fureur d'enthousiasme, qui n'est guère que dans les sectes naissantes, était passée. Ils étaient riches par le commerce. Soit qu'on en voulût à leurs opinions ou à leurs biens, on fit contr'eux des édits sévères. qui furent exécutés avec cruauté. La perfécution leur rendit leur premier fanatisme. On en sit périr des milliers dans les supplices. Le reste désespéré se révolta. Il en passa plus de quarante mille chez les musulmans; & ces manichéens, auparavant si tranquilles, devinrent des ennemis irréconciliables, qui joints aux Sarrazins ravagèrent l'Afie-Mineure jusqu'aux portes de la ville impériale, dépeuplée par une peste horrible en 842, & devenue un objet de pitié.

La peste proprement dite, est une maladie particulière aux peuples de l'Afrique, comme la petite vérole. C'est de ces pays qu'elle vient toujonrs par des vaisseaux marchands. Elle inonderait l'Europe sans les sages précautions qu'on prend dans nos ports; & probablement l'inattention du gouvernement laissa entrer la contagion dans la ville impériale.

Cette même inattention exposa à un autre sléau. Les Russes s'embarquèrent vers le port qu'on nomme aujourd'hui Azoph sur la mer Noire, & vinrent ravager

tous

tous les rivages du Pont-Euxin. Les Arabes d'un autre côté poussèrent encor leurs conquêtes par-delà l'Arménie, & dans l'Asie-Mineure. Enfin Michel le Jeune, après un règne cruel & infortuné, sut assassiné par Basile, qu'il avait tiré de la plus basse condition pour l'associer à l'empire.

L'administration de Basile ne sut guère plus heureuse. C'est sous son règne qu'est l'époque du grand schisme qui divisa l'église grecque de la latine. C'est cet assassin qu'on regarda comme juste, quand il sit dé-

poser le patriarche Photius.

Les malheurs de l'empire ne furent pas beaucoup réparés sous Léon, qu'on appella le Fhilosophe; non qu'il fût un Antonin, un Marc-Aurèle, un Julien, un Aaron al Rachild, un Alfred, mais parce qu'il était savant. Il passe pour avoir le premier ouvert un chemin aux Turcs, qui si long-tems après ont pris Constantinople.

Les Turcs qui combattirent depuis les Sarrazins, & qui mêlés à eux, furent leur foutien & les destructeurs de l'empire Grec, avaient-ils déjà envoyé des colonies dans ces contrées voisines du Danube? On n'a guère d'histoires véritables de ces émigrations des barbares.

Il n'y a que trop d'apparence que les hommes ont ainsi vécu long-tems. A peine un pays était un peu cultivé, qu'il était envahi par une nation assamée, chassée à son tour par une autre. Les Gaulois n'étaient-ils pas descendus en Italie? N'avaient-ils pas couru jusques dans l'Asse-Mineure? Vingt peuples de la grande Tartarie n'ont-ils pas cherché de nouvelles terres? Les Suisses n'avaient-ils pas mis le seu à leurs bourgades, pour aller se transporter en Languedoc, quand César les contraignit de retourner labourer leurs terres? & qu'étaient Pharamond & Clovis sinon des barbares transplantés, qui ne trouvèrent point de César?

Malgré tant de défaftres, Conftantinople fut encor Essai sur les mœurs. Tom. I. O

- MEMERY

long-tems la ville chrétienne la plus opulente, la plus peuplée, la plus recommandable par les arts. Sa fituation seule, par laquelle elle domine sur deux mers, la rendait nécessairement commerçante. La pesse de 842, toute destructive qu'elle avait été, ne sur qu'un sléau passager. Les villes de commerce, & où la cour réside, se repeuplent soujours par l'affluence des voisins. Les arts mécaniques & les beaux-arts même ne périssent point dans une vaste capitale qui est le séjour des riches.

Toutes ces révolutions subites du palais, les crimes de tant d'empereurs égorgés les uns par les autres, sont des orages qui ne tombent guère sur des hommes cachés, qui cultivent en paix des professions qu'on n'en-

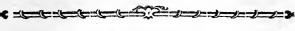
vie point.

Les richesses n'étaient point épuisées: on dit qu'en 857 Théodora mère de Michel, en se démettant malgré elle de la régence, & traitée à-peu-près par son fils comme Marie de Médicis le sur de nos jours par Louis XIII. sit voir à l'empereur qu'il y avait dans le trésor cent neuf mille livres pesant d'or, & troiscent mille livres d'argent.

Un gouvernement sage pouvait donc encor maintenir l'empire dans sa puissance. Il était resserré, mais non tout-à-fait démembré; changeant d'empereurs, mais toujours uni sous celui qui se revêtait de la pourpre; ensin plus riche, plus plein de ressources, plus puissant que celui d'Allemagne. Cependant il n'est plus,

& l'empire d'Allemagne subsiste encor.

Les horribles révolutions qu'on vient de voir effraient & dégoûtent; cependant il faut convenir que depuis Conftantin surnommé le Grand, l'empire de Constantinople n'avait guère été autrement gouverné; & si vous en exceptez Julien, & deux ou trois autres, quel empereur ne souilla pas le trône d'abominations & de crimes?



CHAPITRE TRENTIEME.

De l'Italie, des papes, du divorce de LOTHAIRE roi de Lorraine, & des autres affaires de l'église aux huitième & neuvième siècles.

Our ne pas perdre le fil qui lie tant d'événemens, fouvenons-nous avec quelle prudence les papes se conduisirent sous *Pepin* & sous *Charlemagne*, comme ils affoupirent habilement les querelles de religion, & comme chacun d'eux établit sourdement les fondemens

de la grandeur pontificale.

Leur pouvoir était déjà très-grand, puisque Grégoire IV. rebâtit le port d'Ostie, & que Léon IV. fortifia Rome à ses dépens. Mais tous les papes ne pouvaient être de grands hommes, & toutes les conjonctures ne pouvaient leur être favorables. Chaque vacance de siége causait les mêmes troubles que l'élection d'un roi en produit en Pologne. Le pape élu avait à ménager à la fois le fénat Romain, le peuple & l'empereur. La noblesse Romaine avait grande part au gouvernement; elle élisait alors deux consuls tous les ans. Elle créait un préfet, qui était une espèce de tribun du peuple. Il y avait un tribunal de douze sénateurs ; & c'étaient ces fénateurs qui nommaient les principaux officiers du duché de Rome. Ce gouvernement municipal avait tantôt plus, tantôt moins d'autorité. Les papes avaient à Rome plutôt un grand crédit qu'une puissance législative.

S'ils n'étaient pas souverains de Rome, ils ne perdaient aucune occasion d'agir en souverains de l'église d'Occident. Les évêques se constituaient juges des rois, & les papes juges des évêques. Tant de conslicts d'autorité, ce mélange de religion, de superstition, de faiblesse, de méchanceté dans toutes les cours, l'insuffisance des loix, tout cela ne peut être mieux connu que par l'aventure du mariage & du divorce de Lothaire roi de Lorraine, neveu de Charles le Chauve.

Charlemagne avait répudié une de ses femmes : & en avait épousé une autre, non-seulement avec l'approbation du pape Etienne, mais sur ses pressantes sollicitations. Les rois Francs, Gontran, Caribert, Sigebert, Chilperic, Dagobert, avaient eu plusieurs femmes à la fois sans qu'on eût murmuré; & si c'était un scandale, il était sans trouble. Le tems change tout. Lothaire marié avec Teutberge, fille d'un duc de la Bourgogne transjurane, prétend la répudier pour un inceste avec son frère, dont elle est accusée, & épouser sa maîtresse Valrade. Toute la suite de cette aventure est d'une singularité nouvelle. D'abord la reine Teutberge se justifie par l'épreuve de l'eau bouillante. Son avocat plonge la main dans un vase, au fond duquel il ramasse impunément un anneau béni. Le roi se plaint qu'on a employé la fourberie dans cette épreuve. Il est bien sûr que si elle fut faite, l'avocat de la reine était instruit du fecret de préparer la peau à foutenir l'action de l'eau bouillante, secret qui confiste, dit-on, à se frottet longtems d'esprit de vitriol & d'alun avec du jus d'oignon. Aucune académie des sciences n'a de nos jours tenté de connaître sur ces épreuves ce que savent les charlatans.

Le succès de cette épreuve passait pour un miracle, pour le jugement de Dieu même; & cependant Teut-berge, que le ciel justifie, avoue à plusieurs évêques, en présence de son confesseur, qu'elle est coupable. Il n'y a guère d'apparence qu'un roi qui voulait se séparer de sa femme sur une imputation d'adultère, est imaginé de l'accuser d'un inceste avec son frère, si le fait n'avait pas été public. On ne va pas supposer un crime si recherché, si rare, si difficile à prouver : il faut d'ailleurs que dans ces tems-là ce qu'on appelle aujourd'hui honneur, ne sût point du tout connu. Le roi & la reine se couvrent

tous deux de honte, l'un par fon accusation, l'autre par fon aveu. Deux conciles nationaux sont assemblés, qui

permettent le divorce.

Le pape Nicolas I. casse les deux conciles. Il dépose Gontier archevêque de Cologne, qui avait été le plus ardent dans l'affaire du divorce. Gontier écrit aussi-tôt à toutes les églises: « Quoique le seigneur Nicolas, qu'on » nomme pape, & qui se compte pape & empereur, » nous ait excommunié, nous avons résisté à sa folie. » Ensuite dans son écrit, s'adressant au pape même: » » Nous ne recevons point, dit-il, votre maudite sentence: nous la méprisons; nous vous rejetons vous- » même de notre communion, nous contentant de celle » des évêques nos frêres que vous méprisez, &c.

Un frère de l'archevêque de Cologne porta lui-même cette protestation à Rome, & la mit l'épée à la main sur le tombeau où les Romains prétendent que réposent les cendres de St. Pierre. Mais bientôt après l'état politique des affaires ayant changé, ce même archevêque changea aussi. Il vint au mont Cassin se jeter aux genoux du pape Adrien II. successeur de Nicolas. « Je déclare, » dit-il, devant Dieu & devant ses saints, à vous, » monseigneur Adrien, souverain pontise, aux évêques » qui vous sont soumis, & à toute l'assemblée, que je » supporte humblement la sentence de déposition donnée » canoniquement contre moi par le pape Nicolas, &c. » On sent-combien un exemple de cette espèce affermissait la supériorité de l'église romaine, & les conjonctures rendaient ces exemples fréquens.

Ce même Nicolas I. excommunie la feconde femme de Lothaire, & ordonne à ce prince de reprendre la première. Toute l'Europe prend part à ces événemens. L'empereur Louis II. frère de Charles le Chauve, & oncle de Lothaire, fe déclare d'abord violemment pour fon neveu contre le pape. Cet empereur qui résidait alors en Italie, menace Nicolas I. il y a du sang répandu,

О3

& l'Italie est en alarmes. On négocie, on cabale de tous côtés. Teutberge va plaider à Rome; Valrade sa rivale entreprend le voyage, & n'ose l'achever. Lothaire excommunié s'y transporte, & va demander pardon à Adrien successeur de Nicolas, dans la crainte où il est que son oncle le Chauve armé contre lui au nom de l'église, ne s'empare de son royaume de Lorraine. Adrien II. en lui donnant la communion dans Rome, lui fait jurer qu'il n'a point usé des droits du mariage avec Valrade, depuis l'ordre que le pape Nicolas lui avait donné de s'en abstenir. Lothaire fait serment, communie, & meurt quelque tems après. Tous les historiens ne manquent pas de dire qu'il est mort en punition de son parjure, & que les domessiques qui ont juré avec lui, sont morts dans l'année.

Le droit qu'exercèrent en cette occasion Nicolas I. & Adrien II. était fondé sur les fausses décrétales déjà regardées comme un code universel. Le contrat civil qui unit deux époux, étant devénu un sacrement, était

foumis au jugement de l'église.

Cette aventure est le premier scandale touchant le mariage des têtes couronnées en Occident. On a vu depuis les rois de France Robert, Philippe I. Fhilippe Auguste excommuniés par les papes pour des causes à-peu-près semblables, ou même pour des mariages contractés entre parens très-éloignés. Les évêques nationaux prétendirent long-tems devoir être les juges de ces causes. Les ponti-

fes de Rome les évoquèrent toujours à eux.

On n'examine point ici si cette nouvelle jurisprudence est utile ou dangereuse; on n'écrit ni comme jurisconsulte, ni comme controversisse: mais toutes les provinces chrétiennes ont été troublées par ces scandales. Les anciens Romains, & les peuples orientaux furent plus heureux en ce point. Les droits des pères de familles, le secret de leur lit n'y furent jamais en proie à la curiosité publique. On ne connaît point chez eux de pareils procès au sujet d'un mariage ou d'un divorce.

Ce descendant de Charlemagne fut le premier qui alla plaider à trois cents lieues de chez lui devant un juge étranger, pour savoir quelle femme il devait aimer. Les peuples furent sur le point d'être les victimes de ce différend. Louis le Débonnaire avoit été le premier exemple du pouvoir des évêques sur les empereurs. Lothaire de Lorraine sut l'époque du pouvoir des papes sur les évêques. Il résulte de toute l'histoire de ces tems-là, que la société avait peu de règles certaines chez les nations occidentales, que les états avaient peu de loix, & que l'église voulait leur en donner.



CHAPITRE TRENTE-UNIEME.

De Photius, & du schisine entre l'Orient & l'Occident.

A plus grande affaire que l'église eût alors & qui en est encore une très-importante aujourd'hui, fut l'origine de sa féparation totale des Grecs & des Latins. La chaire patriarchale de Constantinople étant, ainsi que le trône, l'objet de l'ambition, était sujette aux mêmes révolutions. L'empereur Michel III. mécontent du patriarche Ignace, l'obligea à figner lui-même sa déposition, & mit à fa place Photius, eunuque du palais, homme d'une grande qualité, d'un vaste génie, & d'une science universelle. Il était grand-écuyer & ministre d'état. Les évêques, pour l'ordonner patriarche, le firent passer en fix jours par tous les degrés. Le premier jour on le fit moine, parce que les moines étaient alors regardés comme faisant partie de la hiérarchie. Le second jour il fut lecteur, le troisieme sous-diacre, puis diacre, prêtre, & enfin patriarche, le jour de Noël en 858.

Le pape Nicolas prit le parti d'Ignace, & excommunia Photius. Il lui reprochait fur-tout d'avoir passé de l'état de laïque à celui d'évêque avec tant de rapidité; mais

THE DAL THE

Photius répondait avec raison que St. Ambroise, gouverneur de Milan, & à peine chrétien, avait joint la dignité d'évêque à celle de gouverneur plus rapidement encor. Photius excommunia donc le pape à son tour, & le déclara déposé. Il prit le titre de patriarche écuménique, & accusa hautement d'hérésie les évêques d'Occident de la communion du pape. Le plus grand reproche qu'il leur faisait, roulait sur la procession du père & du Fils. Des hommes, dit-il, dans une de ses lettres, sortis des ténèbres de l'Occident, ont tout corrompu par leur ignorance. Le comble de leur impiété est d'ajouter de nouvelles paroles au sacré symbole autorisé par tous les conciles, en disant que le St. Esprit ne procède pas du père seulement, mais encor du sils, ce qui est renoncer au christianisme.

On voit par ce passage & par beaucoup d'autres, quelle supériorité les Grecs affectaient en tout sur les Latins. Ils prétendaient que l'église romaine devait tout à la grecque, jusqu'aux noms des usages, des cérémonies, des myssères, des dignités. Baptême, eucharissie, liturgie, diocèse, paroisse, évêque, prêtre, diacre, moine, église, tout est grec. Ils regardaient les Latins comme des disciples ignorans, révolté contre leurs maîtres, dont ils ne savaient pas même la langue. Ils nous accusaient d'ignorer le catéchisme, ensin de n'être pas chrétiens.

Les autres sujets d'anathêmes étaient, que les Latins se servaient alors communément de pain non-levé pour l'eucharistie, mangeaient des œufs & du fromage en carême, & que leurs prêtres ne se faisaient point raser la barbe. Etrange raison pour brouiller l'Occident avec l'Orient!

Mais quiconque est juste avouera que *Photius* était non-seulement le plus savant homme de l'église, mais un grand évêque. Il se conduisit comme *St. Ambroise*, quand *Bastle* assassin de l'empereur *Michel* se présenta

dans l'église de Sophie : Vous êtes indigne d'approcher des saints mystères, lui dit-il à haute voix, vous qui avez les mains encor souillées du sang de votre bienfaiteur. Photius ne trouva pas un Théodose dans Basile. Ce tyran fit une chose juste par vengeance. Il rétablit Ignace dans le siége patriarchal, & chassa Phótius. Rome profita de cette conjoncture pour faire assembler à Constantinople le hutième concile écuménique, composé de trois cents évêques. Les légats du pape présidèrent, mais ils ne favaient pas le grec, & parmi les autres évêques très-peu savaient le latin. Photius y fut universellement condamné comme intrus, & soumis à la pénitence publique. On figna pour les cinq patriarches avant de figner pour le pape; ce qui est fort extraordinaire : car puisque les légats eurent la première place, ils devaient figner les premiers. Mais en tout cela les questions qui partageaient l'Orient & l'Occident, ne furent point agitées; on ne voulait que déposer Photius.

Quelque tems après, le vrai patriarche, Ignace, étant mort, Photius eut l'adresse de se faire rétablir par l'empereur Basile. Le pape Jean VIII. le reçut à sa communion, le reconnut, lui écrivit; & malgré ce huitième concile écuménique, qui avait anathématisé ce patriarche, le pape envoya ses légats à un autre concile à Constantinople, dans lequel Photius sut reconnu innocent par quatre cents évêques, dont trois cents l'avaient auparavant condamné. Les légats de ce même siége de Rome, qui l'avaient anathématisé, servirent eux-mêmes à casser

le huitième concile écuménique.

Combien tout change chez les hommes! combien ce qui était faux, devient vrai felon les tems! Les légats de Jean VIII. s'écrient en plein concile; Si quelqu'un ne reconnaît pas Phoiius, que son partage soit avec Judas. Le concile s'écrie, longues années au patriarche Photius, & au patriarche Jean.

Enfin à la suite des actes du concile on voit une lettre

du pape à ce favant patriarche, dans laquelle il lui dit; Nous pensons comme vous; nous tenons pour transgresseurs de la parole de Dieu, nous rangeons avec Judas, ceux qui ont ajouté au symbole, que le St. Esprit procède du père & du fils; mais nous croyons qu'il faut user de douceur avec eux, & les exhorter à renoncer à ce blasphême.

Il est donc clair que l'église romaine & la grecque pensaient alors différemment de ce qu'on pense aujourd'hui. L'église romaine adopta depuis la procession du père & du fils; & il arriva même qu'en 1274 l'empereur des Grecs, Michel Paléologue, implorant contre les Turcs une nouvelle croifade, envoya au fecond concile de Lyon, son patriarche & son chancelier, qui chantèrent avec le concile en latin, qui ex patre filioque procedit. Mais l'église grecque retourna encor à son opinion, & fembla la quitter encor dans la réunion passagère qui se fit avec Eugène IV. Que les hommes apprennent de là à se tolérer les uns les autres. Voilà des variations & des disputes sur un point fondamental, qui n'ont ni excité de troubles, ni rempli les prisons, ni allumé les bûchers.

On a blâmé les déférences du pape Jean VIII. pour le patriarche Photius; on n'a pas affez songé que ce pontife avait alors bescin de l'empereur Basile. Un roi de Bulgarie, nommé Bogoris, gagné par l'habileté de sa femme qui était chrétienne, s'était converti, à l'exemple de Clovis & du roi Egbert. Il s'agissait de savoir de quel patriarchat cette nouvelle province chrétienne dépendrait. Constantinople & Rome se la disputaient. La décision dépendait de l'empereur Basile. Voilà en partie le fujet des complaisances qu'eut l'évêque de Rome pour celui de Constantinople.

Il ne faut pas oublier que dans ce concile, ainsi que dans le précédent, il y eut des cardinaux. On nommait ainsi des prêtres & des diacres qui servaient de conseils aux mé ropolitains. Il y en avait à Rome comme dans d'aurres églifes. Ils étaient déjà diffingués : mais ils

fignaient après les évêques & les abbés.

Le pape donna par ses lettres & par ses légats le titre de votre sainteté au patrieche Photius. Les autres patriarches sont aussi appellés papes dans ce concile. C'est un nom grec, commun à tous les prêtres, & qui peu-àpeu est devenu le titre distinctif du métropolitain de Rome.

Il paraît que Jean VIII. se conduisait avec prudence; car ses successeurs s'étant brouillés avec l'empire Grec, & avant adopté le huitième concile écuménique de 869 & rejeté l'autre qui absolvait Photius, la paix établie par Jean VIII. fut alors rompue. Photius éclata contre l'église romaine, la traita d'hérétique au sujet de cet article du filioque procedit, des œufs en carême; de l'eucharistie faite avec du pain sans levain, & de plusieurs autres usages. Mais le grand point de la division était la primatie. Photius & ses successeurs voulaient être les premiers évêques du christianisme, & ne pouvaient fouffrir que l'évêque de Rome, d'une ville qu'ils regardaient alors comme barbare, séparée de l'empire par sa rebellion, & en proie à qui voudrait s'en emparer, jouît de la préséance sur l'évêque de la ville impériale. Le patriarche de Constantinople avait alors dans son district toutes les églises de la Sicile & de la Pouille; & le Saint Siége en passant sous une domination étrangère, avait perdu à la fois dans ces provinces son patrimoine & ses droits de métropolitain. L'église grecque méprisait l'église romaine. Les sciences florissaient à Constantinople, mais à Rome tout tombait jusqu'à la langue latine; & quoiqu'on y fût plus instruit que dans tout le reste de l'Occident, ce peu de science se ressentait de ces tems malheureux. Les Grecs se vengeaient bien de la supériorité que les Romains avaient eue sur eux depuis le tems de Lucrèce & de Ciceron jusqu'à Corneille Tacite. Ils ne

parlaient des Romains qu'avec ironie. L'évêque Luitprand, envoyé depuis en ambassade à Constantinople par les Othons, rapporte que les Grecs n'appellaient St. Grégoire le Grand, que Grégoire Dialogue, parce qu'en esset seu change s'en d'un homme trop simple.

qu'en effet ses dialogues sont d'un homme trop simple. Le tems a tout changé. Les papes sont devenus de grands souverains, Rome le centre de la politesse & des arts, l'église latine savante; & le patriarche de Constantinople n'est plus qu'un esclave, évêque d'un peuple esclave.

Photius, qui eut dans sa vie plus de revers que de gloire, sut déposé par des intrigues de cour, & mourut malheureux; mais ses successeurs, attachés à ses pré-

tentions, les sou mrent avec vigueur.

Le pape Jean V. . mourut encor plus malheureusement. Les annales de Fulde disent qu'il sut affassiné à coups de marteau. Les tems suivans nous seront voir le siège pontifical souvent ensanglanté, & Rome toujours un grand objet pour les nations, mais toujours à

plaindre.

Le dogme ne troubla point encor l'église d'Occident; à peine a-t-on conservé la mémoire d'une petite dispute excitée en 814 par un bénédictin nommé Jean Godefcald fur la prédestination & sur la grace : l'événement fit voir combien il est dangereux de traiter ces matières, & sur-tout de disputer contre un adversaire si puissant. Ce moine prenant à la lettre plusieurs expressions de St. Paul & de St. Augustin, enseignait la prédestination absolue & éternelle du petit nombre des élus & du grand nombre des réprouvés. L'archevêque de Reims, Hincmar, homme violent dans les affaires ecclésiastiques comme dans les civiles, lui dit, qu'il était prédestiné à être condamné & à être fouetté. En effet il le fit anathématiser dans un petit concile en 850. On l'exposa tout nud en présence de l'empereur Charles le Chauve, & il fut fouetté depuis les épaules jusqu'aux jambes par des moines.

Cette dispure impertinente dans laquelle les deux partis ont également tort, ne s'est que trop renouvellée. Vous verrez chez les Hollandais un synode de Dordrecht, composé des partisans de l'opinion de Godescald, faire pis que fouetter les sectateurs d'Hincmar. Vous verrez au controire en France les jésuites du parti d'Hincmar poursuivre, autant qu'ils le pourront, les jansénistes attachés aux dogmes de Godescald; & ces querelles qui sont la honte des nations policées, ne finiront que quand il y aura plus de philosophes que de docteurs.

Je ne ferai aucune mention d'une folie épidémique, qui faisit le peuple de Dijon en 844 à l'occasion d'un St. Bénigne, qui donnait, disait-on, des convulsions à ceux qui prizient sur son tombezu : je ne parlerais pas, dis-je, de cette superstition populaire, si elle ne s'était renouvellée de nos jours avec fureur dans des circonstances toutes pareilles. Les mêmes folies semblent destinées à reparaître de tems en tems sur la scène du monde; mais aussi le bon sens est le même dans tous les tems: & on n'a rien dit de si sage sur les miracles modernes opérés au tombeau de je ne fais quel diacre de Paris, que ce que dit en 844 un évêque de Lyon sur ceux de Dijon. « Voilà un étrange » faint, qui estropie ceux qui ont recours à lui : il » me semble que les miracles devraient être faits pour » guérir les maladies, & non pour en donner. »

Ces minuties ne troublaient point la paix en Occident, & les querelles théologiques y étaient alors comptées pour rien, parce qu'on ne pensait qu'à s'agrandir. Elles avaient plus de poids en Orient, parce que les prélats n'y ayant jamais eu de puissance temporelle, cherchaient à se faire valoir par les guerres de plume. Il y a encor une autre cause de la paix théologique en Occident, c'est l'ignorance qui au moins produisit ce bien parmi les maux infinis dont elle était cause.



CHAPITRE TRENTE-DEUXIEME.

Etat de l'empire d'Occident, à la fin du neuvième siècle.

l'Empire d'Occident ne subsista plus que de nom. Arnould Arnolfe ou Arnold, bâtard de Carloman, se rendit maître de l'Allemagne; mais l'Italie était partagée entre deux seigneurs, tous deux du seng de Charlemagne par les semmes; l'un était un duc de Spolette, nommé Gui; l'autre Bérenger duc de Frioul: tous deux investis de ces duchés par Charles le Chauve, tous deux prétendans à l'empire aussi-bien qu'au royaume de France. Arnould, en qualité d'empereur, regardait aussi la France comme lui appartenant de droit: tandis que la France, détachée de l'empire était partagée entre Charles le Simple qui la perdait, & le roi Eudes, grand oncle de Hugues Capet, qui l'usurpait.

Un Bozon, roi d'Arles, disputait encor l'empire. Le pape Formose, évêque peu accrédité de la malheureuse Rome, ne pouvait que donner l'onction sacrée au plus fort. Il couronna ce Gui de Spolette. L'année d'après il couronna Bérenger vainqueur; & il su forcé de sacrer ensin cet Arnould qui vint asséger Rome & la prit d'assaut. Le serment équivoque, que reçut Arnould, des Romains, prouve que déjà les papes prétendaient à la souveraineté de Rome. Tel était ce serment: « Je jure par les saints mystères, que sauf » mon honneur, ma loi & ma sidélité à monseigneur » Formose pape, je serai sidèle à l'empereur Arnould. »

Les papes étaient alors en quelque forte femblables aux califes de Bagdat, qui révérés dans tous les états musulmans comme les chefs de la religion, n'avaient plus guère d'autre droit que celui de donner les investitures des royaumes à ceux qui les demandaient les armes à la main; mais il y avait entre ces califes

THE SALE THE

& ces papes cette différence, que les califes étaient tombés du premier trône de la terre, & que les papes s'élevaient infensiblement.

Il n'y avait réellement plus d'empire, ni de droit ni de fait. Les Romains, qui s'étaient donnés à *Charlemagne* par acclamation, ne voulaient plus reconnaître des bâtards, des étrangers, à peine maîtres d'une partie de la Germanie.

Le peuple Romain dans son abaissement, dans son mélange avec tant d'étrangers, conservait encor, comme aujourd'hui, cette sierté secrete que donne la grandeur passée. Il trouvait insupportable que des Bructères, des Cattes, des Marcomans, se dissent les successeurs des Césars, & que les rives du Mein & la forêt Hercinie sussent le centre de l'empire de Titus & de Trajan.

On frémissait à Rome d'indignation, & on riait en même tems de pitié, lorsqu'on apprenait qu'après la mort d'Arnould, son fils Hilludovic, que nous appellons Louis, avait été désigné empereur des Romains à l'âge de trois ou quatre ans, dans un village barbare, nommé Fourkem, par quelques leuds & évêques Germains. Cet enfant ne fut jamais compté parmi les empereurs; mais on le regardait dans l'Allemagne comme celui qui devait succéder à Charlemagne & aux Césars. C'était en effet un étrange empire Romain que ce gouvernement qui n'avait alors ni les pays entre le Rhin & la Meuse, ni la France, ni la Bourgogne, ni l'Espagne, ni rien ensin dans l'Italie, & pas même une maison dans Rome qu'on pût dire appartenir à l'empereur.

Du tems de ce Louis, dernier prince Allemand du fang de Charlemagne par bâtardife, mort en 912, l'Allemagne fut ce qu'était la France, une contrée dévastée par les guerres civiles & étrangères, sous un prince élu en tumulte & mal obéi.

Tout est révolution dans les gouvernemens : c'en

est une frappante que de voir une partie de ces Saxons sauvages, traités par Charlemagne comme les ilotes par les Lacédémoniens, donner ou prendre au bout de cent douze ans cette même dignité, qui n'était plus dans la maison de leur vainqueur. Othon, duc de Saxe, après la mort de Louis, met, dit-on, par son crédit la couronne d'Allemagne sur la tête de Conrad duc de Franconie; & après la mott de Conrad, le fils du duc Othon de Saxe, Henri l'Oiseleur est élu. Tous ceux qui s'étaient faits princes héréditaires en Germanie, joints aux évêques, faisaient ces élections, & y appellaient alors les principaux citoyens des bourgades.

CHAPITRE TRENTE-TRO ISIEME.

Des siefs & de l'empire.

A force qui a tout fait dans ce monde, avait donné l'Italie, & les Gaules aux Romains. Les barbares ufurpèrent leurs conquêtes. Le père de Charlemagne usurpa les Gaules fur les rois Francs. Les gouverneurs fous la race de Charlemagne usurpèrent tout ce qu'ils purent. Les rois Lombards avaient déjà établi des fiefs en Italie. Ce fut le modèle sur lequel se régièrent les ducs & les comtes, dès le tems de Charles le Chauve. Peuà-peu leurs gouvernemens devinrent des patrimoines. Les évêques de plusieurs grands siéges, déjà puissans par leur dignité, n'avaient plus qu'un pas à faire pour être princes: & ce pas fut bientôt fait. De-là vient la puissance séculière des évêques de Mayence, de Cologne, de Trèves, de Vurtzbourg, & de tant d'autres en Allemagne & en France. Les archevêques de Reims, de Lyon, de Beauvais, de Langres, de Laon, s'attribuèrent les droits régaliens. Cette puissance des ecclésiastiques

TO THE WAY

ecclésiastiques ne dura pas en France: mais en Allemagne elle est affermie pour long-tems. Enfin les moines eux-mêmes devinrent princes, les abbés de Fulde. de St. Gal, de Kempten, de Corbie, &c. étaient de petits rois dans les pays où quatre-vingts ans auparavant ils défrichaient de leurs mains quelques terres que des propriétaires charitables leur avaient données. Tons ces feigneurs, ducs, comtes, marquis, évêques, abbés, rendaient hommage au souverain. On a long-tems cherché l'origine de ce gouvernement féodal. Il est à croire qu'il n'en a point d'autre que l'ancienne coutume de toutes les nations, d'imposer un hommage & un tribut au plus faible. On fait qu'ensuite les empereurs Romains donnèrent des terres à perpétuité à de certaines conditions. On en trouve des exemples dans les vies d'A-Lexandre Sévère & de Probus. Les Lombards furent les premiers qui érigèrent des duchés relevans en fief de leur royaume. Spolette & Bénevent furent fous les rois Lombards des duchés héréditaires.

Avant Charlemagne, Tassillon possédait le duché de Bavière à condition d'un hommage; & ce duché eût appartenu à ses descendans, si charlemagne, ayant vaincu

ce prince, n'eût dépouillé le père & les enfans.

Bientôt point de villes libres en Allemagne, ainsi point de commerce, point de grandes richeiles. Les villes audelà du Rhin n'avaient pas même de murailles. Cet état, qui pouvait être si puissant, était devenu si faible par le nombre & la division de ses maîtres, que l'empereur Conrad sut obligé de promettre un tribut annuel aux Hongrois, Huns ou Pannoniens, si bien contenus par Charlemagne, & soumis depuis par les empereurs de la maison d'Autriche. Mais alors ils semblaient être ce qu'ils avaient été sous Attila. Ils ravageaient l'Allemagne, les frontières de la France. Ils descendaient en Italie par le Tyrol, après avoir pillé la Bavière, & revenaient enfuite avec les dépouilles de tant de nations.

- Jagar

Essai sur les mœurs. Tom. I.

C'est au règne de Henri l'Oiseleur que se débrouilla un peu le chaos de l'Allemagne. Ses limites étaient alors le sleuve de l'Oder, la Bohême, la Moravie, la Hongrie, lès rivages du Rhin, de l'Escaut, de la Moselle, de la Meuse; & vers le septentrion la Poméranie & le Holstein étaient ses barrières.

Il faut que Henri l'Oiseleur fût un des rois des plus dignes de régner. Sous lui les seigneurs de l'Allemagne si divisés, sont réunis. Le premier fruit de cette réunion est l'affranchissement du tribut qu'en payait aux Hongrois, & une grande victoire remportée sur cette nation terrible. Il sit entourer de murailles la plupart des villes d'Allemagne. Il institua des milices. On lui attribua même l'invention de quelques jeux militaires qui donnent quelques idées des tournois. Ensin l'Allemagne respirait, mais il ne paraît pas qu'elle prétendit être l'empire Romain. L'archevêque de Mayence avait sacré Henri l'Oiseleur. Aucun légat du pape, aucun envoyé des Romains n'y avait assissée. L'Allemagne sembla pendant tout ce règne oublier l'Italie.

Il n'en fut pas ainsi sous Cthon le Grand, que le princes Allemans, les évêques & les abbés élurent unanimement après la mort de Henri son père. L'héritier reconnu d'un prince puissant, qui a sondé ou rétabli un état, est toujours plus puissant que son père, s'il ne manque pas de courage; car il entre dans une carrière déjà ouverte: il commence où son prédécesseur a fini. Ainsi Alexandre avait été plus loin que Philippe son père, Charlemagne plus loin que Pepin, & Othon le Grand passa de beaucoup Henri l'Oiseleur.



CHAPITRE TRENTE-QUAIRIEM

D'OTHON LE GRAND, au dixieme siècle.

THON qui rétablit une partie de l'empire de Charlemagne, étendit comme lui la religion chrétienne en Germanie par des victoires. Il força les Danois les armes à la main à payer tribut, & à recevoir le baptême qui leur avait été prêché un siècle auparavant, &

qui était presqu'entiérement aboli.

Ces Danois ou Normans qui avaient conquis la Neuftrie & l'Angleterre, ravagé la France & l'Allemagne, reçurent des loix d'Othon. Il établit des évêques en Dannemarck, qui furent alors foumis à l'archevêque de Hambourg métropolitain des églifes barbares, fondées depuis peu dans le Holftein, dans la Suède, dans le Dannemarck. Tout ce christianisme consistait à faire le signe de la croix. Il soumit la Bohême après une guerre opiniâtre. C'est depuis lui que la Bohême, & même le Dannemarck, furent réputés provinces de l'empire; mais les Danois secouèrent bientôt le joug.

Othon s'était ainsi rendu l'homme le plus considérable de l'Occident, & l'arbitre des princes. Son autorité était si grande, & l'état de la France si déplorable alors, que Louis d'Outremer sils de Charles le Simple, descendant de Charlemagne, était venu en 948 à un concile d'évêques que tenait Othon près de Mayence; ce roi de France dit ces propres mots rédigés dans les actes. « l'ai été reconnu roi, & sacré, par » les suffrages de tous les seigneurs, & de toute la no- » blesse de France. Hugues toutesois m'a chassé, m'a » pris frauduleusement, & m'a retenu prisonnier un » an entier, & je n'ai pu obtenir ma liberté qu'en lui » laissant la ville de Laon qui restait seule à la reine » Gerberge, pour y tenir sa cour avec mes serviteurs.

228 ESSAI SUR LES MŒURS.

» Si on prétend que j'aie commis quelque crime qui » méritât un tel traitement, je suis prêt à m'en pur-» ger au jugement d'un concile, & suivant l'ordre du

» roi Othon, ou par le combat fingulier.»

Ce discours important prouve à la fois bien des chofes; les prétentions des empereurs de juger le rois, la puissance d'Othon, la faiblesse de la France, la coutume des combats singuliers, & ensin l'usage qui s'établissait de donner les couronnes, non par le droit du sang, mais par les suffrages des seigneurs, usage bientôt après aboli en France.

Tel était le pouvoir d'Othon le Grand quand il fut invité à passer les Alpes par les Italiens même, qui toujours factieux & faibles, ne pouvaient ni obéir à leurs compatriotes, ni être libres, ni se défendre à la fois contre le Sarrazins & les Hongrois, dont les in-

cursions infestaient encor leur pays.

L'Italie qui dans ses ruines était toujours la plus riche & la plus florissante contrée de l'Occident, était déchirée sans cesse par des tyrans. Mais Rome dans cesse divisions donnait encor le mouvement aux autres villes d'Italie. Qu'on songe à ce qu'était Paris dans le tems de la Fronde, & plus encor sous Charles l'Insense, & à ce qu'était Londres sous l'infortuné Charles I. ou dans les guerres civiles des Yorck & des Lancastre, on aura quelque idée de l'état de Rome au dixième siècle. La chaire pontificale était opprimée, déshonorée & sanglante. L'élection des papes se faisait d'une manière dont on n'a guère d'exemples, ni avant, ni après.





CHAPITRE TRENTE-CINQUIEME.

De la papauté au dixième siècle, avant qu'OTHON LE GRAND se rendît maître de Rome.

Es scandales & les troubles intestins qui affligèrent Rome & fon églife au dixième siècle, & qui continuèrent long-tems après, n'étaient arrivés ni fous les empereurs Grecs & Latins, ni fous les rois Goths, ni fous les rois Lombards, ni fous Charlemagne. Ils font visiblement la suite de l'anarchie, & cette anarchie eut sa source dans ce que les papes avaient fait pour la prévenir, dans la politique qu'ils avaient eue d'appeller les Francs en Italie. S'ils avaient en effet possédé toutes les terres qu'on prétend que Charlemagne leur donna, ils auraient été plus grands fouverains qu'ils ne le sont aujourd'hui. L'ordre & la règle eussent été dans les élections & dans le gouvernement, comme on les y voit. Mais on leur disputa tout ce qu'ils voulurent avoir : l'Italie fut toujours l'objet de l'ambition des étrangers : le fort de Rome fut toujours incertain. Il ne faut jamais perdre de vue que le grand but des Romains était de rétablir l'ancienne république; que des tyrans s'élevaient dans l'Italie & dans Rome; que les élections des évêques ne furent presque jamais libres; & que tout était abandonné aux factions.

Le pape Formose, fils du prêtre Léon, étant évêque de Porto, avait été à la tête d'une faction contre Jean VIII. & deux fois excommunié par ce pape; mais ces excommunications, qui furent bientôt après si terribles aux têtes couronnées, le surent si peu pour Formose, qu'il se sit élire pape en 890.

Etienne VI. ou VII. aussi fils de prêtre, successeur de Formose, homme qui joignait l'esprit du fanatisme à celui de la faction, ayant toujours été l'ennemi de For-

mose, fit exhumer son corps qui était embaumé, & l'ayant revêtu des habits pontificaux, le sit comparaître dans un concile assemblé pour juger sa mémoire. On donna au mort un avocat; on lui sit son procès en sorme; le cadavre sut déclaré coupable d'avoir changé d'évêché, & d'avoir quitté celui de Porto pour celui de Rome; & pour réparation de ce crime, on lui trancha la tête par la main du bourreau; on lui coupa trois doigts; & on le jeta dans le Tibre.

Le pape Etienne VI. se rendit si odieux par cette farce aussi horrible que folle, que les amis de Formose ayant soulevé les citoyens, le chargèrent de fers, & l'étran-

glèrent en prison.

La faction ennemie de cet Etienne sit repêcher le corps de Formose, & le sit enterrer pontificalement une se-

conde fois.

Cette querelle échaussait les esprits. Sergius III. qui remplissait Rome de ses brigues pour se faire pape, sut exilé par son rival Jean IX. ami de Formose; mais reconnu pape après la mort de Jean IX. il condamna encor Formose. Dans ces troubles, Théodora mère de Marozie, qu'elle maria depuis au marquis de Toscanelle, & d'une autre Théodora, toures trois célèbres par leurs galanteries, avaient à Rome la principale autorité. Sergius n'avait été élu que par les intrigues de Théodora la mère. Il eut, étant pape, un fils de Marozie, qu'il éleva publiquement dans son palais. Il ne paraît pas qu'il suit hai des Romains, qui naturellement voluptueux, suivaient ses exemples plus qu'ils ne les blâmaient.

Après sa mort, le deux sœurs Marozie & Théodora procurèrent la chaire de Rome à un de-leurs savoris, nommé Landon; mais ce Landon étant mort, la jeune Theodora sit élire pape son amant Jean X. évêque de Bologne, puis de Ravenne, & ensin de Rome. On ne lui reprocha point, comme à Formose, d'avoir changé d'évêché. Ces papes condamnés par la posterité comme

évêques peu religieux, n'étaient point d'indignes princes, il s'en faut beaucoup. Ce Jean X. que l'amour fit pape, était un homme de génie & de courage; Il fit ce que tous les papes ses prédécesseurs n'avaient pu faire; il chassa les Sarrazins de cette partie de l'Italie, nommée le Garillan.

Pour réussir dans cette expédition, il eut l'adresse d'obtenir des troupes de l'empereur de Constantinople, quoique cet empereur eût à se plaindre autant des Romains rebelles que des Sarrazins. Il sit armer le comte de Capoue. Il obtint des milices de Toscane, & marcha lui-même à la tête de cette armée, menant avec lui un jeune fils de Marozie & du marquis Adelbert. Ayant chasse les mahométans du voisinage de Rome, il voulait aussi délivrer l'Italie des Allemans & des autres étrangers.

L'Italie était envahie presqu'à la fois par les Bérengers, par un roi de Bourgogne, par un roi d'Arles. Il les empêcha tous de dominer dans Rome. Mais au bout de quelques années Guido, frère utérin de Hugo roi d'Arles, tyran de l'Italie, ayant épousé Marozie, toutepuissante à Rome, cette même Marozie conspira contre le pape si long-tems amant de sa sœur. Il sut surpris, mis aux fers, & étoussé entre deux matelas.

Marozie maîtresse de Rome, sit élire pape un nommé Léon, qu'elle sit mourir en prison au bout de quelques mois. Ensuite, ayant donné le siége de Rome à un homme obscur, qui ne vécut que deux ans, elle mit ensin sur la chaire pontificale Jean XI. son propre sils, qu'elle avait eu de son adultère avec Sergius III.

Jean XI. n'avait que vingt-quatre ans quand sa mère le fit pape; elle ne lui conféra cette dignité qu'à condition qu'il s'en tiendrait uniquement aux fonctions d'évêque, & qu'il ne serait que le chapelain de sa mère.

On prétend que Marozie empoisonna alors son mari Guido, marquis de Toscanelle. Ce qui est vrai, c'est qu'elle épousa le frère de son mari, Hugo, roi de Lom-

bardie, & le mit en possession de Rome, se slattant d'être avec lui impératrice; mais un sils du premier lit de Marozie se mit alors à la tête des Romains contre sa mère, chassa Hugo de Rome, renserma Marozie & le pape son sils dans le môle d'Adrien, qu'on appelle aujourd'hui le château St. Ange. On prétend que Jean XI. y mourut empoisonné.

Un Etienne VIII. Allemand de naissance, élu en 939, fut par cette naissance seule si odieux aux Romains, que dans une sédition le peuple lui balafra le visage au point

qu'il 'ne put jamais depuis paraître en public.

Queique tems après un petit fils de Marozie, nommé Octavien Sporco, fut élu pape à l'âge de dix-huit ans par le crédit de sa famille. Il prit le nom de Jean XII. en mémoire de Jean XI. son oncle. C'est le premier pape qui ait changé son nom à son avénement au pontificat. Il n'était point dans les ordres quand sa famille le fit pontife. Cet Octavien Sporco était patrice de Rome, & ayant la même dignité qu'avait eu Charlemagne, il réunissait par le siège pontifical les droits des deux puissances, & le pouvoir le plus légitime. Mais il était jeune, livré à la débauche, & n'était pas d'ailleurs un puissant prince.

On s'étonne que sous tant de papes si scandaleux & si peu puissans, l'église romaine ne perdit ni ses prérogatives, ni ses prétentions: mais alors presque toutes les autres églises étaient ainsi gouvernées. Le clergé d'Italie pouvait mépriser de tels papes, mais il respectait la papauté, d'autant plus qu'il y aspirait: ensin, dans l'opinion des hommes la place était sacrée, quand la per-

sonne était odieuse.

Pendant que Rome & l'église étaient ainsi déchirées, Bérenger qu'on appelle le Jeune, disputait l'Italie à Hugues d'Arles. Les Italiens, comme le dit Luiprand contemporain, voulaient toujours avoir deux maîtres pour n'en ayoir réellement aucun: fausse & malheureuse po-

WOLLEWY

litique, qui les faisait changer de tyrans & de malheurs. Tel était l'état déplorable de ce beau pays, lorsqu'Othon le Grand y fut appellé par les plaintes de presque toutes les villes, & même par ce jeune pape Jean XII. réduit à faire venir les Allemans qu'il ne pouvait souffrir.



CHAPITRE TRENTE-SIXIEME.

Suite de l'empire d'OTHON, & de l'état de l'Italie.

THON entra en Italie, & il s'y conduisit comme Charlemagne. Il vainquit Bérenger, qui en affectait la fouveraineté. Il se fit sacrer & couronner empereur des Romains par les mains du pape, prit le nom de César & d'Auguste, & obligea le pape à lui faire serment de fidélité sur le tombeau, dans lequel on dit que repose le corps de St. Pierre. On dressa un instrument authentique de cet acte. Le clergé & la noblesse Romaine se soumettent à ne jamais élire de pape qu'en présence des commissaires de l'empereur. Dans cet acte, Othon confirme les donations de Pepin, de Charlemagne, de Louis le Débonnaire, sans spécifier quelles sont ces donations si contestées; « sauf en tout notre puissance, » dit-il, & celle de notre fils & de nos descendans. » Cet instrument, écrit en lettres d'or, souscrit par sept évêques d'Allemagne, cinq comtes, deux abbés & plufieurs prélats Italiens, est encor gardé au château St. Ange, à ce que dit Baronius. La date est du 13 Février 962.

Mais comment l'empereur Othon pouvait-il donner par cet acte, confirmatif de celui de Charlemagne, la ville même de Rome, que jamais Charlemagne ne donna? Comment pouvait-il faire présent du duché de Éénevent qu'il ne possédait pas, & qui appartenait encor à ses ducs? Comment aurait-il donné la Corse

& la Sicile que les Sarrazins occupaient? Ou Othon fut trompé, ou cet acte est faux, il en faut convenir.

ESSAI SUR LES MŒURS.

On dit, & Mézerai le dit après d'autres, que Lothaire roi de France, & Hugues Capet depuis roi, affissèrent à ce couronnement. Les rois de France étaient en effet alors si faibles, qu'ils pouvaient servir d'ornement au sacre d'un empereur; mais le nom de Lothaire & de Hugues Capet ne se trouve pas dans les signatures vraies ou fausses de cet acte.

Quoi qu'il en foit, l'imprudence de Jean XII. d'avoir appellé les Allemans à Rome, fut la fource de toutes les calamités dont Rome & l'Italie furent affligés pendant tant de siècles.

Le pape s'étant ainsi donné un maître, quand il ne voulait qu'un protecteur, lui fut bientôt insidèle. Il se ligua contre l'empereur avec Bérenger même, résugié chez des mahométans qui venaient de se cantonner sur les côtes de Provence. Il sit venir le fils de Bérenger à Rome; tandis qu'Othon était à Pavie. Il envoya chez les Hongrois, pour les solliciter à rentrer en Allémagne; mais il n'était pas assez puissant pour soutenir cette action hardie, & l'empereur l'était assez pour le punir.

Othon revint donc de Pavie à Rome, & s'étant affuré de la ville, il tint un concile, dans lequel il fit juridiquement le procès au pape. On affembla les feigneurs Allemans & Romains, quarante évêques, dixfept cardinaux dans l'églife de St. Pierre; & là en préfence de tout le peuple, on accufa le St. Père d'avoir joui de plufieurs femmes, & fur-tout d'une nommée Etiennette, concubine de fon père, qui était morte en couche. Les autres chefs d'accufation étaient, d'avoir fait évêque de Todi un enfant de dix ans, d'avoir vendu les ordinations & les bénéfices, d'avoir fait crever les yeux à fon parrain, d'avoir châtré un cardinal, & ensuite de l'avoir fait mourir; ensin de ne pas croire en

THE DATE WILL

PARTY PAR

JESUS-CHRIST, & d'avoir invoqué le diable : deux choses qui semblent se contredire. On mêlait donc, comme il arrive presque toujours, de fausses accusations à de véritables; mais on ne parla point du tout de la seule raison pour laquelle le concile était assemblé. L'empereur craignait sans doute de réveiller cette révolte & cette conspiration dans laquelle les accusateurs même du pape avaient trempé. Ce jeune pontise, qui avait alors vingt-sept ans, parut déposé pour ses incestes & ses scandales, & le fut en effet, pour avoir voulu, ainsi que tous les Romains, détruire la puissance Allemande dans Rome.

Othon ne put se rendre maître de sa personne; ou s'il le put, il sit une saute en le laissant libre. A peine avait-il sait élire le pape Léon VIII. qui, si l'on en croit le discours d'Arnoud évêque d'Orléans, n'était ni ecclésiastique, ni même chrétien: à peine en avait-il reçu l'hommage, & avait-il quitté Rome, dont probablement il ne devait pas s'écarter, que Jean XII. eut le courage de faire soulever les Romains: & opposant alors concile à concile, on déposa Léon VIII. On ordonna que jamais l'inférieur ne pourrait ôter le rang à son supérieur.

Le pape, par cette décision, n'entendait pas seulement que jamais les évêques & les cardinaux ne pourraient déposer le pape; mais on désignait aussi l'empereur, que les évêques de Rome regardaient toujours comme un séculier, qui devait à l'église l'hommage & les sermens qu'il exigeait d'elle. Le cardinal nommé Jean, qui avait écrit & lu les accusations contre le pape, eut la main droite coupée. On arracha la langue, on coupa le nez & deux doigts à celui qui avait servi de gressier au concile de déposition.

Au reste, dans tous ces conciles, où présidaient la faction & la vengeance, on citait toujours l'évangile & les pères, on implorait les lumières du St. Esprit, on

parlait en son nom, on faisait même des réglemens utiles; & qui lirait ces actes sans connaître l'histoire, croirait lire les actes des faints. Si Jesus-Christ était alors venu au monde, qu'aurait-il dit en voyant tant d'hypocrine, & tant d'abominations dans son église?

Tout cela se faisait presque sous les yeux de l'empereur; & qui sait jusqu'où le courage & le ressentiment du jeune ponisse, le soulevement des Romains en sa faveur, la haine des autres villes d'Italie contre les Allemans, eussent pu porter cette révolution? Mais le pape Jean XII. su assassiment rois mois après, entre les bras d'une semme mariée, par les mains du mari qui vengeait sa honie. Il mourut de ses blessures au bout de huit jours. On a écrit que ne croyant pas à la religion dont il était pontise, il ne voulut pas recevoir en mourant le viatique.

Ce pape ou plutôt ce patrice, avait tellement animé les Romains, qu'ils osèrent, même après sa mort, soutenir un siège, & ne se rendirent qu'a l'extrémité. Othon, deux sois vainqueur de Rome, sur le maître de

l'Italie comme de l'Allemagne.

Le pape Léon, créé par lui, le fénat, les principaux du peuple, le clergé de Rome, folemnellement affemblés dans St. Jean de Latran, confirmèrent à l'empereur le droit de fe choifir un fuccesseur au royaume d'Italie, d'établir le pape, & de donner l'investiture aux évêques. Après tant de traités & de sermens formés par la crainte, il fallait des empereurs qui demeurassent à Rome pour les faire observer.

A peine l'empereur Othon était retourné en Allemagne, que les Romains voulurent être libres. Ils mirent en prison leur nouveau pape, créature de l'empereur. Le préset de Rome, les tribuns, le sénat voulurent faire revivre les anciennes loix; mais ce qui dans un tems est une entreprise de héros, devient dans d'autres une révolte de séditieux. Othon revole en Italie, fait

CHAPITRE XXXVI.

pendre une partie du fénat: & le préfet de Rome, qui avait voulu être un Brutus, fut fouetté dans les carrefours, promené nud sur un âne, & jeté dans un cachot, où il mourut de faim.



CHAPITRE TRENTE-SEPTIEME.

Des empereurs Othon II. & III. & de Rome.

EL fut à-peu-près l'état de Rome sous Othon le Grand, Othon si. & Othon III. Les Allemans tenaient les Romains subjugués, & les Romains brisaient leurs fers dès qu'ils le pouvaient.

Un pape élu par l'ordre de l'empereur, ou nommé par lui, devenait l'objet de l'exécration des Romains. L'idée de rétablir la république, vivait toujours dans leurs cœurs; mais cette noble ambition ne produisait

que des misères humiliantes & affreuses.

Othon II. marche à Rome comme son père. Quel gouvernement ! quel empire! & quel pontificat! Un consul nommé Crescentius fils du pape Jean X. & de la fameuse Marozie, prenant avec ce titre de consul la haine de la royauté, souleva Rome contre Othon II. Il sit mourir en prison Benoît VI. créature de l'empereur; & l'autorité d'Othon, quoiqu'éloigné, ayant dans ces troubles donné avant son arrivée la chaire romaine au chancelier de l'empire en Italie, qui fut pape sous le nom de Jean XIV. ce malheureux pape fut une nouvelle victime que le parti Romain immola. Le pape Boniface VII. créature du conful Crescentius, dejà souillé du sang de Benoît VI. fit encore périr Jean XIV. Les tems de Caligula, de Néron, de Vitellius, ne produisirent ni des infortunes plus déplorables, ni de plus grandes barbaries; mais les attentats & les malheurs de ces papes sont obscurs comme eux. Ces tragédies fanglantes se jouaient sur le théatre 238

de Rome, mais petit & ruiné; & celles des Céfars

avaient pour théatre le monde connu.

Cependant, Othon 11. arrive à Rome en 981. Les papes autrefois avaient fait venir les Francs en Italie, & s'étaient soustraits à l'autorité des empereurs d'Orient. Que font-ils maintenant? Ils essaient de retourner en apparence à leurs anciens maîtres; & ayant imprudemment appellé les empereurs Saxons, ils veulent les chaffer. Ce même Boniface VII. était allé à Constantinople presser les empereurs basile & Constantin de venir rétablir le trône des Céfars. Rome ne savait ni ce qu'elle était, ni à qui elle était. Le consul Crescentius & le sénat voulaient rétablir la république. Le pape ne voulait en effet ni république, ni maître. Othon II. voulait régner. Il entre donc dans Rome; il y invite à dîner les principaux sénateurs, & les partisans du consul : & si l'on en croit Geofroy de Viterbe, il les fait tous égorger au milieu d'un repas. Voilà le pape délivré par son ennemi des sénateurs républicains. Mais il faut se délivrer de ce tyran. Ce n'est pas assez des troupes de l'empereur d'Orient, qui viennent dans la Pouille, le pape y joint les Sarrazins. Si le massacre des sénateurs dans ce repas sanglant rapporté par Geofroy est véritable, il valait mieux sans doute avoir les mahométans pour protecteurs, que ce Saxon sanguinaire pour maître. Il est vaincu par les Grecs; il l'est par les musulmans; il tombe captif entre leurs mains, mais il leur échappe; & profitant de la division de ses ennemis, il rentre encor dans Rome, où il meurt en 983.

Après sa mort le consul Crescentius maintint quelque tems l'ombre de la république Romaine. Il chassa du siège pontifical Grégoire V. neveu de l'empcreur Othon trois. Mais ensin Rome sut encor assiégée & prise. Crescentius, attiré hors du château Saint-Ange sur l'espérance d'un accommodement & sur la soi des sermens de l'empereur, eut la tête tranchée. Son corps sut pendu

WE THE THE

par les pieds: & le nouveau pape, élu par les Romains fous le nom de Jean XV. eut les yeux crevés & le nez coupé. On le jeta en cet état du haut du châreau Saint-Ange dans la place.

Les Romains renouvellèrent alors à Othon III. les fermens faits à Othon I. & à Charlemagne; & il assigna aux papes les terres de la marche d'Ancone pour soute-

nir leur dignité.

Après le trois Othons, ce combat de la domination allemande & de la liberté italique resta long-tems dans les mêmes termes. Sous les empereurs Henri II. de Bavière, & Conrad II. le Salique, dès qu'un empereur était occupé en Allemagne, il s'élevait un parti en Italie. Henri II. y vint, comme les Othons, dissiper des sactions, confirmer aux papes les donations des empereurs; & recevoir les mêmes hommages. Cependant la papauté était à l'encan, ainsi que presque tous les autres évêchés.

Benoît VIII. Jean XIV. l'acherèrent publiquement l'un après l'autre : ils étaient frères de la maifon des marquis de Toscanelle, toujours puissante à Rome de-

puis le tems des Marozie & des Théodora.

Après leur mort, pour perpétuer le pontificat dans leur maison, on acheta encor les suffrages pour un enfant de douze ans. C'était Benoît IX. qui eut l'évêché de Rome de la même manière qu'on voit encor aujour-d'hui tant de familles achèter, mais en secret, des bé-

nénces pour des enfans.

Ce désordre n'eut point de bornes. On vit sous le pontificat de ce Benoît IX. deux autres papes élus à prix d'argent, & trois papes dans Rome s'excommunier réciproquement; mais par une conciliation heureuse, qui étoussa une guerre civile, ces trois papes s'accordèrent à partager le revenus de l'église, & à vivre en paix chacun avec sa maîtresse.

Ce triumvirat pacifique & singulier ne dura qu'autant qu'ils eurent de l'argent; & enfin, quand ils n'en 240

eurent plus, chacun vendit sa part de la papauté au diacre Cratien, homme de qualité, fort riche. 'Mais comme le jeune Benoit IX. avait été élu long-tems avant les deux autres, on lui laissa par un accord solemnel la jouissance du tribut que l'Angleterre payait alors à Rome, qu'on appellait le denier de St. Pierre, à quoi un roi Danois d'Angleterre, nommé Etelvolft, Edelvolft, ou Ethelusse, s'était soumis en 852.

Ce Gratien qui prit le nom de Grégoire VI. jouissait paissiblement du pontificat, lorsque l'empereur Henri III.

fils de Conrad II. le Salique, vint à Rome.

Jamais empereur n'y exerça plus d'autorité. Il exila Grégoire VI. & nomma pape Suidger son chancelier, évêque de Bamberg, sans qu'on osât murmurer.

Après la mort de cet Allemand, qui parmi les papes est appellé Clément II. l'empereur, qui était en Allemagne, y créa pape un Bavarois nommé Popon: c'est Damase II. qui avec le brevet de l'empereur alla se faire, reconnaître à Rome. Il su intronisé malgré ce Bénoit IX. qui voulait encor rentrer dans la chaire pontificale après l'avoir vendue.

Ce Bavarois étant mort vingt-trois jours après son intronisation, l'empereur donna la papauté à son cousin Brunon de la maison de Lorraine, qu'il transséra de l'évêché de Toul à celui de Rome par une autorité absolue. Si cette autorité des empereurs avait duré, les papes n'eussent été que leurs chapelains, & l'Italie eût été esclave.

Ce pontife prit le nom de Léon IX. on l'a mis au rang des faints. Nous le verrons à la tête d'une armée combattre les princes Normans fondateurs du royaume de Naples, & tomber captif entre leurs mains.

Si les empereurs eussent pu demeurer à Rome, on voit par la faiblesse des Romains, par les divisions de l'Italie, & par la puissance de l'Allemagne, qu'ils eussent toujours été les souverains de papes, & qu'en esset il y

urai

aurait eu un empire Romain. Mais ces rois électifs d'Allemagne ne pouvaient se fixer à Rome loin des princes Allemans trop redoutables à leurs maîtres. Les voi-fins étaient toujours prêts d'envahir les frontières. Il fal-lait combattre tantôt les Donois, tantôt les Polonais & les Hongrois. C'est ce contrepoids qui sauva quelque tems l'Italie d'un joug contre lequel elle se serait en vain débattue.

Jamais Rome & l'église latine ne furent plus méprisses à Constantinople que dans ce tems malheureux. Luitprand l'ambassadeur d'Othon I. auprès de l'empereur Nicéphore Phocas, nous apprend que les habitans de Rome n'étaient point appellés Romains, mais Lombards, dans la ville impériale. Les évêques de Rome n'y étaient regardés que comme des brigands schissmatiques. Le séjour de St. Fierre à Rome était considéré comme une sable absurde, sondée uniquement sur ce que St. Pierre avait dit dans une de se épîtres, qu'il était à Babylone, & qu'on s'était avissée de prétendre que Babylone signifiait Rome: on ne fai-sait guère plus de cas à Constantinople des empereurs Saxons, qu'on traitait de barbares.

Cependant la cour de Constantinople ne valait pas mieux que celle des empereurs Germaniques. Mais il y avait dans l'empire Grec plus de commerce, d'industrie, de richesses, que dans l'empire Latin: tout était déchu dans l'Europe occidentale, depuis les tems brillans de Charlemagne. La férocité & la débauche, l'anarchie & la pauvreté étaient dans tous les états. Jamais l'ignorance ne fut plus universelle. Il ne se faisait pourtant pas plus de miracles que dans d'autres tems; Il y en a eu dans chaque siècle, & ce n'est guère que depuis l'établissement des académies des sciences dans l'Europe, qu'on ne voit plus de miracles chez les nations éclairées; & que si l'on en voit, la saine physique les réduit bientôt à leur valeur.

Essai sur les mœurs. Tom. I.

CHAPITRE TRENTE-HUITIEME.

De la France, vers le tems de HUGUES CAPET.

ENDANT que l'Allemagne commençait à prendre ainsi une nouvelle forme d'administration, & que Rome & l'Italie n'en avaient aucune, la France devenait, comme l'Allemagne, un gouvernement entiérement féodal.

Ce royaume s'étendit des environs de l'Escaut & de la Meuse jusqu'à la mer Britannique & des Pyrénées au Rhône. C'était alors ses bornes; car quoique tant d'historiens prétendent que ce grand fief de la France allait par-delà les Pyrénées jusqu'à l'Ebre, il ne paraît point du tout que les Espagnols de ces provinces entre l'Ebre & les Pyrénées sussent soumis au faible gouvernement de France en combattant contre les mahométans.

La France, dans laquelle ni la Provence, ni le Dauphiné n'étaient compris, était un affez grand royaume; mais il s'en fallait beaucoup que le roi de France fût un grand fouverain. Louis, le dernier des descendans de Charlemagne, n'avait plus pour tout domaine que les villes de Laon & de Soisson, & quelques terres qu'on lui contestait. L'hommage rendu par la Normandie ne fervait qu'à donner au roi un vassal qui aurait pu soudoyer son maître. Chaque province avait, ou ses comtes, ou ses ducs héréditaires; celui qui n'avait pu se saissir que de deux ou trois beurgades, rendaît hommage aux usurpateurs d'une province; & qui n'avait qu'un château, relevait de celui qui avait usurpé une ville. De tout cela s'était fait un assemblage monstrueux de membres qui ne formaient point un corps.

Le tems & la nécessité établirent que les seigneurs des grands siess marcheraient avec des troupes au secours du roi. Tel seigneur devait quarante jours de service, tel autre vingt-cinq. Les arrière-vassaux marchaient aux ordres de leurs seigneurs immédiats Mais si tous ces seigneurs particuliers servaient l'état quelques jours, ils se faisaient la guerre entr'eux presque toute l'année. En vain les conciles, qui dans ces tems de crimes ordonnèrent fouvent des choses justes, avaient réglé qu'on ne se battrait point depuis le jeudi jusqu'au point du jour du lundi, & dans le tems de Paques, & dans d'autres folemnités; ces réglemens n'étant point appuyés d'une justice coërcitive, étaient sans vigueur. Chaque château était la capitale d'un petit état de brigands; chaque monastère était en armes: leurs avocats, qu'on appellait avoyers, inflitués dans les premiers tems pour présenter leurs requêtes au prince, & méniger leurs affaires, étaient les généraux de leurs troupes; les moissons étaient ou brûlées, ou coupées avant le tems, ou défendues l'épée à la main; les villes presque réduites en solitude, & les campagnes dépeuplées par de longues famines.

Il semble que ce royaume, sans chef, sans police, sans ordre, dût être la proie de l'étranger; mais une anarchie presque semblable dans tous les royaumes, sit sa sureté; & quand sous les Othons l'Allemagne sut plus

à craindre, les guerres intestines l'occupèrent

C'est de ces tems barbares que nous tenons l'usage de rendre hommage pour une maison & pour un bourg au seigneur d'un autre village. Un praticien, un marchand qui se trouve possesseur d'un ancien sief, reçoit se hommage d'un autre bourgeois eu d'un pair du royaume qui aura acheté un arrière-sief dans sa censive. Les loix de siefs ne subsissent plus; mais ces vieilles coutumes de mouvances, d'hommage, de redevances subsissent encor: dans la plupart des tribunaux on admet cette maxime, Nulle terre sans seigneur: comme si ce n'était pas assez d'appartenir à la patrie.

ŲΣ

Quand la France, l'Italie & l'Allemagne furent ainsi partagées sous un nombre innombrable de petits tyrans, les armées, dont la principale force avait été l'infanterie sous Charlemagne, ainsi que sous les Romains, ne furent plus que de la cavalerie. On ne connut plus que les gens d'armes; les gens de pied n'avaient pas ce nom, parce qu'en comparaison des hommes de cheval ils n'étaient point armés.

Les moindres possesseure de châtellenies ne se mettaient en campagne qu'avec le plus de chevaux qu'ils pouvaient; & le faste consistait alors à mener avec soi des écuyers, qu'on appella vassets, du mot vassalet, petit vassal. L'honneur étant donc mis à ne combattre qu'à cheval, on prit l'habitude de porter une armure complette de ser, qui eût accablé un homme à pied de son poids. Les brassars, les cuissars surent une partie de l'habillement. On prétend que Charlemagne en avait eu; mais ce sut vers l'an 1000 que l'usage en sur commun.

Quiconque était riche, devint presqu'invulnérable à la guerre; & c'était alors qu'on se servit plus que jamais de massues, pour assommer ces chevaliers que les pointes ne pouvaient percer. Le plus grand commerce alors su en cuirasses, en boucliers, en casques ornés de plumes.

Les paysans qu'on traînait à la guerre, seuls exposés & méprisés, servaient de pionniers plutôt que de combattans. Les chevaux, plus estimés qu'eux, surent bardés de fer, leur tête sut armée de chamsreims.

On ne connut guère alors de loix que celles que les plus puissans firent pour le service des fiess. Tous les autres objets de la justice distributive surent abandonnés au caprice des maîtres-d'hôtel, prévôts, baillis, nommés par les possessements des terres.

Les fénats de ces villes, qui fous Charlemagne & fous les Romains avaient joui du gouvernement municipal, furent abolis presque par-tout. Le mot de senior, seigneur,

TO LETT

245

affecté long-tems à ces principaux du sénat des villes, ne

fut plus donné qu'aux possesseurs des fiefs.

Le terme de pair commençait alors à s'introduire dans la langue gallo-tudesque, qu'on parlait en France. On sait qu'il venait du mot latin par, qui signifie égal ou confrère. On ne s'en était servi que dans ce sens sous la première & la seconde race des rois de France. Les ensans de Louis le Débonnaire s'appellèrent pares dans une de leurs entrevues, l'an 851, & long-tems auparavant Dagobert donne le nom de pairs à des moines. Godegrand, évêque de Metz, du tems de Charlemagne, appelle pairs des évêques & des abbés, ainsi que le marque le savant Du Cange. Les vassaux d'un même seigneur s'accoutumèrent donc à s'appeller pairs.

Alfred le Grand avait établi en Angleterre les jurés : c'était des pairs dans chaque profession. Un homme dans une cause criminelle choissisait douze hommes de sa profession pour être juges. Quelques vassaux en France en usèrent ainsi mais le nombre des pairs n'était pas pour cela déterminé à douze. Il y en avait dans chaque sies autant que de barons, qui relevaient du même seigneur, & qui étaient pairs entr'eux, mais non pairs de leur

feigneur féodal.

Les princes qui rendaient un hommage immédiat à la couronne, tels que les ducs de Guienne, de Normandie, de Bourgogne, les comtes de Flandre, de Tou-

louse, étaient donc en effet des pairs de France.

Hugues Capet n'était pas le moins puissant. Il possédait depuis long-tems le duché de France, qui s'étendait jusqu'en Touraine. Il était comte de Paris. De vastes domaines en Picardie & en Champagne lui donnaient encor une grande autorité dans ces provinces. Son frère avait ce qui compose aujourd'hui le duché de Bourgogne. Son grand-père Robert & son grand-oncle Eudes ou Odon, avaient tous deux porté la couronne du tems de Charles le Simple. Hugues son père, surnommé l'abbé, à cause

Q 3

des abbayes de St. Denis, de St. Martin de Tours, de St. Germain-des-Prés, & de tant d'autres qu'il possédait, avait ébranlé & gouverné la France. Ainsi l'on peut dire que depuis l'année 910 où le roi Eudes commença son règne, sa moison a gouverné presque sans interruption: & que si on excepte Hugues l'abbé, qui ne voulut pas prendre la couronne royale, elle sorme une suite de souverains de plus de huit cent cinquante ans: siliation unique permi les rois.

On fait comment Hugues Capet, duc de France, comte de Paris, enleva la couronne au duc Charles oncie du dernier roi Louis V. Si les suffrages eussent été libres, le sang de Charlemagne respecté, & le droit de succession aussi sacré qu'aujourd'hui, Charles aurait été roi de France. Ce ne sut point un parlement de la nation qui le priva du droit de ses ancêtres, comme l'ont dit tant d'historiens, ce sut ce qui fait & désait les rois, la

force aidée de la prudence.

Tandis que Louis ce dernier roi du sang Carlovingien, était prêt à sinir, à l'âge de vingt-trois ans, sa vie obscure par une maladie de langueur, Hugues Capet afsemblait déjà ses forces; & loin de recourir à l'autorité d'un parlement, il sut dissiper avec ses troupes un parlement qui se tenait à Compiégne pour assurer la succession à Charles. La lettre de Gerbert depuis archevêque de Reims & pape sous le nom de Sylvestre II. déterrée par Duchesne, en est un témoignage authentique.

Charles duc de Brabant & de Hainaut, états qui composaient la Basse-Lorraine, succomba sous un rival plus puissant & plus heureux que lui; trahi par l'évêque de Lacn, surpris & livré à Hugues Capet, il mourur captis dans la tour d'Orléans; & deux ensans mâles qui ne purent le venger, mais dont l'un eut cette Basse-Lorraine, furent les derniers princes de la postérité masculine de Charlemagne. Hugues Capet, devenu roi de ces pairs,

n'en eut pas un plus grand domaine.

m dion

CHAPITRE TRENTE-NEUVIEME.

Etat de la France aux dixième & onzième siècles. Excommunication du roi ROBERT.

obscurs depuis Charles le Gros jusqu'à Fhilippe I. arrièrepetit-fils de Hugues Capet, près de deux cent cinquante
années. Nous verrons si les croisades, qui fignalèrent le
règne de Philippe I. à la fin du onzième siècle, renditent
la France plus florissante. Mais dans l'espace de tems dont
je parle, tout ne sut que consuson, tyrannie, barbarie
& pauvreté. Chaque seigneur un peu considérable,
saisait battre monnoie, mais c'était à qui l'altérerait.
Les belles manusactures étaient en Grèce & en Italie.
Les Français ne pouvaient les imiter dans les villes sans

priviléges, & dans un pays sans union.

De tous les événemens de ce tems, le plus digne de l'attention d'un citoyen, est l'excommunication du roi Robert. Il avait épousé Berthe sa cousine au quatrième degré; mari ge en soi legitime, & de plus nécessaire au bien de l'état. Nous avons vu de nos jours des particuliers épouser leurs nièces, & acheter au prix ordinaire les dispenses à Rome, comme si Rome avait des droits fur des mariages qui se font à Paris. Le roi de France n'éprouva pas autant d'indulgence. L'église romaine, dans l'avilissement & les scandales où elle était plongée, osa imposer au roi une pénitence de sept ans, lui ordonna de quitter sa femme, l'excommunia en cas de refus. Le pape interdit tous les évêques qui avaient assisté à ce mariage, & leur ordonna de venir à Rome lui demander pardon. Tant d'audace paraît incroyable; mais l'ignorante superstition de ces tems peut l'avoir soufferte, & la politique peut l'avoir causée. Grégoire V. qui fulmina cette excommunication, était Allemand, & gouverné par

Q 4

Gerbert, ci-devant archevêque de Reims, ennemi de la maison de France. L'empereur Othon III. peu ami de Robert, assista lui-même au concile où l'excommunication sut prononcée. Tout cela fait croire que la raison d'état eut autant de part à cet attentat que le fanatisme.

Les historiens disent que cette excommunication sit en France tant d'esset, que tous les courtisans du roi & ses propres domestiques l'abandonnèrent, & qu'il ne lui resta que deux serviteurs, qui jetaient au seu le reste de ses repas, ayant horreur de ce qu'avait touché un excommunié. Quelque dégradée que sût alors la raison humaine, il n'y a pas d'apparence que l'absurdité pût aller si loin. Le premier auteur qui rapporte cet excès de l'abrutissement de la cour de France, est le cardinal Pierre Damien, qui n'écrivit que soixante-cinq ans après. Il rapporte qu'en punition de cet incesse présendu, la reine accoucha d'un monstre; mais il n'y eut rien de monstrueux dans toute cette affaire, que l'audace du pape, & la faiblesse du roi qui se sépara de sa femme.

Les excommunications, les interdits font des foudres qui n'embrasent un état que quand ils trouvent des matières combustibles. Il n'y en avait point alors; mais peut-être Robert craignait-il qu'il ne s'en formât.

La condescendance du roi Robert enhardit tellement les papes, que son petit-sils Philippe I. sut excommunié comme lui. D'abord le fameux Grégoire VII. le menaça de le déposer en 1075 s'il ne se justifiait de l'accusation de simonie devant ses nonces. Un autre pape l'excommunia en esset. Philippe s'était dégoûté de sa femme, & était amoureux de Bertrade, épouse du comte d'Anjou. Il se servit du ministère des loix pour casser son mariage, sous prétexte de parenté: & Bertrade sa maîtresse site casser le sien avec le comte d'Anjou, sous le même prétexte.

Le roi & sa maîtresse furent ensuite mariés solemnellement par les mains d'un évêque de Bayeux. Ils étaient condamnables; mais ils avaient au moins rendu ce respect aux loix, de se servir d'elles pour couvrir leurs fautes. Quoi qu'il en soit, un pape avait excommunié Robert, pour avoir épousé sa parente, & un autre pape excommunia Philippe pour avoir quitté sa parente. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'Urbain II. qui prononça cette sentence, la prononça dans les propres états du roi, à Clermont en Auvergne, où il venait chercher un assile, & dans ce même concile où nous verrons qu'il prêcha la croisade.

Cependant, il ne paraît point que Philippe excommunié ait été en horreur à ses sujets, c'est une raison de plus pour douter de cet abandon général où l'on dit que le roi Robert avait été réduit.

Ce qu'il y eut d'assez remarquable, c'est le mariage du roi Henri père de Philippe, avec une princesse de Russie, fille d'un duc nommé Jaraslau. On ne sait si cette Russie était la Russie Noire, la Blanche ou la Rouge. Cette princesse était-elle née idolâtre, ou chrétienne, ou grecque? Changea-t-elle de religion pour épouser un roi de France? Comment dans un tems où la communication entre les états de l'Europe était si rare, un roi de France eut-il connaissance d'une princesse du pays des anciens Scythes? Qui proposa cet étrange mariage? L'histoire de ces tems obscurs ne satisfait à aucune de ces questions.

Il est à croire que le roi des Français Henri I. rechercha cette alliance, asin de ne pas s'exposer à des querelles ecclésiastiques. De toutes les superstitions de ces tems-là, ce n'était pas la moins nuisible au bien des états, que celle de ne pouvoir épouser sa parente au septième degré. Presque tous les souverains de l'Europe étaient parens de Henri. Quoi qu'il en soit, Anne sille d'un Jaraslau, duc inconnu d'une Russie ignorée, sut reine de France; & il est à remarquer qu'après la mort de son mari, elle n'eut point la régence, & n'y prétendit

point. Les loix changent selon les tems. Ce fut le comte de Flandre, un des vassaux du royaume, qui en sur régent. La reine veuve se remaria à un comte de Crépi. Tout cela serait singulier aujourd'hui, & ne le sut point alors.

En général, fi on compare ces fiècles au nôtre, ils paraillent l'enfance du genre humain, dans tout ce qui regarde le gouvernement, la religion, le commerce,

les arts, les droits des citoyens.

C'est sur-tout un spectacle étrange que l'avilissement, le scandule de Rome, & sa puissance d'opinion subsistant dans les esprits au milieu de son abaissement, cette soule de papes créés par les empereurs, l'esclavage de ces pontises, leur pouvoir immense dès qu'ils sont maîtres, & l'excessif abus de ce pouvoir. Sylvestre II. Gerbert, ce savant du dixième siècle, qui passa pour un magicien, parce qu'un Arabe lui avait enseigné l'arithmétique, & quelques élémens de géométrie, ce précepteur d'Othon III. chassé de son archevêché de Reims du tems du roi Robert, nommé pape par l'empereur Othon III. conserve encor la réputation d'un homme éclairé & d'un pape sage. Cependant, voici ce que rapporte la chronique d'Ademar Chabanois, son contemporain & son admirateur.

Un feigneur de France Gui, vicomte de Limoges, dispute quelques droits de l'abbaye de Brantôme à un Grimoad évêque d'Angoulême; l'évêque l'excommunie; le vicomte fait mettre l'évêque en prison. Ces violences réciproques étaient très-communes dans toute l'Eu-

rope, où la violence tenait lieu de loi.

Le respect pour Rome était alors si grand dans cette anarchie universelle, que l'évêque sorti de sa prison, & le vicomte de Limoges allèrent tous deux de France à Rome plaider leur cause devant le pape Syivestre II. en plein consisteire. Le croira-t-on? ce seigneur sut condamné à être tiré à quatre chevaux; & la sentence eût été exécutée, s'il ne se ssît évadé. L'excès commis par

ce feigneur, en faisant emprisonner un évêque qui n'était pas son sujet, ses remords, sa soumission pour Rome, la fentence aussi barbare qu'absurde du consistoire, peignent parfaitement le caractère de ces tems agrestes.

Au reste, le roi des Français Henri I. fils de Robert, ni Philippe I. fils de Henri, ne surent connus par aucun événement mémorable; mais de leur tems, leurs vassaux

& arrière-vaffaux conquirent des royaumes.

Nous allons voir comment quelques aventuriers de la province de Normandie, sans biens, sans terres, & presque sans soldats, sondèrent la monarchie des deux Siciles, qui depuis sut un si grand sujet de discorde entre les empereurs de la dynastie de Souabe & les papes, entre les maisons d'Anjou & d'Arragon, entre celles d'Autriche & de France.



CHAPITRE QUARANTIEME.

Conquéte de Naples & Sicile par des gentishommes Normans.

UAND Charlemagne prit le nom d'empereur, ce nom ne lui donna que ce que ses armes pouvaient lui assurer. Il se prétendait dominateur suprême du duché de Bénevent, qui composait alors une grande partie des états connus aujourd'hui sous le nom de royaume de Naples. Les ducs de Bénevent, plus heureux que les rois Lombards, lui résistèrent ainsi qu'à ses successeurs. La Pouille, la Calabre, la Sicile surent en proie aux incursions des Arabes. Les empereurs Grecs & Latins se disputaient en vain la souveraineté de ces pays. Plusieurs seigneurs particuliers en partageaient les dépouilles avec les Sarrazins. Les peuples ne savaient à qui ils appartenaient, ni s'ils étaient de la communion romaine, ou de la grecque, ou mahométans. L'empereur Othon I. exerça

TITE A GTTT

fon autorité dans ces pays en qualité du plus fort. Il érigea Capoue en principauté. Othon II. moins heureux, fut battu par les Grecs', & par les Arabes réunis contre lui. Les empereurs d'Orient restèrent alors en possession de la Pouille & de la Calabre qu'ils gouvernaient par un catapan. Des seigneurs avaient usurpé Salerne. Ceux qui possédaient Bénevent & Capoue, envahissaient ce qu'ils pouvaient des terres du catapan, & le catapan les dépouillait à fon tour. Naples & Gayette étaient de petites républiques comme Sienne & Luques : l'esprit de l'ancienne Grèce semblait s'être réfugié dans ces deux petits territoires. Il y avait de la grandeur à vouloir être libres, tandis que tous les peuples d'alentour étaient des esclaves qui changeaient de maîtres. Les mahométans cantonnés dans plusieurs châteaux, pillaient également les Grecs & les Latins : les églises des provinces du catapan étaient foumises au métropolitain de Constantinople, les autres à celui de Rome. Les mœurs se ressentaient du mélange de tant de peuples, de tant de gouvernemens & de religions. L'esprit naturel des habitans ne jetait aucune étincelle. On ne reconnaissait plus le pays qui avait produit Horace & Liceron, & qui devait faire naître le Tasse. Voilà dans quelle situation était cette fertile contrée aux dixième & onzième siècles, de Gayette & du Garillan jusqu'à Otrante.

Le goût des pélerinages & des aventures de chevalerie régnait alors. Les tems d'anarchie font ceux qui produisent l'excès de l'héroïsme, son essor est plus retenu dans les gouvernemens réglés. Cinquante ou soixante Français étant partis en 983 des côtes de Normandie pour aller à Jérusalem, passèrent à leur retour sur la mer de Naples, & arrivèrent dans Salerne, dans le tems que cette ville assiégée par les mahométans venait de se racheter à prix d'argent. Ils trouvent les Salerins occupés à rassembler le prix de leur rançon, & les vain-

queurs livrés dans leur camp à la fécurité d'une joie brutale & de la débauche. Cette poignée d'étrangers reproche aux affiégés la lâcheté de leur foumission, & dans l'instant marchant avec audace au milieu de la nuit, suivis de quelques Salertins qui osent les imiter, ils fondent dans le camp des Sarrazins, les étonnent, les mettent en fuite, les forcent de remonter en désordre sur leurs vaisseaux, & non-seulement sauvent les trésors de Salerne, mais ils y ajoutent les dépouilles des ennemis.

Le prince de Salerne étonné, veut les combler de présens, & est encor plus étonné qu'ils les refusent; ils font traités long-tems à Salerne comme des héros libérateurs le méritaient. On leur fait promettre de revenir. L'honneur attaché à un événement si surprenant, engage bientôt d'autres Normans à passer à Salerne & à Bénevent. Les Normans reprennent l'habitude de leurs pères, de traverser les mers pour combattre. Ils servent tantôt l'empereur Grec, tantôt les princes du pays, tantôt les papes. Il ne leur importe pour qui ils fe fignalent, pourvu qu'ils recueillent le fruit de leurs travaux. Il s'était élevé un duc à Naples, qui avait affervi la république naissante. Ce duc de Naples est trop heureux de faire alliance avec ce petit nombre de Normans, qui le secourent contre un duc de Bénevent. Ils fondent la ville d'Aversa entre ces deux territoires, vers l'an 1030. C'est la première souveraineté acquise par leur valeur.

Bientôt après arrivent trois fils de Tancrède de Hauteville, du territoire de Coutance, Guillaume surnommé Fier-à-bras, Drogon & Humfroi. Rien ne ressemble plus aux tems fabuleux. Ces trois frères avec les Normans d'Averse, accompagnent le catapan dans la Sicile; Guillaume Fier-à-bras tue le général Arabe, donne aux Grecs la victoire; & la Sicile allait retourner aux Grecs, s'ils n'avaient pas été ingrats. Mais le catapan craignit ces Français qui le désendaient; il leur sit des injustices, 254 ESSAI SUR LES MŒURS.

& il s'attira leur vengeance. Ils tournent leurs armes contre lui. Trois à quatre cents Normans s'emparent de presque toute la Pouille. Le fait paraît incroyable; mais les aventuriers du pays se joignaient à eux, & devenaient de bons soldats sous de tels maîtres; les Calabrois qui cherchaient la fortune par le courage devenaient autant de Normans. Guillaume Fier-a-bras se fait lui-même comte de la Pouille, sans consulter ni empereur, ni pape, ni seigneurs voisins. Il ne consulta que ses soldats, comme ont fait tous les premiers rois de tous les pays. Chaque capitaine Norman eut une ville ou un village pour son partage.

Fier-à-bras étant mort, son frère Drogon est élu souverain de la Pouille. Alors Robert Guiscard & ses deux jeunes frères quittent encor Coutance pour avoir part à tant de fortune. Le vieux Tancrède est étonné de se voir père d'une race de conquérans. Le nom des Normans faisait trembler tous les voisins de la Pouille, & même les papes. Robert Cuiscard & ses frères, suivis d'une soule de leurs compatriotes, vont par petites troupes en pélerinage à Rome. Ils marchent inconnus le bourdon à la main, & arrivent ensin dans la Pouille.

L'empereur Henri III. affez fort alors pour régner dans Rome, ne le fut pas affez pour s'opposer d'abord à ces conquérans. Il leur donna solemnellement l'investiture de ce qu'ils avaient envahi. Il possédaient alors la Pouille entière, le comté d'Averse, la moitié du Béneventin.

Voilà donc cette maison devenue bientôt après maison royale, sondatrice des royaumes de Naples & de Sicile, seudataire de l'empire. Comment s'est-il pu faire que cette portion de l'empire en ait été sitôt détachée, & soit devenue un fies de l'évêché de Rome, dans le tems que les papes ne possédaient presque point de terrain, qu'ils n'étaient point maîtres à Rome, qu'on ne les reconnaissait pas même dans la marche d'Ancone qu'Othon

le Grand leur avait, dit-on, donnée? Cet événement est presque aussi étonnant que les conquêtes des gentilshommes Normans. Voici l'explication de cette énigme. Le pape Léon IX voulut avoir la ville de Bénevent qui appartenait aux princes de la race des rois Lombards dépofsédés par Charlemagne. L'empereur Henri III lui donna en effet cette ville, qui n'était point à lui, en échange du fief de Bamberg en Allemagne. Les fouverains pontifes sont maîtres aujourd'hui de Bénevent en vertu de cette donation (a). Les nouveaux princes Normands étaient des voisins dangereux. Il n'y a point de conquêtessans de trèsgrandes injustices: ils en commettaient, & l'empereur aurait voulu avoir des vassaux moins redoutables. Léon IX après les avoir excommuniés, se mit en tête de les aller combattre avec une armée d'Allemands que Henri III lui fournit. L'histoire ne dit point comment les dépouilles devaient être partagées. Elle dit feulement que l'armée était nombreuse, que le pape y joignit des troupes Italiennes qui s'enrôlèrent comme pour une guerre fainte, & que parmi les capitaines il y eut beaucoup d'évêques, Les Normands qui avaient toujours vaincu en petit nombre, étaient quatre fois moins forts que le pape : mais ils étaient accoutumés à combattre. Robert Guiscard, son frère Humfroi, le comte d'Averse Richard; (chacun était à la tête d'une troupe aguerrie,) taillèrent en piéces l'armée Allemande, & firent disparaître l'Italienne. Le pape s'enfuit à Civitade dans la Capitanate près du champ de bataille; les Normands le suivent, le prennent, l'emmènent prisonnier dans cette même ville de Bénevent qui était le premier sujet de cette entreprise.

On a fait un faint de ce pape Léon IX. Apparemment qu'il fit pénitence d'avoir fait inutilement répandre tant de fang, & d'avoir mené tant d'ecclésiastiques à la guerre, Il est sûr qu'il s'en repentit, surtout quand il vit avec quel respect le traitèrent ses vainqueurs, & avec quelle insse-

Esfai, &c. Tom. I.

⁽a) Le roi de Naples y est rentré en 1768.

xibilité ils le gardèrent prisonnier une année entière. Ils rendirent Bénevent aux princes Lombards, & ce ne sut qu'après l'extinction de cette maison que les papes eurent enfin la ville.

On conçoit aisément que les princes Normands étaient plus piqués contre l'empereur qui avait sourni une armée redoutable, que contre le pape qui l'avait commandée. Il fallait s'affranchir pour jamais des prétentions ou des droits de deux empires entre lesquels ils se trouvaient. Ils continuent leurs conquêtes; ils s'emparent de la Calabre & de Capoue pendant la minorité de Henri IV, & tandis que le gouvernement des Grecs est plus faible qu'une minorité.

C'étaient les enfans de Tancrède de Hauteville qui conquéraient la Calabre; c'étaient les descendans des premiers libérateurs qui conquéraient Capoue. Ces deux dynasties victorieuses n'eurent point de ces querelles qui divisent si souvent les vainqueurs & qui les affaiblissent. L'utilité de l'histoire demande ici que je m'arrête un moment, pour observer que Richard d'Averse qui subjugua Capoue, se sit couronner avec les mêmes cérémonies du sacre & de l'huile sainte qu'on avait employées pour l'usurpateur Pépin père de Charlemagne. Les ducs de Bénevent s'étaient toujours fait sacrer ainsi. Les successeurs de Richard en usèrent de même. Rien ne fait mieux voir que chacun établit les usages à son choix.

Robert Guiscard duc de la Pouille & de la Calabre, Richard comte d'Averse & de Capoue, tous deux par le droit de l'épée, tous deux voulant être indépendans des empereuts, mirent en usage pour leurs souveraine-tés une précaution que beaucoup de particuliers prenaient dans ces tems de troubles & de rapines pour leurs biens de patrimoine : on les donnait à l'église sous le nom d'offrande, d'oblata, & on en jouissait moyennant une légère redevance. C'était la ressource des faibles dans les gouvernemens orageux de l'Italie. Les Normands quoique puissans l'employèrent comme une sauve – garde contre

TO LEW

des

des empereurs qui pouvaient devenir plus puissans. Robert Guiscard & Ricard de Capoue excommuniés par la pape Léon IX. l'avaient tenu en captivité. Ces mêmes vainqueurs excommuniés par Nicolas II. lui rendirent hommage.

Robert Guiscard & le comte de Capoue mirent donc fous la protection de l'église entre les mains de Nicolas II. non-feulement tout ce qu'ils avaient pris, mais tout ce qu'ils pourraient prendre. Le duc Robert fit hommage de la Sicile même qu'il n'avait point encor. Il se déclara feudataire du Saint Siége pour tous ses états, promit une redevance de douze deniers par chaque charrue, ce qui était beaucoup. Cet hommage était un acte de piété politique qui pouvait être regardé commme le denier de St. Pierre que payait l'Angleterre au Saint Siége, comme les deux livres d'or que lui donnèrent les premiers rois de Portugal, enfin comme la foumission volontaire de tant de royaumes à l'églife.

Mais felon toutes les loix du droit féodal établies en Europe, ces princes vassaux de l'empire ne pouvaient choisir un autre suzerain. Ils devenaient coupables de félonie envers l'empereur; ils le mettaient en droit de confisquer leurs états. Les querelles qui survinrent entre le sacerdoce & l'empire, & encor plus les propres forces des princes Normans, mirent les empereurs hors d'état d'exercer leurs droits. Ces conquérans en se faisant vasfaux des papes devinrent les protecteurs & fouvent les maîtres de leurs nouveaux suzerains. Le duc Robert ayant reçu un étendard du pape, & devenu capitaine de l'église, de son ennemi qu'il était, passe en Sicile avec son frère Roger: ils font la conquête de cette isle sur les Grecs & sur les Arabes qui la partageaient alors. Les mahométans & les Grecs se soumirent à condition qu'ils conserveraient leurs religions & leurs usages.

Il fallait achever la conquête de tout ce qui compose aujourd'hui le royaume de Naples. Il restait encor des

m Jubar

Esfai sur les mœurs. Tom. I.

princes de Salerne, descendans de ceux qui avaient les premiers attiré les Normans dans ces pays. Les Normans enfin les chassèrent; le duc Robert leur prit Salerne: ils se réfugièrent dans la campagne de Rome sous la protection de Grégoire VII. de ce même pape qui faisait trembler les empereurs. Robert, ce vassal & ce désenseur de l'église, les y poursuit. Grégoire VII. ne manque pas de l'excommunier, & le fruit de l'excommunication est la conquête de tout le Béneventin que fait Robert après la mort du dernier duc de Bénevent de la race Lombarde.

Grégoire VII. que nous verrons si fier & si terrible avec les empereurs & les rois, n'a plus que des complaifances pour l'excommunié Robert. Il lui donne l'absolution, & en reçoit la ville de Bénevent, qui depuis ce

tems-là est toujours demeurée au Saint Siége.

Bientôt après éclatent les grandes querelles dont nous parlerons entre l'empereur Henri IV. & ce même Grégoire VII. Henri s'était rendu maître de Rome & affiégeait le pape dans ce château qu'on a depuis appellé le château St. Ange. Robert accourt alors de la Dalmatie où il faifait des conquêtes nouvelles, délivre le pape malgré les Allemans & les Romains réunis contre lui, se rend maître de sa personne & l'emmène à Salerne, où ce pape qui déposait tant de rois mourut le captif & le protégé d'un gentilhomme Normand.

Il ne faut point être étonné si tant de romans nous représentent des chevaliers errans devenus de grands souverains par leurs exploits & entrans dans la famille des empereurs. C'est précisément ce qui arriva à Robert Guiscard, & ce que nous verrons plus d'une fois du tems des croisades. Robert maria sa fille à Constantin sils de l'empereur de Constantinople Michel Ducas. Ce mariage ne sut pas heureux. Il eut bientôt sa fille & son gendre à venger, & résolut d'aller détrôner l'empereur d'Orient après avoir humilié celui d'Occident.

La cour de Constantinople n'était qu'un continuel

orage. Michel Ducas fut chassé du trône par Nicéphore surnommé Botoniate. Constantin gendre de Robert sut fait eunuque; & ensin Alexis Comnène, qui eut depuis tant à se plaindre des croisés, monta sur le trône. Robert pendant ces révolutions s'avançait déjà par la Dalmatie, par la Macédoine, & portait la terreur jusqu'à Constantinople. Bohémond son sils d'un premier sit, si fameux dans les croisades, l'accompagnait à cette conquête d'un empire. Nous voyons par-là combien Alexis Comnène eut raison de craindre les croisés, puisque Bohémond commença par vouloir le détrôner.

La mort de Robert dans l'isle de Corfou mit fin à ses entreprises. La princesse Anne Comnène fille de l'empereur Alexis, laquelle écrivit une partie de cette histoire, ne regarde Robert que comme un brigand, & s'indigne qu'il ait eu l'audace de marier sa fille au fils d'un empereur. Elle devait songer que l'histoire même de l'empire lui sournissait des exemples de fortunes plus considérables, & que tout cède dans le monde à la force & à la puissance.



260 ESSAI SUR LES MŒURS.

CHAPITRE QUARANTE-UNIEME.

De la Sicile en particulier, & du droit de légation dans cette isle.

l'IDÉE de conquérir l'empire de Constantinople s'évanouit avec la vie de Robert; mais les établissemens de sa famille s'affermirent en Italie. Le comte Roger son frère resta maître de la Sicile. Le duc Roger son fils demeura possessement de presque tous les pays qui ont le nom de royaume de Naples. Bohémond son autre fils alla depuis conquérir Antioche, après avoir inutilement tenté de partager les états du duc Roger son frère.

Pourquoi ni le comte Roger fouverain de Sicile, ni fon neveu Roger duc de la Pouille, ne prirent-ils point dès-lors le titre de roi? Il faut du tems à tout. Roger Guifcard le premier conquérant avait été investi comme duc par le pape Nicolas II. Roger son frère avait été investi par Robert Guifcard en qualité de comte de Sicile. Toutes ccs cérémonies ne donnaient que des noms & n'ajoutaient rien au pouvoir. Mais ce comte de Sicile eut un droit qui s'est conservé toujours, & qu'aucun roi de l'Europe n'a eu : il devint un second pape dans son isse.

Les papes s'étaient mis en possession d'envoyer dans la chrétienté des légats qu'on nommait à latere, qui exerçaient une jurisdiction sur toutes les églises, en exigeaient des décimes, donnaient les bénésices, exerçaient & étendaient le pouvoir pontifical autant que les conjonctures & les intérêts des rois le permettaient. Le temporel presque toujours mêlé au spirituel leur était soumis; ils attiraient à leur tribunal les causes civiles. Pour peu que le sacré s'y joignit au prosane, mariages, testamens, promesses par serment, tout était de leur

reffort. C'étaient des proconfuls que l'empereur eccléfiaffique des chrétiens déléguait dans tout l'Occident. C'eft par-là que Rome toujours faible, toujours dans l'anarchie, esclave quelquesois des Allemans, & en proie à tous les sléaux, continua d'être la maîtresse des nations. C'est par-là que l'histoire de chaque peuple est toujours l'histoire de Rome.

Urbain II. envoya un légat en Sicile dès que le comte Roger eut enlevé cette isle aux mahométans & aux Grecs, & que l'église latine y fut établie. C'était de tous les pays celui qui semblait en esset avoir le plus de besoin d'un légat, pour y régler la hiérarchie, chez un peuple dont la moitié était musulmane, & dont l'autre était de la communion grecque. Cependant ce sut le seul pays où la légation sut proferite pour toujours. Le comte Roger biensaiteur de l'église latine, à laquelle il rendait la Sicile, ne put souffrir qu'on envoyât un roi sous le nom de légat dans le pays de sa conquête.

Le pape Urbain uniquement occupé des croisades, & voulant ménager une famille de héros si nécessaire à cette grande entreprise, accorda la dernière année de sa vie, en 1098, une bulle au comte Roger, par laquelle il revoqua fon légat, & créa Roger & fes successeurs légats nés du St. Siége en Sicile, leur attribuant tous les droits & toute l'autorité de cette dignité qui était à la fois spitituelle & temporelle. C'est-là ce fameux droit qu'on appelle la monarchie de Sicile, c'est-à-dire, le droit attaché à cette monarchie, droit que depuis les papes ont voulu anéintir & que les rois de Sicile ont maintenu. Si cette prérogative est incompatible avec la hiérarchie chré ienne, il est évident qu'Urbain ne put pas la donner; si c'est un objet de discipline que la religion ne réprouve pas, il est aussi évident que chaque royaume est en droit de se l'attribuer. Ce privilége au fond n'est que le droit de Constantin & de tous les empereurs de

 R_3

présider à toute l'Europe catholique qu'un gentilhomme Normand qui ait su se donner cette prérogative aux portes de Rome.

Le fils de ce comte Roger recueillit tout l'héritage de la maison Normande; il se fit couronner & facrer roi de Sicile & de la Pouille. Naples qui était alors une petite ville, n'était point encor à lui, & ne pouvait donner le nom au royaume. Elle s'était toujours maintenue en république sous un duc qui relevait des empereurs de Constantinople; & ce duc avait jusqu'alors échappé par des présens à l'ambition de la famille conquérante.

Ce premier roi Roger sit hommage au St. Siège. Il y avait alors deux papes: l'un le sils d'un Juis nommé Léon, qui s'appellait Anaclet, & que St. Bernard appelle Judaicam sobolem, race hébraïque: l'autre s'appellait Innocent II. Le roi Roger reconnut Anaclet, parce que l'empereur Lothaire II. reconnaissait Innocent; & ce sut

à cet Anaclet qu'il rendit son vain hommage.

Les empereurs ne pouvaient regarder les conquérans Normans que comme des usurpateurs. Aussi St. Bernard qui entrait dans toutes les affeires des papes & des rois, écrivait contre Roger aussi-bien que contre ce fils d'un Juif qui s'était fait élire pape à prix d'argent. L'un, dit-il, a usurpé la chaire de St. Pierre, l'autre a usurpé la Sicile, c'est à César à les punir. Il était donc évident alors que la sureraineté du pape sur ces deux provinces, n'était qu'une usurpation.

Le roi Roger foutenait Anaclet, qui fut toujours reconnu dans Rome. Lothaire prend cette occasion pour enlever aux Normans leurs conquêtes. Il marche vers la Pouille avec le pape Innocent st. Il paraît bien que ces Normans avaient eu raison de ne pas vouloir dépendre des empereurs, & de mettre entre l'empire & Naples une barrière. Roger à peine roi fut sur le point de tout perdre. Il assiégait Naples quand l'empereur s'avance contre lui. Il perdait des batailles; il perdait presque

TO METT

toutes ses provinces dans le continent. Innocent II. l'excommunie & le poursuit. St. Bernard était avec l'empereur & le pape. Il voulut en vain ménager un accommodement. Roger vaincu se retire en Sicile. L'empereur meurt. Tout change alors. Le roi Roger & son fils reprennent leurs provinces. Le pape Innocent II. reconnu ensin dans Rome, ligué avec les princes à qui Lothaire avait donné ces provinces, ennemi inplacable du roi, marche comme Léon IX. à la tère d'une armée. Il est vaincu & pris comme lui. Que peut-il sire alors? il fait comme ses prédécesseurs: Il donne des absolutions & des investitures, & il se fait des protecteurs contre l'empire, de cette même maison Normande contre laquelle il avait appellé l'empire à son secours.

Bientôt après le roi subjugue Naples & le peu qui restait encor pour arrondir son royaume de Gayette jusqu'à Brindes: la monarchie se forme telle qu'elle est aujourd'hui. Naples devient la capitale tranquille du royaume, & les arts commencent à renaître un peu

dans ces belles provinces.

Après avoir vu comment des gentilshommes de Coutance fondèrent le royaume de Naples & de Sicile, il faut voir comment un duc de Normandie pair de France conquit l'Angleterre. C'est une chose bien frappante que toutes ces invasions, toutes ces émigrations, qui continuèrent depuis la fin du quatrième siècle jusqu'au commencement du quatorzième, & qui finirent par les croisades. Toutes les nations de l'Europe ont été mêlées, & il n'y en a eu presqu'aucune qui n'ait eu ses usurpateurs.

264 ESSAI SUR LES MŒURS.

CHAPITRE QUARANTE-DEUXIEME.

Conquête de l'Angleterre par GUILLAUME duc de Normandie.

ANDIS que les enfans de Tancrède de Hauteville fondaient si loin des royaumes, les ducs de leur nation en acquéraient un qui est devenu plus considérable que les deux Siciles. La nation Britannique était, malgré sa fierté, destinée à se voir toujours gouvernée par des étrangers. Après la mort d'Alfred, arririvée en 900, l'Angleterre retomba dans la confusion & la barbarie. Les anciens Anglo-Saxons fes premiers vainqueurs, & les Danois ses nouveaux usurpateurs, s'en disputaient toujours la possession; & de nouveaux pirates Danois venaient encor fouvent partager les dépouilles. Ces pirates continuaient d'être si terribles, & les Anglais si faibles, que vers l'année 1000 on ne put fe racheter d'eux qu'en payant quarante-huit mille livres sterlings. On imposa, pour lever cette somme, une taxe qui dura depuis affez long-tems en Angleterre, ainfi que la pluparr des autres taxes, qu'on continue toujours de lever après le besoin. Ce tribut humiliant fut appellé argent danois, danngelt.

Canut roi de Dannemarck, qu'on a nommé le Grand, & qui n'a fait que de grandes cruautés, remit fous fa domination en 1017 le Dannemarck & l'Angleterre. Les naturels Anglais furent alors traités comme des esclaves. Les auteurs de ce tems avouent que quand un Anglais rencontrait un Danois, il fallait qu'il s'arrêtât jusqu'à ce que le Dauois eût passé.

La race de Canut ayant manqué en 1041, les états du royaume, reprenant leur liberté, déférèrent la couronne à Edouard, un descendant des anciens Anglo-

College

Saxons, qu'on appelle le Saint & le Confesseur. Une des grandes fautes, ou un des grands malheurs de ce roi, sut de n'avoir point d'enfans de sa femme Edithe, sille du plus puissant seigneur du royaume. Il haïf-sait sa femme, ainsi que sa propre mère, pour des raisons d'état, & les sit éloigner l'une & l'autre. La stérilité de son mariage servit à sa canonisation. On prétendit qu'il avait fait vœu de chasteté: vœu téméraire dans un mari, & absurde dans un roi qui avait besoin d'héritiers. Ce vœu, s'il sut réel, prépara de nouveaux fers à l'Angleterre.

Au reste les moines ont écrit que cet Edouard sur le premier roi de l'Europe qui eut le don de guérir les écrouelles. Il avait déjà rendu la vue à sept ou huit aveugles, quand une pauvre semme attaquée d'une humeur froide se présenta devant lui; il la guérit incontinent en faisant le signe de la croix, & la rendit séconde de stérile qu'elle était auparavant. Les rois d'Angleterre se sont attribués depuis le privilége, non pas de rendre les stériles sécondes, non pas de guérir les aveugles, mais de toucher les écrouelles qu'ils ne guérissaire pas.

Si. Louis en France, comme suzerain des rois d'Angleterre, toucha les écrouelles, & ses successeurs jouirent de cette prérogative. Guillaume III. la négligea en Angleterre; & un tems viendra que la raison qui commence à faire quelque progrès en France, abolira cette coutume.

Vous voyez toujours les usages & les mœurs de ces tems-là absolument dissérens des nôtres. Guillaume duc de Normandie, qui conquit l'Angleterre, loin d'avoir aucun droit sur ce royaume, n'en avait pas même sur la Normandie, si la naissance donnait les droits. Son père le duc Robert, qui ne s'était jamais marié, l'avait eu de la fille d'un pelletier de Falaise, que l'histoire appelle Harlot, terme qui signifiait & signifie encor au-

jourd'hui en anglais concubine ou femme publique. L'ufage des concubines permis dans tout l'Orient & dans la loi des Juifs, ne l'était pas dans la nouvelle loi. Il était au orisé par la coutume. On rougissait si peu d'être né d'une pareille union, que fouvent Guillaume en' écrivant, fignait le Bátard Guillaume. Il est resté une lettre de lui au comte Alain de Bretagne, dans laquelle il signe ainsi. Les bâtards héritaient souvent; car dans tous les pays où les hommes n'étaient pas gouvernés par des loix fixes, publiques & reconnues, il est clair que la volonté d'un prince puissant était le seul code. Guillaume fut déclaré, par son père & par les états, héritier du duché, & il se maintint ensuite par son habileté & par sa valeur, contre tous ceux qui lui disputèrent son domaine. Il régnait paisiblement en Normandie, & la Bretagne lui rendait hommage, lorsqu'Edouard le Confesseur étant mort, il prétendit au royaume d'Angleterre. Le droit de succession ne paraifsait alors établi dans aucun état de l'Europe. La couronne d'Allemagne était élective : l'Espagne était partagée entre les chrétiens & les musulmans. La Lombardie changeait chaque jour de maître. La race Carlovingienne, détrônée en France, faisait voir ce que peut la force contre le droit du fang. Edouard le Confesseur n'avait point joui du trône à titre d'héritage. Harold succesfeur d'Edouard n'était point de sa race, mais il avait le plus incontestable de tous les droits, les suffrages de toute la nation. Guillaume le Bátard n'avait pour lui ni le droit d'élection, ni celui d'héritage, ni même aucun parti en Angleterre. Il prétendit que dans un voyage qu'il fit autrefois dans cette isle, le roi Edouard avait fait en sa faveur un testament que personne ne vit jamais. Il disait encor qu'autrefois il avait délivré de prison Harold, & qu'Harold lui avait cédé ses droits sur l'Angleterre. Il appuya ses faibles raisons d'une forte armée. Les barons de Normandie, assemblés en forme d'états;

model and

refusèrent de l'argent à leur duc pour cette expédition : parce que, s'il ne réussissait pas, la Normandie en resterait appauvrie, & qu'un heureux succès la rendrait province d'Angleterre; mais plusieurs Normands hasardèrent leur fortune avec leur duc. Un seul seigneur nommé Fiz-Othbern, équipa quarante vaisseaux à ses dépens. Le comte de Flandre, beau-père du duc Guillaume, le secourut de quelque argent. Le pape Alexandre II entra dans ses intérêts. Il excommunia tous ceux qui s'opposeraient aux desseins de Guillaume. C'était se jouer de la religion; mais les peuples étaient accoutumés à ces profanations, & les princes en profitaient. Guillaume partit de St. Valeri avec une flotte nombreuse; on ne sait combien il avait de vaisseaux, ni de soldats. Il aborda fur les côtes de Sussex : & bientôt après se donna dans cette province la fameuse bataille de Hastings, qui décida feule du fort de l'Angleterre. Les anciennes chroniques nous apprennent qu'au premier rang de l'armée normande, un écuyer nommé Taillefer, monté sur un cheval armé, chanta la chanson de Roland, qui fut si long-tems dans la bouche des Français, sans qu'il en soit resté le moindre fragment. Ce Tailleser après avoir entonné la chanson que les soldats répétaient, se jeta le premier parmi les Anglais, & fut tué. Le roi Harold & le duc de Normandie quittèrent leurs chevaux, & combattirent à pied; la bataille dura six heures. La gendarmerie à cheval, qui commençait à faire ailleurs toute la force des armées, ne paraît pas avoir été employée dans cette journée. Les troupes de part & d'autre étaient composées de fantassins. Harold & deux de ses frères y furent tués. Le vainqueur s'approcha de Londres, portant devant lui une banière bénite que le pape lui avait envoyée. Cette bannière fut l'étendard auquel tous les évêques se rallièrent en sa faveur. Ils vinrent aux portes avec le magistrat de Londres lui offrir la couronne, qu'on ne pouvait refuser au vainqueur. Esfai, &c. Tom. I.

Quelques auteurs appellent ce couronnement une élection libre, un acte d'autorité du parlement d'Angleterre. C'est précisément l'autorité des esclaves faits à la guerre, qui accordaient à leurs maîtres le droit de les fustiger.

Guillaume ayant reçu une bannière du pape pour cette expédition, lui envoya en récompense l'étendard du roi Harold tué dans la bataille, & une petite partie du petit trésor que pouvait avoir alors un roi Anglais. C'était un présent considérable pour ce pape Alexandre II, qui disputait encore son siège à Honorius II, & qui sur la fin d'une longue guerre civile dans Rome, était réduit à l'indigence. Ainsi un barbare fils d'une prossituée, meurtrier d'un roi légitime, partage les dépouilles de ce roi avec un autre barbare; car ôtez les noms de duc de Normandie, de roi d'Angleterre & de pape, tour se réduit à l'action d'un voleur Normand & d'un receleur Lombard: & c'est au sonds à quoi toute

usurpation se réduit.

Guillaume sut gouverner comme il sut conquérir. Plusieurs révoltes étoussées, des irruptions des Danois rendues inutiles, des loix rigoureuses durement exécutées, fignalèrent son règne. Anciens Bretons, Danois, Anglo-Saxons, tous furent confondus dans le même esclavage. Les Normands qui avaient eu part à sa victoire, partagèrent par ses bienfaits les terres des vaincus. De-là toutes les familles normandes, dont les descendans, ou du moins les noms subsistent encore en Angletetre. Il fit faire un dénombrement exact de rous les biens des sujets de quelque nature qu'ils fussent. On prétend qu'il en profita pour fe faire en Angleterre un revenu de quatre cent mille livres sterlings, environ cent vingt millions de France. Il est évident qu'en ceta les historiens se sont trompés. L'état d'Angleterre d'aujourd'hui, qui comprend l'Ecosse & l'Irlande, n'a pas un plus gros revenu, si vous en déduifez ce qu'on paie pour les anciennes dettes du

gouvernement. Ce qui est sûr, c'est que Guillaume abolit toutes les loix du pays, pour y introduire celles de Normandie. Il ordonna qu'on plaidât en normand; & depuis lui, tous les actes furent expédiés en cette langue jusqu'à Edouard III. Il voulut que la langue des vainqueurs fût la feule du pays. Des écoles de la langue normande furent établies dans toutes les villes & les bourgades. Cette langue était le français mêlé d'un peu de danois: idiôme barbare, qui n'avait aucun avantage fur celui qu'on parlait en Angleterre. On prétend qu'il traitait non-seulement la nation vaincue avec dureté, mais qu'il affectait encor des caprices tyranniques. On en donne pour exemple la loi du couvre-feu, par laquelle il fallait, au son de la cloche, éteindre le seu dans chaque maison à huit heures du soir. Mais cette loi, bien loin d'être tyrannique, n'est qu'une ancienne police établie presque dans toutes les villes du Nord; elle s'est long-tems conservée dans les cloîtres. Les maisons étaient bâties de bois, & la crainte du feu était un objet des plus importans de la police générale.

On lui reproche encor d'avoir détruit tous les villages qui se trouvaient dans un circuit de quinze lieues, pour en faire une forêt, dans laquelle il pût goûter le plaisir de la chasse. Une telle action est trop insensée pour être vraisemblable. Les historiens ne font pas attention qu'il faut au moins vingt années pour qu'un nouveau plant d'arbres devienne une forêt propre à la chasse. On lui fait semer cette forêt en 1080. Il avait alors soixantetrois ans. Quelle apparence y a-t-il qu'un homme raisonnable ait à cet âge détruit des villages, pour semer quinze lieues en bois, dans l'espérance d'y chasser

un jour?

Le conquérant de l'Angleterre fut la terreur du roi de France *Philippe I*. qui voulut abaisser trop tard un vassal si puissant, & qui se jeta sur le Maine, dépendant alors de la Normandie. Guillaume repassa la mer,

reprit le Maine, & contraignit le roi de France à demander la paix.

Les prétentions de la cour de Rome n'éclatèrent jamais plus fingulièrement qu'avec ce prince. Le pape Grégoire VII. prit le tems qu'il faisait la guerre à la France, pour demander qu'il lui rendît hommage du royaume d'Angleterre. Cet hommage était fondé sur cet ancien denier de St. Fierre, que l'Angleterre payait à l'église de Rome : il revenait à environ vingt sous de notre monnoie par chaque maison; offrande regardée en Angleterre comme une forte aumône, & à Rome comme un tribut. Guillaume le Conquérant fit dire au pape, qu'il pourrait bien continuer l'aumône; mais au lieu de faire hommage, il fit défense en Angleterre de reconnaître d'autre pape que celui qu'il approuverait. La proposition de Grégoire VII. devint par-là ridicule à force d'être audacieuse. C'est ce même pape qui bouleversait l'Europe pour élever le facerdoce au dessus de l'empire ; mais avant de parler de cette querelle mémorable, & des croisades qui prirent naissance dans ces tems, il faut voir en peu de mots en quel état étaient les autres pays de l'Europe.

Fin du Tome premier.

ERRATA,

Pour le premier volume de l'Essai sur les Mœurs.

PAGE 73, ligne 22, était la nouvelle, lifez: était nouvelle.

Page 74, ligne 4, trois cents avec fept cents concubines, lifez: fept cents avec trois cents concubines.

Page 117, ligne 23, meilleurs rublicistes, lisez: meilleurs plublicistes.

Page 202, ligne 21, fage, lifez : juste.

